

JANE YAM

AU  
DE NOS  
Coeur  
âmes



[PROLOGUE](#)  
[CHAPITRE 1](#)  
[CHAPITRE 2](#)  
[CHAPITRE 3](#)  
[CHAPITRE 4](#)  
[CHAPITRE 5](#)  
[CHAPITRE 6](#)  
[CHAPITRE 7](#)  
[CHAPITRE 8](#)  
[CHAPITRE 9](#)  
[CHAPITRE 10](#)  
[CHAPITRE 11](#)  
[CHAPITRE 12](#)  
[CHAPITRE 13](#)  
[CHAPITRE 14](#)  
[CHAPITRE 15](#)  
[CHAPITRE 16](#)  
[CHAPITRE 17](#)  
[CHAPITRE 18](#)  
[CHAPITRE 19](#)  
[CHAPITRE 20](#)  
[CHAPITRE 21](#)  
[CHAPITRE 22](#)  
[CHAPITRE 23](#)  
[CHAPITRE 24](#)  
[CHAPITRE 25](#)  
[CHAPITRE 26](#)  
[CHAPITRE 27](#)  
[CHAPITRE 28](#)  
[CHAPITRE 29](#)  
[CHAPITRE 30](#)  
[CHAPITRE 31](#)  
[CHAPITRE 32](#)  
[CHAPITRE 33](#)  
[CHAPITRE 34](#)  
[CHAPITRE 35](#)  
[CHAPITRE 36](#)  
[CHAPITRE 37](#)  
[CHAPITRE 38](#)  
[CHAPITRE 39](#)  
[CHAPITRE 40](#)  
[CHAPITRE 41](#)  
[CHAPITRE 42](#)  
[CHAPITRE 43](#)  
[CHAPITRE 44](#)  
[CHAPITRE 45](#)  
[CHAPITRE 46](#)  
[CHAPITRE 47](#)  
[CHAPITRE 48](#)  
[CHAPITRE 49](#)  
[CHAPITRE 50](#)  
[CHAPITRE 51](#)  
[CHAPITRE 52](#)  
[CHAPITRE 53](#)  
[CHAPITRE 54](#)  
[CHAPITRE 55](#)  
[CHAPITRE 56](#)  
[CHAPITRE 57](#)  
[CHAPITRE 58](#)  
[CHAPITRE 59](#)  
[CHAPITRE 60](#)

[CHAPITRE 61](#)  
[CHAPITRE 62](#)  
[CHAPITRE 63](#)  
[CHAPITRE 64](#)  
[CHAPITRE 65](#)  
[ÉPILOGUE](#)  
[REMERCIEMENTS](#)

. <1.2@3.fr>

[\*OceanofPDF.com\*](#)

**Au cœur de nos âmes**

**JANE YAM**

. <1.2@3.fr>

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

Tous droits réservés

© 2023, Jane Yam

Ceci est une œuvre de fiction. Les personnages et les situations décrits dans ce livre sont purement imaginaires : toute ressemblance avec des personnages ou des événements existants ou ayant existé ne serait que pure coïncidence.

Collection Romance.

Suivi éditorial : © Anaïs Mony

Couverture et mise en page : © ManyDesign

Correction : © Aki

Images © Canva

ISBN : 978-2-493424-29-7

Existe en format broché

« Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayant cause, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes des articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle »

Les éditions caméléon

8 place Pierre et Marie Curie

60530 Neuilly en thelle

Dépôt légal : Avril 2023

[www.leseditionscameleon.com](http://www.leseditionscameleon.com)

. <1.2@3.fr>

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

*“La plus grande gloire n’est pas de ne jamais tomber :  
mais de se relever à chaque chute”*  
NELSON MANDELA

. <1.2@3.fr>

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

# Prologue

**Thomas:**

*Tempête en approche*

Depuis cinq ans, j'ai intégré une équipe d'élite de la police de Paris qui a vu le jour en réponse aux nombreux attentats sur notre sol. Notre champ d'investigation nous offre un large panel, nous pouvons intervenir aussi bien sur des prises d'otages, des attentats à la bombe ou des braquages. Avant d'incorporer cette unité, j'avais pratiquement terminé mes études de droit.

Je ressens un mélange de joie et de fierté devant le devoir accompli, car je sers mon pays. Je souhaitais y demeurer le plus longtemps possible, mais à mon plus grand désespoir, je n'y ai plus ma place : et ce, depuis plusieurs semaines. J'apparais désormais dans les foutues statistiques comme un numéro suite à un accident survenu en opération. Je me retrouve en ITT<sup>1</sup> longue durée et puisque je suis loin d'être un idiot, je devine que ce n'est que le premier palier pour me pousser en douceur vers la sortie.

Espérer récupérer mon poste relève de l'utopie. Pour me montrer plus précis, ma vie tout entière vient de se fracasser en un millier d'éclats. Pfft ! Tout s'est envolé au milieu d'un nuage de fumée et dans la fureur.

Ma famille a beau dire que je dois m'endurcir, être patient, que tout finira par s'arranger, je dois bien avouer que je n'y crois plus. Je me sens couler à pic dans un abîme profond et obscur sans aucun espoir de retour.

Avec cynisme, je pense qu'un tireur d'élite borgne n'est certainement pas le premier choix pour une sélection. Ma deuxième spécialité, celle qui consiste à repérer les charges explosives et à les désamorcer sur les théâtres d'opérations, demande une absence totale de stress, elle n'a plus lieu d'être non plus. Autrement dit, tout me file entre les doigts à une vitesse vertigineuse à cause de ce corps de merde qui me lâche.

Je suis maintenant une personne handicapée avec un genou complètement bousillé et une vision perdue : un œil qui ne voit plus et l'autre en attente d'examens complémentaires. J'ai à peine trente-deux ans et la vie qui se profile à l'horizon n'a aucun sens : foutue, irrécupérable, terminée, tout

cela, par l'inconstance d'un homme que j'ai aimé à la folie. Comment vais-je me remettre d'un traumatisme pareil ? À la lueur de mon nouvel environnement, c'est inconcevable. J'ai le curieux sentiment de me retrouver dans un labyrinthe à chercher une hypothétique sortie.

Mes collègues se moquent souvent de mon côté maniaque, sauf que bosser avec des explosifs demande des nerfs d'acier et de ne pas s'enfermer dans la routine. Mais aussi de posséder un cerveau et un esprit focalisé juste sur trois questions : pourquoi, comment, où ? Des vies dépendent de mon sérieux, alors maniaque, oui et puis quoi ? Ce travail ne se contente pas de l'à-peu-près, le désamorçage est un monde à part avec des procédures... excepté ce jour-là, ce jour où mon existence tout entière a basculé.

. <1.2@3.fr>

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)



# CHAPITRE 1

**Thomas:**

*En pleine tornade*

Je viens de passer la nuit avec Christophe, mon amant depuis presque un an, quand l'alerte pour une opération retentit. Il tient à garder notre relation cachée. Sur le terrain, nous sommes coéquipiers, disposés en binôme par notre chef de corps suite au départ de celle qui avait fait ses classes avec moi et qui avait occupé cette place pendant quatre ans. Le changement m'avait perturbé. Avec elle, nous formions la cellule leader, l'un anticipant les gestes de l'autre. Je lui en avais voulu sans vraiment chercher à la comprendre. Il avait suffi qu'elle rencontre cet homme, qu'elle en tombe raide dingue, qu'elle l'épouse et qu'elle finisse par se retrouver enceinte. Ses priorités n'étaient plus les mêmes, elle a démissionné pour s'occuper de sa famille. Moi, comme un gros con, en plein désarroi, je me suis mis à la snober, en lui reprochant ce choix.

M'habituer à une autre personne m'a demandé du temps. Encore plus lorsque j'ai compris qu'il s'avérait que je pensais à ce type d'une manière interdite entre coéquipiers. Large d'épaules, la taille fine, de longues jambes aux cuisses bien fermes, un cul joliment moulé dans son pantalon de treillis, musclé aux bons endroits, il montre un visage anguleux, surmonté par des cheveux auburn coupés très court, comme l'exige notre boulot, des taches de rousseur que je m' imagine compter ou lécher, l'homme mesure un mètre quatre-vingt-quinze et pèse quatre-vingt-dix kilos.

À sa vue, j'oublie à quoi servent mes poumons, ma queue entreprend la danse de la joie, remplissant mon boxer. J'en suis tout étourdi, ce gars est à l'état brut. Quand ses yeux noisette plongent dans les miens, un frisson me traverse de la tête aux pieds. Je me perds dans ce regard chaud bouillant avec l'espoir d'un futur plan cul, même si cela ne rentre pas vraiment dans ma façon d'envisager mon avenir. Je réfléchis à revoir mes ambitions à la baisse pour lui. Un simple sourire transforme ses traits au point de me coller des rangers en plomb aux pieds.

Ce jour-là, je comprends que pour en attraper un seul, je marcherais sur du verre pilé. De toute ma vie, aucun mâle ne m'a autant intrigué, d'un clin d'œil, d'un étirement de ses lèvres, mon esprit se glisse en mode flaque d'eau. Moi, l'homme si pondéré, si réfléchi, je ne me reconnais pas. Quelques semaines suffisent pour faire de nous des siamois au profond étonnement de l'équipe. Entre nous flotte en permanence une tension sexuelle grandissante de plus en plus difficile à garder pour nous. Nous devons l'assouvir.

Je cherche pourtant une relation stable, alors quand notre envie s'avère la plus forte, sans que l'on sache qui de nous deux ose le premier pas, elle nous propulse dans le même lit comme deux chiens fous.

Mon immense crainte demeure de ne pas être suffisamment à la hauteur de ses besoins, ses envies. Il arrive à me prouver que mes peurs n'ont pas lieu d'être. Peu à peu, ses vêtements rejoignent les miens dans l'armoire, sa brosse à dents et son rasoir trouvent leurs places dans ma salle de bain. Je vis sur un nuage, un travail et un petit copain parfait. Mais justement, j'aurais dû me montrer prudent et remarquer certaines choses. À bien y regarder, je ne connaissais rien de cet homme. Hormis ce qui se passait entre nous chez moi et au boulot, mais, ne dit-on pas que l'amour est aveugle ?

\*\*\*

Notre relation n'a jamais ressemblé à un long fleuve tranquille en raison de mon tempérament de feu. Nos engueulades s'avèrent récurrentes. Dans la foulée, les réconciliations sur l'oreiller se montrent jouissives, j'ai cette sensation d'avoir trouvé ma moitié, je suis comblé.

Pour un couple, quel qu'il soit, il débute avec la découverte où tout est merveilleux. On voit tout en rose et on ne pense qu'à plonger sous les draps en oubliant les petites choses qui nous ennuiant. Puis les déconvenues pointent le bout de leur nez petit à petit.

Pour moi, la première a été que Christophe refuse de sortir du placard en raison de l'homophobie de ses parents. Je peux le comprendre, même si pour moi ce n'est plus le cas depuis des années. Je ne clame pas à tout vent ma sexualité, mais si la question se pose, j'y réponds sincèrement.

La deuxième et non la moindre, il est indubitablement marié à une dénommée Clémentine, fille du meilleur ami de son père, et ce, depuis trois ans : une façon pour Christophe de cacher son vrai lui. Comme un con, ses

aveux et cette franchise rafraîchissante me touchent. Il répète à l'envi que rien, excepté un enfant, ne sauvera cette union de pacotille. Je le plains de devoir vivre de cette manière.

Le temps passant, devoir surveiller mes paroles, mes gestes, me pèse. Avant Chris, je n'ai connu que deux histoires. Une, en classe de troisième, avec René, lui comme moi, n'étions pas vraiment expérimentés. Et celle avec le beau Tobias qui a pris fin avec notre départ en fac. J'ai toujours rêvé de construire sur le long terme, les aventures d'un soir ne mènent à rien. Je croyais bel et bien avoir trouvé cette relation.

Où est passé mon amour propre pour accepter tout cela ? J'ai intégré son placard par passion, attendant qu'il se décide enfin, malgré les risques, à crier au monde entier que nous étions un couple. Mon fichu cerveau déserte, je deviens, contre mon gré, son sale petit secret. Seule sa sœur, avec qui il ne s'entend pas, sait et critique ce comportement de froussard.

Lors d'une de ses rares visites, en aparté, elle m'avait averti que son frère convoitait en permanence le beurre et l'argent du beurre. Que jamais il n'aurait les couilles pour affronter sa famille, il avait bien trop à perdre. J'ai toujours refusé d'écouter ses conseils, aveuglé par mes sentiments, je la pensais jalouse quand elle avait émis le souhait que je parte si je ne voulais pas souffrir.

\*\*\*

Tout comme la période qui suit, notre dernière journée reste gravée à jamais dans mon esprit.

Nous venons de partager une nuit fantastique, j'ai des étoiles plein les yeux. Son sexe flasque repose sur son nid de poils pubiens. Je me délecte de cette peau veloutée au léger goût salé après nos ébats. Je suis addict à cet homme. J'adore que ses prunelles parcourent mon corps avec gourmandise, pourtant, je ne possède rien d'un exhibitionniste, mais il me fait me sentir le roi du monde. Cette séance de sexe débridée succède à une de nos engueulades.

Pour la troisième fois en une semaine, il m'annonce ne pas pouvoir rester avec moi. C'est très difficile d'avoir une conversation suivie quand son foutu portable sonne sans cesse et qu'il juge bon de se rendre sur notre balcon pour répondre. Cela arrive malheureusement de plus en plus souvent et me blesse profondément. Je me demande pourquoi sa connasse de future ex s'entête à l'appeler chez moi, alors que Christophe m'a assuré qu'ils

vivent séparés en attente des papiers définitifs de leur divorce. Il s'agit là du premier pas en avant, soi-disant.

Poussé à bout, voguant sur les vagues de nos orgasmes, je me lance pour lui avouer tout ce que je garde sur le cœur, tout ce qui menace de m'étouffer sans vraiment réfléchir. Bondissant du lit, je vais et viens d'un bout à l'autre, au risque de creuser une tranchée entre le mur et lui, m'arrêtant pour fixer Chris.

— Chris, mon chéri, crois-moi, je me doute combien c'est compliqué, mais je refuse de continuer comme ça. Je veux pouvoir clamer que je t'aime, que tu m'appartiens. Tu ne dois rien redouter, je te soutiendrai contre vents et marées.

Face à son inertie criante, mon ton monte sans que je ne puisse rien y faire.

— Bon sang ! Tu restes avec cette mégère pour la galerie. Tu me répètes n'avoir jamais rien ressenti pour elle et qu'elle le sait. Vous ne dormez même plus ensemble. Qu'elle parte et trouve un gars qui s'en amourachera, putain ! J'en ai ras la casquette de me sentir comme la cinquième roue du carrosse. Je ne veux plus vivre de cette façon, ça me détruit.

Je le vois pâlir et serrer les dents sans moufter. J'insiste plus lourdement.

— Accélère la procédure ! Et si tes parents refusent de te parler ensuite, ce n'est pas grave, on sera enfin tous les deux, libres. Le comportement de Clémentine demeure surréaliste. Pourquoi s'accroche-t-elle à toi de cette manière ? Votre couple est définitivement mort. C'est bien ce que tu m'as dit ?

Niveau tolérance, je suis arrivé à bout. Mon agitation crève le plafond, mes mains bougent dans tous les sens. J'ai une forte envie de le secouer comme un prunier.

— Nom d'une pipe, règle cette merde au plus vite, tempêté-je en passant une main nerveuse sur mes cheveux ras, tout en me levant brusquement. Ou...

— Ou quoi ? questionne-t-il soudain tendu comme une arbalète, les yeux lançant des éclairs, alors que s'envolent les dernières traces de plénitude.

Ma patience, jusque-là, a été sans limites quand j'y repense. Je refuse de continuer à prêcher dans le désert. Sa pomme d'Adam effectue des va-et-vient, il déglutit difficilement. Je remarque ses mâchoires se resserrer au risque de se casser une dent.

J'imagine son cerveau en train de fumer devant les rouages de celui-ci, tournant à grande vitesse. Je comprends rapidement que la conversation à venir ne prend pas le chemin escompté. Je sature, toutes nos disputes portent sur un seul et unique sujet.

Je tente, au prix d'un énorme effort, de me calmer sachant que la patience n'est pas mon fort.

— Écoute, admetts qu'avec ces inepties, ça devient invivable. Tu promets, mais rien ne change. On ne fait que se crier dessus, encore et encore, on se tire la gueule, ça tient de l'histoire du chien qui se mord la queue. Peux-tu, pour une fois, te mettre à ma place ? Que crois-tu que je ressens quand tu me laisses tout seul comme un con pour retourner chez toi au premier coup de sifflet ? Je t'aime, putain !

J'essaie vainement de reprendre un ton moins hargneux. Il est capable de se fermer totalement. Je respire profondément pour retrouver un semblant de calme. Je plonge mon visage au creux de mes mains de haut en bas.

— Avant toi, je ne savais pas que je pouvais être jaloux. Oh ! surprise ! Je le suis de toutes ces heures que tu passes loin de moi, toutes ces heures qu'on me vole. Je n'y peux rien, c'est plus fort que moi. Mets les choses à plat rapidement, car je ne vais pas accepter les miettes encore longtemps, trop, c'est trop. Je te veux entièrement à moi, parfois je me demande si tu m'aimes vraiment. De plus en plus souvent, j'en doute.

— Dis-moi ce que je fous ici si ce n'est pas le cas. Tu as toujours su que ce n'était pas dans mon intérêt de pousser Clémentine dans ses retranchements. Je lui dois au moins ça, merde ! Je ne t'ai pas pris en traître, tu étais au courant de tout depuis le début.

Je suis au fait que le sujet s'avère épineux, et mon amant capable de monter très vite dans les tours, tant il a la tête près du bonnet. J'ai découvert au fil du temps ses deux facettes aux antipodes qui me déconcertent : la première forte et colérique, et à l'inverse, il se montre mou et pleutre. Christophe part du principe qu'il n'a jamais tort et que quoi qu'il arrive, tout est de la faute des autres. Ce défaut me rend hystérique et m'insupporte.

— Pour le savoir, je le sais, mais nous sommes ensemble depuis un an et j'ai l'impression d'être le seul à fournir des efforts. Tu refuses toujours de rencontrer mes parents alors que moi, j'accepte que tu te rendes seul à tes fêtes de famille, tes vacances. Tu choisis de m'abandonner comme une

merde à l'appartement, PUTAIN ! j'suis quoi moi dans cette équation ? Un cul facile dont tu disposes ? Aux yeux de tous, je suis célibataire.

La rage m'étouffe au point de ne plus réussir à garder mes menaces et tout ce que je tais depuis des mois au fond de mon cœur meurtri. La colère est mauvaise conseillère, dit-on.

— Tu vas devoir choisir entre elle et moi, prendre parti de m'aimer face au regard des autres et cesser ce petit jeu à la con.

Je me tiens nu à côté de notre lit, tremblant et virulent, angoissé. Je ne peux plus stopper mon débit de paroles, empêtré dans ces peurs qui me rongent. Les mots, comme des flèches décochées, résonnent dans le lourd silence de la pièce. Les dents serrées, je regarde ce corps sans défaut.

Égal à lui-même, Christophe semble persuadé que je vais me calmer, mais les vannes sont ouvertes. Mon irritation grimpe en puissance au fil des jours de cette année. Mon visage se crispe et d'une voix coupante, je lui hurle dessus.

— Bordel ! tu vas te bouger à un moment ? Je crois t'avoir démontré à quel point je tiens à toi. Là, on ne joue plus, tu vas me perdre. Pour toi, j'ai accepté des choses que je n'aurais cautionnées pour personne, explosé-je littéralement. Avec des gestes secs, je me rhabille.

Je me déplace dans la chambre, le regard mauvais, et rajoute, exaspéré :

— Alors, voilà le marché, si tu n'entreprends rien, c'en est fini de nous deux. Réfléchis, ça n'a rien d'un chantage, tu quitteras mon appartement, on cessera de se voir. Même si ça me déchire le cœur, je demanderai un nouvel équipier, voire une mutation.

Mon éclat le frappe comme la foudre un jour d'orage. Il semble piger que je suis à bout, enfin ! Son long corps se déplie, ses mains resserrées en un poing rigide. Devenu blême, son sourire se perd dans un souffle, ses pupilles se dilatent.

— Putain, Thomas ! Vu de ma fenêtre, ça ressemble furieusement à des menaces, crache-t-il, se dressant comme un coq sur ses ergots.

Sa hargne ne me fait pas reculer d'un pas. On se trouve au point de non-retour, ça passe ou ça casse. La grimace sur son visage donne la sensation qu'il vient de mordre dans un citron.

— On va dire qu'effectivement, c'est le cas, tu ne me laisses pas le choix.

Avant que Christophe ne puisse articuler un seul mot, l'alerte d'un départ en mission retentit. Nous disposons de quinze minutes pour nous rendre au PC.

— Sauvés par le gong, crois-moi, nous n'en avons pas terminé. Retiens juste que tu n'auras pas d'autre chance.

Je suis loin d'imaginer combien mes paroles vont s'avérer prémonitoires.

. <1.2@3.fr>

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

# CHAPITRE 2

**Thomas :**

*Comment recevoir le monde sur la tête ?*

Après une douche rapide, chacun de notre côté, on enfle notre tenue de travail dans un silence à couper au couteau. Christophe vivant trop loin de la base, pour nos équipiers, nous nous présentons comme des colocataires. En fermant la porte de mon appartement, un étrange frisson parcourt mon échine sans que je puisse l'expliquer.

Nous entrons sur le parking de notre unité. Les portières de voitures des gars que l'on claque résonnent à mes oreilles. Les collègues, de retour de congés, se saluent avant d'intégrer notre salle de réunion, formant un petit noyau en amont. C'est alors que nous tombons sur Martial, un fort en gueule, très ami avec mon amant, qui rentre de vacances. Je me demande d'ailleurs comment il ne peut pas être au courant pour son pote et moi. Tout sourire, il s'approche de nous sans ressentir la tension qui crépite, pourtant très forte, autour de nous.

— Salut, les gars ! Comment ça va, Chris ?

— Bien, marmonne celui-ci, alors ce voyage en Grèce ?

— Trop génial, mec, reçus comme des princes. Au fait, Clem t'a-t-elle raconté qu'elle se trouve dans le même cours que ma Cathy ?

Soudain, Christophe devient blanc comme un linge, au bord du malaise, son regard ne se fixant nulle part. Surpris, je me tourne vers le bavard.

— Quel genre de cours suivent les filles ?

— Oh ! merde ! Thomas par moment tu es hilarant, t'es son binôme et tu ne sais pas que dans presque deux mois nos jolies colombes vont accoucher ? Tu vis dans une grotte ou quoi ? Vous parlez un peu dans votre coloc ? Il devrait te casser les oreilles avec cet enfant à venir.

Et là, subitement, je sens mon esprit se disloquer, un froid venu de nulle part m'envahir. La voix de Martial flotte dans l'air, jusqu'à imprégner mon cerveau. Une planète inconnue vient de me percuter de plein fouet, l'air environnant passant directement du printemps à l'ère glaciaire.



— C’est vrai que tu as tendance à faire bande à part, toute l’équipe est au courant, insiste ce crétin. Les paris sont lancés pour savoir qui va devenir papa en premier. Chris dit que tu vis comme un ours, il a raison. Bon, t’es célibataire, ça ne doit pas t’intéresser, j’tous laisse, je dois récupérer mon planning et mon matériel. Chris n’oublie surtout pas la journée *baby shower* de la semaine prochaine à la maison.

Mon regard passe de Martial à mon amant sans réussir à comprendre. C’est quoi ce bordel ? Mes oreilles bourdonnent, mon corps tangué, mon estomac menace de renvoyer un trop-plein aigre. Naissance ? Journée *baby shower* ?

Christophe danse d’un pied sur l’autre et fixe le bitume comme si tout à coup une pièce d’or venait d’apparaître. Il garde les mains enfoncées profondément dans ses poches.

— Je veux une explication immédiate, grondé-je sauvagement, les yeux lançant des éclairs.

Il pose ses doigts tremblants sur mon bras. Avec rage, je les repousse comme un vulgaire insecte. Je me retiens de lui foutre mon poing dans la gueule devant notre section entière. Dans mon esprit englué de colère, la vérité me percute de plein fouet. Mon cœur se déchire, laissant des plaies à vif. Mes mâchoires grincent douloureusement. Je finis par cracher.

— Alors comme ça, ta future ex-femme est enceinte ? Si je ne me trompe pas, tu m’as assuré qu’elle n’avait pas d’amant. Elle ne descend pas de la Vierge Marie non plus, si je me souviens de mes cours, cela nécessite un mâle pour arriver à ce résultat.

Même les traits de mon visage me font souffrir, parler, ou plutôt éructer, me demande un effort. Mes mains bougent en continu, je me retiens de lui en mettre une.

— J’en déduis donc... que tu as mis en cloque celle avec qui tu ne couches plus. Comptais-tu me l’annoncer ou me placer devant le fait accompli avant qu’un connard ne vende la mère ?

Tout un tas de sentiments douloureux se mêle à ma colère. Néanmoins, dans un exercice de haute voltige, je tente de garder un minimum de self-control. Ma respiration s’avère erratique.

— Pendant ces sept mois, tu pouvais me l’avouer, tu ne l’as pas fait, la réponse est claire. À la lumière de tout cela, beaucoup de choses trouvent une interprétation. Je pige enfin, pourquoi rien n’avance et l’explication de tous ces coups de fil, de ces départs intempestifs. Tu me prends vraiment

pour un gland ! Je ne suis que ta pute, tu n'as jamais eu l'intention de quitter ta femme pour moi.

Devant ce triste constat, j'ai envie de lui faire du mal, de le taper jusqu'à ce que mes poings soient en charpie. Il danse d'un pied sur l'autre tout en évitant mon regard.

— Ta frangine avait raison, tu t'es bien foutu de ma gueule, dans les grandes largeurs. Comment ai-je pu te faire confiance à ce point ?

— Ma sœur ?

— Oui, ta sœur, tu n'as qu'à lui demander des explications. Quand je pense que j'imaginai rencontrer ton ex pour tenter d'arranger les choses, sait-elle que j'existe au moins ? Comment envisages-tu de gérer ? Putain ! Tu me dégoûtes. Tu n'es qu'un immonde salaud ! craché-je belliqueux, tout en sentant le sang pulser dans les veines de mon cou et dans mon crâne.

La douleur qui s'infiltré en moi roule, à la façon d'une vague revenant vers le rivage, tel un poison dans mes artères. Des larmes de rage s'échappent de mes yeux sans que je m'en rende compte. Anesthésié, sous le choc, je reste face à lui, les émotions s'entrechoquent à toute vitesse.

— Tommy, je t'aime, tu veux bien me laisser t'expliquer ? tente-t-il, en avançant sa main pour la poser sur mon bras.

— Expliquer quoi ? Comment tu lui as fait un enfant dans mon dos ou que je suis le pire des crétins trop abruti pour voir ce qui se passe sous mon nez ? Que tu nous baisses à tour de rôle ? Que tu hésites entre ma queue et sa chatte ? Et avec tout ça, tu oses dire que tu m'aimes sale faux jeton ! Je suis vraiment un indécrottable romantique !

— Ce n'est pas ce que tu supposes, bordel ! Tu as le droit de te poser toutes ces questions, mais c'est compliqué. Je sais que j'ai merdé. J'en suis désolé, tu n'imagines pas à quel point.

— Tu as merdé ? Mec ! C'est l'euphémisme du siècle ! Tu t'écoutes un peu ?

Chris s'avance vers moi, tente une approche que je repousse instinctivement. Je recule d'un bond comme si le feu me brûlait.

— Oh non ! Ne me touche pas. Je te l'interdis.

— Je peux te jurer qu'elle voulait bien divorcer. Pour l'enfant, il a suffi que je termine saoul à une fête donnée chez Martial et sa femme. Clémentine m'a chauffé toute la soirée, c'est arrivé une seule et unique fois. Tu dois me croire, continue-t-il, implorant.

Mon bel arracheur de dents me ment sans sourciller. Je suis bien placé pour savoir que, alcoolisé, il n'est bon à rien, juste trop collant, point. Devant une telle duperie, mon ton monte dans les aigus.

— On va dire que t'es devenu sacrément doué, t'as visé dans l'mille même bourré ? Tu continues à me prendre pour une andouille ? Alors, j'ai une nouvelle pour toi, la jolie fumée rose qui nous concerne s'est dissipée, c'est TER.MI.NÉ, tu m'entends ! Tu viens de sceller notre histoire d'un coup de queue avec la mauvaise personne, d'un mensonge, retourne avec la future maman. C'est suffisamment concis pour toi ?

— Nan... nan... je t'en prie... ne me quitte pas... s'il te plaît.

Notre conversation mouvementée commence à attirer du monde. Mortifié, j'ai fait abstraction de notre environnement. En se rendant compte des hommes qui nous entourent, Christophe ressemble de plus en plus à une biche traquée.

— Chéri, calme-toi, tu veux bien, ils vont nous entendre.

— J'en ai strictement rien à foutre.

— On part en mission, on pourra en parler à notre retour à l'appartement, sans toutes ces oreilles indiscrètes.

C'est la goutte d'eau qui fait déborder le vase.

— Ben ouais ! Ils ne doivent surtout pas savoir que tu te tapes ton binôme. Je t'ai tendu des perches trop souvent, c'est fini ! Incapable de me retenir, je me mets à hurler. Je vais demander ma mutation pour raisons personnelles. Le temps que tu dégages, j'irai vivre chez ma sœur. Tu laisseras les clés dans la boîte aux lettres, je ne veux plus jamais voir ta face de rat.

— Chéri, chouine-t-il.

— Appelle-moi encore une fois de cette manière, je te défonce et pas de la manière dont tu l'imagines, lui asséné-je violemment en m'éloignant, raide comme la justice, sous les regards à la fois stupéfaits et curieux de notre unité.

Mon unique envie demeure de casser quelque chose pour soulager cette souffrance ou encore mieux d'aller me cacher sous ma couette pour y chialer tout mon soûl. Impossible ! Guindé et furieux, au bord de la nausée, je pousse la porte des toilettes, vérifiant que personne ne s'y trouve, pour lâcher des larmes salvatrices. Je ressens le besoin d'appeler mon père pour retrouver mes bases avant de retourner en salle de réunion.

\*\*\*

Pas besoin de sortir de Saint-Cyr pour piger que je viens de pleurer. Je ne me souviens pas avoir autant versé de larmes depuis que je ne suis plus un gosse. Pendant toute cette putain de conversation, j'ai éprouvé la sensation de sauter du haut d'un immeuble de quinze étages tout en sachant que j'allais finir par m'écraser comme une flaque sur le trottoir. Mes états d'âme ne représentent rien face à la mission qui m'attend. Je me dois de les étouffer pour le moment. Taper sur le premier qui m'emmerde me soulagerait, la fureur me tient debout.

Lorsque je me sens capable d'affronter le débriefing, je gagne la salle de conférence en dernier. Sans hésitation, je me dirige vers mon supérieur, un personnage grand et massif, très à l'écoute de ses hommes, père de deux enfants. D'une seule traite, je lance ma demande.

— Ce n'est pas le moment, mais j'aimerais pouvoir m'entretenir avec vous à la fin de cette mission, mon commandant.

— Vous vous sentez bien ?

— Un peu patraque, mais ça va aller.

Son regard d'aigle me fixe, cherchant le petit truc qui cloche.

— Ducruet, j'ai toujours pu compter sur vous, là, vous me semblez peu en état. Ce que j'admire chez vous, c'est votre caractère égal en toutes circonstances, votre respect des autres et de votre travail. Je sais que vous ne m'expliquerez pas ce qui vous arrive, je veux seulement être sûr que je peux vous autoriser à vous rendre sur le terrain. Sur cette intervention, j'ai besoin de vous. Thomas, êtes-vous en possession de tous vos moyens ?

Qu'il m'appelle par mon prénom est en soi surprenant, car d'habitude, il utilise les patronymes et les grades, gardant la distance requise.

— Affirmatif patron, je viens d'apprendre une nouvelle désagréable.

— Pas trop, j'espère.

C'est risqué, mais perdre le gars avec qui j'étais et me faire sortir de la mission en cours, le même jour, est au-dessus de mes forces. Ce serait l'humiliation de trop. Je me blinde, je dois aller sur cette mission. Si le commandant m'éjecte, je ne m'en relèverai pas. Je me redresse. En dehors, je suis ce flic fort, en dedans, je ressemble à une coquille vide. Je vois le doute sur son visage, il doit dire oui. Après un laps de temps qui me paraît infini, faisant contre mauvaise fortune bon cœur, il lâche l'affaire. Je pousse un soupir de soulagement.

— Si vous le dites... je vous recevrai dans mon bureau à votre retour, rompez.

L'air hagard, je navigue entre les chaises pour aller m'asseoir le plus loin possible de ma place habituelle, au milieu des autres, vidé de mon énergie. Ma journée s'annonce comme la pire de ma vie, à ce moment précis, je n'ai pas conscience à quel point la colère obscurcit mon jugement.

Je me focalise sur mon boulot à venir pour garder mes idées claires. Je souhaite terminer au plus vite, mettre fin à toutes ces conneries. Cette année tout entière restera pour moi, la plus grosse blague connue. Je ressemble à un pantin désarticulé. Les conséquences sont désastreuses. Devoir quitter cette unité me laisse le cœur au bord des lèvres. Dès ce moment, je ne jette plus un seul coup d'œil à l'homme qui vient de pulvériser mon univers et qui, jusque-là, en a été le centre, ma boussole.

La voix tonnante de notre commandant retentit, réclamant le silence dans la salle. Aux regards curieux, je comprends que beaucoup se posent des questions sur l'esclandre du parking, une vraie scène de ménage qui risque d'avoir fait voler en éclats le beau placard de mon ex-petit ami. La grossesse de sa femme lui sauve probablement les miches à ce connard. Moi, je dois me tirer les doigts du cul, me ressaisir.

— Mesdames et messieurs, nous allons devoir intervenir sur une prise d'otages à la banque du Crédit de l'Ouest dans le vingtième arrondissement, niveau du danger : cinq sur cinq. Si nous avons besoin de renfort, nous demanderons l'assistance du RAID<sup>2</sup>.

Notre commandant s'assure de notre attention avant de continuer.

— Le preneur d'otages est instable, il dit avoir piégé les lieux. Le quartier est bouclé et évacué. Ducruet, vous et votre binôme allez devoir désamorcer deux bombes, fausses ou bien réelles, cela reste encore incertain. Une est fixée dans le sas, l'autre serait sur la porte d'entrée. Les renseignements demeurent assez flous. Le négociateur pense que le gars bluffe, pour moi le risque est authentique. Ils parlent depuis plus de trois heures, impossible de lui faire entendre raison.

— Que veut-il ? demandé-je, la voix plus coupante que jamais.

— La libération de son jeune frère et de son cousin, ils ont braqué une bijouterie, tué le propriétaire d'une balle en pleine tête et atteint sa femme d'un projectile dans le dos. La pauvre ne remarchera plus jamais... Aucune chance que ces individus soient remis dehors, pour moi leur place reste à la prison de la Santé.

— Vous parlez de l'attaque de la place Vendôme en mars de l'année dernière ?

— Exact, le couperet vient de tomber, ils ont pris dix-sept et quinze ans.

— Ceci explique cela, connaît-on le nombre de personnes retenues ?  
questionne Martial en m'épiait du coin de l'œil.

Contrairement à nos habitudes et le fait que Christophe et moi nous battons froid, paraît l'intriguer. Il se retourne vers le boss.

— Un groupe de onze individus : le directeur, quatre conseillers, cinq clients, plus l'hôtesse d'accueil, ça nous donne onze otages sans oublier le forcené donc, douze éléments. J'ai obtenu les plans du bâtiment. Nous avons une possibilité d'entrer par un tunnel non fermé lors des derniers travaux. Il n'est plus référencé. On atterrit dans les toilettes du personnel, sur le chemin des coffres, éloignées de la porte qui donne accès à cette pièce aux clients, sans obstacle. On sépare l'unité en deux groupes, Ducruet, votre binôme passe devant, les autres par ce tunnel. Notre priorité absolue demeure les otages.

Dans un fracas de bruit de chaises, chacun récupère son armement et se dirige vers nos fourgons blindés.

Le trajet pour rejoindre les lieux s'effectue dans un silence de plomb. Tous ceux qui sont à mes côtés posent sur moi un regard plus ou moins fuyant, ajoutant à mon envie de fracasser quelqu'un. Arrivés sur les lieux, je descends et claque la portière avec force.

Avec certitude, je peux assurer, que, pas une seule seconde, je n'ai songé à mettre ma vie ou celle des civils en danger. Il est plus qu'évident que malgré tout, mon esprit n'est pas focalisé sur ma mission, mon côté maniaque et mon cerveau se sont envolés vers des cieux très éloignés.

— Chér... Heu... Thomas, tente Christophe.

— Fous... Moi... La... Paix ! Tu me donnes envie de gerber, craché-je venimeux, les dents serrées. On est là pour un boulot, si tu souhaites parler d'autre chose, tu dégages de mon espace.

Son hoquet de surprise retentit à mes oreilles avec une satisfaction mauvaise. Mon regard le met au défi d'oser continuer. Christophe saisit enfin que je ne reviendrai pas sur ma décision. À force de vouloir ménager la chèvre et le chou, il a tout gâché. Submergé par la rage, je ne vois plus rien.

.<1.2@3.fr>

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

# CHAPITRE 3

**Christophe :**

*Une défaite au jardin d'Éden*

De mon côté, je me demande comment survivre à tout cela, si seulement j'avais eu assez de couilles pour trancher dans le vif. C'est au moment crucial où j'ai pensé me lancer que Clémentine m'a coupé le sifflet en m'annonçant sa grossesse. Ce très mauvais tempo me met en rogne. Même si cette maternité comble mon souhait le plus précieux, ça arrive trop tard. Je me suis fait à l'idée de ne pas devenir père et cette conception tombe pile à l'instant où je trouvais la volonté de divorcer après avoir pesé le pour et le contre pendant des lustres, apparemment trop longtemps.

Dans un cruel dilemme, je dois désormais choisir entre un bébé et l'homme pour qui j'éprouve de profonds sentiments.

Une petite voix maléfique m'affirme que ma femme m'a baisé en beauté, m'enfermant dans un mariage que j'ai fini par haïr.

Clémentine et moi nous sommes unis chacun pour des raisons différentes qui, à l'époque, me semblaient géniales pour nous deux, chacun s'y retrouvant. Elle a accepté de m'épouser pour bénéficier de l'ouverture sur ce monde que ma famille, très aisée, lui laissait entrevoir, sachant que je ne ressentirai rien pour elle, jamais ! Et moi, j'obtenais cette façade d'hétéro, sans aspérité de bon fils à papa tout en maintenant mon secret caché derrière ce paravent. Au début, ça ne m'a pas dérangé, du moins jusqu'à l'apparition de Thomas. À partir de là, j'ai fini par m'engluier dans les mensonges. Quant à cette pie de Clémentine, elle est attirée par tout ce qui brille, notamment la fortune de mes parents. Et pour rien au monde, elle ne veut abandonner cette manne.

Pour ma chère épouse, cet homme n'est que mon coéquipier et meilleur ami. Pour mon mec, tout est sur les rails afin de me réapproprier ma liberté. Conclusion, le bilan de ma vie se montre médiocre. Je récolte ce que j'ai semé ou plutôt, tout cela résulte du fait que mon paternel me fout une peur bleue.



Ayant tenté d'en parler avec lui, j'ai conscience que celui-ci souhaite rester fermé à toute discussion sur l'homosexualité. Avancer pour préserver les apparences demeure sa devise et moi, pauvre idiot, je souhaitais seulement conserver l'affection de mon père.

C'est donc au cours d'un repas qu'on m'a présenté en grande pompe cette chère et tendre Clémentine sans vraiment y mettre les formes. Pour des facilités liées au rapprochement de leurs entreprises, nos deux familles ont arrangé cette parodie de mariage.

J'y meurs à petit feu et ne reprends vie que lorsqu'un homme me pilonne durement. Si seulement mon compagnon acceptait de m'écouter à défaut de me croire, je pensais détenir tout le temps du monde pour régler le problème, quel abruti ! Me cacher derrière mon petit doigt pour satisfaire l'ego de tous, m'envoie dans le feu de l'enfer.

Peu à peu, ma future ex ne se montrait plus aussi réceptive à l'idée d'une séparation. Je n'avais pas envisagé ce retournement de situation une seule seconde. Je sais, cela peut paraître étrange, mais expliquer mon homosexualité équivalait à tout perdre : ma famille, ma maison, la rente versée par mes parents, probablement mes amis et mon boulot, en gros, tout ce qui forme mon existence. Ma sœur a raison, je ne suis qu'un poltron.

Un mouvement, du côté de Thomas, me ramène à l'opération en cours. Mon binôme avance bien trop vite vers l'entrée de la banque. Qu'est-ce qu'il fout ?

— Thomas, recule, merde ! C'est beaucoup trop calme là, j'le sens pas, vociféré-je, mon organe vocal éclatant dans l'oreillette de mon collègue.

Celui-ci refuse d'écouter et continue de progresser jusqu'à ce qu'une détonation le fasse vaciller.

— Putain, Thomas ! hurlé-je, le son percutant le silence qui suit toujours une explosion.

\*\*\*

## **Thomas**

Je me trouve trop près quand l'explosion secoue le pâté de maisons, couchant au sol bon nombre d'agents.

Moi, Thomas Ducruet, je n'ai qu'une unique volonté, bien ancrée dans ma sale caboche : celle de ne plus entendre cette fichue voix qui m'a tant fait vibrer de plaisir. Je sais que j'agis comme un connard, cherchant juste à

lui fermer sa gueule, tenant à le regarder souffrir autant que moi, si ce n'est plus. Et voilà où nous en sommes.

Dans toute cette fureur, égale à mon état, la pensée que j'aurais dû demander mon retrait de l'opération me traverse l'esprit. Mon équipement me protège partiellement. Le preneur d'otages ne risquait pas de me voir dans cet angle mort. Énervé, il choisit cet instant pour faire feu sur le bloc d'explosifs à l'entrée, un moyen de montrer son sérieux.

Je n' imagine pas une seule seconde que je ne me relèverai pas. Alors que je tente vainement de me redresser, ce connard de Christophe se précipite vers moi.

— Chéri, tu m'entends ? crie-t-il en ôtant ce qui reste de mon gilet pare-balles. Pourquoi, espèce d'abruti, as-tu enlevé ton casque ? Bordel ! On a besoin du toubib. Agent au sol, agent au sol, hurle-t-il, plaie à la tête qui saigne abondamment, jambe désarticulée, axe étrange, certainement cassée.

Christophe, pourtant, ne fait que son travail de binôme en débitant le bilan visuel de mes blessures et en attendant les secours, mais cela m'exaspère.

— Ne meurs pas, chéri, reste avec moi, je t'en supplie. Je vais réparer les choses.

— Trop... tard, il fallait y penser avant, soufflé-je, en grimaçant de douleur.

Des pas rapides s'approchent de nous et Christophe doit laisser la place.

— Poussez-vous, entends-je dans le brouillard qui m'enveloppe peu à peu.

Tout va s'arranger, le médecin est là, ses mains assurées palpent mon corps, me faisant hurler. Je perçois sa voix de plus en plus lointaine. J'ai vraiment joué au con cette fois.

— Coupures profondes par débris de verre, possible impact de balle au niveau de la tempe, yeux atteints, voir après nettoyage au sérum physiologique, probable traumatisme crânien dû à la chute sur macadam.

Je sens un tiraillement à la hauteur de la chaîne de ma plaque où se trouvent mes renseignements médicaux.

— Prévoir poches O négatif pour une transfusion.

— On le dirige sur le Val-de-Grâce ? demande un inconnu invisible.

— Non, la Salpêtrière est plus proche, à trois, on lève et on s'grouille.

— C'est quoi ce bordel, putain de merde ! Monsieur maniaque n'a même pas attaché son casque ! lance Martial.

C'est à ce moment que je tombe dans les pommes sans entendre l'ironie dans sa question. Nos rapports se montrent difficiles, certainement à cause de mon mec. Peut-être qu'en définitive, il se doute de quelque chose. Je suis bien dans l'incapacité de répondre vu son amitié profonde avec mon binôme et pour être clair, je n'en ai rien à foutre.

\*\*\*

## **Christophe**

Sidéré, je ne peux que suivre des yeux, les brancardiers qui emportent le blessé. Sonné, oppressé, j'ai besoin d'un moment pour reprendre pied dans la réalité.

Tout ça est arrivé par ma faute, dévasté, je laisse mon pote vociférer à l'encontre de Thomas. Martial n'a pas la capacité de comprendre l'enchevêtrement de cette foutue situation.

Si je devais me réjouir d'une chose, ce serait le fait qu'au milieu de tout ça aucun bâtiment ne se soit effondré. Hormis les vitres alentour et celles de la banque que la déflagration a fait voler en éclats, le verre Sécurit de la porte de celle-ci s'est même transformé en arme mortelle.

Simultanément, alors que le preneur d'otages tirait sur celle-ci, le RAID arrivait derrière lui pour l'allonger au sol assez brutalement. Il fulminait contre tout le monde. On ne recense aucun blessé parmi les civils enfermés dans la salle des coffres.

Au loin, j'aperçois le commandant, il a les traits tirés par la colère. Je le vois prendre son téléphone, sûrement pour prévenir les parents de Thomas afin que ces derniers se rendent à son chevet.

. <1.2@3.fr>

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

# CHAPITRE 4

**Thomas :**

*Un pavé dans la mare*

Quand je reprends conscience, la totalité de mon monde n'est plus la même. Mes rétines sont en feu. À l'intérieur de mon crâne, des piverts donnent un concert.

— Monsieur Ducruet, vous m'entendez ?

Nom d'un têtard ! Cette putain de voix va-t-elle me lâcher ? Mon corps ne représente qu'un amas de douleurs diffuses, ma bouche ressemble à du papier buvard. Je souhaite que l'on me fiche la paix.

J'essaie de monter un album de mes souvenirs épars, mais rien, le néant. Mon esprit paraît avoir été totalement vidé de toute substance. Où suis-je ? Pourquoi ai-je tellement mal ? Qu'est-ce qui m'empêche de bouger ? Je veux de l'eau, si j'arrive à en demander ! Dans un effort, du moins je le crois, je m'évertue vainement à lever ma main. Qu'on me laisse replonger un instant dans le cocon du sommeil, à mon réveil tout se passera mieux.

— Thomas, restez avec moi.

— Pas...

— Si vous le pouvez, demeurez tranquille, tout va bien. Vous vous trouvez aux soins intensifs depuis trois jours. Avez-vous des maux de tête après cette explosion ?

— Oui.

Une explosion ? J'avais plus l'impression d'avoir perdu un match contre un semi-remorque. Ma souffrance évoque plus un calvaire lancinant pour moi. Je n'arrive pas à soulever mes paupières. Nom d'une pipe ! Qui va venir fermer le clapet à ces saloperies de bip qui vrillent mon cerveau ?

— Mal... Tête...

— D'un à dix ?

— Douze...

— Ajoutez du Perfalgan en alternance avec la morphine, Catherine.

— Pourquoi... là ?

— Vous souvenez-vous de quelque chose ? insiste l'homme.

— Rien... Vide...

— Vous étiez en mission sur une prise d'otages.

Curieusement, mon instinct de flic reprend le dessus.

— Morts... combien ?

— Aucun, vous êtes la seule victime.

Je suis lessivé après cette presque conversation. Je sombre à nouveau dans les limbes du sommeil, sans avoir tenté d'ouvrir les yeux durant celle-ci.

Mes périodes d'éveil ne me laissent pas suffisamment conscient pour que l'inquiétude s'empare de moi. Pendant ces courts moments, je m'efforce de rassembler mes idées.

Lors de l'une d'elles, du fond de mon obscurité, je perçois un entretien surréaliste. Je reconnais la voix de ma sœur et je ne comprends pas pourquoi elle montre une telle colère ni contre qui. Je m'efforce de garder l'esprit en alerte et ce n'est pas facile.

— Je vous interdis de vous approcher de mon frère, assène-t-elle, furieuse.

— Je vous ai expliqué mes regrets, répond une voix d'homme trop basse pour que je la reconnaisse.

— Tout est de votre faute, il refusait de croire que vous ne divorceriez jamais. Vous êtes un menteur sans couilles, j'y pense, félicitations pour votre future paternité.

— Vous êtes pareils, vous n'écoutez pas. Vous jugez sans savoir.

— Oh non ! Je ne suis pas mon frère. Je m'en tape le coquillard de vos excuses à la mords-moi-le-nœud. Le temps et l'envie me manquent pour ça. Si vous passez outre l'interdiction de pénétrer dans cette chambre, je vous botte le cul avec un vrai plaisir.

Plus personne ne parle, l'ambiance se manifeste réfrigérante. Polly redémarre sèchement.

— Vous seriez très zélé de vider l'appartement, et ce, rapidement avant que je ne m'en charge. Dégagez d'ici, mes parents vont arriver. Tout ce que j'espère, c'est qu'un jour la note pour tout ce mal que vous avez provoqué, vous revienne en pleine gueule.

— Je l'aime.

— Vous n'avez aucune idée de ce que ce mot veut dire. Vous appréciez surtout la bonne poire que vous pouvez baiser à volonté en même temps que votre pouffiasse. Vous êtes un porc, un...

— Chéri, que raconte cette femme ? Qui est cette bonne poire ? Je ne comprends rien.

— Le colocataire de votre mari, son petit ami depuis un an, lance méchamment ma sœur.

La nouvelle venue parle avec une voix de crécelle. Apparemment, elle vient de surprendre une partie de la conversation. Faussement compatissante, Apolline lui répond ironiquement.

— Désolée, vous devriez vous asseoir, dans votre état, vous êtes toute pâle. Voilà ce qui arrive lorsqu'on vit dans les bobards, persifle Apolline.

— Co... Comment pouvez-vous raconter de telles horreurs ? Vous êtes immonde ! Mon mari dort CHEZ lui, pas AVEC lui. Nous attendons notre bébé, un gay ne fait pas d'enfants et c'est tant mieux, continue-t-elle bravache. Si vous voulez tout savoir, nous faisons l'amour chaque fois qu'il revient à la maison. Contrairement à certains, ce n'est pas un pervers, il a reçu une bonne éducation, LUI.

— Madame, ne vous risquez pas sur ce terrain, vous et votre esprit étriqué, stéréotypé. Niveau éducation, la nôtre est sans défaut, elle n'inclut pas le mensonge. Oui, mon frère est homo, il ne l'a jamais caché et notre famille est fière de lui. Qu'est-ce que vous croyez ? Que je balance des accusations au petit bonheur la chance ?

La réponse attendue ne venant pas, ma sœur fonce de plus belle.

— Non, madame, je dispose de preuves, si une personne raconte des cracks ici, ce n'est pas moi. Vous devriez questionner le futur papa, lui demander ce qu'il fabrique avec son engin et avec qui ? J'avoue, je suis curieuse d'entendre sa réponse.

Je suis épuisé, mais je dois rester éveillé pour piger. Soudain, la voix de mon père coupe la conversation.

— Apolline, que se passe-t-il ? Les infirmières menacent d'appeler la sécurité. C'est quoi tout ce cirque ?

— Il se passe, monsieur, que cette femme diffame mon mari. Elle prétend qu'il aime les hommes, c'est une pure invention. Votre fils a raconté n'importe quoi. Vous avez tout gobé, la ligne et l'hameçon. Qui croira une telle énormité ?

— Ainsi, c'est vous, celui qui oblige mon garçon à intégrer ce foutu placard par amour ? Vous avez trompé tout le monde avec une certaine dextérité, je l'avoue. Résultat, le voilà dans ce lit, en soins intensifs parce que sa tête était à votre séparation et pas à son travail.

Un ange passe, tous semblent muets. J'attends la suite avec angoisse et impatience, malgré mon manque de concentration.

— Eh oui, ne me fixez pas de cet air idiot, il m'a appelé avant votre mission. Je vais donc vous intimer l'ordre de quitter les lieux, de disparaître du paysage. Je suis avocat, je vais vous garder à l'œil. Madame, je vous souhaite bien du plaisir, je doute qu'un jour votre mari se trouve une paire de bonbons.

— Ce sont des menaces, gronde la crécelle. Mon époux n'est pas un criminel, le pervers ici, c'est l'autre, là. C'est lui qui a appâté mon Christophe, il a essayé de l'attirer dans ses filets. Je ne serais pas surprise qu'il l'ait drogué pour pratiquer ses cochonneries. Vous devriez l'enfermer pour qu'il se fasse soigner. Vous savez, il existe des centres de conversion<sup>3</sup> dans certains pays très religieux, où les lois pour les interdire ne sont pas passées et où ils se montrent très actifs, contrairement à notre pays où on a voté un décret pour y mettre fin. Envoyez-le là-bas pour le faire soigner. Que vous bougiez ou pas, votre fils est un monstre. Il ne doit plus s'en prendre à un autre homme et nous allons porter plainte, sachez-le.

— Oh ! Mais c'est parfait, ainsi votre charmant époux sera obligé d'avouer la vérité au juge devant un tribunal plein et face à tous ses collègues. Je vous en ficherais moi, de ces endroits à la con ! Pour vous, ce ne sont pas les centres qu'il vous faut, croyez-moi. Pour ma part, je suis seulement un père qui en a plus qu'assez d'écouter toutes les saloperies que vous débitez. C'est incroyable une telle homophobie ! Et vous, allez-vous enfin admettre face à votre harpie ce que vous êtes en réalité ?

Un silence lourd et bref se fait entendre.

— Clémentine... Je suis... je suis...

— Tu es quoi ? Merde à la fin ! Tu vas terminer ta putain de phrase. Ce sont des bobards, dis-leur bon sang !

— Homosexuel, je suis homosexuel, je l'ai toujours été, même si tu as préféré refuser de te poser des questions. Mes parents m'ont poussé à t'épouser, pour eux ça passerait, je me cherchais, soi-disant. En fait, ils ne voulaient pas savoir, surtout ne pas voir l'opprobre sur eux à cause de leur fils.

Un sanglot traverse ma nuit, quel comédien ! Les pièces du puzzle commencent à s'emboîter.

— Cette bagarre était perdue d'avance, encore plus quand j'ai rencontré Thomas. Tu ne peux pas lui reprocher quoi que ce soit, c'est moi qui suis

allé vers lui. Même si c'est trop tard, c'est lui que j'aime. Avec toi dans ma vie, on me fout la paix, plus de suspicions, s'énerve-t-il. Tu as dû te douter que je ne suis pas un hétéro, lors de notre mariage, je t'ai avertie que je restais libre et que tu avais le droit de voir ailleurs.

— Non, non, non, je suis sûre que ces gens te font peur. Oui, tu tenais à ta marge de manœuvre, mais c'était pour rencontrer d'autres femmes. Tu n'es pas ce que tu dis, tu ne peux pas coucher avec un... avec un homme, c'est un péché. Voyons, tu m'as fait un enfant !

— Tout homme est capable de faire un gamin, toi, tu m'as dupé, quand tu as pigé que je t'échappais, tu as choisi de tricher pour ne rien perdre.

— Mais tu as toujours voulu un gosse, qu'importe la manière. Je sentais qu'il y avait une autre personne. Je croyais que c'était une maîtresse, pas un... enfin pas lui. Tu n'es pas...

— Pas quoi ? gronde Apolline. Encore une fois, prenez garde à vos propos, ils sont punis par la loi, pas assez, mais ils le sont.

Ma jumelle, mon aînée de sept minutes, sept minutes auxquelles elle tient, me soutient et me défend toutes griffes dehors depuis toujours. Gare à celui qui ne le comprend pas assez vite.

— Tu mens, crisse la voix de la crécelle.

— Tout est réel, sans ta grossesse, je serais déjà parti. Me voilà à la fois désolé et soulagé de pouvoir clamer qui je suis.

— Désolé ? Mais mon pauvre vieux, tu ne connais pas la force de ce mot. Je ne veux plus que tu m'approches. Je vais m'arranger pour que tu le sois vraiment, tu vas vite comprendre. Cet enfant, tu ne l'élèveras pas, tu ne le verras jamais. Quand tes parents vont être au courant, tu ne vas pas rester longtemps dans le luxe qu'ils t'offrent. Ton père va te mettre minable, te renier pour ce que tu lui imposes et me soutiendra.

L'air devient électrique, l'hostilité suinte de cette mégère que la rage étouffe.

— Avant d'avoir dit ouf, tu seras SDF, on va te rayer de nos existences. Désolé ? Tu vas regretter de m'avoir plongée dans la honte. Tu n'as pas fini d'être désolé, je vous hais, bande de dégénérés.



[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

# CHAPITRE 5

**Thomas :**

*En équilibre sur un fil*

Tout me revient à la vitesse d'un boulet de canon avec cette engueulade, la trahison de mon amant, la désolation qui a suivie, l'explosion. Les bips infernaux résonnent toujours aussi fort qu'une sirène de bateau face à mon agitation soudaine. Des mains douces prennent mon visage en coupe, je me calme aussitôt.

— Mon fils chéri, cesse de te débattre, tu veux bien ?

— Maman ?

— Oui mon ange, nous sommes tous là. S'il te plaît, ouvre tes belles mirettes pour moi.

J'attrape les doigts sur ma joue pour les serrer très fort. Une peur terrible m'envahit quand je rencontre les ténèbres. Mes mains tâtonnent nerveusement sur le drap qui me recouvre. Affolé, je demande.

— Pourquoi sommes-nous dans le noir ?

Un silence pesant s'installe, heureusement pour moi, je ne vois ni le regard perdu ni l'angoisse s'inscrire sur les traits de ceux que j'aime. J'entends juste une infirmière prendre la parole d'une voix égale.

— Je vais chercher le docteur.

Ses chaussures crissent sur le sol, probablement des semelles de crêpe. Je reste tétanisé.

— Papa, maman, dites-moi, que m'arrive-t-il ?

— Certainement rien de grave mon chéri, attendons le médecin pour obtenir les explications nécessaires, tu veux bien.

La voix chevrotante de ma mère, une femme que jamais rien n'abat, me plonge dans un maelström de questions. Je tente de me relever. Cela s'avère impossible, j'en reste stupéfait, à cet instant, je me sens envahi par une détresse, une impuissance telle que ce barrage de souffrance cède, se déversant en forme d'eau salée, roulant sur mes joues. Ce n'est pas dans mon tempérament de me transformer en fontaine, mais la frustration et le

ressentiment me laissent dans un si grand désarroi qu'il m'est impossible de ravalier toute cette douleur.

— Mon garçon, reprends-toi, lance mon père, sa main solide arrimée sur mon épaule. Ta jambe se trouve en position surélevée à cause de tes soucis de genou.

— Hé ! Ma sauterelle, tu vas nous écouter et cesser d'imiter les cabris ? Ne surchauffe pas tes neurones bien trop faibles.

Les doigts fins de ma frangine courent à leur tour sur mes mâchoires râpeuses. Ce surnom remonte à mes quatre ans, alors que je n'étais qu'un enfant turbulent, sautant partout. Elle ne l'utilise que quand elle est émue ou en colère. Je sursaute en entendant la voix rauque et profonde d'un homme, un fumeur certainement. Tout à ma peine et aux paroles de réconfort de ma famille, je n'ai pas entendu la porte s'ouvrir.

— Il semble que mon patient soit enfin réveillé, tonne cette voix masculine. Monsieur Ducruet, cette fois paraît la bonne. Je doute que vous vous souveniez de nos brèves discussions.

— Effectivement, pourquoi je ne vois rien ? Et ces putains de bips...

— Doucement jeune homme, ils suivent votre tension. Je pense que vous désirez des éclaircissements relatifs à votre état. Pendant ces neuf jours, vous nous avez légèrement inquiétés. Peu après votre admission, suite à votre traumatisme crânien, vous êtes restés dans le coma pendant quarante-huit heures.

Je m'agite, trop d'après les bips qui s'affolent.

— Nous avons paré au plus pressé concernant votre articulation droite que l'on va devoir opérer à nouveau. Je ne vais pas vous mentir, vous aurez besoin d'une longue période de rééducation. Votre bilan d'examens est bon cependant.

— Mon genou ? À quel point est-ce grave ?

Dans un spasme, je saisis que l'annonce qu'il s'apprête à effectuer va sonner le glas de ma carrière. Mon cœur s'emballe.

— Une violente torsion a provoqué une rupture nette des ligaments croisés antérieurs avec un arrachement. Votre articulation demeurera instable, vous ne retrouverez pas cent pour cent de votre mobilité. Pour l'instant, nous l'avons maintenue dans une attelle.

Un gémissement glisse entre mes lèvres, ce n'est pas possible. Le médecin continue fermement, car je dois boire la vérité jusqu'à la lie.

— Suite à l'opération, nous vous ferons vous lever dans les jours qui suivront pour éviter d'autres soucis. Vous devrez utiliser des béquilles, puis dans un laps de temps plus ou moins long, une simple canne. Je vous ai placé sous anticoagulants et antalgiques. Ça risque d'être douloureux.

Le toubib cherche ses mots. La peur me coupe le souffle, me maintient en équilibre instable sur un fil au-dessus d'un abîme.

— L'autre sujet de réflexion est votre rotule qui s'est fracturée en double diagonale. Cela va nécessiter la pose de matériel d'ostéosynthèse<sup>4</sup> pour au moins une dizaine de mois.

Un uppercut en plein estomac me jette au sol, interloqué, je suffoque.

— Je suis navré pour ces mauvaises nouvelles, reprend le toubib.

Une question cruciale franchit mes lèvres.

— Je vais devoir quitter mon unité, c'est ça ?

— Hélas, je le crains.

La réponse me propulse dans un espace insondable, ce que je redoutais me tombe dessus, à la vitesse d'une avalanche, mon cerveau n'arrive plus à faire le point. Je plonge dans un monde inconnu, plus froid que la Sibérie. Comment cela peut-il m'arriver ? Un silence suit cette annonce, le médecin ne semble pas en avoir terminé avec moi, je le subodore. Une question majeure se fait jour et je ne peux la museler plus longtemps.

— Pour mes yeux ? Ne me dites pas que c'est définitif, que mon avenir est celui d'un handicapé, parce que putain ! J'aurais mieux fait d'y rester dans ces conditions.

Toutes ces nouvelles annoncées à la suite les unes des autres me rendent atone. Ma vie entière s'écroule comme un château de cartes, soufflée à la manière d'une explosion, détruisant un vieil immeuble.

— C'est énorme pour un seul homme, mais vous devez garder espoir. Les examens ophtalmologiques ne montrent aucune lésion qui pourrait expliquer cette cécité. Votre œil gauche est uniquement congestionné.

— Et le droit ?

— Là, nous détenons une indication logique. La balle a suivi une trajectoire en ligne que rien n'a stoppée à partir du moment où celle-ci a ricoché sur la porte de la banque. En glissant sur votre tempe, elle a provoqué un énorme hématome. La pression intraoculaire est trop élevée pour pratiquer le moindre examen.

J'entends le soupir du médecin.

— L'œdème diminue trop lentement, nous allons vous transférer pour quelques jours au centre hospitalier d'ophtalmologie des Quinze-Vingts, rue de Charenton. Pour moi, il n'y a pas meilleur endroit pour tout ce qui concerne les problèmes ophtalmiques. Votre vision avec cet œil demeure un souci et pour le gauche, d'ici quelques jours et une fois nettoyé avec des gouttes, tout va revenir à la normale. Votre famille me répète que vous êtes doté d'une volonté de fer, c'est le moment de nous le montrer.

— Expliquez-moi comment on gère ça quand votre existence part en quenouille, sollicite-je, exaspéré.

— Vous êtes jeune, je ne doute pas que vous allez vous relever. Vos parents sont derrière vous, mais seriez-vous d'accord pour rencontrer un psychologue ? Ces bouleversements demandent une aide, ne serait-ce que pour réfléchir à une nouvelle vie. Je suis obligé de vous quitter. On en reparle un peu plus tard.

Le médecin nous abandonne à nos réflexions.

Je suis déjà mort sous une chape de plomb, personne ne changera ça. Un sanglot muet me secoue tout entier, m'obligeant à assimiler le fait que ma convalescence va durer et que je dois faire brutalement le deuil de ma carrière.

Ma mère, installée à mes côtés, me serre contre elle. Tout le monde reste sans voix sous le coup de cette annonce.

— Je suis fini, inutile, murmuré-je, malheureux comme les pierres.

Me foutre en l'air serait la meilleure solution à cet instant.

— Mon ange, nous avons manqué te perdre, nous allons faire front ensemble et tel un phénix, tu vas renaître de tes cendres, souffle avec force ma mère, d'un ton qui reflète malgré tout son angoisse.

— C'est un mauvais passage, prenons les jours à venir, un à la fois. Fixons des objectifs simples en établissant un planning, tu vas t'en sortir haut la main, fils. Le médecin croit en tes capacités à te relever, lui aussi. Récupère tes forces de flic en mission. Tu es blessé, mais pas à terre.

— Je t'aime, papa, dis-je la voix tremblante.

— Ouvre les vannes un bon coup, ensuite je ne veux plus te voir verser une seule larme, ce n'est pas mon garçon ça.

— Excuse-moi maman d'avoir trempé ton chemisier. Je dois vous expliquer pour...

— Si c'est au sujet de ce crétin, nous avons eu la déconvenue de le rencontrer ici. Sois tranquille, il ne reviendra plus t'ennuyer, l'entrée de ta

chambre lui est interdite, tempête mon père.

— Je l'ai aimé si fort, le pire c'est que malgré ses mensonges, je ressens toujours quelque chose pour lui. La grossesse de sa femme clôt notre histoire, moi qui attendais ses papiers de divorce. Comment a-t-il pu se comporter de cette manière ? J'aurais pu le soutenir avec les siens. Il n'aurait pas eu à affronter la meute tout seul, bon sang !

— Sa garce d'épouse n'est pas mieux que lui. Ils sont parfaitement accordés ces deux-là, rugit ma sœur restée muette jusque-là.

— Peux-tu nous expliquer pourquoi tu es parti sur cette mission, alors que tu n'étais pas en état ? demande mon père, tendu. Comment ce connard a-t-il pu attendre que vous soyez sur les prémices de cet appel pour t'annoncer cette merde ?

— Il ne m'a rien dit du tout. C'est Martial qui, sans le savoir, a mis les pieds dans le plat, c'est pire.

— Ton supérieur aurait dû te retirer de l'opération, avec ton coup de fil, il était évident pour nous que tu étais effondré.

— Papa, tu me connais, absolument rien au monde ne m'en aurait empêché. J'aurais refusé de rester sur le banc de touche, ça ressemblait à une défaite. Je devais rencontrer notre commandant suite à l'assaut pour poser une demande de mutation.

Je le laisse prendre conscience de ce que je viens d'annoncer avant de continuer.

— Mets ça sur le compte de mon orgueil blessé, sur ma bêtise, sur le choc reçu si ça te soulage, mais c'est mon unique responsabilité. Une chance pour moi, la bombe de faible puissance du preneur d'otages était mal montée, sinon je ne serais pas sur ce lit. CHRISTOPHE a ruiné ma vie, la balle et les explosifs ont terminé le travail. Plus jamais, je n'accorderai ma confiance à qui que ce soit.

— Fils ! Tu vas me garantir une chose.

— Au point où j'en suis, si tu veux.

— Non ! pas si je veux, tu vas tout tenter pour surmonter cette épreuve et ne t'en tenir qu'à ça, pour le reste, on verra plus tard, promets-le-moi.

— Tu te doutes bien que ce n'est pas possible, par contre vous, vous pouvez mettre mon appartement en vente, donner à Emmaüs tout ce qu'il contient. Je souhaite garder mes livres, mon ordinateur, et mes vêtements, point barre.

— Je vais effectuer ça pour toi ma sauterelle et organiser ton cocon à la maison des parents. Il sera prêt quand tu sortiras d'ici. Une chance qu'on y trouve un rez-de-chaussée, formule-t-elle, lucide.

— Encore une chose papa, prépare-moi une lettre de démission que je signerai, inutile d'attendre un miracle.

— Tu es certain ? énonce-t-il. Tu n'auras pas de regret ?

— Ce n'est pas un caprice. Aucun changement favorable n'est envisageable, je dois me faire une raison. Je coupe les ponts en taillant dans le vif.

— Bien, je vais te concocter ça.

— Merci, papa.

— Mon ange, tu devrais te reposer, c'est assez pour aujourd'hui.

— Je n'ai plus que ça à faire, réponds-je amer.

— Veux-tu que l'un de nous reste avec toi ?

— Je souhaite être un peu seul pour digérer toute cette merde. Désolé d'avoir craqué, mais sachez que je vous aime.

— Si tu as besoin, nous ne sommes pas loin, continue ma mère en m'embrassant sur le front, et nous aussi, on t'adore, mon chéri, n'en doute jamais.

# CHAPITRE 6

**Thomas :**

*Un avenir compromis, que des questions*

Dans ma chambre, le silence me paraît étouffant. La détresse me submerge, me laisse brisé, au propre comme au figuré. Cela fait-il de moi un lâche ? Peut-être un peu, mais ce qui construisait l'homme que je suis s'est envolé avec le vacarme de cette bombe. Même si ma conscience me certifie que j'aurais dû me faire porter pâle pour cette mission à haut risque, au vu des circonstances, mon commandant aurait compris. Il m'aurait relevé de mon poste.

Là, tout ce que je souhaite, c'est trouver une bouteille et laisser l'alcool rouler dans mes veines pour tout oublier. Un sanglot, suivi de beaucoup d'autres, me secoue, je pose mon bras sur mes yeux, m'autorisant un déluge de larmes pour la deuxième fois en quelques heures.

La crise passée, je reste étonné du fil de mes pensées. Ne plus marcher correctement me perturbe moins que de savoir que je rentre désormais, dans la catégorie des malvoyants. Une litanie de questions déboule dans mon esprit. Quel métier me permettra d'être autonome ? Que devient mon existence ? Quel chemin s'ouvre à moi ? Qui va accepter, dans ses rangs, un handicapé ?

Ce statut va à l'encontre de ce que je suis profondément, il m'écarte de toutes ces sensations d'adrénaline, du sens des responsabilités envers mon équipe et les victimes. Il ne me reste plus que le néant, ce trou noir où je sombre sans jamais voir la fin arriver. Ces sentiments qui ne me lâchent pas, me donnent l'impression d'être inutile, bon à rien, sans plus aucune place dans cette société. Un mal de tête m'empêche de réfléchir davantage. Je reste face à ce sombre avenir, à savoir qu'à trente-deux ans, je vais me transformer en Tanguy en retournant vivre chez mes parents. L'élément déclencheur de ce marasme a pour nom : Christophe.

Quand je leur ai parlé de l'homme que j'aimais, tous ont tiqué en apprenant que le gars se cramponnait profondément à son désir de rester dans son placard face à une famille pleine de préjugés. Si ça n'avait tenu



qu'à cela, j'aurais pris les choses différemment, tenté de comprendre, je l'aurais aidé à passer le cap de la confession. Je ne supporte pas les mensonges.

Dès le départ, Apolline l'avait jugé avec sévérité, mais elle pensait que moi, son frère, j'avais l'âge de diriger mon existence comme je l'entendais. J'avais gardé pour moi le fait qu'il était marié à une femme. J'avais avalé toutes ses salades, cru qu'il la plaquerait sans se retourner : trahison, hypocrisie, destruction, trois mots pour une vie.

Ça ne serait jamais arrivé, je le sais maintenant, je l'apprends à la dure.

Je me trouve incapable de dire si sa peur de tenir tête à son paternel et les conséquences qui en découleraient menaient Christophe. Ou si sa situation en l'état lui convenait. Par contre, si je me montre franc envers moi-même, mon subconscient a toujours subodoré qu'il ne la quitterait jamais. Il a trop à perdre.

À nouveau, ma cage thoracique se comprime, mon cœur tambourine. Je m'érige en idiot de première. Je n'ai rien vu, ou plutôt, j'ai refusé d'ouvrir les yeux sur cette vérité dérangeante. Pourtant, toutes ses excuses sans fondement auraient dû me mettre la puce à l'oreille. Je constate qu'en réalité, par peur des réponses, j'ai joué à l'autruche.

Résultat, plus de travail ni de logement, plus de petit ami, une année gaspillée et je me retrouve à la dérive, tel un esquif perdu dans une tempête. Je puise une profonde inspiration pour me calmer. Apolline passe demain, je ferai le bilan avec elle. Je possède des économies, si j'y ajoute la vente de mon appart, je suis en mesure de tenir un moment sans me prendre le chou avec ça en plus. Mon cerveau surchauffe.

Le chuintement du piston de la pompe liée à mon bras m'avertit qu'une dose de morphine, mon poison préféré, vient de suivre le chemin de mes veines. Je vogue dans cet espace où la douleur reflue, plus rien n'a d'importance. Juste le temps de me voir accro à cette merde, ce serait le pompon.

\*\*\*

**Christophe :**

*L'incrédulité*

Le blessé n'entend pas l'ouverture de la porte. Il ne me voit pas non plus planté comme un con, bras ballants en larmes au pied de son lit, une chance pour moi. Je le fixe, le visage dévasté, une main fouillant dans mes mèches noir corbeau et reste persuadé que j'aurais pu le faire changer d'avis si j'en avais eu le temps. Malgré tout, je comprends sa colère, moi non plus je n'aurais pas apprécié de passer pour le crétin de service. J'aurais dû parler avec lui, me montrer franc pour une fois et lui expliquer que rien n'était réglé chez moi, loin s'en faut et ça n'avancera pas de sitôt.

— Mon amour, je suis tellement désolé, si tu savais. Désormais, je suis certain de ce que je veux vraiment. Ils ont raison, je ne te mérite pas, j'abîme tout.

Une infirmière entre, provoquant chez moi un sursaut. Le sourire doit être en option.

— Cette chambre vous est interdite, soit vous la quittez de votre plein gré, soit j'appelle la sécurité.

— C'est bon, j'm'en vais, je venais m'excuser et dire adieu.

— Je ne vous retiens pas, appuie-t-elle froidement, tout en maintenant la porte ouverte.

Je sors le dos raide, les joues baignées de pleurs, abandonnant derrière moi l'unique personne que j'aime. Cette personne, je l'ai trahie de la pire des manières. Les répercussions commencent à tomber, j'entame le difficile parcours vers mon purgatoire.

Cette connasse de Clémentine a tenu parole. Aussi vite qu'une feuille ballottée par le vent, elle a changé les serrures, mes affaires se trouvent emballées dans des valises empilées devant le garage. Ça encore, je m'en fous et le supporte, nous n'avons plus rien en commun à part cet enfant à venir. Non ! Le pire reste les appels incessants et menaçants de mon père, me demandant des explications au plus vite, pour hier serait parfait. Je ne suis pas pressé d'entendre rugir la haine de la bouche de cet homme et ses critiques. D'ailleurs, je ne souhaite plus parler à personne.

\*\*\*

**Thomas :**

*Refuser l'évidence*

Après trois semaines, j'ai subi une double opération du genou. J'enrage de n'arriver qu'à aller de mon lit à mon fauteuil et pas tout seul. Je dois aussi accepter qu'aucune amélioration ne se pointe du côté de mes yeux. Pour encore pas trop longtemps, je l'espère, le gauche donne juste une vision floue, le droit pourrait ne pas exister, il m'est totalement inutile. Putain ! J'ai même besoin de quelqu'un pour m'emmener pisser. J'appuie violemment sur cette saleté de sonnette. Je refuse le pistolet posé sur ma table de nuit, hors de question que je vide ma vessie dans mon pieu.

Comme toutes les fois où je prends la position verticale, je chancelle. L'infirmière me retient par le bras vu que je n'arrive pas à me servir comme il faut de mes béquilles, même si elles m'évitent de m'éclater la gueule sur le linoléum. On attend que tout se stabilise.

— C'est bon, vous êtes prêt, questionne-t-elle, patiente.

— Oui.

On avance à l'allure d'un canard dépressif sous Prozac. À notre entrée dans la salle de bain, je suis en nage, essoufflé, en rogne avec la furieuse envie de tout casser.

— Besoin d'autre chose ? demande-t-elle gentiment.

— Je vais me démerder, même aveugle, je sais où se trouve ma queue. Je peux pisser tout seul.

Elle ne semble pas du tout offusquée par mon éclat peu glorieux.

— Le mieux serait peut-être pour vous, d'uriner assis. Je vous laisse, reprend-elle stoïque.

Quel connard ! Elle n'y est pour rien, la pauvre. Je n'ai pas à passer mes nerfs sur elle. En plus, elle a raison, je provoquerai moins de dégâts. Je lui présente mes excuses par la porte que je sais entrouverte.

— Désolé pour cette vulgarité.

— Ne vous inquiétez pas, j'ai l'habitude et vous supportez beaucoup.

— Ce n'est pas juste vis-à-vis de vous.

— Excuses acceptées, sonnez quand vous aurez terminé.

Accroché au lavabo, à tâtons, je finis par trouver le siège des sanitaires, une chance, cette pièce est petite : lave-mains, WC. et douche sont placés dans cet ordre, trois pas à partir du seuil pour atteindre mon but. Pour la toilette, je dois supporter l'aide des soignants qui m'installent sur une chaise, positionnant le pommeau entre mes doigts. Une fois terminée, ils m'essuient et m'habillent. Mon séjour en ce lieu a envoyé ma pudibonderie<sup>5</sup> aux orties.

Ma jambe opérée me lance, un vertige me bouscule. Une nausée remonte dans mon œsophage et me file la sensation d'être positionné sur un manège fou de la fête foraine. Ma vie va-t-elle ressembler à ça encore longtemps, si seulement je pouvais me terrer dans une grotte et ne plus jamais en sortir. Je remets péniblement mon short, une torture sur une jambe. Mon entêtement ne me rend pas service, je le sais.

\*\*\*

### **Apolline :**

Avant de rejoindre la chambre de mon jumeau, je me suis arrêtée au bureau des infirmières. Thomas dort de moins en moins et entre dans une léthargie sévère, d'où les antidépresseurs. Une chance qu'il ne puisse voir mon chagrin et mon inquiétude. Il apparaît si maigre face à ses un mètre quatre-vingt-dix. J'appréhende cette rencontre qui, je le sais, va s'avérer difficile pour moi.

— Hé, ma sauterelle ! J'ai croisé ton infirmière. Ça va là-dedans ? Tu as besoin d'aide ?

— Une sauterelle unijambiste qui ne peut que sautiller sur une guibole et qui a passé une plombe à enfiler son caleçon, génial ! Tu peux entrer, je suis visible, grogné-je tout en cherchant mon souffle.

Je pousse la porte du cabinet de toilette, mon cœur sombre devant le spectacle présenté par mon frangin adoré. Il est couvert de sueur, le visage livide parcouru par une mosaïque de couleurs, ses yeux sont cernés, ses lèvres à sang à force de les avoir pincées. Ses cheveux hirsutes complètent le tableau.

— Attends, champion, je replace ton short, tu veux bien ? Tu peux te laver les mains, je suis là pour te rattraper.

— Trop fatigué.

— Passe ton bras autour de ma taille jeune éphèbe, tenté-je, dans un sourire forcé.

Épuisé par cet effort, apaisé par ma présence, je le vois secouer la tête. Je le guide jusqu'à son fauteuil où il s'écroule d'un bloc. Je place ses béquilles le long du mur proche de lui.

— Tu parles d'un jeune éphèbe ! Si je dois encore rester ici, je vais péter un câble. Polly, j'en peux plus.

— Tu me crois si je te dis que j'ai une bonne nouvelle ? Tu sors demain.

— Demain !? Mais je suis un poids pour tout le monde.

— Chut ! On s'est mis d'accord avec tes médecins. Tu as plus de chance de guérir dans un environnement familial. Pour tes yeux, l'ophtalmologue assure que rien ne t'interdit de voir, il penche pour une sorte de blocage.

— Je suis cintré, c'est ça ? C'est ce que pense tout le monde de toute façon.

— Tu vas cesser de te comporter comme un connard. Dans un laps de temps incroyable, ta vie est chamboulée, alors je dirais que tu n'es pas cinglé. Tu as tout à fait le droit d'être stressé. Je t'aime Thomas, les parents aussi.

— Je suis paumé.

— On sait cela, ton commandant nous a rendu visite, il est choqué et pas vraiment satisfait de t'avoir écouté. Papa lui a fait comprendre que pour l'instant c'était mieux que tu ne voies personne. Il s'est arrangé pour pousser ton dossier, du coup, tu vas recevoir une pension. Ton unité va entériner ta démission.

— Mais j'ai commis une erreur grossière.

— Aucune trace dans le rapport, ton patron regrette que tu ne lui aies pas fait confiance, il t'aurait soutenu et laissé sur la touche pour cette intervention.

— Je l'apprécie pour sa droiture. Pour mon appartement, qu'est-ce que ça donne ?

— Vidé, mis en vente, les visites avec l'agence s'enchaînent, il devrait partir assez vite. Son prix de deux cent mille euros est à la hauteur de ce qui se pratique dans cet arrondissement. L'autre n'avait pas récupéré ses affaires. Je les ai donc déposées chez la concierge. Ton courrier va arriver à la maison.

— Toujours aussi efficace. Polly, je vis seul depuis huit ans, alors, retourner chez les parents ne peut être que temporaire. C'est non négociable.

— Tu dois juste penser pour le moment à te remettre, ensuite on y réfléchira ensemble, une solution pour chaque problème. Angoisser ne fera pas avancer les choses plus vite.

# CHAPITRE 7

**Pierre :**

*Dans un tourbillon*

C'est la valse des questions entre Jeanne et moi.

— Pierre, mon chéri, que peut-on faire pour Thomas. Il est en morceaux et se laisse couler. Son subconscient bloque toute évolution. Le psy n'arrive pas à percer son mur de protection. Pourtant, il conçoit un début d'explication qui pourrait être objectif. Notre fils a fait sauter le pont qu'il a dû traverser en abandonnant derrière lui ce qu'il ne veut plus voir, car il ne peut s'y confronter.

— Cette analyse me paraît juste, on doit lui donner le temps de se reconstruire.

— J'envisageais de prendre des congés pour m'occuper de lui, Apolline estime que ce serait une goutte d'eau au vu de ce dont il va avoir besoin. Elle préfère réaménager son planning avec Éric.

— Chère maman poule, tu sais très bien que Thomas supportera plus sa sœur que nous.

— De toute façon, l'hôpital n'a pas les moyens d'engager un pédiatre remplaçant. Je m'arrangerai avec mes repos.

— Même si je pressens qu'Apolline ne le laissera pas s'apitoyer sur son sort, je pense avoir une idée qui pourrait lui permettre de se reprendre assez vite.

J'entends les rouages de son cerveau se mettre en branle.

— Quoi, ma douce ? m'inquiété-je.

— Si cette proposition arrive maintenant, orgueilleux comme il est, il va la refuser sans y réfléchir, prendre ça pour de la charité.

Et voilà ! Elle pose le doigt sur le nœud du problème, j'aurais dû m'en douter.

— Très vrai, ma Jeanne adorée, je vais la garder au chaud, le laisser souffler. Il a suffisamment en tête avec ses handicaps et sa rééducation.

Apolline n'a aucune incertitude, d'après elle, ça va lui plaire à condition que son état s'améliore, sinon ça tombe à l'eau.

— Peut-être pas. On devra juste s'adapter. Au fait, j'ai des nouvelles du crétin, stipule-t-elle froidement.

— Qu'il aille au diable, pour ma part j'envisage de le tuer et de cacher le corps.

— Je t'y aiderai et je serai ton alibi, parce que je refuse qu'il puisse s'approcher de notre fils. Je viens de recevoir le premier rapport du détective. Son binôme a été suspendu de ses fonctions, tant que l'affaire n'est pas éclaircie, sa famille lui a coupé les vivres, sa femme a lancé une procédure de divorce. Il s'est réfugié chez ce Martial. Au moins, la justice existe, annonce Jeanne, fort contrariée.

— Pour moi, la note ne sera jamais assez salée, il a fait trop de mal à Thomas, comme si dans ce monde, être gay ne posait pas assez de problèmes. On ne peut pas être heureux quand on n'est pas soi-même. Qu'on ne s'accepte pas.

Un silence lourd passe entre nous.

— On doit prendre rendez-vous avec un très bon kiné qui sache aussi écouter, aurais-tu ça dans ton sac à malices, mon ange ?

— J'ai. Il est habitué à bosser avec de grands blessés de guerre. Il ne se laissera pas mener par le bout du nez. Gaétan Tremblay, trente-trois ans, célibataire, je peux le contacter dès maintenant, il se trouve entre deux contrats. Je vais en discuter avec le chirurgien de Thomas.

— N'hésite pas, Thomas rentre demain et sa rééducation doit démarrer le plus vite possible, battons le fer pendant qu'il est chaud.

Je me montre fort devant les gens, mais c'est épuisant. Ma femme partie vers le bureau, je pose ma tête sur le dossier du canapé et ferme les yeux, rongé d'inquiétude pour mon fils. Celui-ci devait rester à l'hôpital deux semaines et le coup de fil de son médecin aux aurores m'a surpris. Vu son état mental, il souhaite le rapatrier auprès des siens. Une infirmière libérale pourra assurer le suivi, en plus du kiné.

\*\*\*

Depuis l'accident, j'ai moi aussi mené une petite enquête. Le fameux Christophe dépend pécuniairement de la somme allouée par ses parents très aisés. La maison bourgeoise qu'il habite à Orgeval leur appartient. Ce

connard sans couilles laisse la vie de mon fils en lambeaux. En règle générale, Thomas se comporte comme un roc, la pilule passe mal.

Suite à cette catastrophe, notre famille, fusionnelle et solide, traverse une tempête dont nous sortirons vainqueurs, j'en ai la certitude. Je me redresse en entendant les talons de ma femme sur le carrelage.

— Chéri, je viens de discuter avec Gaétan, il accepte de prendre Thomas en charge. Il va rencontrer son médecin que j'ai averti et récupérer son dossier. Cerise sur le gâteau, il est entièrement libre.

— Enfin, une bonne nouvelle.

Une voiture se gare dans la cour de notre maison de maître, héritée des parents de Jeanne. Je me lève, jette un regard à travers les voilages.

— C'est Apolline, lancé-je en me tournant vers l'entrée du salon où ma fille apparaît. Alors ? demandé-je inquiet.

Le visage de ma fille ne respire pas la joie, loin de là.

— Bof, il s'en est pris à son infirmière, continue-t-elle tout en posant son sac et ses clés sur la table basse. Son moral frôle le ras des pâquerettes, il a énormément maigri, dort mal, même avec les médocs. Il ne tient toujours pas en équilibre, bref, j'avoue appréhender de le voir rentrer demain.

Chacun demeure perdu dans ses pensées. Apolline poursuit.

— Les antidépresseurs ne sont qu'une béquille de plus. Tout le met en rogne, surtout d'être dépendant, je l'ai récupéré en nage dans les toilettes, il était épuisé d'avoir juste remonté son short. L'aide-soignante m'a avertie qu'il pleure souvent, si vous souhaitez mon avis, c'est impossible de le laisser seul.

Dans le salon, nous faisons tous le même constat, nous ne reconnaissons pas Thomas.

— Je vais bosser d'une autre façon pour rester avec lui. Éric a compris, il m'appellera au besoin. L'agent immobilier m'a informée que deux acheteurs se battent pour l'appartement, il devrait être vendu ces jours-ci d'après lui.

Je secoue la tête et m'adresse aux deux femmes de ma vie, ma femme et ma fille.

— Son banquier est averti du problème, il se demande à quoi correspond la somme rondelette qui est tombée ce matin. Ce n'est que le premier versement de son assurance obligatoire. Son commandant est un homme de parole, comme promis, il a accéléré le mouvement. Il était vert quand il a appris pour Thomas et l'autre. S'il en avait eu vent, en toute connaissance



de cause, il ne les aurait jamais laissés en binôme. Il s'en veut tellement d'avoir cru ton frère. Il a effectivement vu que quelque chose clochait, mais Thomas lui a assuré qu'il allait bien.

— Thomas est plus têtu qu'un âne, reprend Jeanne. Au fait, ma chérie, nous avons déniché un kiné spécialisé dans les membres inférieurs. Il est réputé pour être consciencieux.

Nous nous plongeons dans nos réflexions. Le silence envahit une nouvelle fois le salon.

— Dites-moi qu'on ne commet pas une énorme erreur, lâche Apolline en fixant ses parents assis face à elle. Qu'on ne le rapatrie pas trop tôt ?

— C'est le moment où il a besoin de notre force à tous. Il sera mieux avec nous.

\*\*\*\*\*

## **Apolline :**

### *Tremblement de terre*

La sonnette de l'entrée retentit, nous faisant sursauter. Pris dans notre discussion, nous n'avons pas entendu le véhicule se garer. Je me lève d'un bond pour aller ouvrir et demeure interdite devant l'homme qui se tient sur notre paillason. Je frissonne, le mec dépasse allègrement mon mètre soixante-dix-huit. Totalement chauve, ses yeux noisette me fixent malicieusement. Son sourire éclatant éclaire un visage bronzé.

— Bonjour, je suppose que vous n'êtes pas Jeanne Ducruet.

— Hum... je suis... sa fille Apolline, bégayé-je.

Moi, qui peux tenir un auditoire en haleine, je perds mes mots devant le trouble que mon vis-à-vis me provoque.

— Gaétan Tremblay, le futur kiné de votre frère. Votre mère m'a contacté, puis-je la voir ?

— Bien sûr, entrez.

Je me pousse sur le côté pour libérer le passage et en profiter pour mater son cul. Il passe devant moi, en me frôlant. Je reprends mon sang-froid, en me glissant devant lui, tout en lui intimant de me suivre.

— Je crois que j'adorerais vous talonner sans problème, l'entends-je me murmurer.

Mon corps tout entier est en feu. Je dois me ressaisir pour ne rien laisser paraître.

— Papa, maman, monsieur Tremblay est venu vous rencontrer.

Mes parents me fixent, surpris. Je me doute que mes joues rouges n'y sont pas pour rien. Ma mère montre un imperceptible étonnement. Pourtant, elle se reprend très vite. Souriante, elle tend la main à notre visiteur.

— Gaétan, je ne vous attendais pas aussi tôt.

— Excusez-moi, j'ai cru comprendre que c'était urgent. J'ai obtenu, grâce à vous, le dossier de votre fils. Je tenais à me rendre compte du milieu dans lequel nous allions évoluer.

— Bienvenue, jeune homme, réplique Pierre. Désirez-vous une boisson ? Asseyez-vous, je vous en prie.

— Si vous me proposez du café, je ne dis pas non. Ce breuvage est une drogue.

— J'y vais maman, reste là, lancé-je, m'enfuyant littéralement vers la cuisine. Je dois m'éloigner de ce gars en urgence avant de me ridiculiser un peu plus.

À mon retour, le plateau entre mes mains tremblantes, je darde mon regard sur l'homme superbement musclé. Mon esprit vacille. Il faut que je cesse de baver sur lui comme une adolescente en pâmoison. Si ça se trouve, il est marié à un top model ou traîne une ribambelle de mouflets. Je ne vois pas d'alliance, mais ça ne présage de rien.

Ma dernière histoire réelle a duré dix-huit mois et remonte aux calendes grecques. En ce moment, je me situe entre deux plans cul. Pour moi, le temps de se poser n'est pas venu. Je me comporte un peu de la même manière que les mecs et aucun individu n'a le droit de juger ma façon de vivre. Jusque-là, ça ne m'a jamais dérangée.

— Merci ma puce, sourit ma mère, me déchargeant de mon poids. Assieds-toi, Gaétan tenait à ce que tu sois présente pour commencer.

Je me tourne pour le remercier. Ce que je vois dans son regard me fait piquer un fard, sous son air taquin, je tente de me ressaisir. Il semble qu'il soit intéressé par ma petite personne.

— Je me suis permis de demander à ce que l'on vous livre des petites choses demain matin, reprend-il sérieusement. Puisque vous m'avez signalé posséder une piscine, je l'utiliserai avec Thomas. C'est une aubaine pour lui. Dans son cas, il va devoir accomplir une grosse quantité d'efforts sur un temps assez long, je ne vous le cache pas.

Son regard passe des uns aux autres, s'assurant que nous ayons tous bien compris et il reprend.

— Je vais pouvoir me servir de cette colère qui le ronge, tenter grâce à elle qu'il ne sombre pas totalement. S'il suit le rythme que je mettrai en place, ça peut durer entre six à sept mois.

Un hoquet de surprise, venant de mes parents, retentit.

— Maintenant, en ce qui concerne le matériel implanté, on envisage de l'ôter aux alentours de pratiquement une année. Il ne récupérera jamais la motricité entière de cette articulation et devra accepter de soulager son poids avec une canne. Par contre, pour les deux mois à venir, je pense qu'un rythme de deux séances par jour, suivant ce qu'il peut encaisser, me paraît juste. Je réglerai le nombre au fur et à mesure. On s'engage dans un long combat.

. <1.2@3.fr>

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

# CHAPITRE 8

**Thomas :**

*Trois mois plus tard, l'espérance*

Le printemps laisse sa place à l'été, mon retour, fin avril, a transformé le tempo de la maisonnée. Le dressing s'est converti en salle de sport. Gaétan, gentiment, a su renvoyer ma famille à ses occupations. Je vais un peu mieux. Plus d'attelle, je me douche et m'habille enfin seul. Je suis capable de marcher quelques heures pour retrouver l'amplitude de mes mouvements.

Malgré une douleur persistante, mon équilibre est désormais presque revenu à la normale. La rééducation dans la piscine demeure ce que je préfère, l'eau me porte et me soulage.

Mon œil gauche récupère très bien, ma vision à droite reste très floue et la luminosité pose un problème qui m'oblige à utiliser des verres fumés.

Allongé sur mon transat, abattu, une amertume coutumière m'envahit, sans que je ne puisse m'en défaire. Le bilan de mon existence est catastrophique. Dans mes rares moments de lucidité, je sais que je peux me comporter comme un crétin. J'ai tout donné pour entrer dans cette unité qui m'a tant apporté. Perdre mon poste, perdre cette sensation qui me maintenait debout, perdre cette impression d'être utile à la communauté, tout cela m'est cruel et me laisse un goût âcre dans la bouche, me rend acariâtre.

Mon paternel m'a proposé une solution à laquelle je réfléchis. Pour valider mon examen du barreau, il suffirait que je reprenne mes études, sauf que ça ne me tente pas vraiment. Pourtant, ça m'éviterait de cogiter, cette spécialisation en droit des familles ne me rebute pas tant que ça. Je sais, je suis un paradoxe sur pattes. Si j'y regarde de plus près, mon choix est plus que restreint. Je dois me remuer, me créer une réalité différente, accepter les choses. Mon ancienne vie est morte, vive la nouvelle, le pire s'est produit. Je ne risque pas grand-chose à me bouger les fesses.

\*\*\*

À l'aide de mes béquilles, cahin-caha, je me dirige vers les émanations de café frais qui arrivent de la cuisine.

Ma mère utilise son repos de quarante-huit heures pour me couvrir. Polly est retournée à son boulot. Maman se place dans mon champ de vision, car passer de la lumière à l'ombre me demande toujours un moment d'adaptation.

— M'man, un expresso en intraveineuse, c'est possible ?

— Bon sang ! Entre toi et Gaétan, je doute de pourvoir à vos besoins. Allez, sale gosse, pose tes fesses sur un tabouret. Mon ange, qu'as-tu fabriqué pour te retrouver en nage ?

— Marcher de la piscine jusqu'ici est un exploit, tu sais.

— L'idée ne t'est pas venue de m'appeler pour que je te l'apporte ?

— Maman... tu n'es pas à mon service. Gaétan souhaite que je me remue et il a totalement raison.

— Et tes yeux, ça donne quoi ce matin ?

— On va dire qu'aucun changement n'est survenu et on va passer à autre chose.

— Veux-tu un rendez-vous avec l'ophtalmo ?

— Pour quoi faire ? Je dois terminer mon traitement. Tu imagines, si Polly décide de monter un spectacle pour enfant, je jouerai le rôle du pirate, ironisé-je, en riant jaune.

J'observe ma mère, une belle femme de cinquante ans, mince, brune aux yeux bleu acier. Elle m'arrive à hauteur de la poitrine. Elle pose un mug fumant devant moi, prend mon visage en coupe entre ses mains douces et fines. Avec mon moral qui évolue en dents de scie, ces derniers mois ont été éprouvants pour ma famille. Il est temps de cesser cet apitoiement de merde. Une citation de Bouddha me revient : « Accepte ce qui est, laisse aller ce qui était, aie confiance en ce qui sera. »

— Mon chéri, regarde plutôt le verre à moitié plein que son côté vide. Tes progrès demeurent constants, tu vas intégrer la fac en septembre. Tu ne cesses de nous surprendre, tu es courageux, chaque jour tu dépasses tes limites.

Elle ne dit que la pure vérité, il faut continuer sur ce chemin.

\*\*\*

La sonnerie de mon portable me donne des palpitations, car chaque fois, elle me renvoie avec appréhension aux appels intempestifs que continuait à

m'envoyer mon ex. La colère face à ceux-ci, a fait terminer mon précédent téléphone dans la poubelle. De rage, je l'ai balancé contre le mur, le cassant en plusieurs morceaux à la vue du nom du connard. Qu'est-ce que ce salaud ne comprend pas dans : « Barre-toi, c'est terminé ? » Je persiste à fixer l'écran, le souffle erratique. La voix de ma mère me permet de me ressaisir.

— Tu peux décrocher sans crainte, il ne possède pas ce numéro.

Putain ! C'est juste mon kiné. Je réponds rassuré.

— Merci de m'avertir, Gaétan, prends ton temps. Tu te doutes que je ne vais pas aller danser, à tout à l'heure.

— Que se passe-t-il avec notre charmant thérapeute ?

— Maman, il a un an de plus que moi ! Tu repasseras pour le jeune homme, il me prévient de son retard. De ce que j'ai compris, sa petite amie lui a réservé une surprise.

— Quel cachottier ! Allez, dis-moi tout.

— Seigneur ! Je ne te connaissais pas ce côté commère.

— Grand nigaud ! Il travaille à l'hôpital et je suis bien placée pour savoir qu'entre ces murs, rien ne reste privé très longtemps. Ce garçon est vraiment doué, son secret n'a pas fuité, un exploit ! J'aimerais que ta sœur tombe sur un homme comme lui. Je t'avoue, je ne vis pas au mieux ce défilé. Je ne comprends pas ce qu'elle cherche, l'égalité des sexes a bon dos.

— Elle veut seulement être libre, le jour où elle sera prête à se ranger, elle nous le dira. Pourquoi un mec a le droit de passer d'une fille à l'autre sans que ça ne contrarie personne ? Moi, je lui donne totalement raison. En attendant, Gaétan est un chanceux, j'espère juste qu'il peut faire confiance à cette nana.

— Thomas, tous les êtres humains ne sont pas dans le calcul ou le mensonge. Pour l'instant, tu n'y crois pas, mais un jour tu dénicheras ta perle rare. Qui ne t'aimerait pas ?

J'entends un sourire très doux dans sa voix.

— Tu ne te montres pas rationnelle, je suis ton fils. Me faire piéger à nouveau ? Certainement pas. De plus, qui pourrait être attiré par un handicapé ? Ce sera certainement un désespéré ou un mort-de-faim.

— Stop ! Cette conversation ne rime à rien. Tu es une vraie bourrique, cesse de te déprécier de cette manière. Tu me donnes envie de te mettre des claques. Stressé comme tu es, ton kiné va encore te trouver noué de partout. Termine ce café qui doit être froid et je vais t'aider à regagner ta chambre.

Ma mère comme toutes les mamans du monde refuse de regarder les choses en face et ça m'horripile. Putain ! je n'ai plus à obéir comme un gosse de douze ans.

— Chouette ! Tu me renvoies comme un gamin qui boude.

— C'est toi qui le dis, moi, je remarque juste que tu as besoin de t'allonger, tu es blanc comme un linge. De plus, tu n'arrêtes pas de frotter ta cuisse.

J'ai parfaitement conscience de me comporter comme un crétin. Je me doutais qu'elle verrait ce que je refuse de reconnaître. Mes faiblesses ne font que renforcer ce triste constat d'être devenu dépendant. Tout me coûte. La nuit, seul dans mon lit, je rumine et épuisé, je finis par m'endormir. Je passe sous silence mes maux de tête, ne sachant pas à quoi les attribuer : ma vue, ma jambe, mes angoisses de l'avenir.

\*\*\*

Heureusement, avec Gaétan, je peux tout lâcher. Nos débuts ne se sont pas montrés faciles. Remonté comme une pendule, j'en voulais... j'en veux à la Terre entière. Il comprend mon point de vue sur mon histoire, mais il me répète souvent que tout n'est pas juste noir ou blanc. Quand du temps aura passé, j'accepterai peut-être les nuances de gris. Pour le moment, je ne suis pas prêt.

Il se montre sévère envers Christophe. Pour lui, quel que soit le résultat, il était assuré d'être épaulé et avait le choix d'affronter fièrement son homosexualité et d'en assumer les conséquences. Il n'avait rien d'un ado perdu, puisque je me dressais à ses côtés. Gaétan maintient que les cachotteries dans un couple n'ont pas leur place, car annonciatrices de gros problèmes.

À la fin de ses études, il est entré dans l'armée comme d'autres entrent en religion. Son premier déploiement s'est déroulé au Tchad. Il a intégré le service médical et vu tant d'atrocités, aussi bien chez les militaires que les civils. Suite à tout cela, il n'a pas renouvelé son contrat.

Pendant cette période, ses parents sont décédés. Ils remontaient d'Espagne, quand un conducteur a pris l'autoroute à contresens. Les deux véhicules, encastrés, ont provoqué un carambolage, tuant les occupants sur le coup. Le manque se montre toujours énorme. Il a failli ne pas assister à leurs obsèques. Il ne lui reste que sa chère grand-mère maternelle, Lucie, qui vit en Bretagne à Roscoff, en bord de mer et qu'il adore.

C'est sur *Requiem pour un con* de Gainsbourg, que je me laisse glisser peu à peu dans un sommeil agité. Ces paroles tournent comme un disque rayé :

« Écoute les orgues,  
Elles jouent pour toi,  
Il est terrible cet air-là.  
J'espère que tu aimes,  
C'est assez beau, non ?  
C'est le requiem pour un con,  
Ouais, je l'ai composé spécialement pour toi,  
À ta mémoire de scélérat. »

. <1.2@3.fr>

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)



# CHAPITRE 9

**Gaétan:**

*Trouver sa boussole*

Pendant ce temps, dans un appartement à l'autre bout de Paris, nu et détendu dans les bras de ma maîtresse, je reprends mon souffle.

— Désolée d'être arrivée sans prévenir, murmure Apolline, alors que ses doigts glissent dans les poils de mon torse. J'ai ressenti l'envie urgente de te voir.

— Tu peux agir de la sorte autant que tu le souhaites, te rencontrer en catimini a un côté d'interdit qui me grise.

Apolline m'a tapé dans l'œil dès que j'ai croisé son regard. Mais il m'a paru inopportun de sortir avec la fille du docteur Ducruet, vu que nous bossons tous les deux au même endroit. Cela ne se fait pas, trop sujet à caution.

Je pensais que de toute façon, elle fréquentait certainement un mec. Après de nombreuses hésitations, des questions à n'en plus finir et que mon cerveau est passé en surchauffe, j'ai décidé d'envoyer valser mes doutes pour tenter le tout pour le tout. Quel que soit ce qui risquait d'en résulter au niveau de mon travail à l'hôpital, ça, je pouvais le gérer en demandant une mutation. Il m'était impossible de laisser passer cette chance avec Apolline et je me suis jeté dans cet abîme sans filet. Il en découle que c'est la meilleure décision que j'ai prise de toute ma vie.

Cette nana sexy dépasse tous mes rêves. Coincée au creux de mes bras, je la serre un peu plus contre moi. Je dépose un baiser sur sa tempe, alors qu'elle relève son visage vers moi, je capture ses lèvres, les dévore avec gourmandise. Je la repousse sur le dos, gardant tout contact entre nous, nos bassins entamant une danse connue depuis des siècles.

Nous nous perdons l'un dans l'autre, intimement liés, nous arrachant des gémissements d'extase à l'unisson. Nous roulons dans les draps froissés. Apolline se cambre vers moi, nos corps haletants et fous de désir, se fondent dans une communion parfaite.

Je maîtrise tous les points sensibles de ma dulcinée. Mes mains, ma bouche vagabondent sur cette peau douce et satinée. Je mordille avec bonheur ses tétons, puis trace un chemin humide, ma langue tournoie dans son nombril et fond sur son sexe rasé et mouillé, l'envoyant au septième ciel.

\*\*\*

### **Apolline :**

Jamais, je n'ai connu pareille jouissance avec aucun de mes *sex boys* passés dans mes draps. Je m'aperçois que tout cela était vide de sens. En fin de compte, il ne s'agissait que de placebos, satisfaire l'instant et se retrouver face au néant une fois la porte fermée.

Dans la brume de luxure qui envahit mon cerveau de nana comblée, une vérité se fait jour. J'aime cet homme. Comme une folle. Mon cœur s'emballe, palpite, défaille. C'est donc ça l'amour!? Ce sentiment d'invincibilité, de joie, d'engouement me fait littéralement pousser des ailes, me prendre pour la reine d'un royaume multicolore, où Gaétan m'emmène au sommet du feu de la passion. Suite à cette révélation, je hurle mon aveu que j'aurais aimé taire.

— Je t'aime, Gaétan, je t'aime.

Je le sens se figer. Mon imbécile d'organe plonge dans une chute sans fin. Quelle idiotie ! Je ferme fortement mes paupières, refusant de voir sa réaction.

— Que viens-tu de dire ? Quoi ? me demande-t-il, les mirettes écarquillées et le souffle court.

— Laisse tomber, chuchoté-je, soudain peu sûre de moi.

— Oh non ! Certainement pas, ouvre les yeux, s'il te plaît. Allez ! Moi qui imaginais être le seul à ressentir tout ça. Jamais, je n'ai eu autant la trouille de te perdre. J'étais prêt à me contenter des miettes que tu me donnerais. Quand tu m'as dit que tu ne t'attachais pas, contrairement à moi, je refusais de t'imposer quoi que ce soit, mais penser signifier juste un plan cul de plus pour toi ne me ravissait pas, tu sais.

Gaétan frotte son nez contre le mien et un long soupir s'échappe de sa bouche, comme un point placé au bout d'un long chemin d'angoisse. Je sens qu'il garde un peu d'incertitude malgré tout. Je ressens l'envie de le rassurer et je m'exclame.

— Sombre idiot, personne n’a entendu ces mots de ma bouche. Je serais morte si tu ne m’avais pas rendu ces sentiments. Je peux te jurer qu’aucun des hommes que j’ai connus n’a d’importance. Tu représentes tellement plus que cela.

— Mon amour...

Nous ressentons le besoin bestial de concrétiser ce langage avec notre corps. Plus rien ne nous empêche de chevaucher à nouveau les cimes de la passion avec ce petit plus, que seuls les amoureux ressentent, jusqu’au feu d’artifice final qui nous laisse presque inanimés. Dans un silence béat, nos souffles revenus, nos flux sanguins calmés, je place ma tête dans le creux d’épaule de mon amant, ma main posée sur sa poitrine velue, proche de son cœur.

— C’est toujours mieux que la fois précédente, comment est-ce possible ? J’ai enfin trouvé ma moitié d’orange, comme je refuse de te perdre, je vais pratiquer un grand ménage dans mon existence. Je n’ai jamais été aussi certaine de ma vie, de mes désirs.

— Je dois t’avouer que ce défilé me gênait, quand on déniché la bonne personne, on passe dans une autre dimension. Je me fous de ta vie d’avant tant que, désormais, il ne reste que nous deux. Aujourd’hui, je suis le roi du monde, me confie-t-il, heureux de ce qui nous arrive.

— Je t’avoue ressentir la sensation que mon cœur va éclater, tant tout ça me semble juste et intense. Chéri, est-ce que je casse l’ambiance en souhaitant garder tout ça pour nous... c’est notre histoire.

— On se la joue Roméo et Juliette ? s’amuse-t-il, je trouve l’idée intéressante.

Je casse aussitôt ses rêves de comédie musicale.

— Pas avec la même fin, non, mais c’est pour Thomas. À cause de ce connard, il a beaucoup à gérer, je ne me sens pas de lui jeter notre bonheur à la figure.

— Exact, ce fumier a piétiné ses sentiments, il ne surmonte pas vraiment cette séparation. Ton frère est un mec génial qui n’aura aucun mal à dénicher une personne fiable. Je m’inquiète malgré tout pour lui. Tout rentrera dans l’ordre, je le pense, quand il aura fait la paix avec son subconscient. Il finira par accepter ce qui est arrivé et ce qui en a découlé. Il croira à nouveau en lui et aux autres.

— Souhaitons que tu aies raison, par moment j’ai envie de baisser les bras et je trouve une petite faille pour le forcer à avancer.

Tous les deux, nous gardons le silence un instant, nos pensées tournées à l'unisson vers le même homme. À mes côtés, je sens mon amoureux fébrile, je fonde mon regard dans le sien, un truc paraît le troubler. Soudain, il laisse fuser sa question.

— Que vont dire tes parents pour nous ?

— C'est simple, ils t'adorent. Ils désirent mon bonheur, alors ne panique pas, dis-je en regardant ma montre. Oh, merde ! continué-je, tu n'as pas parlé d'une heure de retard ?

— Si, mais une jolie sirène a croisé le chemin de mon cœur et s'est glissée dans mon lit, badine-t-il. Viens, une douche et go.

C'est avec encore plus de décalage que chacun de nous retourne à ses occupations, l'esprit en joie.

. <1.2@3.fr>

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

# CHAPITRE 10

**Thomas :**

*Lumière dans la tempête*

C'est complètement dingue de voir à quelle vitesse les catastrophes peuvent parfois s'enchaîner. Je me sens puni pour une faute que je n'ai pas commise. Je suis salement en colère. Même entouré, je ne me suis jamais perçu aussi seul. Je ronge mes ongles, un nouveau tic.

À cela s'ajoute Gaétan qui se montre de moins en moins libre. Ma rééducation terminée, plus de moments de discussion, il file droit chez sa bien-aimée. Dès qu'il est question de cette fille, son visage s'illumine et reflète tous ses sentiments. Il refuse de me donner son prénom, quel idiot !

J'ai beau être heureux pour lui, des souvenirs remontent à la surface et mon cœur se glace. Si un jour quelqu'un m'avait dit que je pouvais me montrer jaloux, je l'aurais traité de connard, comme quoi.

En ce début septembre, le temps demeure aléatoire, je reste calfeutré dans la maison. Pourtant, après six mois, je me débrouille de mieux en mieux, je peux désormais abandonner, par instant, mes béquilles à la maison. J'ai convaincu tout le monde de repartir au travail. Polly a raté assez d'heures à la galerie, de plus, elle me paraît préoccupée, stressée. Je me traîne en titubant jusqu'à la cuisine pour avaler le repas préparé par ma mère. J'ai tout intérêt à l'ingurgiter, si je ne souhaite pas subir un remontage de bretelles en règle. Je reprends figure humaine, l'explosion et le chagrin d'amour ne m'ont pas encore anéanti.

L'arrivée de ma sœur, apparaissant comme un courant d'air, me coupe dans mes réflexions.

— Tu n'étais pas partie bosser ?

— Je le devais, mais un truc m'a retenue ailleurs. Mon chemin me ramenant devant cette auguste demeure, j'ai pensé que je pouvais déjeuner avec mon petit frère.

— Ton patron, qui n'est pas du genre facile, risque de ne pas apprécier.

— Éric et moi sommes associés, alors...

— Associés ? C'est nouveau ça.

— Merde ! À l'époque, tu te trouvais dans un truc « GI Joe » j'ai zappé, et ensuite...

— Je sais, mais, bordel ! Polly, c'est vachement important.

— Bref, j'ai racheté la moitié de la galerie il y a presque neuf mois. Mes économies couvraient la mise de départ, mais j'ai quand même dû emprunter quarante mille euros. J'avoue qu'être la fille d'un maître du barreau réputé, ça aide.

— T'es idiote, j'aurais pu te filer un coup de main, putain ! Tu pouvais trouver un moment pour m'en parler, m'énervé-je.

— Mais oui ! Dis-moi quand, entre ton boulot et ton séjour à l'hosto, ou entre ton passage au bloc et ta rééducation, ou lorsque gros connard t'a largué et ton moral grave en berne, vas-y, je t'écoute, m'assène-t-elle, agacée.

Polly s'irrite rarement contre moi. Là, je l'ai cherchée.

— Excuse-moi, je suis un abruti, murmuré-je désolé.

— Plutôt un primate mal embouché.

— Si tu veux, dis-je en haussant les épaules. Je suis fier de toi, tu as tellement bossé dans cette boîte que c'est un juste retour des choses.

Elle m'adresse un sourire lumineux, je rougis de honte face à mon emportement injustifié.

— Avec ton regard de chien battu, je ne reste jamais fâchée longtemps contre toi, ma sauterelle. Te voir si déprimé me fout en l'air, tu erres ici comme une âme en peine. Tu dois te secouer, il me semble avoir entendu ton kiné te dire que tu pouvais marcher à l'extérieur avec tes béquilles. Je ne sais plus comment t'apporter mon soutien, tu es pareil à un hérisson.

— Vous m'aidez, c'est juste qu'écouter Gaétan vanter sa petite amie renforce l'idée que j'ai merdé ma vie en beauté. Ensuite, tu me parles de ton achat. Le monde continue de tourner sans moi. Tu le crois, toi, je suis devenu jaloux et envieux. Ce moi ne me plaît guère.

— Ce n'est pas le cas, cesse de ruminer dans ta barbe, bouge-toi, nom d'une pipe ! Ta vie ne s'est pas finie, elle est juste en pause. D'ailleurs, tu vas stopper ça immédiatement. On mange et tu vas t'habiller avec autre chose que ces oripeaux. On sort et ne t'avise pas de me répondre non.

Elle vient de dire : sortir ? J'hyperventile, je n'ai pas mis le nez dehors depuis que l'ambulance m'a déposé. Je peux même gagner le prix du meilleur sosie avec une endive.

— J’entends d’ici les rouages de ta cervelle grincer. Si tu penses te dégoter une excuse, c’est raté. Tu ne vas pas t’enfuir dans ta chambre pour te cacher non plus, du moins, si tu ne souhaites pas te faire botter les fesses. Tu sais qu’à ce petit jeu, c’est moi la plus forte.

Pas la peine d’insister, aucune chance d’arriver à la berner, j’ai largement usé de sa patience pour des jours.

\*\*\*

Dans le silence, le repas terminé, elle range la cuisine. Une fois changé, j’attrape mon blouson dans l’entrée. À la vitesse d’un escargot qui se prend pour une Ferrari, je gagne son SUV. Elle le trouve pratique pour transporter ses tableaux et comble de bonheur pour moi, je peux allonger ma jambe. Alors que je boucle ma ceinture de sécurité, elle me lance un regard sérieux.

— Tu ne vas rencontrer personne de tes anciens amis.

Et vlan ! Ma jumelle me perce à jour en moins de deux.

— Nous nous rendons à l’opposé, je dois régler un truc avec Éric qui traîne depuis belle lurette. Tu peux, pendant ce temps, jeter un œil. De nouveaux artistes sont dans notre catalogue. Ou tu m’attends dans un coin.

Dans ces conditions, pourquoi m’emmène-t-elle là-bas, je peux continuer à me faire chier à la maison. Je secoue ma tête des mauvais jours.

Le trajet se déroule dans un silence assourdissant. Au travers de mes lunettes, je fixe, de mon œil valide, les passants pressés qui foncent sous la pluie cinglante. Le ciel plombé laisse voir les nuages qui ruent vers un but inconnu, poussés par le vent.

À destination, Apolline vient m’ouvrir la portière et me présente mes béquilles. Heureux de rentrer à l’abri, je la suis jusqu’au bureau qu’elle partage avec son désormais, associé et continue vers une salle sans visiteur.

Je m’assois dans un fauteuil qui me tend les bras, juste devant une toile qui m’interpelle, en retirant ma monture. L’artiste m’est inconnu, mais le tableau est reposant.

Le visage du sujet demeure dans la pénombre. Installé sur un tabouret, une cigarette entre les doigts, il fixe par la fenêtre, un endroit vu de lui seul, uniquement vêtu d’un caleçon. Son corps est parfaitement sculpté. Derrière lui, le lit est défait, les draps froissés. Que s’est-il passé ? Chacun peut imaginer ce qu’il veut.

Perdu dans ma contemplation, je ne remarque pas l’homme qui m’observe depuis mon entrée.

. <1.2@3.fr>

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)



# CHAPITRE 11

**Gabriel :**

*Le début de la fin*

J'admire ce magnifique spécimen masculin, que je n'ai jamais vu, contrairement à la belle Apolline qui l'a abandonné là comme on dépose un vulgaire parapluie sans un regard pour ce bel apollon, quelle gageure !

L'homme paraît fasciné par mon tableau. Même si d'autres avant lui ont réagi à cette peinture, curieusement, celui-ci me renvoie une sensation étrange au creux de l'estomac, réaction surprenante chez moi.

Le fauteuil, avec lui, se révèle majestueux. Les cheveux noir corbeau du visiteur bouclent sur le col de son blouson. Il doit mesurer dans les un mètre quatre-vingt-dix. Son visage émacié reflète une sorte de désespoir poignant.

Je m'imaginais ce type en tant que modèle tout en courbes et déliés, il donnerait un bronze parfait. Le visage, le corps de ce sujet trahissent la douleur. Les béquilles et sa jambe allongée sont de bons indices pour comprendre que le gars a subi un choc violent.

Comme à mon habitude, je m'approche avec mon besoin permanent de flirter, ancré profondément en moi. Je ne rencontre jamais de refus.

— Alors, beau garçon, on s'est perdu.

Le regard gris-vert de mon bel inconnu, traversé de pointes dorées, se vrille sur le mien totalement interloqué, me faisant ressentir que je représente pour lui une merde gênante.

Je reçois un uppercut, puissance dix.

— Ça vous prend souvent ? me demande celui-ci, glacial, sortant de la transe dans laquelle ce tableau le plonge.

— Chaque fois que je tombe sur un bel étalon, me moqué-je, convaincu que ce joli garçon va me tomber dans les bras.

Il reste de marbre.

— Le dernier qui m'a accosté de cette manière, gronde-t-il, était un prostitué à la recherche de clients.

Dédaigneux, il se tait et m'observe comme si j'étais un abruti. Je décide de continuer mon petit jeu, on va voir jusqu'où il va tenir.

— Ben chaton, il faut saisir au vol ce que la vie nous envoie. Cela fait un moment que je t'observe, tu sais.

— Non, je ne sais pas, m'assène-t-il. Et chaton ? Votre technique de drague est à chier. Espèce de connard, foutez-moi la paix ! Je ne vous ai rien demandé, dégagez de mon espace.

Très énervé, il attrape ses béquilles, visiblement, l'agacement monte en lui, m'envoyer bouler le soulage. Il tente de se lever aussi vite et dignement que possible.

— Vous êtes un vrai tocard. Qui appelle « chaton » un mec qu'il ne connaît pas ? Non, mais espèce de fanfaron, allez vous faire mettre. Trouvez-vous quelqu'un d'autre pour vos petits jeux à la con, ça ne m'intéresse pas et votre comportement ne me donne pas le désir d'en savoir plus, espèce d'abruti.

— Moi, je m'empare toujours de ce qui me fait envie, pourquoi perdre du temps ?

— Pas de doute là-dessus, vous prenez, vous jetez. Ce que devient votre proie vous importe peu. Je connais les rapaces de votre catégorie.

Le ton monte, il paraît satisfait de me clouer le bec. Il a parfaitement touché, direct à la jugulaire. Les veines de mon cou gonflent, les muscles de ma mâchoire se crispent, mes yeux se voilent. Je me tends.

— Vous êtes un connard superficiel juste occupé par votre libido qui n'a pas l'habitude de se faire renvoyer dans ses buts. Vous vous êtes trompé de cible avec moi. Je suis certain que n'importe quelle petite pute fera l'affaire. Allez, poussez-vous !

Je vois qu'il souhaiterait partir, mais je lui bloque le passage. Sa répartie me laisse muet. Je bouillonne, mes sourcils se froncent. Il m'a vexé, tant pis pour moi. Un sourire agacé étire mes lèvres. Je lui en veux d'avoir remué en moi ce chaos d'émotions. Je n'ai plus qu'une envie, empêcher cette bouche de continuer à taper dans le mille. Je fonce sur celle-ci et l'écrase sous la mienne pour qu'il se taise. Je flaire que monsieur, donneur de leçons, reste sous le choc. La tension entre nous devient électrique.

\*\*\*

**Thomas :**

Comme un gamin, je me montre content de moi. Je suis même étonné que cette joute verbale m'amuse autant malgré tout.

Je suis surpris par la vitesse à laquelle ce tocard se précipite sur moi, je sens mon halètement de plaisir étouffé par ces lèvres dures et exigeantes. Je dois convenir qu'il sait embrasser, sa langue passe le barrage de ma bouche qui s'écarte pour lui. C'est irrationnel, chaud. Je m'en veux de ne pas montrer plus de résistance. Ce connard prend sans demander, s'impose sans hésitation. J'entends le bruit de mes béquilles qui claquent au sol. Entre ses bras, j'ai l'air d'un pantin désarticulé, sans énergie.

L'inconnu me pousse contre le mur, son bassin se tend vers le mien. Je perçois le renflement dans son pantalon. Mes pensées s'éparpillent dans tous les sens. D'une main sûre, ce néandertalien crochète ma nuque pour approfondir notre baiser.

Je m'écarte pour chercher de l'oxygène. J'inspire fortement et ouvre les yeux. Ce qui se reflète dans ceux de Gabriel me coupe le souffle, faisant battre mon palpitant bien trop vite. Je demeure immobile, comme frappé par la foudre. Ce baiser me dévaste, en un claquement de doigts, ma libido vient de se réveiller.

Je l'aurais souhaité, je n'aurais pas réussi à aligner deux mots. L'audace de ce mec est incroyable. Lui se remet très vite, il me convoite comme une friandise, très satisfait de sa performance.

Depuis Christophe, personne ne m'a embrassé, et surtout pas de cette façon. La chaleur qui émane de lui me brûle, ses cuisses toujours appuyées sur les miennes. Son souffle à peine saccadé effleure mon visage en feu. Mes jambes tremblantes ne me portent plus. Je suis conscient qu'épinglé au mur, c'est lui qui supporte tout mon corps.

Une pensée incongrue traverse mon esprit en surchauffe. Ce mec se fout royalement que nous soyons découverts. Même sous la torture, je ne reconnaîtrais pour rien au monde que ce baiser m'a retourné comme une crêpe et que dans mes tennnis, mes orteils se sont recroquevillés. Je ne vais pas apporter de l'eau au moulin de ce connard. Il serait capable de s'en vanter, son melon est déjà suffisamment énorme.

Non, ce qui m'irrite le plus, c'est que j'ai plus qu'apprécié ce moment, si ce n'est l'acte en lui-même. Du coup, ma colère monte à la vitesse d'un cheval au galop. Sans lui donner l'occasion de l'ouvrir, je donne libre cours à ma fureur.

— T'es un putain de primate ! On devrait te coller en taule, t'es un vrai danger public. Quelqu'un devrait signaler ta façon d'agir aux flics.

— Du calme, ne joue pas les vierges effarouchées, ça ne te va pas. Je n'ai jamais su résister à un joli minois. On peut dire que la nature t'a parfaitement doté.

Je tente de le repousser sans qu'il bouge d'un pouce, tout glisse sur lui. J'ai envie de lui ôter ce sourire diabolique des lèvres, mais surtout de garder la face.

— Tu ne fais que profiter d'un invalide, tu ne me connais même pas. T'en es réduit à fureter dans les couloirs d'une galerie. Pourtant, il existe des endroits pour assouvir tes penchants.

— La chasse, c'est ça qui donne du sel à la vie, mec, pas d'attache, la liberté. Je suis certain que tu bouges bien ce corps parfait. Et puis, on ne peut pas dire que tu te sois vraiment débattu, chaton, continue-t-il avec un sourire aguicheur qui fleurit sur ses lèvres.

Si, plus tôt, cette voix rauque et profonde m'avait retourné, là, ses paroles me glacent. Je n'ai qu'une envie, l'écharper. Cet homme a l'habitude d'obtenir ce qu'il veut, rien ne lui échappe. Avec moi, il va tomber sur un os. Son regard flamboyant ne m'atteint pas, enfin plus.

Il est imbuvable. Aucune importance, je ne le reverrai pas de toute manière. Cela ne sera qu'un mauvais interlude de plus dans ma vie de merde.

. <1.2@3.fr>

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

# CHAPITRE 12

**Thomas :**

*Le grand ménage d'Apolline*

Dans un fracas inattendu, la porte du bureau s'ouvre pour terminer dans le mur, coupant notre duel à fleurets mouchetés. Agacé, je repousse ce malotru et demeure en équilibre instable. Je détourne la tête devant son regard concupiscent. Stupéfait, je concentre mon attention sur le couple qui s'engueule.

— Éric, hurle ma sœur, tu m'exaspères, dès le départ chacun restait libre, nous étions d'accord. Alors non, personne ne t'a mené en bateau. Et aucune chance que je change d'avis.

— Tu me jettes comme une merde et je devrais te dire merci.

— Regarde-moi bien, lis sur mes lèvres : Je. Me. Barre. Tu vas très vite trouver une remplaçante sur ta longue liste. Surtout, ne me raconte pas qu'elle n'existe pas, tu risquerais de t'étouffer avec ce mensonge.

Je n'ai jamais vu Apolline remontée à ce point, Éric devrait cesser de l'aiguillonner. Heureusement, pour de multiples raisons, à cette heure, la galerie est vide. Elle se retourne d'un bloc et se retrouve nez à nez avec moi et « feu au cul ». Pourvu qu'elle ne remarque pas mon état. J'observe ma sœur en furie se jeter directement sur « feu au cul ».

— Ma journée est complète, il ne manquait plus que toi, Gabriel. Décidément, vous faites la paire Éric et toi. Toujours en chasse ? Tu me rendrais service si ta vie privée n'empiétait pas sur ton travail pour la galerie. Je vois que tu as fait connaissance avec mon petit frère. Elle tourne la tête au risque d'attraper un torticolis et éructe vers moi. Putain, Thomas ! Tu ne dois pas te tenir debout sans tes béquilles, me hurle-t-elle dans les oreilles.

— Elles sont tombées, tu m'as l'air en pétard, mais ce n'est pas pour ça que tu dois t'en prendre à moi.

J'entends l'autre petit malin qui croit utile de ramener sa science.

— Belle Apolline, tu ne m'as jamais dit que tu avais un frère... aussi...

— Figure-toi que c'est pour une bonne raison, le coupe-t-elle, et puis en quel honneur te parlerais-je de ma famille. Mon rôle consiste à te pousser à terminer, en temps et en heure, ce dont j'ai besoin pour tes expos, ce qui implique de laisser ta queue dans ton pantalon.

— Ce beau spécimen ne m'a pas fait part de son nom.

Je m'aperçois que lui non plus ne m'a pas expliqué qui il était, j'adorerais lui faire avaler son foutu sourire. Mais, là, je veux juste rentrer et oublier ce maudit épisode.

— Permits-moi donc de te présenter ce vaurien, Gabriel Métayer. Crois-moi quand je te dis qu'il n'a rien d'un ange. Notre artiste aime vivre sur le fil du rasoir, sa seule chance demeure que ses œuvres s'arrachent à prix d'or. Il a tendance à se comporter comme une diva. Gabriel, je te suggère donc de te tenir le plus loin possible de mon frangin si tu souhaites garder ton trois-pièces intact.

— Tu sais parfaitement que je n'obéis pas souvent aux conseils. Qu'est-ce qui te rend si vindicative ?

— Un malentendu avec mon associé, d'ailleurs tu devrais aller le retrouver, il poireaute après toi. J'espère que les tableaux que tu nous as promis sont prêts.

Jugeant leur discussion terminée, Apolline tourne le dos au peintre et s'adresse à moi.

— Désolée pour l'attente Thomas...

— Pas grave, la coupe-t-il, ramenant sa fraise, ton frère et moi avons eu une conversation intéressante.

— Ah !... Bah... tant mieux, hésite-t-elle, son regard passe de connard à moi.

— GABRIEL ! hurle la voix contrariée d'Éric, depuis l'intérieur du bureau où il est retourné furax, ramène ton cul, je n'ai pas que ça à foutre.

— Sa Seigneurie me sonne si gentiment, poursuit le peintre en mimant une révérence. S'il est si fâché, c'est ta faute, princesse. Très cher Thomas, nous allons nous revoir, à très bientôt.

— Ça me surprendrait énormément, dans une autre vie peut-être et encore.

— Ne jamais dire, jamais, j'insiste.

Je le regarde sourire tout en portant son index au front en signe d'au revoir dans ce geste qui m'insupporte.

— Putain ! Gabriel, s'époumone Éric.

\*\*\*

Quand il me dépasse, j'entends son rire bas, et remarque son clin d'œil vicieux. Malgré moi, je frissonne. Mon regard demeure vrillé sur la porte qui vient de claquer de nouveau. Engourdi, je finis par me tourner vers ma sœur.

— Putain de connard vaniteux ! m'énervé-je, ce mec est un enfoiré de première.

— Qu'est-ce qu'il t'a fait ? Tu ne sembles pas rentrer dans son fan-club. Ça a dû piquer son ego. À sa décharge, c'est un vrai génie. Bon, évitons le côté privé de l'homme, il fait de l'ombre au grand Casanova. Il appelle ça « mordre la vie à pleines dents », son lit ressemble à un hall de gare à l'heure de pointe, esquive-le le plus possible, c'est un nid à emmerdes.

— Pas de problème, revenons un peu à toi, l'engueulade est liée à ce mec ?

— Non, ma sauterelle, suis-moi, on sort d'ici. C'est plus une histoire de cul. Mon grand tort a été de coucher avec lui.

— Avec le peintre ?

Ma sœur part du principe que les femmes ont le droit de vivre de la même manière que les hommes. À trente-deux ans, sa beauté est éthérée, son caractère bien trempé. Ces derniers mois, je me suis un peu trop focalisé sur ma petite personne et je n'ai rien remarqué de ses possibles soucis.

— Mais non, idiot ! Pas lui, de plus, il préfère les mecs. C'est Éric, il est tombé amoureux, ça n'était pas dans le contrat. Il n'a pas trouvé du tout à son goût que je le largue, de ce fait, il choisit de se comporter comme un abruti. S'il s'est monté un film, c'est pas mon problème. J'espère juste que la galerie ne va pas en pâtir.

— Quel bordel !

— Ne te fais pas des nœuds au cerveau, c'est plus son orgueil qui souffre. S'il m'avait jetée, il estimerait ça normal.

— Excuse-moi, tu pratiques ça souvent ? Enfin, je veux dire, sauter d'un gars à un autre.

Je demeure interloqué, discuter de la vie sexuelle de ma frangine est surréaliste.

— Je suis ta jumelle, pas une bonne sœur, la sauterelle. Je tenais à expérimenter avant de me poser.

— Je ne te juge pas Polly. Pourquoi n'aurais-tu pas le droit de vivre comme tu l'entends ?

\*\*\*

Nous entrons dans la voiture et continuons notre conversation sans quitter notre place de stationnement. Gêné, j'énonce la question qui brûle mes lèvres.

— C'est ton histoire et personne ne doit s'en mêler, cherches-tu vraiment une relation permanente ? As-tu pris tes précautions ?

— Tu es indécrottable, toi, se moque Apolline doucement.

— Indécrottable ? Je ne comprends pas.

— Tu es si fleur bleue dans l'âme.

— Ce n'est quand même pas idiot de vouloir se donner à un autre être toute ta vie, si ?! Tu sais, avant toute cette merde, avant de me brûler les ailes, mon rêve était de vivre l'histoire d'amour de nos parents.

— Je ne me moque pas, ma sauterelle, tu as raison, car je pense avoir trouvé la bonne personne. C'est récent et fragile, mais mon axe d'avenir n'est plus le même. Je veux lier ma vie à la sienne. Avec lui, les couleurs deviennent plus intenses, sauf que je suis morte de trouille.

Je suis heureux de cet intermède, de nous retrouver tous les deux comme avant. Ce gars doit être vraiment spécial si je me fie à son comportement. Apolline a les yeux qui brillent. Elle semble être aux anges.

— C'est dingue, on n'est plus sûr de rien lorsqu'on tombe amoureux, mais je suis certaine que c'est le bon. Avec lui, je ressens un chamboulement permanent, aucun de ceux qui ont traversé ma vie n'a allumé cette étincelle, tu comprends.

— Oui, est-il au courant pour ceux-là justement ?

— C'était impensable que je ne lui en parle pas. Sinon, nous deux, ça ne voudrait rien dire.

— Et... ça ne l'ennuie pas ?

— Je mentirais en te disant qu'il n'a pas un peu tiqué au début. D'un autre côté, à mon âge, il ne s'attendait pas à trouver une vierge. Tu sais qu'il te ressemble, lui aussi cherche du sérieux, d'où le ménage dans ma vie.

Soudain, la nervosité transparaît dans sa façon de se tenir. Je la vois chercher ses mots, chose inhabituelle chez elle.

— Tu l'as rencontré en fait, murmure-t-elle.

— Comment ça, qui est-ce ?



Je la sens hésiter, soudain elle lâche.

— C'est Gaétan.

— Mon kiné ? demandé-je, ébahi.

— Tu en connais d'autres ?

— Depuis quand cela dure-t-il ?

— Depuis qu'il est passé à la maison, avant ta sortie d'hôpital. Ne te monte pas le bourrichon, on a gardé ça pour nous, pour une bonne raison, ça nous paraissait malvenu d'étaler notre bonheur sous ton nez. Tu devais surmonter tant de choses, ta séparation, ta vie en lambeaux, ta rééducation.

— Je comprends et je suis heureux pour vous deux. Tu as expérimenté le coup de foudre. C'est un gars bien. Pour moi, ce n'est pas près de se produire et votre histoire n'est pas la mienne. Tu as averti les parents ?

— Je tenais à ce que tu sois le premier, et oui, même une réfractaire comme moi y succombe. Je ne saurais pas te l'expliquer, mais c'est mon évidence. L'espace d'un instant, je l'ai vu comme un énième coup de chaud, un plan cul. J'ai reçu un choc en le voyant sur le paillason de la maison des parents, parfois je suffoque devant l'ampleur de mes sentiments pour lui.

— Maman va cesser de s'inquiéter pour toi et les parents l'adorent. En y réfléchissant, tu ne nous as jamais présenté personne. Prends soin de tout cela, ma puce, c'est important. Le bonheur, l'amour sont des fleurs fragiles. Apolline, si tu as trouvé la passion, bats-toi pour la garder.

Je l'embrasse sur la joue. Son visage irradie, elle me sourit et démarre la voiture. La pluie a cessé, la luminosité des rayons de soleil se reflète dans les flaques d'eau.

Mon cœur, trop blessé, se serre en sachant que mon tour est passé. Je retourne à mes idées moroses, ahuri et en rogne de penser à l'autre présomptueux de Gabriel tapi là, dans un coin. Ce démon, au regard étrange d'une couleur grise qui tire sur le bleu ardoise, ses cheveux blond cendré, que j'ai trouvé soyeux sous mes doigts ne quitte pas mon esprit. Je reste dérouté par ce qui s'est passé à la galerie.

Comment puis-je ressentir quoi que ce soit pour ce crétin qui ne souhaite que m'ajouter à son tableau de chasse ? Ça n'arrivera pas. J'ai déjà emprunté ce chemin, j'en suis sorti fracassé. Je parie ma chemise que ce trou du cul n'est pas capable de poser un nom sur un visage. Il a le droit de jouer au con, et moi, celui de l'ignorer.

L'homme heureux et insouciant que j'étais avant n'existe plus. Il est mort et enterré, ne laissant qu'une coquille vide. Un être mélodramatique l'a

remplacé, dire que je croyais avoir découvert l'amour de ma vie, quelle bonne blague ! Je finis par penser que ça ne se trouve que dans les contes pour enfants.

. <1.2@3.fr>

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

# CHAPITRE 13

**Gabriel :**

*Une vie chaotique choisie*

Depuis un moment, je me montre agité, impossible d'oublier le beau Thomas. Ce gars m'a jeté un sort, pas d'autres possibilités. Je garde dans mon esprit le contraste entre la couleur rare de ses yeux et sa chevelure. Un souffle de vent le renverserait, que lui est-il arrivé pour qu'une douleur tangible irradie à ce point de tout son être ? Tout cela ne devrait avoir aucune importance pour moi, je veux juste une nuit avec lui, me rassasier de ce beau cul ferme qui me fait baver d'envie.

Je freine des quatre fers face à ce que je ressens, mais je ne désespère pas d'atteindre le but que je me suis fixé : le pilonner. Une certaine résistance de sa part aiguise mes sens, la preuve, mon sexe, ma pierre de lance, montre un réel intérêt pour ce bel animal. Mon existence tout entière présente un terrain de jeu, la vie est trop courte pour se prendre la tête. Pourquoi se contraindre à choisir une seule fleur, si le jardin en regorge ? Personne ne menacera ma chère liberté, cette liberté si durement acquise.

Des années plus tôt, je me suis juré de ne jamais m'attacher. Les sentiments tiennent les êtres humains prisonniers. Pour preuve, le mariage de mes parents qui s'est très vite transformé en enfer m'a confirmé que l'amour nous enferme dans une cage. On y entre et l'on autorise l'autre à nous contrôler.

J'ai coupé les ponts avec eux, pour qui le qu'en-dira-t-on prime. Moi, je n'en ai cure. Ma décision de devenir peintre, comme l'annonce de mon homosexualité se sont révélées rédhibitoires pour ce monde de puritains, de quoi choquer ces esprits coincés qui devraient retirer ce manche à balai enfoncé profondément dans leur cul. Mon unique option restait de mettre les voiles. Je dois avouer que longtemps j'ai espéré les entendre me demander pardon, mais j'ai cessé de croire au père Noël. Avec une certaine perversité, je me complais dans le rôle du mouton noir de la famille. Mon comportement est insupportable, mais je n'en ai vraiment rien à carrer.

Tout ce que je possède, je ne le dois qu'à moi-même, qu'à mon travail et ma ténacité. Longtemps, j'ai pensé leur faire ravalier toute cette merde, puis j'ai vite pigé que le seul qui en sortirait à genoux, ce serait moi, donc, ça n'en valait pas la peine. Ma vie restera à jamais avec un manque que je prends le parti de ne pas voir.

\*\*\*

**Thomas :**

*Nouvel obstacle*

Ma première rencontre avec l'autre lourdaud ne me donne pas envie de le revoir, sauf qu'Apolline n'a pas retenu ma réponse négative. Je me retrouve donc à devoir l'accompagner, en tant que passager maussade, une nouvelle fois à la galerie. Mes lunettes ont laissé la place à un cache en raison d'une conjonctivite.

Elle doit effectuer quelques vérifications pour un achat client. C'est exclu que je lui explique, que risquer de me trouver face à son artiste de merde, réveille en moi, une colère sourde et des sentiments que je réfute. J'invoque tous les saints pour qu'il soit absent, qu'un coup d'un soir le bloque au fond de son lit pendant des heures, alors que pourtant, je ressens cette étrange sensation dans ma poitrine. Cet idiot d'organe me fait penser tout le contraire, pour mon plus grand déplaisir.

À l'intérieur, je la suis sans trop de difficulté et malgré une vision diminuée, je me montre émerveillé par les œuvres exposées. Peu à peu, je me détends, du moins jusqu'à notre arrivée dans la salle Jacinthe. Le destin se révèle joueur en plaçant, sur notre chemin, celui qui représente mon plus gros cauchemar du moment. Qu'ai-je fait au bon Dieu pour mériter cela ?

Alors que Polly surveille l'emballage méticuleux d'une toile, l'autre prétentieux vient à ma rencontre. Mon cœur cesse de battre. Je lui trouve un air pervers, mais c'est plus fort que moi, il m'attire plus que de raison.

— Tiens, tiens, tiens, ne serait-ce pas le retour du joli garçon ?

Je cherche à l'éviter, dans ma cervelle, c'est le foutoir. Je me montre agressif.

— Je dois rejoindre ma sœur, dégage !

— Encore prêt à m'esquiver, pourquoi cette froideur ? On irait bien ensemble, il faut juste que tu viennes le découvrir.

— Arrête tes films, mec, se rouler une pelle n’a rien de transcendant. Le monde ne va pas cesser de tourner pour autant. Un noceur<sup>6</sup> tel que toi trouve toujours un cul à baiser, je n’ai pas de doute à ce sujet. Retourne sur ton terrain de chasse.

Son sourire, en m’entendant, n’atteint pas ses yeux. Je vois qu’il est contrarié.

— Très cher Thomas, nous n’en sommes qu’aux hors-d’œuvre. Tu dois savoir que rien ni personne ne me résiste et tu verras que ce prélude est le fil qui mène vers une soirée magique.

— Je me demande d’où tu tiens cet aplomb et si je dois te féliciter d’avoir retenu mon prénom au milieu de ta horde. C’est un réel tour de force.

— Serais-tu jaloux, beau garçon, aurais-tu effectué des recherches me concernant ?

— Des recherches sur qui ? sur toi ?

Un rire sarcastique fuse de mes lèvres.

— Mec, je ne suis pas une groupie et pas suffisamment en manque ou mort de faim, pour me jeter sur le premier cul qui passe. J’ai d’autres chats à fouetter, l’univers ne gravite pas uniquement autour du grand Métayer. Redescends sur terre, je n’en ai rien à secouer, saute qui tu veux. Moi, ce n’est pas ma tasse de thé. Un conseil, soigne ton melon, sinon ça finira par te jouer des tours.

Son visage se tord en une grimace de mécontentement. Je suis heureux de m’apercevoir que je l’ai vexé. Je comprends donc que mes paroles enragées l’ont blessé. Mon unique but est de rembarquer ce m’as-tu-vu. Au moins, maintenant, il va pouvoir repenser sa tactique d’approche. Sauf que ses traits figés me laissent entrevoir le refus de passer l’éponge sur cet affront.

— Personne ne s’est plaint de ma queue jusqu’à aujourd’hui, je te jure qu’elle est parfaite et addictive, de ce que l’on m’en a dit, tu l’adoreras, toi aussi.

— Ton deuxième prénom c’est « salace ». Tu ajoutes les points négatifs à ton score. Comment peux-tu être si con et posséder une telle notoriété ? Cela me dépasse. J’ai rencontré des connards dans mon boulot, mais tu les bats d’une bonne longueur.

— Erreur, c’est mon premier, mais ça ne rend pas terrible en guise de signature sur un de mes tableaux. Tu vois, tu le dis toi-même, je suis un gagnant.

Cette discussion ne mène à rien. Je dois reconnaître qu'il a de la répartie. J'enrage comme jamais. À l'évidence, ce mec se fout royalement de tout. Bon Dieu ! On n'a absolument aucune chose en commun. Pourtant, je reste planté là, mes semelles aussi lourdes que du plomb.

Je suis cinglé, comment ce vantard peut-il m'attirer ? Son baiser me hante, ça doit être dû aux séquelles de l'explosion. Mon cerveau a subi une surcharge et demeure endommagé, point. Je n'envisage et ne tiens surtout pas à chercher une explication à ce phénomène.

— J'aimerais que tu me lâches, il y a tout un monde entre ce que tu souhaites et ce que je veux. Je ne suis pas du tout tenté. Vérifie dans ton entourage, je suis sûr que plein d'autres sont en mesure d'accepter tes propositions de merde.

Le sang afflue à mes joues. Il le remarque évidemment.

— Tatata, si je me fie à cette jolie teinte, tu es un sacré menteur qui ne joue pas franc jeu. Sache que lorsque quelqu'un me plaît, je peux me montrer trèèèès patient. Contrairement à tes assertions, je suis certain que tu vas finir par t'incliner. Je suis même prêt à parier.

— Je te garantis que tu te fourres le doigt dans l'œil. Je te l'ai dit, je te le répète, je ne serai pas un nom de plus sur ton carnet de bal, j'insiste, nerveux qu'il me perce à jour et impressionné par son entêtement.

Lorsqu'il se penche pour murmurer à mon oreille, un frisson me traverse de part en part. Son regard, aux reflets ardoise, plonge direct dans le mien, m'oblige à chercher ma respiration. Il y a un moment que mon estomac ne s'est pas retrouvé envahi par cette nuée de papillons. Je suis totalement abasourdi de ressentir ce désir brut pour ce spécimen au comportement plus que douteux. Mais ça dépasse de très loin tout ce que j'ai pu éprouver jusque-là.

— Je parie que tu seras dans mon pieu dans pas longtemps. Je te promets que tu vas grimper aux rideaux, mon chaton. Je ne supplie jamais, tu t'y résoudras tout seul.

— Putain ! Tu n'écoutes pas ce que l'on te dit, hurlé-je, mécontent de voir que mon self-control ne tient qu'à un fil.

Médusé par sa façon d'agir, je le regarde partir, me laisser en plan, très fier de lui. D'une humeur revêche, je m'affale sur le banc derrière moi, sonné. Apolline, toujours occupée avec sa commande à l'autre bout de la salle, n'a rien remarqué de l'altercation. Me trouver dans le sillage de l'artiste m'épuise, jamais je n'ai dû subir un forcing pareil.

Ce connard ne s'intéresse qu'à mon cul, pas une seule question au sujet de mes béquilles ou du cache qui couvre mon œil. Je doute que ce soit dû à son côté attentionné. Il cherche uniquement un nouveau trophée pour sa collection.

J'aimerais être en mesure de saisir la vie comme lui, prendre mon pied et partir sans me retourner. Mais ce n'est pas moi, même si dans ma dernière relation j'ai partagé mon homme à mon insu.

. <1.2@3.fr>

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

# CHAPITRE 14

**Thomas :**

*Obsession importune*

Depuis sept mois, pierre après pierre, je monte un mur de protection. Les pensées concernant mon ex m'envahissent par période, plus jamais je ne donnerai à quiconque la possibilité de me blesser. Surtout pas à un mec qui passe son temps à sauter d'un lit à l'autre.

Pourquoi suis-je allé voir sur internet tout ce qui concerne ce peintre de malheur ? Je ne ressemble en rien à sa collection de minets, tous formatés de la même façon.

Je ne m'inscris en aucune manière dans ces critères : âgés de dix-huit à vingt ans, angéliques, éthérés, blonds, les yeux en amande, tous extrêmement minces, mesurant entre un mètre soixante-dix et un mètre soixante-dix-neuf.

Au mieux de ma forme, mon poids tourne autour des quatre-vingt-cinq kilos et je suis plus près des un mètre quatre-vingt-dix. Ma tignasse noire complète mon regard aux différentes nuances de gris-vert. Je ne pige pas ce qui l'attire en moi, peut-être le fait que je le repousse représente un défi ? Il va ramer à chercher où je me trouve, s'il me contactait, je l'enverrais loin, sur Mars, tiens ! Oui, c'est encore hors d'atteinte. Sauf que ne pas le voir n'empêche pas qu'il occupe mes pensées, ce qui ne me réjouit pas plus que ça.

Je suis, à mon immense désespoir, capable de dessiner son portrait de mémoire. Légèrement plus grand que moi, de peu, ses cheveux longs blond cendré tombent sur ses épaules, ses prunelles bleu ardoise sont un piège à elles seules. Ses jambes interminables surmontées d'un cul bien galbé, ses bras musclés, tout en lui symbolise un sexe sur pattes plus que tentant. Mon esprit et le reste se battent en continu, mais qui s'y frotte s'y pique. Pour ma part, j'ai été vacciné pour un sacré bout de temps.

Si Apolline est surprise par mon silence pendant notre retour, elle n'en montre rien. Elle me dépose et repart aussitôt.



Le reliquat de ma journée s'étire dans une sorte de brouillard et rage mêlée. Tout n'est que réflexe. Je veux m'enfoncer sous ma couette, ne plus voir personne. Sauf que Gaétan passe trois fois par semaine et ça tombe pile-poil à l'heure qu'il est. On travaille tout en discutant de beaucoup de choses. Depuis qu'il fréquente ma sœur, notre amitié s'est renforcée.

Dans une semaine, j'abandonne les béquilles pour la canne de façon définitive. Pour l'instant, je me tape une série d'exercices rasoir. Vu que mon kiné sort de ses gonds, ça doit être très mauvais.

— Nom de Dieu, Thomas ! Tu fais n'importe quoi, ressaisis-toi. Vide ton sac que l'on puisse passer à autre chose, bordel !

Le temps reste suspendu, on entendrait une mouche voler. Puis je lâche très vite.

— Est-ce que tu connais Gabriel Métayer ?

— Le mec dont s'occupe Apo ?

— Ouais, je l'ai rencontré plusieurs fois, il est imbuvable, prétentieux, et... pas mal.

Gaétan me fixe, d'abord muet comme cherchant ses mots.

— Tu veux un conseil ? Fais gaffe, ta frangine se prend souvent la tête avec lui. La confiance ne règne pas vraiment avec ce mec. Il change de jules comme d'autres changent de chemise, il fait la nouba en permanence. Même si je n'ai pas vérifié, d'après les bruits qui courent, sexe, drogue, alcool, il aurait touché à tout.

Je pense qu'il a raison sur tout, Gaétan reprend.

— C'est pas un type pour toi.

— Le problème, c'est qu'il a jeté son dévolu sur moi. Non ne fait pas partie de son vocabulaire. Une chance qu'il ne sache pas où je vis ni comment me joindre. Pourtant, je me trouve très loin de sa came habituelle.

— Tu représentes une nouveauté, une fois obtenu ce qu'il veut, il te larguera.

— J'essaie de m'en convaincre depuis qu'il m'a embrassé.

— Hein !? s'écrie mon pote, les yeux écarquillés.

— La première fois par surprise, il aurait pu y avoir une deuxième, mais il n'a fait que me dire que je terminerai dans son lit. Je ne peux nier une attirance, même si mon instinct m'assure que ce serait une catastrophe et me hurle de courir le plus loin possible. Je souhaite, si possible, retenter le coup, trouver une vraie vie, avec un seul compagnon, même si je doute toujours un peu, mais surtout pas avec lui.

Je me tais, plongé dans une vague de mauvais souvenirs.

— Malgré ce que j’ai subi avec Christophe, une petite lueur continue de vouloir briller. Il reste à me convaincre, moi et ma queue, que ce mec ne verra jamais l’avenir à ma façon.

— Écoute, on est amis, ta vie ne me regarde pas, mais j’ai l’impression que tu sembles déjà accroché. Pour moi, c’est simple, tu as deux choix : céder en connaissance de cause sans y laisser trop de plumes ou l’éviter. Répète-toi que tu ne seras qu’une passade.

Comme pour appuyer ses mots, Gaétan agite ses mains et lève les épaules.

— Il finira par se lasser et retournera vers ses jolies têtes blondes. Tu n’es pas de taille pour t’engager avec ce casanova de pacotille. Tu sors tout juste d’une sale histoire, il va te laminer. Pense juste à te protéger.

— Tes arguments semblent frappés au coin du bon sens, néanmoins, tous ces minets doivent savoir où ils posent les pieds avec lui.

— Les pieds, oui, le reste je ne suis pas sûr, ironise-t-il.

— Merde ! Tu peux être un vrai connard aussi. Apolline connaît-elle ce petit travers ? demandé-je avec une moue expressive.

— Si ce n’est pas le cas, ça ne tardera pas. Là, pour ce qui te concerne, tu dois bien peser le pour et le contre, t’envoyer en l’air, avec lui ou un autre, ne te ferait pas de mal. Un conseil, ne t’attache pas, sinon tu vas à nouveau manger grave. Je ne tiens pas à ramasser les morceaux. Dans quelques jours, tu te lances pour ton année de spécialisation, c’est le plus important pour ton avenir.

Je repense à notre conversation, bien calé au fond de mon lit. J’ai un mal de chien à trouver le sommeil tant mon cerveau bouillonne. Un bol de lait me calmera.

Ma nuit fragmentée montre que je demeure un idiot irrécupérable. Encore une fois, je suis pris dans les filets d’un connard. Visiblement, je n’ai pas retenu grand-chose de la Bérézina dans laquelle je viens de patauger et dont je sors à peine.

Ma décision est ferme et définitive, je vais m’arranger pour l’éviter. Sur ces pensées positives, je finis par sombrer dans les bras de ce bon Morphée.

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

# CHAPITRE 15

**Thomas :**

*Retour aux fondamentaux*

Après des mois traversés à me complaire dans ma tristesse, ce n'est pas le nirvana, mais je ne pleure plus sur mon sort. D'une, ça ne me donne pas grand-chose et de deux, je dois me tirer les doigts du cul. Il est plus que temps de laisser mon passé où il est, et d'avancer. Mes souvenirs m'emportent sur une conversation que j'ai surprise entre mes parents.

— *Ma chérie, je me sens idiot de ne pas y avoir songé plus tôt. Jean, mon associé pénible, m'emmerde depuis un moment pour qu'on agrandisse le cabinet. Thomas n'a jamais plaidé, mais il possède sa certification.*

Mon père savait ménager ses effets. Pour que cette suggestion ait plus de poids, il savait que ma mère devait l'approuver.

— *Une année lui suffirait pour se remettre à niveau. Ça ne lui posera aucun problème. Il pourrait en profiter pour se spécialiser. Jean accepte de prendre la place de superviseur si notre fils choisit le droit des familles. Sinon pour le pénal ce serait avec moi. Qu'en penses-tu ?*

D'abord incrédule, ma mère l'avait fixé, pesant le pour et le contre. Il connaissait par cœur sa façon de procéder.

— *C'est génial ! avait-elle répondu. Cela représente une vraie porte de sortie pour lui qui croit sa vie foutue.*

Tous les deux avaient raison, mais s'il me l'avait proposé, je l'aurais décliné. Car j'étais encore en pleine perdition.

Aujourd'hui, pour réussir à intégrer le cabinet, je dois mettre les bouchées doubles. Les premiers mois, ce n'était pas avec gaîté de cœur. Cependant, cette équivalence m'ouvre les portes d'une spécialisation.

Des années plus tôt, j'avais obtenu mon diplôme du barreau, sans plaider par la suite. Replonger dans tout cela à trente-deux ans n'a rien d'un parcours de santé. Pourtant, à ma grande surprise, je m'y sens à l'aise. Je reprends goût à la vie. Mon seul point noir demeure mes yeux, je dois accepter la cécité partielle du droit, même si le doc ne comprend pas le

pourquoi de celle-ci. Désormais, ma canne fait partie intégrante de ma personne.

Je me tiens à ma décision de ne plus rencontrer le barbouilleur. Je ne peux le nier, le gars m'a marqué au fer rouge. Malgré tout, il pratique quelques incursions intempestives dans mon esprit. En d'autres temps, j'aurais peut-être exploré plus à fond ces sentiments surprenants, venant de moi, pas cette fois.

De toute façon, le peintre semble être passé à autre chose. Que serait-il arrivé si j'avais cédé ? L'oublier totalement s'avère difficile, car sa dernière exposition montre un tel succès, que son visage souriant s'étale sur toutes les unes des hebdomadaires. Il s'est même produit dans un grand journal télévisé. De nombreuses personnes souhaitent rencontrer le nouveau génie, l'étoile montante, quel que soit le nom qu'ils lui donnent. Une horde de paparazzis suivent à la trace ce bon filon. Ses aventures, vraies ou fausses, me blessent, ce qui est idiot puisqu'il n'est rien pour moi.

\*\*\*

Au cabinet, comme n'importe quel universitaire en stage, je patiente dans la salle d'attente, évitant toutes ces revues. Quand l'associé de mon père, Jean Bondy, entre, je suis perdu dans mes divagations et je sursaute. Les deux hommes se connaissent depuis longtemps. Jean reste le mentor du jeune étudiant de vingt ans qu'il a accueilli à ma place il y a des années. À soixante-neuf ans, droit comme un I, la chevelure poivre et sel, le personnage se montre toujours intimidant.

Son sourire malicieux porte souvent à confusion. On retient de lui ses réparties sarcastiques qui en font la bête noire de certains juges. Célibataire, sans enfant, ses passions demeurent le golf, les vieilles voitures, et les voyages.

— Alors, jeune Thomas, es-tu prêt à te lancer dans la fosse aux lions ?

— Je crois que oui.

— Content que tu rejoignes l'entreprise, je suis encore consterné que tu aies choisi la police en lieu et place du barreau. Tu possèdes toutes les qualités pour devenir un grand avocat. Je ne vais pas te faciliter la tâche, des questions ?

— Pas pour le moment, merci de votre accueil.

— Ne te réjouis pas trop vite, il m'arrive de me transformer en un être invivable. Tu vas t'installer dans mon bureau que je te garde à l'œil. Allez,

c'est parti.

Il passe devant moi, tout en continuant à me parler.

— Nous allons étudier trois cas, le premier concerne un majeur vulnérable. Le deuxième, un mauvais divorce qui va m'obliger à retirer les enfants pour les placer en famille d'accueil.

Sa langue claque sur son palais, il a toujours détesté ces dossiers déchirants.

— Le troisième plus délicat, se rapporte à un adolescent de seize ans, qui demande son émancipation. La mère se drogue et se prostitue pour ses doses. Elle a déjà subi des cures de désintoxication et ne cesse de replonger. Le père purge une peine de sept ans pour vol avec arme. Étonnamment, le gosse travaille parfaitement malgré ce boubier.

Il se tourne vers moi, un sourire satisfait sur les lèvres. Il ouvre la porte de son bureau et m'invite à entrer.

— Bon, ta journée va consister à écouter, noter, et poser des questions suite à ces rendez-vous. Tu te trouves en alternance faculté-bureau, le plus enrichissant, tu l'apprendras ici, en situations réelles.

— J'espère arriver à suivre.

— Je n'ai aucune inquiétude, sinon je t'aurais laissé avec un confrère. Prépare-toi à n'avoir aucun instant pour rêvasser. Tu n'es pas en dilettante dans ce cabinet.

Au fil des jours, entre l'université et le bureau, mon temps est blindé, Jean ne m'a pas menti, je pars sur les rotules. Du coup, mes nuits s'apparentent à celles d'un nourrisson.

Les dossiers ressemblent de moins en moins à de l'hébreu. Tout en me trouvant le plus vieux de la promo, je m'entends parfaitement avec les autres étudiants. J'accepte même de me rendre à notre Q.G, un troquet face à la fac, pour boire un pot. Ma vie devient plus légère, je me socialise à nouveau. Peu à peu, je ressors le Thomas d'avant.

# CHAPITRE 16

**Thomas :**

*Xavier, mon reflet miroir*

Vivre chacun de leur côté n'a aucun intérêt pour Gaétan, d'où son insistance à voir Apolline s'installer avec lui. Nos parents se montrent ravis par le choix de ma sœur. Puisque tout semble aller parfaitement, ils effectuent enfin le voyage prévu avant mon accident et partent une semaine en Californie.

Un taxi m'emmène vers la nouvelle demeure de ma jumelle pour sa pendaison de crémaillère. Quand je sonne, la musique et une joyeuse ambiance résonnent à mes oreilles. Étonnamment, je suis heureux, détendu. Un vrai sourire, un comme je n'en ai pas montré depuis longtemps, étire toujours mes lèvres lorsque Apolline m'ouvre la porte.

— Ma sauterelle, te voilà enfin, tu arrives bon dernier, allez, entre.

Derrière elle, Gaétan m'adresse un signe de tête, son verre à la main.

— J'ai l'impression que vous n'avez pas eu besoin de moi pour commencer, dis-je en le désignant du menton.

— Nous avons cru que tu allais nous faire faux bond, me lance-t-il jovial.

— Je n'aurais pas manqué cette soirée pour un empire, je continue en leur tendant un paquet, joliment enrubanné.

— Ce n'était pas utile, c'est quoi ? demande ma jumelle, curieuse.

— J'ai imaginé qu'un dessous de plat te serait utile, je lui souffle, sérieux comme un pape.

Devant son air désolé, j'éclate de rire. J'ai trouvé une esquisse faite par le peintre « Des Demoiselles des bords de la Seine ». Le véritable tableau, une huile sur toile, est exposé au Petit Palais à Paris. Elle arrache le papier à la façon d'un enfant pour son cadeau de Noël. Ses yeux s'écrouillent devant l'œuvre de Gustave Courbet dans sa période réalisme.

— Oh, mon ange ! Comment as-tu pu trouver un tel chef-d'œuvre ? C'est superbe, puis le montrant à son compagnon, regarde, chéri, tu ne trouves pas que ce tableau ira parfaitement dans notre salon.

Gaétan n'arrive pas à quitter le cadeau des yeux.

— Bon sang ! C'est magnifique, même pour un gars comme moi qui suis loin d'être un connaisseur. J'avoue, cher Thomas, tu as fait fort, mille mercis à toi.

Son index court le long du cadre, en un doux effleurement. Il relève la tête et me fait signe de m'avancer.

— Allons rejoindre nos autres invités, ne restons pas dans l'entrée.

Nous nous faufile entre les groupes pris dans leurs discussions, j'en salue quelques-uns.

— Va t'asseoir à côté de mon ami, là-bas, celui qui est seul, me dit Gaétan, je t'apporte un verre.

À peine installé, ma coupe de champagne dans une main, un petit canapé dans l'autre, je dois faire face au manque de subtilité de mon beau-frère et de sa dulcinée, qui s'empressent de me présenter au dit ami.

— Nous sommes heureux de te faire rencontrer Xavier, je suis certain que vous allez super bien vous entendre. Il n'y a pas plus génial.

Aux coups d'œil persistants entre les deux compères, je subodore un mégapiège et je finis par comprendre que le jeune homme est, lui aussi, homosexuel. Ma frangine va entendre parler du pays demain, je ne suis pas venu à sa fête pour me trouver un mec, merde ! Si sur l'instant, je suis agacé par le manège, je finis par apprécier le personnage.

Au fil de notre conversation, on se découvre de nombreux points communs, la musique, le cinéma, entre autres. Il a dû s'apercevoir de ma gêne, car il se sent obligé de défendre le compagnon d'Apolline.

— Gaétan est charmant, il est tellement heureux que son souhait est de voir tout le monde autour de lui, dans la béatitude. Du coup, il avance avec ses gros sabots. Si tu veux bien, repartons de zéro. Il me tend la main, je suis Xavier, infirmier dans un EHPAD depuis deux ans.

Je lui souris et me prête au jeu en faisant de même.

— Thomas, je me trouve actuellement en reconversion niveau boulot, pour devenir avocat. J'admire ceux qui comme toi vouent leur vie au bien des autres. Cela nécessite une grande empathie.

L'ambiance feutrée entre nous deux, aidant, nous poursuivons notre conversation comme deux amis qui se sont perdus de vue depuis un moment. De plus, un truc en lui me dit qu'il a besoin de s'épancher, je montre une oreille compatissante. Sa confession me laisse assez mal à l'aise pour diverses raisons.



— En gros, continue-t-il, je sors avec un architecte, sauf qu'il refuse que qui que ce soit le sache. Je l'ai rencontré lors d'une des visites qu'il faisait à son grand-père.

— Ce n'est pas une situation réjouissante et pas facile pour toi, où est le problème ?

Xavier pique un fard.

— Il n'est pas sorti du placard et il a refusé, comme d'hab, de venir avec moi ce soir.

— Ah ! Il t'a donné une raison ?

— Pour ce soir ? Oui, son père l'a sommé de venir à un repas de famille.

Le froid m'envahit soudain, combien avais-je de chance de tomber sur un cas comme celui-ci ? Les souvenirs reviennent en force. Mon visage doit clairement représenter le fil de mes pensées.

— Tu en fais une tête, s'étonne-t-il.

Je le fixe, soupire et me lance.

— Je vais t'expliquer à quel point ta situation et la mienne sont similaires. Il y a des mois, je sortais avec un mec, qui comme le tien tenait à taire notre histoire, bon la différence avec toi, lui était marié en instance de divorce, j'insiste en mimant des guillemets sur ces mots. Toute notre histoire n'était que du vent, une romance bâtie sur une montagne de mensonges.

Une soudaine mélancolie traverse les prunelles de mon voisin, il se tasse comme sous un poids trop lourd. Putain ! ça pue. Je lui donne le temps de se ressaisir. D'une voix sourde, il reprend.

— Heureusement, il n'est pas marié, il est juste le fils unique d'une famille à l'esprit obtus. Pour tout t'avouer, ce soir, son paternel le présente à la fille de son client le plus important. Je suis mort de trouille, il m'a juré que ça n'irait pas plus loin et que pour nous, rien ne changerait.

— Je t'entends et pourtant, je découvre une sorte d'incertitude dans ta voix.

J'ai horreur de me mêler de ce qui ne me regarde pas, mais là, je ne réussis pas à retenir mes paroles, car je connais parfaitement le scénario à venir et il n'est pas enviable. Ce que je m'appête à lui dire risque de le plonger dans le désarroi.

— Puis-je te donner un conseil et espérer que tu le prennes pour ce qu'il est ?

— Heu... oui, vas-y.

— Tu dois te prémunir, faire très attention. Je suis désolé, mais je peux te certifier que ton architecte va obéir comme un bon garçon. Tout ce qu'il t'a promis, s'il a trop à perdre, il ne le tiendra pas, tu dois envisager de rester uniquement son sale petit secret. Tu veux bien y réfléchir ?

Ses paupières se baissent sur ses yeux mouillés.

— Je sais que tu as raison, mais mon esprit refuse ce cas de figure.

La soirée se termine, peu à peu les invités partent, à notre grande surprise, nous n'avons pas vu passer les heures. Xavier se lève, arrivé à la porte, je le hèle.

— Attends, dis-je, je lui tends ma carte de visite. Je te laisse mon numéro, n'hésite pas à m'appeler. On peut se retrouver pour aller boire un café quand tu veux.

Il me sourit et hoche la tête en prenant la carte et part. Notre conversation n'a pas l'air de l'avoir perturbé. Mon regard se tourne vers les deux entremetteurs. Je les rejoins, les salue, ne répondant à aucune question muette de leur part. Je me tourne en haussant les sourcils et leur lance un sourire en coin.

Je repense à ces deux zigotos qui nous ont épiés toute la soirée. Ils peuvent croire que je n'ai pas remarqué leurs airs de conspirateur, intérieurement, je souris devant leurs mines défaites. Ils risquent d'être surpris de la tournure des événements, c'est certain, le résultat n'est pas ce qu'ils attendaient. À part ça, je devrais les remercier de m'avoir permis de rencontrer un nouvel ami.

Comme je m'en doutais, dans les semaines suivantes, Xavier a ressenti le besoin de me contacter. Il m'a fait part de ses doutes concernant sa relation qui tanguait entre des hauts et des bas. Il a souvent besoin de s'épancher et dans ces moments, c'est vers moi qu'il se tourne. Il m'a confié envisager de s'éloigner pour réfléchir et je lui donne raison, non sans lui demander de se montrer prudent. Pour ma part, je ne me vois pas lui dire qu'il mérite mieux que cet abruti.

\*\*\*

**Thomas :**

*Un retour amer du passé.*

En sortant du tribunal de Bobigny, mon passé me mord les fesses en la personne de Martial et d'un gosse bien emmitouflé dans une poussette. Notre surprise est réciproque.

— Thomas ! Si je m'attendais à tomber sur toi. Tu sembles aller bien. Que fabriques-tu aujourd'hui ? Suis-je bête ? Si j'en crois ta tenue, probablement avocat. Laisse-moi te présenter ma merveille, mon petit Arthur, continue-t-il, souriant et fier comme un paon.

Je ne me le rappelais pas si bavard, quoique... une nausée m'envahit, si c'est son fils, ça veut dire que... et merde ! Je refuse d'y penser.

— Heu... félicitations, je vais bien même si je garde quelques séquelles et oui, j'ai repris mes études de droit.

— Je suis soulagé de te trouver en forme, as-tu revu des gars de l'unité ? insiste-t-il à mon grand désespoir.

— Non, c'est préférable de couper net, lui réponds-je peu aimable, j'appelle de tous mes vœux à oublier cette sale période, l'explosion, mon départ forcé de l'unité et certaines autres choses. Je souhaite avancer.

— Je comprends, tu faisais partie des meilleurs. Le boss a obtenu sa mutation comme instructeur, tu le savais ?

Je ne veux plus rien entendre sur cette vie, s'il pouvait se taire et foutre le camp. Une migraine m'enserme les tempes, mon œil pulse derrière mes lunettes, mes phalanges autour de la poignée de ma mallette blanchissent, un vertige me saisit alors que je crispe mes doigts sur le pommeau de ma canne. Martial perd ce sourire qui ferait fureur pour une pub de dentifrice.

— Oh mec ! Tu es blême !

— Écoute, content de t'avoir vu, mais j'ai des rendez-vous au cabinet.

— Oui bien sûr, au fait tu ne veux pas savoir...

— NON ! Je ne veux rien savoir, les choses enterrées le restent et si tu pouvais oublier cette rencontre, ce serait parfait. Félicitations pour ton petit Adrien.

— Heu... Arthur.

Il me fixe le regard étrange, perturbé par mon attitude peu avenante.

— Arthur, c'est ça, bonne journée.

Je le plante là, et me dirige vers la ligne de taxis. Ce face-à-face m'a remué les tripes, bien plus que je ne l'aurais soupçonné. Putain ! Combien d'éventualités avais-je de tomber sur lui ? Avec cette pipelette, peu de chance qu'il ne parle pas de cette rencontre.

\*\*\*

**Thomas :**

*Vers l'appui de toujours*

Préoccupé, angoissé, je ressens le besoin de téléphoner à ma sœur dès que je suis sur la banquette du taxi.

— Polly, c'est moi.

— Ça n'a pas l'air d'être la grande forme.

— Je viens de tomber nez à nez avec Martial.

— Martial ? Quel Martial ?

— Tu sais, le pote de mon ex, lancé-je, atone.

— Oh ! CE Martial ! Qu'est-ce qu'il t'a raconté ?

— Il était avec son fils et j'avoue ne pas lui avoir trop donné le temps de me dire quoi que ce soit. Je l'ai planté en plein parvis du tribunal.

— Pas grave, ma sauterelle, tu n'as plus rien à voir avec ces gens. Tu veux venir chercher un câlin à la maison ?

Son amour pour moi résonne dans le ton qu'elle emploie.

— Tu as un moment ? Je lui demande, plein d'espoir.

— Gaétan est parti à la clinique pour une urgence. Tu te doutes qu'il souhaite épater son nouveau chef de service, se moque-t-elle. Je suis donc libre comme l'air.

— J'arrive, et Polly...

— Oui, mon ange.

— Merci.

— De rien, tu es mon précieux petit frère, andouille, je serai toujours là pour toi.

— Je t'aime.

La passion lui va bien, elle se montre moins indépendante et me manque, mais face à son bonheur tout neuf, je ne lui en veux pas. Je l'admire de la voir jongler entre ses horaires de fou à la galerie, ceux de son compagnon pour dénicher un peu de temps pour eux. J'évite donc de m'imposer. Le chauffeur de taxi me lance des regards interrogateurs. Il doit rarement transporter des mecs en pleurs sur son siège arrière. Putain ! Me voilà devenue la geignarde du siècle.

De rage, je m'essuie les yeux de la paume de mes mains, et pousse un soupir tremblant. Je me pensais plus fort que ça. Je paie ma course et fuis le

taxi en claquant la porte fortement de celui-ci.

À peine la porte ouverte, je lui tombe dans les bras, chancelant sur ma canne.

— Ma pauvre sauterelle, ça va aller, me murmure-t-elle, tapotant mon dos.

— Je ne me doutais pas que de revoir ce gars me jetterait au sol de cette façon, une nouvelle fois. J'ai la sensation de me noyer, je souffle à son oreille, la pressant plus fort contre moi.

Tout en me repoussant, de son regard d'aigle, elle m'étudie, ses doigts serrés sur mes biceps.

— Tu n'as, jusqu'à présent qu'enfouit le problème sans le traiter vraiment. Ta peine est là dans un coin, aujourd'hui tout est ressorti et tu perds les pédales, explique-t-elle inquiète. Va t'installer au salon, je t'apporte un café, tu as besoin d'un mouchoir ?

— Pas de mouchoir, mais un mégakawa, je veux bien.

Dans la cheminée, en ce mois de novembre, un feu de bois léger diffuse une douce chaleur, donnant une ambiance feutrée à la pièce. Maladroitement, je m'assois dans le sofa moelleux.

Je dois reconnaître que le raisonnement de ma sœur est parfaitement exact, j'ai joué à l'autruche. J'ai trouvé plus simple de tricoter une pelote de toute cette merde, l'oubliant dans un coin. Mes séances avec le psychologue n'avaient pas été d'une grande aide, puisque j'étais resté muet. Là, ça me pète à la gueule.

Aucune nouvelle de mon ex, l'appartement vendu, il ne subsiste plus rien de cette année funeste. Et voilà que patatras ! Une rencontre vient d'ouvrir ma boîte de Pandore. Je dois de nouveau chercher à canaliser ma douleur.

Le retour de ma frangine avec nos mugs fumants m'oblige à relever les yeux. À peine assise en face de moi, elle fonce bille en tête.

— Je savais que ce jour arriverait et je le craignais, ton refus de gérer ta souffrance avec le psy était une erreur, même si je te comprends, je n'approuve pas.

— En discuter avec toi et Gaétan me paraissait plus simple et suffisant.

— Ta réaction du moment prouve le contraire, regarde l'état dans lequel tu es, bon sang !

— C'est juste la surprise, je te promets, ça va mieux. J'ai bien avancé.

— Qui cherches-tu à tromper là ? Ta voix monte dans les aigus, je ne peux m'empêcher d'avoir de grosses incertitudes. Le jour où tu me

présenteras un nouveau compagnon, à ce moment uniquement je te croirai.

— Pourquoi as-tu des doutes ? Et lesquels ? Explique-moi.

— Déjà ton comportement, tu parles aux gens sans vraiment faire confiance à personne. Tu es seul la plupart du temps. Ensuite, je ne pense pas me tromper en disant que pas un homme ne t'a ému ou touché depuis que tu as repris le chemin du travail. Quand je songe que tu t'es fait un ami de Xavier ! On ne te l'avait pas présenté pour ça, ironise-t-elle.

Aucun homme ? Cela reste à voir, je n'y pense pas souvent, mais le connard arrive à faire de petites incursions dans mon esprit d'où je le chasse d'une pichenette. Je reviens à mon ami Xavier.

— C'est ce qui arrive quand on ne pose pas les bonnes questions, s'il ne vous en a pas parlé, j'hésite à mettre les pieds dans le plat. En gros, il fréquente un homme et cette relation ne me dit rien qui vaille tant elle ressemble à celle que je vivais. Xavier n'a jamais eu l'intention de sortir avec moi, je lui souhaite le meilleur et il sait qu'il peut compter sur moi.

— Au moins, tu t'es découvert un nouvel ami, lâche Apolline, fataliste.

— Il n'y a pas que lui, quelques jeunes de ma promo m'invitent régulièrement à boire un pot avec eux, ou à les accompagner en boîte. Tu es juste une mauvaise langue.

— Peut-être et on le sait, toi, tu es un grand fêtard, se moque-t-elle. Écoute, j'ai monté la prochaine exposition à la galerie puisque Éric se trouve pour une durée indéterminée au Danemark. J'aimerais énormément que tu viennes me soutenir.

— Que ne ferais-je pas pour ma sœurette ! Une rétrospective de quel peintre ?

Le toit s'écroule sur ma tête à sa réponse.

— Tu le connais, Gabriel Métayer, je ne sais pas ce qu'il a en ce moment, il est infect, j'ai eu un mal de chien à récupérer ses sculptures pour le vernissage.

Alors qu'Apolline semble perdue dans ses réflexions, mon estomac se soulève. Dire que j'ai réussi à ne plus penser à cet abruti qui assurément fait partie intégrante de ma pelote qui grossit à vue d'œil. Même pour l'amour de ma frangine, il est impossible que je déroge au but fixé : me tenir éloigné de ce mec.

— La sculpture n'est pas vraiment ma tasse de thé, de plus, je travaille sur mes révisions. On va convenir aussi que ce gars est un connard arrogant

avec qui j'ai du mal à demeurer longtemps dans la même pièce. Il me donne envie de lui rentrer dans le lard.

Pourvu qu'elle ne remarque pas mon agitation et qu'elle n'insiste pas, je prie de tout cœur.

— Tu l'as bien cerné, son comportement lui porte préjudice et je dirais que pour l'instant je vais considérer que cela ne me regarde pas. Sauf qu'avoir une image de vilain garçon a ses limites et se pavaner avec ses mignons pour choquer tous ces conformistes le transforme en une personne peu recommandable.

C'est le moins que l'on puisse dire, seigneur fait qu'elle change de sujet, mais non !

— Il refuse de voir que ses provocations excèdent le milieu pourtant ouvert. Tout le monde ne peut être maudit comme Rimbaud ou Verlaine. Il est très loin de son modèle Keith Haring<sup>7</sup>.

Apolline s'énerve et respire un grand coup puis reprend.

— Il a beau s'être teint les cheveux en blond, ça n'en fait pas un ange, crois-moi. Son dernier plan cul en date a tout juste dix-neuf ans et les dents longues, ce qui va devenir un réel problème à un moment ou un autre, je le sens.

Et moi, je m'en fous, s'il tombe sur un os ça lui rabaissera le caquet.

— Tant que Gabriel me fournit ce que j'attends de lui et que la galerie ne subit pas les conséquences de ses agissements, je dirais que je m'en moque. Bon ! Tu viens ou pas ? Tu es libre, non ?

Merci, Apolline, pensé-je de me donner une ouverture.

— Je ne peux pas, mais une autre fois avec plaisir, soufflé-je, soulagé. J'ai des trucs prévus ce soir.

— De quel genre ? Je peux savoir ?

— Du genre, faire l'amour à mes bouquins de droit, je lance, en levant un sourcil.

Ma sœur éclate de rire, si fort qu'elle en pleure. Depuis mon accident, ce n'est pas si souvent.

— J'espère qu'ils te remercieront. Arrange-toi pour avoir terminé à mon retour, je risque d'être choquée sinon.

Alors qu'elle se prépare, je me dis que je ne souhaite pas vraiment pratiquer une introspection concernant le peintre. Pas plus que je ne veux étudier ce ressenti étrange face à ses agissements de chienne en chaleur qui me hérissent le poil.

Le gars semble décidé à se perdre dans une surenchère de scandales et tout cela me donne envie de vomir, me confortant dans mon choix de ne pas fréquenter ce type qui navigue largement hors de ma zone de confort. Lui céder serait envoyer mes valeurs valser par-dessus les moulins, mais ce n'est pas moi.

Quand j'étais plus jeune, lors de mes quelques sorties en boîte, il m'est arrivé de rares fois de me laisser aller à suivre un mec dans une ruelle obscure. Résultat, l'acte terminé, il ne reste rien, même pas du soulagement. On retrouve notre solitude. Je sursaute à l'appel de ma frangine.

— Tu es parti où en ce moment ? Tu as une tête à faire peur. Tu envisages d'assassiner qui ?

Aucun intérêt à mentionner mon cheminement, elle pourrait s'inquiéter.

— Je me tracasse pour mes partiels dans dix jours, si je ne veux pas que Jean m'assomme, je vais devoir cravacher avec mes révisions.

— En parlant de lui, je l'ai entendu certifier à notre père que tu allais devenir un formidable avocat, défendant la veuve et l'orphelin. Pour lui, c'est du gâchis que tu aies perdu tout ce temps.

— Ils ne sont pas impartiaux, tu t'en doutes.

— Ne crois pas ça, bon sang ! Tes TP sont tous super bien notés et même si ton mentor te connaît depuis ton premier rot, il ne mettra pas sa notoriété aux orties pour faire plaisir à qui que ce soit. Jean est un homme sage, franc.

— C'est surtout un tyran ! précisé-je en secouant la tête. Il me fait bosser jusqu'à ce que mon cerveau passe en surchauffe, continué-je en souriant. Ce n'est pas le tout, mais on t'attend et moi, je mange avec notre mère qui me réserve du temps avant que je plonge dans mon code civil.

Je l'approche de moi et dépose un baiser dans ses cheveux.

— Merci, sœurlette de m'avoir écouté, bonjour à ton homme, on se voit bientôt tous les trois, d'accord ?

— Évidemment et toi, tu embrasses maman pour moi, rappelle-lui qu'on jouit de notre après-midi shopping demain.

Ses yeux pleins d'adoration me fixent, elle passe ses doigts dans un mouvement léger le long de ma mâchoire rendue rugueuse par ma barbe. Mon Dieu que je l'aime !



.<1.2@3.fr>

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

# CHAPITRE 17

**Apolline :**

*Réminiscences*

Je suis du regard le taxi qui emporte mon frère, ne réussissant pas à repousser mon inquiétude pour lui. Il a tellement changé, ses sourires se font rares, sa joie de vivre et son assurance se sont envolées. Tout cela à cause de cet abruti, l'explosion a enfoncé le dernier clou du couvercle de son cercueil.

Chacun dans la maison lui cache certaines choses. Moi, par exemple, je ne lui parle pas de ce détective engagé par notre mère pour surveiller cette harpie de Clémentine qui, dès sa sortie de l'hôpital, s'est ruée chez ses beaux-parents, où elle réside désormais avec leur petite fille. Christophe, interdit d'accès, ne doit pas s'approcher de cette enfant qu'on ne l'autorise pas à voir.

Même si ce n'est pas vraiment juste, je me dis que le destin lui fait payer ses fautes. Thomas avait patienté longtemps pour me présenter ce mec et notre première rencontre restera gravée dans ma tête.

Christophe, aussi grand que mon frère, bel homme sûr de lui, souriait beaucoup trop pour être honnête et ne m'avait que rarement regardé en face. Au fond de mes tripes, j'aurais mis ma main à couper que l'individu avait des secrets. Comment expliquer à mon frangin que la personne qu'il aimait n'était pas celle qu'il pensait ? Je pouvais me gourer, mais j'avais le nez pour flairer ces imposteurs.

Dans ses meilleurs moments, je me répétais que j'aurais réagi de la même façon avec tous les gars que Thomas m'aurait ramenés. Dans mon esprit, le gaillard me volait mon jumeau, point. Mais non, c'était autre chose, ce connard avait refusé de rencontrer nos parents et ça ne présageait rien de bon.

Il avait fallu que j'use de stratagèmes pour que mon frère m'avoue que ce crétin de Christophe était marié avec une femme, une chance que nos parents ne le sachent pas à cette époque. Monsieur connard déniait l'idée de sortir de son placard douillet. Quelque part, j'aurais pu comprendre, toutes

les familles ne se montrent pas aussi ouvertes que la mienne. Il aurait suffi qu'il m'explique, je suis têtue mais pas obtuse. Mais non ! Ce dégonflé avait largement profité du beurre, de l'argent du beurre et du crémier. Oui, il avait peur de son paternel, sauf que Thomas l'aurait épaulé, notre clan l'aurait reçu chez nous, entouré, mais cette poule mouillée n'avait pas fait ce choix. Il avait trop à perdre.

Maintes fois, j'avais tenté, en voyant Thomas se fermer et présenter des sautes d'humeur, qu'il accepte de le quitter. Mais il refusait d'envisager, ne serait-ce qu'une seconde, que ce connard de Christophe soit infoutu d'affronter ses parents. Le drame a fait exploser cette routine, remettant les choses en perspective pour mon frère.

Encore un truc que mon jumeau ne sait pas, avec mon père nous avons obtenu une injonction d'éloignement contre son ex-crétin. Il ne doit plus approcher Thomas depuis son hospitalisation. Que ce connard s'estime heureux de ne pas avoir été poursuivi suite à ces quelques appels sur l'ancien téléphone de mon frère. Un jour nous devons le lui avouer, là, ce serait trop. Un face-à-face avec ce jean-foutre de Christophe serait une véritable catastrophe. La preuve en est que rien n'est réglé de cette histoire de merde. Une bonne idée dont je me réjouis en repensant à cette réaction disproportionnée suite à sa rencontre du matin avec ce Martial.

. <1.2@3.fr>

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

# CHAPITRE 18

**Thomas :**

*Jeanne, le pilier de la maison*

Ma mère pose sur la table sa fameuse tourte au poulet, mon plat préféré, accompagnée d'une salade verte. Ce soir, mon père doit travailler sur un dossier épineux, la date du procès arrivant à grands pas, nous ne serons que tous les deux. Il va plaider une histoire triste à pleurer, une de celles qui fleurissent à l'heure actuelle : une femme victime d'une tentative d'assassinat devant ses enfants par l'homme qu'elle a épousé.

Une fois installés à la table de la cuisine, on parle de tout et rien, jusqu'à ce que je lui fasse part de ma rencontre du matin avec Martial et de ma fuite chez Polly. Maman devient pâle et s'énerve.

— Comment se fait-il qu'il se soit trouvé là ? C'est l'autre qui l'a envoyé ? Je te préviens qu'ils ont tout intérêt à se tenir à carreau, poursuit-elle, en émiettant son pain d'un geste vif.

Je sais que ma famille est remontée comme une pendule contre celui dont on a banni le nom. Je ne l'ai pas revu depuis l'accident et je ne l'envisage pas du tout. Je continue de jouer à l'autruche, mais c'est plus simple de cette façon. Chaque fois que mes pensées dévient sur ce passé chaud, mon esprit se ferme, tant cela demeure douloureux. Je ne sais pas si un jour, je pourrai en parler sans que mon cœur se serre ou que j'accepterai de décortiquer le pour et le contre.

— Maman, c'était un hasard, ne cherche pas plus loin. Il était encore plus surpris que moi. Tu veux bien cesser de détruire cette tartine qui ne t'a rien fait, s'il te plaît ?

— Je ne peux pas m'empêcher de voir le mal partout avec ces deux-là, continue-t-elle, en relevant son visage de madone vers moi. Désolée, as-tu des nouvelles de ton ami Xavier ?

— Contre mon avis, il s'enlise dans une relation toxique, mais qui suis-je pour le forcer à quitter son partenaire ? J'ai suffisamment de soucis à gérer pour moi. Je lui ai dit ce qui m'était arrivé, pour l'instant, il reste persuadé que son mec ne ressemble pas à...

Maman me coupe la parole.

— Tu es quelqu'un qui sait de quoi il parle, mon chéri, comme toi, il espère une fin heureuse, quand on est amoureux, c'est une pensée logique.

— C'est peu probable que ça se passe bien et je me fais énormément de soucis pour lui.

— Tu ne peux pas l'obliger à faire ce qu'il ne veut pas, tu seras là quand il en ressentira le besoin. Parfois, il faut se perdre pour comprendre que l'on s'est trompé, cela demande du courage.

À la fin du repas, heureux de cet interlude, je me trouve envoyé dans ma chambre pour mes révisions. Discuter avec ma mère a le mérite de voir les choses sous un angle différent.

Vers vingt-deux heures trente, je la rejoins pour avaler une camomille puis regagne mon antre. N'arrivant pas à mettre mon cerveau en veilleuse, allongé dans mon lit, je m'agite jusqu'à me relever d'un bond pour me diriger vers ma douche. Les gestes de la vie me deviennent de plus en plus aisés.

Avec la certitude que je ne fermerai pas l'œil de la nuit, je m'habille d'un jean noir et d'une chemise blanche sur laquelle je passe un pull gris perle. Satisfait, je place mon portefeuille dans ma poche arrière et appelle un taxi. J'ai besoin d'évacuer tout ce stress et cette énergie négative accumulée depuis le matin.

Un sourire étire mes lèvres quand je me rends compte que je me conduis comme un adolescent qui quitte en douce la maison de ses parents, évitant de claquer la porte.

\*\*\*

**Thomas :**

*Retour à la vie*

Le chauffeur me dépose devant le Recto-Verso, une boîte gay très connue et correcte, pas de bagarre, très peu de clients éméchés. L'issue est gardée par un colosse qui accepte ou pas que l'on entre, qui n'autorise aucun passe-droit. Aucun scandale ne se trouve lié à cet endroit. Avant l'autre, je m'y rendais assez régulièrement, pour toutes ces raisons, mais surtout pour la musique des années cinquante qui passe toujours en fin de soirée.

Je paie ma course et m'incrute dans la file d'attente sous les regards curieux des habitués fixant ma canne. Je l'ai voulue élégante avec un pommeau argenté, ergonomique, le fût en hêtre verni noir. Elle fait partie de moi au point que je n'y prête plus aucune attention.

Au fil du temps, je suis devenu ami avec Léo, le barman qui a toujours adoré son métier. Du haut de ses un mètre quatre-vingt, les biceps tatoués, il sait se faire entendre. Entre deux salves d'aspirants pour un verre, on discute de tout, du jazz, sa musique préférée, de ses voyages, le dernier effectué en Australie, mais surtout de son compagnon camionneur qui passe un pan de sa vie sur les routes. Ils sont mariés depuis cinq ans et les regarder ensemble est un réel plaisir. Avant, je les aurais enviés.

Ce soir, j'ai abandonné mon cache pour mes lunettes teintées. D'après mon ophtalmologue, ma vue ne reviendra jamais à la normale, mon œil droit est perdu sans que l'on arrive vraiment à poser un diagnostic, à part que mon nerf optique s'est trouvé lésé lors de l'explosion. La lumière vive me gêne un peu, mais pas au point de m'obliger à partir. Je ne viens pas là pour danser, je n'ai jamais vraiment aimé ça. De plus, cela m'est devenu impossible et je ne souhaite pas me faire remarquer.

Je me suis installé à ma place habituelle, sur mon tabouret à l'angle du bar, légèrement en retrait. Malgré le fait que l'on soit en milieu de semaine, il y a foule. La boîte vibre sous les stroboscopes.

J'aime regarder cette faune de la nuit, ces corps lascifs et moites se mouvoir, se chercher et se trouver, se frottant sur de la musique disco. Un jeune homme d'une vingtaine d'années pleurant dans son verre attire Léo à l'autre bout du comptoir. Le pauvre a l'air de porter toute la misère du monde sur son dos. Posant une main sur son avant-bras, il lui murmure quelque chose à l'oreille. Sur un signe de négation de celui-ci, il revient vers moi.

— Chagrin d'amour ? demandé-je ironique.

— Pire ! Son mec a vidé l'appartement pendant qu'il était à la fac et s'est envolé en voyage de noces avec son patron pour San Francisco. T'imagines le choc.

— Ouille ! Ça pique, murmuré-je, prenant le gosse en pitié.

Alors que je sirote mon verre, Léo se conduit en gentleman, comme à son habitude.

— Je vais lui trouver un endroit où dormir et se ressaisir pour quelques jours. Ma belle-mère, merci à elle, va le récupérer chez elle. Je connais ce

gamin, il ne mérite pas ça. Il prépare ses examens pour devenir designer et bosse en même temps.

Mon ami s'énerve au fur et à mesure de ses explications.

— J'étais certain que son histoire ne tiendrait pas, depuis environ sept mois, son mec se pointait ici régulièrement avec son patron. Crois-moi, l'autre risque de tomber de haut quand il va piger que ce connard n'en veut qu'à ses tunes. La lune de miel pourrait virer au vinaigre. Je sais reconnaître les faux-culs.

— Putain ! Si seulement je t'avais rencontré plus tôt !

— J't'ai jamais interrogé, je suis au courant que tu es séparé, mais je ne connais pas ton histoire.

— Sans le mariage avec le patron, moi, il était menotté à sa famille et uni à... une femme, ironisé-je, perdant mon sourire. Passons, pas trop envie de m'attarder sur le sujet.

Léo n'insiste pas, il sert un nouveau client tout en lui demandant de se mettre à l'eau pour les verres suivants. Il reprend, tout en approvisionnant le lave-vaisselle.

— Au fait, que me vaut l'honneur de ta visite en ce jour de semaine, ce n'est pas dans tes habitudes, mon ami ? Où en es-tu avec tes cours ? Ça roule ?

— Nickel, moins difficile que ce que je pensais et ça me botte de plus en plus. Ce soir, je n'arrive pas à dormir, mon passé m'a sauté à la gueule ce matin, lui dis-je tristement et du coup, je m'efforce d'évacuer toute cette merde refoulée qui revient par vagues avant de tourner chèvre.

— Le fameux ex ?

— C'est tout comme, continué-je en avalant une gorgée de mon eau gazeuse. Il s'agit de son meilleur ami, le gars m'a pris totalement au dépourvu, ça m'a bien secoué. Depuis presque un an, je fais tout pour ne rencontrer personne de mon ancienne vie : ben c'est raté.

Sans vraiment me fixer, mon regard balaie la piste de danse. Soudain, je sursaute en stoppant sur un groupe bruyant que je ne peux quitter des yeux.

— Oh, mec ! Si tu continues à serrer ton verre de cette façon, il va se briser entre tes doigts. Tu as croisé un fantôme ou quoi, tu es plus blanc que mon torchon, tu sembles prêt à t'évanouir, s'inquiète Léo. Dis-moi ce qui t'arrive.

Ce n'est pas ma journée, on dirait, qu'est-ce qu'il fout là, ce con ? Il me faut une nanoseconde pour lui répondre.

— Bordel ! Je pensais passer une soirée tranquille et non ! Tu vois le mec blond, le grand au milieu de son aréopage ?

— Oh ! celui-là ? Le fameux peintre qui grimpe dans le hit-parade ! ironise Léo, il est toujours accompagné de ses petits minets. Si tu veux mon avis, ne t'approche pas de lui, c'est une sacrée traînée. Tu le connais ?

Une fureur nourrie par une certaine rancœur monte en moi d'une manière impossible à juguler.

— On va dire ça, malheureusement, ouaip ! Un parfait connard. Je ne tiens pas du tout à parler à ce primate ce soir.

— Ouah ! C'est bien la première fois que je vois quelqu'un ne pas se pâmer devant lui, s'amuse Léo. Il t'a fait quoi et tu le connais d'où, si je ne me montre pas indiscret ?

— Il expose dans la galerie de ma frangine et depuis que l'on s'est rencontrés, il me poursuit de son assiduité toutes les fois que l'on se croise, il refuse de piger qu'il m'emmerde. Une chance pour moi qu'il ne possède aucun renseignement me concernant, je n'ai pas envie de le trouver sur mon paillason.

— J'ai peur qu'il ne lâche pas l'affaire si facilement, il va te prendre pour un défi à relever. Ça me dégoûte de voir ces gamins s'accrocher à lui comme des moules à un rocher, tous attirés par sa notoriété. Sois certain que tous ceux qui s'agglutinent là ce soir ont payé le droit d'intégrer son fan-club, en passant à la casserole.

Pas besoin de me le dire, je n'avais aucun doute quant à ce comportement.

— C'est un arrogant plein de suffisance. Je vais me barrer avant qu'il se rende compte de ma présence, je te dois combien ?

— Offert par la maison, tu vas logger un taxi à la porte arrière, il reste en stationnement pour un de nos habitués, je vais lui en appeler un autre.

— Tu me sauves, mec, pour ton gamin là-bas, si tu as besoin préviens-moi, te goures pas dans les numéros, le premier n'est plus d'actualité. Je peux probablement l'aider.

— J'apprécie beaucoup, allez, file.

Je lui adresse un salut militaire et sors en slalomant entre les clients, serrant ma canne avec l'unique envie de me carapater de cet endroit au plus vite, mon cœur tambourinant dans ma cage thoracique.

\*\*\*



**Gabriel :**

*Changement de cap*

À l'intérieur, même perdu au milieu de la foule de mes soupirants, je crois rêver en reconnaissant mon beau garçon installé au bar. Nom d'un branleur de queue, Thomas se trouve là, mon cœur bat au rythme du tempo de la grosse caisse qui traverse les enceintes. Je m'apprête à me lever quand, Paul le capricieux, mon plan cul du moment quémande mon attention. Je vais devoir régler ce problème, il est dans mon lit depuis trop de temps et se croit tout permis. Il est largement temps qu'il aille sucer une autre queue. Relevant la tête et pour mon plus grand déplaisir, je m'aperçois que mon beau garçon a filé. Je décide manu militari d'aller questionner le barman.

Sauf que Paul se conduit comme un véritable casse-couilles et commence à me courir sur le haricot. Je l'envoie bouler fermement.

— Tu es plus collant qu'un paquet de morpions, putain ! Tu vas me lâcher, oui ou merde ?

Le gamin pâlit et se met à chialer. Cela ne fait pas pencher la balance, c'est soudain pire, vu qu'il utilise ce truc chaque fois qu'il veut quelque chose.

— Tu. Me. Fais. Chier ! C'est plus clair là ? Tes larmes de crocodile, tu peux les remballer, j'en ai strictement rien à foutre.

Sous le regard du groupe devenu muet, je file vers le bar. Agacé, je dois attendre que le serveur en ait terminé avec sa commande. Ce qui m'échauffe un peu plus. Je lui saute dessus à peine le dernier verre donné.

— L'homme qui se trouvait assis là, tu le connais ?

Je constate avec déplaisir que Léo garde son masque bien en place.

— Le gars ? Lequel ? Parce que je ne sais pas si tu as remarqué, répond-il ironique, ses yeux balayant la longueur du zinc, mais des mecs, y a qu'ça ici.

— Putain ! Il discutait avec toi. Il est aussi grand que moi, brun avec des lunettes fumées et une canne. Il est allé où ?

— Tu imagines que j'ai que ça à foutre ? Oui, je parle avec les gars au bar, regarde, je fais pareil avec toi. Je suis serveur, pas concierge. Si c'est celui auquel je pense, je crois qu'il a appelé un taxi.

— Pour aller où ? m'énervé-je, soufflant fort.

— Ailleurs, je suppose, qu'est-ce que j'en sais ? Je ne suis pas sa mère.

— Il vient souvent ?

— T'es flic maintenant ? Mets dans ta caboche que je sers des verres et juste ça, c'est ton mec ? Il t'a envoyé bouler ? Ce serait une première.

Je grimace, serre les lèvres, agacé, je laisse assez de fric dans cette cabane pour que l'on me traite mieux que ça. Je ne réponds pas au barman et regagne ma table où mes groupies, curieuses, patientent.

Je ne vois pas Léo attraper son portable tout en m'épiaant d'un regard perçant.

\*\*\*

### **Thomas :**

J'écoute la voix de mon ami

— Thomas, c'est Léo, le gars t'a repéré, il est venu me poser des tas de questions, fais gaffe, il semble tenir à te coincer. J'espère que tu vas avoir ce message assez vite.

Un rien retourné, mon cerveau refusant de fonctionner pour l'instant. J'ai envie de hurler à la lune. Bon sang ! Je souhaitais juste m'aérer l'esprit et je rentre encore plus perturbé, ma nuit s'annonce très longue. Jusqu'au petit matin, mes pensées sont habitées par ce connard qui me tape sur les nerfs et réduit ma patience à peau de chagrin. Oui, je dois l'admettre, il est canon, mais non ! pas ma came.

Les jours suivants, il est toujours là. Je suis complètement maso, ce mec représente tout ce que je déteste, pourquoi s'incruste-t-il dans mon cerveau ? Que dois-je faire de ce maelström de désir soudain ? Bon sang ! Qu'est-ce qui ne va pas chez moi ?

. <1.2@3.fr>

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

# CHAPITRE 19

**Gabriel :**

*Insidieux questionnement*

Je passe à la boîte tous les jours avec l'espoir de tomber sur Thomas, mais l'oiseau s'est envolé. Jamais un homme ne m'a pris l'esprit de cette manière, et tout ça juste avec un baiser, mais quel baiser ! Putain ! Cet olibrius réussit à mettre ma vie sens dessus dessous sans même être présent, c'est le pompon ! Le revoir relève du miracle, ma seule possibilité reste le musée.

J'ai tenté la case patron de la galerie, Éric de la Roc, l'associé de la frangine, mais ils traversent un moment réfrigérant. Tout ce que j'ai obtenu, c'est une diatribe sur la fidélité des nanas, le pauvre mec est sacrément mordu.

Arrive l'instant où je comprends qu'à l'évidence, mon beau garçon a disparu des radars. Bof ! Le dicton ne dit-il pas : un de perdu, dix de retrouvés ? Ce n'est pas pour me déplaire, même si je n'y mets pas mon entrain habituel. Qu'il aille se faire foutre ! Tout ça par la faute de ce petit con de Paul.

Retourner à ma table avec cette sensation d'échec pour y trouver mon plan cul en pleine crise de jalousie m'a vrillé les nerfs. J'ai remis les choses à leur place avec rapidité. Je vois encore la tête du groupe lorsque j'ai renvoyé « la glue » dans ses buts, avec férocité.

— Tu m'fais quoi là, tu t'imagines qu'on a une histoire d'amour parce que je te saute et que ça dure plus longtemps qu'avec les précédents ? Eh bien, j'ai une nouvelle pour toi, tu n'obtiendras rien de plus que mon cul. Jamais, tu m'entends, je ne me mettrai en couple, pas plus avec toi qu'un autre, remballe tes jolies pensées toutes roses, ton comportement de chieur te donne un aller simple pour Pétaouchnok dès maintenant.

Le petit parasite a eu la bonne idée de museler sa bouche et de cesser de bouter. À plus forte raison, quand j'ai jeté une liasse de billets sur la table et quitté précipitamment les lieux, lui interdisant de me suivre ou de se pointer à mon domicile.

Aucun des mecs passés dans mon lit ne m'a placé dans un tel état de fébrilité semblable à ce que provoque Thomas. Jamais non plus, on ne m'a repoussé avec une constance aussi implacable. Où cela va-t-il me mener ? Une petite voix, que je refuse d'écouter, me rappelle sans cesse que je dois laisser tomber, pas question.

J'en connais la raison, ce mec n'a rien à voir avec mes plans cul. Je ne suis pas né de la dernière pluie, apparaître à mon bras ouvre en grand la porte du milieu de la mode, des paillettes et apporte à ces petites putes leur foutu quart d'heure de célébrité. Ce n'est ni plus ni moins que de la télé-réalité à taille authentique. Il y a longtemps que mon amour propre s'est fait la malle, le regard des autres, je m'en tape comme de ma première brassière.

Si le rejet de Thomas me pique un peu, ça éveille surtout mon côté chasseur. Je reste persuadé qu'une fois mon envie de lui assouvie, cette fixette ne restera qu'un agréable souvenir et je pourrai enfin passer à autre chose...

Alors, pourquoi travailles-tu à façonner son visage dans l'argile ? La question se pose ironiquement dans le tréfonds de mes pensées. Je modèle ses traits, dans mon atelier déserté et cache mon œuvre à tous. C'est mon secret, un de plus. Personne ne sait qui est vraiment Gabriel Métayer et c'est bien mieux comme ça.

Les journalistes me reprochent à longueur de page ma vanité, je les emmerde, putain ! C'est mon droit. Pour eux, je n'ai rien d'un exemple, tout juste une traînée. Pourtant, aucun ne s'est présenté devant moi pour s'exprimer en face à face. Ils se comportent comme des lèche-culs, alors en y réfléchissant, ces cons ne sont pas au-dessus de moi. Ces gazetiers me rappellent quelques paroles de la chanson d'Emmanuel Moire, *Et si on parlait d'amour*.

*« Ça la ramène, ça se vante  
Ça fait du bruit, ça nous écrase,  
C'est rare quand ça nous complimente, ça parle fort,  
Ça nous injure, ça nous abîme, ça n nous dit jamais "pardon" »*

Si je n'étais pas l'étoile montante dans le monde de la peinture, ces gens me cracheraient dessus. Ma notoriété, je ne la dois à personne d'autre que moi. Je ne me retourne jamais sur ma glace, n'aimant pas ce qu'elle reflète. Mon univers n'est qu'un miroir aux alouettes rempli de mensonges.

À compter de mes dix-huit ans, j'ai vécu coupé des miens, très heureux. Sauf que désormais, je ne ressens que du vide et cette débauche ne me comble plus. Le sexe, j'en ai fait le tour, la frénésie du début s'est envolée. Je dois changer, je le sais, mais ça induit de sauter dans le néant pieds et poings liés, je trouve cela effrayant.

Je quitte mon monde de rêve pour revenir au temps présent. Dans quelques semaines, je vais exposer pour la première fois mes sculptures et si je me montre franc, je garde chevillé au cœur, l'espoir que Thomas sera là avec sa sœur.

\*\*\*

Les jours défilent sans que rien ne varie vraiment, la preuve se trouve dans ma chambre. Je jette un regard morne au corps laiteux et digne d'un Michel-Ange étendu dans mon lit, souhaitant que le gars, dont le prénom m'échappe, dégage. Anxieux et agité, je repousse les draps, déplie ma carcasse tout en ramassant mon pantalon que j'enfile à même la peau en mode commando. Avec brusquerie, je secoue l'endormi, encore un qui ne me laissera pas un souvenir inoubliable.

— Il est l'heure que tu ailles voir ailleurs si j'y suis.

À peine réveillé, hirsute, le gars relève la tête, ne semblant pas se souvenir de ce qu'il fout là et comment il y est parvenu. Puis ses yeux se fixent sur moi et mon attitude peu aimable, debout au côté du lit. Un sourire lascif étire sa bouche pulpeuse, ses pupilles brillent de convoitise devant la braguette remontée de moitié et le torse nu. Il se place sur le dos et commence à se masturber langoureusement. Il ne paraît pas remarquer mon visage renfrogné.

— Si tu veux, on remet le couvert, je n'ai jamais été aussi bien baisé, mais cette fois c'est moi qui mène la danse, quémande-t-il, les lèvres formant un rictus diabolique.

— Ben, tu te fourres le doigt dans l'œil si tu crois réussir ce tour de force, grondé-je, c'est toujours moi qui pilonne. Maintenant, tu sautes dans ton froc et tu disparais, fissa. J'ai autre chose à foutre.

— Hé, mec...

— Hé rien du tout, crétin, t'es obtus, ou con de nature ? Tu m'as chauffé, tu as obtenu ce que tu voulais, ce n'est que de la baise comme tu le dis si bien ! Tu t'lèves ou j'te sors avec tes frusques sur le palier ?

Le minet percute enfin, le sourire se transforme en une mine maussade et l'érection matinale se fane. Livide, il quitte le lit, récupère ses vêtements en gestes rageurs.

— T'es qu'un gros connard, j'espère que tu le sais. Ai-je au moins le droit de prendre une douche ?

— T'as deux minutes pour te barrer, ta putain de douche, tu la prends chez toi, tu veux pas des croissants en plus.

Le visage du jeune homme se ferme, une colère sourde gronde en lui. Il s'habille en quatrième vitesse, arrivé près de la sortie, il se retourne vers moi, toujours au même endroit.

— Un jour, crache-t-il, tu tomberas sur un os, tu récolteras ce que tu sèmes. Tu perdras cet air hautain et ce sera à ton tour de partir la queue entre les jambes.

La porte claque, me laissant seul dans un silence assourdissant, les bras ballants, ses mots qui résonnent dans mon crâne.

— Rien à foutre, petit con, toc ! me mets-je à hurler dans le vide, figé dans une colère rentrée. Des culs comme le tien, je tape dans une poubelle et j'en ramasse à la pelle. C'est toi qui y perds, je gueule dans le vide.

Je suis épuisé, mais je ne le dois pas à ma nuit. Un rire sans joie m'échappe, c'est peut-être le moment de donner un nouveau sens à ma vie. Le bilan de ma semaine n'est guère flatteur, sept mecs différents et quoi ? Rien qu'un profond néant.

Merde ! J'ai trente-quatre ans, du fric à la banque à ne plus savoir qu'en faire, un travail que j'adore pour la liberté qu'il me procure, mais que dalle de construit. Depuis mes quinze ans, je mène une vie sexuelle riche, je navigue en eaux troubles et jusqu'à aujourd'hui, j'aimais cela, mais pour être franc, je m'aperçois que je ne veux plus vraiment de ça et je sais parfaitement à qui je dois ce retournement.

Je respire par à-coups, tentant de me détendre, m'assois sur mon lit, enfonce mon visage au creux de mes mains dures et calleuses. Si changer d'existence restait un mirage ? Les compromis et moi n'avons jamais fait bon ménage. La tension s'accumule en moi, il me faut, à l'évidence, envisager une autre route.

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

# CHAPITRE 20

**Gabriel :**

*Vivre d'espoir*

Sans vouloir vraiment me lancer dans une psychanalyse de comptoir, je me jette à corps perdu dans la préparation de cette fameuse exposition. À ma grande surprise, je ne trouve pas utile de ramener un type chez moi, me prouvant ainsi que je peux me passer de sexe.

En matinée, je dois rencontrer Éric pour confirmer nos choix, pour une fois, j'arrive un peu en avance. Voyant la porte du bureau ouverte, je m'apprête à entrer quand j'entends les bribes d'une conversation entre les deux associés. Sans honte, je tends l'oreille et c'est édifiant.

— Oui, je suis d'accord, Thomas va de mieux en mieux. Pour le moment, il se plonge dans ses révisions avec constance. Jean a tapé dans le mille en lui proposant le droit des familles.

Un silence remplit l'espace, je me prépare à frapper quand elle reprend sur un ton inquiet.

— S'il accepte sa canne, il reste perturbé par sa perte de vision et l'obligation de porter ses lunettes.

— C'est difficile de s'y résoudre quand même, ton frère était un flic dans une sacrée unité et il perd tout dans un sacré fracas.

— Nous le savons, en plus il a reçu sa date d'opération.

— Ils ôtent le matos de sa jambe ?

— C'est cela, il devra toujours marcher avec sa béquille, Gaétan pense qu'il ne récupérera pas plus de mobilité.

— À part ses cours, il met le nez dehors un peu, rencontre des amis ?

— Tu rigoles ! Il refuse de sortir. Je sais que sa rupture est loin d'être digérée, mais il doit trouver un compagnon. Hormis ses camarades de classe et Xavier avec qui il dîne assez souvent, il ne fréquente personne.

— Tu crois que ça rentre dans ses priorités ? Vous devriez vous estimer heureux qu'il s'en soit tiré. Toi, tu veux juste qu'il trouve chaussure à son pied parce que tu es éprise et épanouie. Quand les gens sont amoureux, ils deviennent chiants à vouloir voir le monde à travers des lunettes roses.



Éric se tait, des pas résonnent dans le bureau alors que la conversation change de cap.

— Je te présente mes excuses pour mon comportement de connard de la semaine dernière. Je n'ai pas l'habitude de me faire jeter et je pensais que nous étions sur la même longueur d'onde. Toutefois, tu ne m'as jamais menti, je me suis monté le bourrichon tout seul.

— Ce n'est pas grave, j'aurais regretté que notre association en souffre, mais ça m'a gonflée quand même.

— Les choses sont claires maintenant et tout va bien. Pour revenir à ton frère, tu ne peux pas vivre sa vie à sa place. Il se lancera dès qu'il sentira que c'est le bon moment et tu vois, c'est logique qu'il y réfléchisse à deux fois. Je ne m'imagine pas dans sa peau, crois-moi, visualise le fait d'être obligé de tout recommencer à zéro, de devoir faire le deuil de ce qui était ton essence.

Un silence entre eux plane dans la pièce.

— Tu me trouves trop insistante ?

— Un tout petit peu, laisse-le respirer, il a déjà repris du poil de la bête depuis qu'il va à ses cours à Descartes et qu'il bosse en alternance au cabinet de ton père. Pour ma part, je le féliciterai d'avoir retrouvé sa hargne, le reste suivra si tu lui en donnes le temps.

— Je sais, mais il se passe un truc bizarre, il ne veut plus se rendre à la boîte, le Recto-Verso, j'aimerais bien comprendre pourquoi. Je suis même allée me renseigner auprès de son pote Léo, d'après lui, un type relou l'a fait chier, c'est tout ce que j'ai comme éclaircissement, bon si nous nous mettions plutôt au boulot.

Dans le couloir, je sursaute, ainsi lui aussi m'a vu ! Il a préféré prendre la poudre d'escampette pour m'éviter. Et ce connard de Léo avec son air innocent, je le retiens celui-là : « Hein ! un mec ? quel mec ? » je singe. À l'avenir, il pourra s'asseoir sur ses pourboires, pour s'être foutu de ma gueule et pour avoir donné un coup de main à Thomas.

L'autre question que je me pose, qui est ce Xavier ? Je verrai le moment venu, les obstacles ne me font pas peur. Désormais, je peux trouver mon beau garçon. Il est temps que celui-ci comprenne que reculer n'est plus possible. De mon poing, je tape sur la porte, faisant sursauter les deux occupants.

— Merde ! Gabriel, tu as besoin de chercher à défoncer cette porte qui ne t'a rien fait ? questionne Éric, tout en me dévisageant.

— Nous avons bien rendez-vous aujourd’hui ? demandé-je très innocemment.

— Oui, oui, pour une fois que tu es ponctuel *bad boy*, répond le boss en me tendant la main. Je fais face à un imprévu, tu vas voir les conditions avec Apolline. En plus, nous avons une bonne nouvelle te concernant. L’artiste qui devait exposer avec toi s’est retiré, il ne se trouve pas prêt. Du coup, si tu peux nous fournir au moins quatre nouveaux tableaux et une ou deux sculptures, nous sommes preneurs.

— Vous n’avez pas anticipé de remplaçant ? m’étonné-je.

— Pas en si peu de temps pour nous retourner, assure Apolline.

Ne pensant plus qu’à mon exposition, je réfléchis rapidement aux œuvres que je pourrais ajouter dans ce qui me reste de présentable. C’est un vrai coup de chance.

— Pas d’autres sculptures, mais je possède quelques tableaux dans mon atelier.

— Vendu, souffle Éric, soulagé. Vois avec mon associée pour référencer les nouveautés dans le catalogue pour le vernissage, je vous quitte, on m’attend.

Le gars fiche le camp comme poursuivi par les démons de l’enfer.

Apolline et moi passons pratiquement trois heures à trouver les bons emplacements de mes toiles et à les accrocher sur les murs sans oublier de laisser des places pour ce que je dois ajouter. Une fois terminé, on se rend chez moi.

Apolline me suit, impatiente de voir ce que je vais lui proposer. Au moment où elle s’approche d’une boîte sous un drap, je me rue vers l’endroit.

— C’est quoi, pourquoi le caches-tu ?

— STOP ! Tu ne touches pas. Putain !

— Pas la peine de hurler, en plus d’être susceptible, je ne te savais pas si secret.

— Ben c’est comme ça, j’ai quand même le droit de garder des créations pour moi, bon sang ! Celle-ci ne sortira pas d’ici, elle est juste pour moi et n’est pas à vendre, jamais, sifflé-je, en colère.

— Ah... d’accord, capitule Apolline surprise sans me quitter des yeux, son regard passant de moi à l’œuvre mystère.

Elle ne m’a jamais vu aussi tendu, je ressemble à un porc-épic, elle choisit de laisser tomber devant mon ton houleux.

— Allez, montre-moi tes fameuses toiles, je vais les photographier pour l'imprimeur. Il m'a donné jusqu'à la fin de l'après-midi. Je vais les lui faxer, ensuite tu vas les emballer et m'aider à les porter dans mon véhicule.

Je suis soulagé, Apolline n'insiste pas, elle aurait à coup sûr reconnu le modèle. Un besoin impératif de retracer ses traits s'empare de moi. Dès que j'ai posé mes mains sur l'argile, elles ont pris le pouvoir et guidé le moindre détail, y compris cette petite cicatrice à droite. Il me reste à poncer doucement et en légèreté avec du papier de verre et la sculpture sera parfaite.

Apolline part, son véhicule contenant les toiles, désormais tout cela appartient aux visiteurs qui viendront à l'exposition.

. <1.2@3.fr>

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

# CHAPITRE 21

**Gabriel :**

*Une pause et des découvertes*

Détenteur de ces précieux renseignements, je me déplace vers la fac de droit tout en slalomant entre les passants, quand soudain mon regard accroche la superbe silhouette qui me hante : Thomas.

Mon cœur bondit dans ma poitrine et mon pouls s'accélère. L'avocat en herbe marche dans ma direction, sa chevelure noire remuée par le vent. Je ne peux m'empêcher de hurler son prénom dans le bruit de la circulation et je le vois balayer les alentours d'un air inquiet.

Nos yeux se vrillent les uns aux autres, la surprise, puis je remarque le mécontentement envahir ses traits.

Pour moi, c'est une douche froide, même si je m'y attendais, ce rejet résonne en moi comme un coup de poing au plexus, alors qu'une douleur qui m'est inconnue se diffuse dans tout mon corps. Peut-être ai-je mal envisagé la situation, je me suis montré un peu trop sûr de moi.

Je vois Thomas prendre une forte inspiration, ses narines se pincer, sans perdre de temps, immobile d'une voix blanche de colère, il se lance.

— Comment m'as-tu trouvé et que veux-tu ? Tu devrais avoir compris que je ne désire rien de toi. Tu as la tête dure, NON c'est NON, c'est pourtant assez clair.

Dans un sursaut, je m'entends lui répondre.

— Je tenais absolument à te voir, pourrait-on se parler comme deux personnes civilisées ? S'il te plaît, insisté-je dans une élocution rauque, pleine d'espoir.

Bon sang ! Que se passe-t-il avec ce mec ? Je ne pige rien à tout ce charivari émotionnel. Je me compare à un animal qui reçoit un coup de pied de son maître, mais qui revient vers lui quand même. Je me vois supplier, quémander à la manière d'un soupirant ayant peur de se trouver éconduit. Face à l'attitude rigide de Thomas, je sens que pour celui-ci, son unique envie est de me regarder foutre le camp, vite et sur une planète la plus éloignée possible. Son aversion me blesse.

— Je me demande bien de quoi nous pourrions parler. Je n'ai pas de doute sur tes intentions. Je sais parfaitement ce que tu cherches. Pourquoi n'arrives-tu pas à comprendre que nous vivons à des années-lumière ? Que ta façon d'envisager une relation amicale ou... autre n'est pas la mienne ! Mais surtout, je recherche la paix.

— Pour l'instant, je souhaite seulement prendre un café avec toi, que l'on s'assoit un moment en terrain neutre pour apprendre à se connaître, tenté-je refroidi par le comportement sans concession de l'homme qui se tient toujours aussi raide face à moi.

— Juste ça, promis, mendié-je avec force.

Je crois que j'ai définitivement perdu la partie, qu'il va me planter comme un con sur le trottoir, quand je l'entends me répondre.

— Je t'accorde ce café à l'unique condition que tu me lâches ensuite, accepte-t-il, la buée de sa respiration, flottant entre nous.

\*\*\*

### **Thomas :**

La veille, je parlais de lui avec Xavier lors de notre rencontre devenue quotidienne, heureux de constater que le peintre se tenait loin de moi. Pauvre Xavier, sa situation empire, mais il refuse de seulement envisager une fin qui l'abandonnera exsangue, proche de la mort. Je suis tenté de lui expliquer qu'il devrait penser à lui en priorité. Nous nous sommes quittés en nous promettant de nous rappeler très vite. Je reviens à l'homme à la stature imposante, installé à mes côtés. Sa personnalité s'avère déstabilisante. Il y a un je-ne-sais-quoi de changé en lui.

Lentement, avec un espace bien délimité entre nous, nous nous dirigeons vers un endroit isolé sur la terrasse couverte d'un établissement face à la faculté. La nuit glaciale a laissé le jour prendre sa place dans le brouillard et peu à peu, les plaques de verglas fondent, se transformant en flaques d'eau. Avant de m'asseoir, j'accroche ma canne à la table, installe ma sacoche sur la chaise libre à côté de moi, retire mon écharpe et mes gants, puis ouvre mon manteau sur un costume.

— Tu as une canne maintenant ? Tu as laissé les béquilles ? me demande-t-il.

Je relève la tête, mes sourcils réunis en un seul, surpris par sa remarque.

— À l'époque, tu ne m'as posé aucune question. J'en ai déduit que tu n'en avais rien à faire. Ce qui est ton droit, ma foi, nous ne sommes rien l'un pour l'autre, même pas des amis.

La pique fait mouche. Je pense en un éclair, qu'il n'y a pas si longtemps, seul son cul m'attirait. Je réalise que je recherche plus chez lui maintenant et ça me perturbe.

— Non, ce n'est pas le cas. Que je n'en ai rien à foutre, je veux dire. Mais dès que je me trouve face à toi, je merde, ne me demande pas pourquoi. De plus, niveau relations, je suis, comment dire ?

— Un vrai connard ? Un gros crétin ? Si réellement ça t'intéresse, cette canne va m'accompagner pour le restant de mes jours à cause de cette fichue jambe trop fragilisée. D'après Gaétan, je ne récupérerai pas plus.

— Heu... Gaétan ? hésite-t-il.

— Mon kiné et avant que tu ne poses la question, je suis aussi déficient visuel, problème de nerf optique.

— Tu es passé sous un camion ? m'interroge-t-il les yeux écarquillés.

— Non, juste une saloperie de bombe qui a clôturé une journée de merde, énoncé-je froidement.

— Tu bossais dans quoi ? Déminage ? Dans l'armée ?

— Tu sembles vraiment tenir à savoir, c'est surprenant. Oui, j'étais démineur dans une unité d'élite spéciale, en une étincelle, j'ai tout perdu et on m'a gentiment poussé vers la sortie avec une pension et mon accord. Même si je comprends, ça m'a fait mal de devoir démissionner.

Un silence s'installe avant que je reprenne.

— Pour moi, mon avenir était tout tracé, cela a nécessité du temps pour accepter cet état de fait, la police n'était plus ma maison, je m'en suis trouvé exclu brutalement, une sorte de déshonneur pour mon esprit torturé. Je tenais à servir mon pays, apporter ma pierre à l'édifice.

\*\*\*

## **Gabriel :**

Je comprends en l'écoutant, combien son passé l'a marqué. D'ailleurs, il semble ne pas avoir travaillé suffisamment sur cet arrêt de carrière. Les multiples facettes de cet homme m'intriguent, bien au-delà du champ de mes habitudes.

— Et maintenant, tu vas devenir avocat ? Un sacré changement ! Tu vas défendre les voyous ? tenté-je pour détendre l'atmosphère.

Thomas remue sur sa chaise, le regard sombre, raté !

— Certainement pas, je n'y arriverai pas vu que pour la plus grande partie, je ne leur trouve aucune circonstance atténuante. Non, moi je veux intercéder pour la veuve et l'orphelin. Je me lance dans le droit des familles : violences conjugales, les mariages entre personnes du même sexe, les jeunes qui souhaitent être émancipés, la protection des mineurs... heu ! Excuse-moi, je me laisse emporter, rétorque-t-il gêné.

— À la façon que tu as d'en parler, tu as l'air d'avoir trouvé ta voie.

Pour la première fois depuis que nous sommes assis, un vrai sourire illumine le visage de Thomas, me chamboulant complètement.

— Putain ! Oui, j'ai accepté l'offre parce que j'étais perdu. À force de persuasion, mon père et Jean, son associé, m'ont tanné. J'étais loin d'accepter ce tournant radical dans ma vie et ils ont bien fait. Je possédais déjà ma licence et un master. Je n'ai jamais plaidé, cela nécessite une remise à niveau et une spécialisation.

— Tu avais quel âge ?

— Vingt-sept ans, mais l'appel de la police a surpassé le droit. Je crois que j'avais tort, quand je travaille sur tous ces dossiers, je sais que ces personnes ont besoin de moi pour les soutenir dans les moments difficiles qu'ils traversent. Cela m'a sauvé la vie, c'est un juste retour des choses et je suis utile d'une autre façon.

La serveuse s'approche de notre table, coupe Thomas dans son élan.

— Messieurs ? demande-t-elle joviale, vous désirez ?

— Pour moi, ce sera un grand café sans sucre, répond-il, en lui adressant un sourire. Si vous pouviez l'accompagner d'un verre d'eau, s'il vous plaît, ce serait parfait.

— Et pour vous ? continue-t-elle avenante.

— Une blonde sans alcool, bien fraîche, merci.

La jeune femme s'éloigne et je remarque que la bonne humeur de mon invité s'est envolée.

— Que se passe-t-il ? osé-je m'enquérir, ne voyant pas ce que j'ai pu commettre comme bévue.

— Tes goûts se ressemblent pour les bières et les mecs, lance Thomas revêché, évitant mon regard.

— Je ne peux pas te contredire, affirmé-je avec un sourire forcé, mais je m’aperçois que depuis un moment ce n’est plus vraiment ça, je lâche.

— Jouons franc jeu, je ne vais pas camper l’innocent, faire comme si je ne savais rien de ta vie tumultueuse. Tu admettras que c’est difficile de passer à côté.

Thomas regarde fixement une rayure sur le bois de la table, comme si rien n’était plus important, puis relève la tête les traits fermés. Il reprend.

— Même si chacun y va de son petit commentaire, c’est un son de cloche identique. Ton lit est un lieu plus visité que le Musée du Louvre, un vrai quai de métro à l’heure d’affluence. Nos vies sont diamétralement opposées et je ne deviendrai pas un numéro de plus sur ta putain de liste.

Un silence s’abat sur notre table. Thomas semble surpris d’avoir lâché ce qu’il a sur le cœur alors que je reste sidéré par ce que je viens d’entendre. Je tousse dans ma main, gêné, ce que je m’apprête à lui dire, je ne l’ai confié à personne.

— Sache que je ne me cherche pas d’excuses en te racontant mon passé. Je t’accorde que je ne suis pas un exemple de stabilité ni même un exemple tout court. Mais pour emmerder ma famille, j’ai toujours vécu de cette façon, puis le temps passant, c’est devenu une espèce d’habitude plus qu’une nécessité.

— Tu me donnes lieu à penser à ce tueur qui a buté son voisin et qui dit au juge, ce n’est pas ma faute, c’est celle de papa. Il buvait et tapait maman. C’est trop facile, mec. Et puis je ne comprends pas, c’est idiot, je ne vois pas où est l’intérêt de faire ça ?

Je dois lui faire entendre raison sans m’énerver, je poursuis.

— Comprends que dans ma famille, pour que l’on t’accorde une place au pinacle, il est recommandé de devenir médecin, banquier, diplomate, mais pas plombier ou artiste, rien qui te sorte du lot et qui attire le regard sur toi. Tu dois trouver une femme, lui faire des enfants, accessoirement, tu peux entretenir une maîtresse, mais surtout, tu ne peux pas dire que tu es gay, à moins de risquer de t’exposer aux foudres de l’enfer.

Je m’agite, mes yeux lancent des éclairs, mes mains se montrent comme possédées d’une vie propre. Perdu dans mes souvenirs, je continue mon récit, le teint blafard. À la tête que fait Thomas, je vois qu’il commence à entrevoir le nœud du problème.

— Leur annoncer que j’étais homosexuel et que je voulais devenir peintre les a achevés. Je me suis barré ce jour-là, leur disant qu’ils pouvaient se



carrer où je pense leurs projets de carrière et par la même occasion chercher un autre futur mari à cette garce de Charlaïne. Ma mère est tombée dans les pommes et mon père en a presque avalé son bulletin de naissance. En des temps reculés, cet affront m'aurait valu de me rendre sur le pré pour un duel.

— Ouah ! Tu avais quel âge ?

— Tout juste 18 ans, je n'ai rien emporté, pour eux, un artiste est forcément alcoolique et drogué. Pour s'en sortir, il ne peut que vendre son cul. Je m'en serais voulu de les faire mentir, ironisé-je.

— Comment as-tu réussi à t'en tirer ?

Il est clair que Thomas appréhende ma réponse.

— Dans la rue, l'endroit où t'apprends très vite à te démerder, ça te forge aussi le caractère. J'ai squatté une baraque en ruine, obtenu de devenir modèle nu dans une école. Oui, bon, c'était après avoir couché avec le prof d'art plastique. Nous n'avons pas eu en vérité le temps de former un vrai couple.

Je vois Thomas, les yeux écarquillés, la bouche en rond, ne pouvant retenir son grognement.

— Je t'en prie, ne fais pas ça. Tu n'as aucune idée de quoi on est capable pour se procurer un toit et un repas chaud.

Les yeux humides, je tente de me reprendre, évoquer ces moments révolus me remue plus que je ne le pensais. Cela remonte à si longtemps.

— Même avec ses vingt ans de plus et jusqu'à sa mort brutale, je peux assurer, au vu de ce que j'ai vécu depuis, qu'il a été le seul que j'ai vraiment estimé, si je peux donner un sens à ce mot, dis-je, en haussant les épaules.

Mon pouce frotte le revêtement sous ma main avec une concentration exagérée, mais je dois récupérer mes esprits. Je demeure fixé sur les ronds imaginaires.

— Le chauffard s'est enfui, on ne l'a pas retrouvé et je ne pouvais passer ma rage sur personne. Perdre Albin a été terrible, je me suis effondré, me jurant de ne plus m'éprendre d'un congénère de cette façon. Il n'avait pas de famille, à ma plus grande surprise, il m'a légué tout ce qu'il possédait.

— Il devait t'aimer très fort, murmure Thomas.

— Aimer une personne, c'est risquer à coup sûr de souffrir. Je me suis toujours posé la question de savoir si je tenais à lui, autant que lui tenait à moi. Je ne sais même pas si je connais la signification de ce mot. Sans lui, je n'en serais pas arrivé à ce niveau, ça m'autorise à me montrer vaniteux. Il

me voulait libre et espérait que je m'affranchisse de mes vieux qui m'étouffaient, pour ne pas devenir leur double parfait. Qu'ils crèvent avec leur foutue bienséance.

— Je dirais que tu le sais quelque part au fond de toi, sinon tu ne serais pas marqué autant par sa mort. Tu as des frères et sœurs ?

— Grâce à Dieu, je suis fils unique, un vrai soulagement.

La serveuse, voyant nos consommations terminées, revient vers nous.

— Souhaitez-vous autre chose, messieurs, interroge-t-elle, toujours souriante.

— Deux cafés, le mien avec du sucre et un nuage de lait, s'il vous plaît, lancé-je avant de me retourner vers mon voisin de table.

Ce que Thomas a dit au sujet de l'amour et d'Albin me trotte dans la tête, moi qui pensais n'avoir jamais ressenti le moindre sentiment. Je vais devoir y réfléchir.

— Et toi, je sais que tu as une sœur, loin d'être facile, un véritable major en jupon, grimacé-je. J'ai exposé ailleurs, mais elle est bien la seule à se foutre de mes caprices et de mon côté diva, ajouté-je charmeur.

Cette tirade déclenche un sourire chez mon bel apollon, enfin il se déride.

— C'est ma jumelle, elle tient à ce que l'on n'oublie pas qu'elle est mon aînée, de peu, il est vrai. Nous sommes très proches et même si nos parents sont des gens faciles et compréhensifs, certaines choses s'avèrent plus commodes à voir avec elle. C'est une fine mouche, difficile à rouler, ceux qui s'y sont essayés, se sont cassé les dents.

— Tu dis que ta famille est ouverte, comment ont-ils pris l'annonce de ton homosexualité ? demandé-je, curieux.

— Bien, dans la mesure où ils l'ont pigée avant moi, s'amuse-t-il. Je peux compter sur eux, toujours.

Thomas soupire, rejetant sa tête en arrière, de toute évidence, lui a eu une vie privilégiée, mais il est resté simple. Il se remet droit sur sa chaise et remercie la serveuse qui dépose les cafés face à nous, avant de répondre à l'appel d'un nouveau client.

Parler avec Thomas s'avère simple et ouvre en moi ma boîte de Pandore si bien cadenassée. J'en retiens malgré tout que nous pouvons avoir une conversation censée, sans nous écharper. Je suis heureux de notre discussion « confidence » j'aime l'écouter, le découvrir avec ses forces et ses fragilités qu'il ne cache pas. Je me découvre à l'image d'un adolescent

se dirigeant vers son tout premier émoi, du moins je l'imagine. Je retrouve cette légèreté, ce bien-être trouvés juste avec Albin. Je me sens fébrile.

— Même si je ne peux que me montrer désolé pour toi, ton récit éclaire certains points. Tu as connu le véritable amour, même si tu n'en es pas sûr, quant à l'âge, il n'a pas d'importance, alors pourquoi sauter d'un homme à l'autre ? Penses-tu qu'Albin aurait trouvé ça normal ? Et puis ta famille ? Quoi ? Tu n'as plus rien à leur prouver. Résultat, ta manière de vivre me dépasse, me dérange aussi.

— Je ne tombe pas de la dernière pluie, vu ton évitement constant, je l'ai compris. Ta fuite du Recto-Verso est en soi une réponse, insisté-je tout en croisant et décroisant, mes grandes mains. Tu n'y as même plus remis les pieds.

— Comment peux-tu le savoir ? s'offusque-t-il.

— Parce que j'y suis retourné presque tous les soirs et que j'ai fait chou blanc, à chaque fois plus désespéré, plus en colère.

— Certainement pas autant que moi, en t'apercevant avec tous ces... ces...

Je regarde Thomas prendre une gorgée de café et grimacer, puis poursuivre la voix éraillée.

— Que trouves-tu d'intéressant dans cette vie ? Je n'ai rien d'un saint, il y a longtemps, cela m'arrivait aussi de sortir avec des gars différents dans une limite raisonnable, pour toi on dirait que c'est devenu un besoin crucial. J'espère que tu as bien conscience de ce pour quoi ils te courent après, ironise-t-il.

Avec un rictus, je hausse les épaules sans répondre, considérant subitement le liquide de ma tasse passionnant.

— Pour moi, poursuit Thomas, avoir une relation induit un maximum de confiance et de respect, des choses en commun, des sentiments. Le mariage n'est qu'un bout de papier rassurant, mais la liaison doit être suivie et unique, surtout pas ouverte. Je reconnais que je suis vieux jeu. C'est comme ça et pas autrement.

Je l'écoute, une partie de ce qu'il raconte me touche parce que ça rejoint mes réflexions du moment. Oui, ma vie devient ennuyeuse, la surexcitation s'est envolée, je pourrais dire que je suis dégoûté jusqu'au point d'en avoir envie de vomir parfois, tout cela à cause de cet homme en face de moi, il a déplacé les lignes de front.

Thomas me fixe de ce regard étrange, gris-vert, tirant par instant sur des pointes dorées, suivant ses émotions.

Aujourd'hui, pas de lunettes ni de cache, impossible de deviner qu'il est déficient visuel, seule une fine cicatrice part de sa tempe pour filer dans ses cheveux. Je m'en veux de réagir à cette voix chaude : elle résonne, je durcis. C'est totalement dingue, je n'ai connu cela qu'avec Albin et ça me trouble doublement, car je comprends enfin, que oui, j'étais fou amoureux de mon gentil prof. Du coup, suis-je certain de juste aspirer à le mettre dans mon lit ? Dois-je continuer ma quête ? Ne devrais-je pas abandonner, au contraire, cette chasse ridicule ?

Je me trémousse, lorsque je parle à nouveau, ma gorge est nouée. Je vais jouer mon va-tout, je le sais. Sauter le pas est un risque que je dois oser, car Thomas, peu à peu, s'est infiltré sous ma peau, je crois qu'il doit faire partie de ma vie, que j'ai besoin de lui pour continuer ma route, j'ose m'avouer plus que surpris par cette révélation soudaine. J'inspire fortement par le nez.

— Thomas... avant de répondre, réfléchis et dis-moi. Si je te jure que tu seras le seul dans mon existence, accepterais-tu de tenter l'aventure avec moi et voir où ça nous mène ? Nous nous engagerons prudemment.

Mon avocat est frappé de stupeur, bouche ouverte, souffle coupé, les yeux écarquillés, muet comme une carpe. Dans un silence fracassant, il amorce une réponse incompréhensible. Perturbé par cette réaction, je redémarre dans la foulée.

— Je ne souhaite pas te mettre sous pression, tu ne t'attendais pas à cette proposition, alors c'est logique que tu veuilles prendre un instant pour y songer. Moi, j'ai mûrement réfléchi, tu occupes mes pensées en permanence et crois-moi, constater cela, me bouscule aussi.

Totalement décontenancé, Thomas ne peut que secouer la tête. Il semble piger que je ne mens pas. Je remarque l'instant où son bon sens le quitte et où il se jette à l'eau à son tour. Je dirais qu'il a croqué dans un citron, tant son visage se fige.

— Pour que tu comprennes mes réticences, tu dois savoir qu'il y a bientôt un an, j'ai vécu la pire journée de mon existence. Deux bombes ont soufflé tous mes espoirs.

Je le regarde passer ses doigts crispés sur sa nuque.

— À cette époque, je me partageais entre mon boulot et ma relation avec mon binôme. Aveuglé par son soi-disant amour, j'ai mis longtemps, trop

longtemps à piger qu'il me mentait. Bien enfermé dans son confortable placard, il menait une vie épineuse qu'il promettait de régler au plus vite.

Son soupir interminable fend l'air entre nous.

— Pour tout le monde, nous n'étions que des collègues et par amour pour lui, j'ai accepté tant de choses ! Moi qui m'étais juré de ne devenir le plan cul de personne ! Putain ! Monsieur était marié à une femme par peur de ses parents. Quand j'y pense, je me dis que j'étais un gros con, je n'ai toujours eu que des miettes.

Je l'épie en train de passer ses mains sur son visage. J'ai l'impression qu'il cherche à sortir de son cauchemar pour revenir dans la réalité.

— N'en pouvant plus, j'ai pété un câble et posé un ultimatum. Il a pris peur et le week-end suivant, il m'a annoncé qu'une procédure de divorce était lancée, j'ai tout gobé, la ligne et l'hameçon. Ce connard avait juste omis de me dire que rien ne se ferait sans l'aval de papa qui réglait toutes les factures. Notre dernière nuit s'est avérée merdique, j'étais près de lui casser la gueule et nos bipeurs ont sonné, nous avertissant de l'imminence d'une intervention.

Je le sens tendu, ses doigts se crispent sur la petite cuillère, sa voix se fait tranchante. Je referme ma main sur une des siennes, sans la retirer, il plonge à nouveau dans le souvenir de cette journée.

— Sans nous adresser le moindre mot, nous sommes arrivés sur le parking et là mon monde a volé en millier d'éclats. Son meilleur pote, Martial nous attendait, m'apprenant par inadvertance, que non seulement la question de divorce ne figurait pas dans les tuyaux, mais que mon mec allait devenir papa deux mois plus tard.

— Quel salaud ! Tu t'es rendu sur cette intervention dans cet état ? Tes supérieurs sont dingues ?

— Une prise d'otages se déroulait dans une banque, ma vie personnelle pouvait passer au second plan et je me croyais capable de faire front. Je n'aurais admis devant personne que je me trouvais sur pilote automatique et certainement pas auprès de mon commandant. Je sais aujourd'hui que j'ai eu entièrement tort sur plein de sujets.

— Dévasté comme tu l'étais, on aurait dû t'interdire le terrain. Ce mec mérite qu'on lui arrache les couilles, j'assène froidement.

Je regarde Thomas resté abasourdi de m'avoir confié tout cela. Bizarrement, nos mains toujours liées ne me dérangent pas plus que ça, j'en ressens même un certain réconfort.

Devant son air impénétrable, je le fixe presque belliqueusement.

— Quoi, m'irrité-je ?

— J'avoue que tu me surprends, le grand Métayer doué d'un pouvoir d'écoute ! Cela ne doit pas arriver si souvent.

— Ben, je ne fais pas que me regarder le nombril ! Ça me déprime. Quand je désire quelque chose, je m'en donne les moyens. Tu peux penser ce que tu veux de moi, mais je ne mens jamais. Je n'ai rien à voir avec ton ordure d'ex, m'énervé-je, me redressant et le fixant d'un regard noir.

\*\*\*

**Thomas :**

Cet éclat prouve que Gabriel demeure un inconnu pour moi sous plusieurs angles. Je reprends.

— Mon manque de confiance et ma crainte de souffrir encore, je les lui dois, mais ce que tu me proposes équivaut pour moi à faire un salto sur un trapèze sans filet de secours. Nous sommes un peu comme l'eau et l'huile : incompatibles. Tu cherches à te perdre dans la quantité, moi, je veux un compagnon.

Je lève mon index pour insister sur ce UN.

— Ta réputation brûlante me fait penser que je serai juste un numéro de plus pour toi. C'est tout ou rien.

Un grognement sourd monte de sa gorge alors que je ferme les yeux. Lorsque je les ouvre à nouveau, les siens contiennent un feu qui ne s'est jamais trouvé là auparavant.

— Tu vas devoir me croire sur parole, tout comme toi, les doutes m'envahissent plus que de raison. Au fond de moi, il se trouve cette certitude que je ne dois pas te laisser partir, assène-t-il, sans ciller. Tout ce que tu dis est une triste vérité et je comprends que tu t'interroges. Je peux te jurer que si un jour je te fais souffrir ce sera involontaire. Tant que tu voudras de moi, je resterai fidèle.

Je n'observe plus de sourire aguicheur, plus d'air triomphant ou manipulateur, juste une attente inquiète qu'il ne peut cacher.

— Je vais te donner du temps, pas trop sinon je vais terminer à l'asile, quand tu seras prêt, je serai là, juré.

Surpris, je le regarde se lever lentement pour entrer dans mon espace personnel. Arrivé à mes côtés, il pose ses mains sur mes biceps et me tire

vers lui sans que j'oppose la moindre résistance. Nos corps n'ont pas été si proches depuis la galerie.

Il baisse son visage vers le mien et m'embrasse sans urgence, dans un doux baiser qui me laisse interdit un moment avant que j'y réponde, rien à voir avec la brusquerie du premier, je le reconnais. Ce contact m'enflamme, attise un feu sous-jacent, donnant vie à une petite étincelle d'espoir.

Mon cœur vole en éclats, mes veines charrient un flux sanguin qui bourdonne à mes oreilles, les clients et le café ont disparu. Je n'ai plus conscience que de nos érections qui frottent, le bassin de Gabriel qui pousse sur le mien, provoquant un renflement certainement très visible des autres consommateurs lorsque nous nous séparons de quelques centimètres.

Gabriel relève la tête, son regard sombre et impatient, rempli d'un désir fiévreux, me mange littéralement, nous tremblons tous les deux comme des feuilles. Sa main rugueuse reste sur ma joue, je m'y love à la manière d'un chat qui quémante une caresse. Ma respiration se fait lourde, je lui donne un autre baiser, plus léger celui-là.

— On se voit bientôt, murmure-t-il, à mon oreille.

— Hum... oui.

Les pommettes en feu, chamboulé, je balaie la salle du regard, perdu. Il me repousse sur ma chaise, tout en me maintenant avec douceur par les épaules.

— Je dois te quitter, tiens, je te file mon numéro, si cela peut te rassurer, c'est un nouveau portable. Si tu ne me contactes pas, je saurai à quoi m'en tenir et j'assumerai, tu ne me verras plus.

— On dirait que tu deviens adulte, exprimé-je, interloqué.

— Seul un abruti ne change pas d'avis et je le fais pour toi, uniquement pour toi.

Un billet atterrit sur la table, alors qu'il me laisse en plan sur la terrasse. Que vient-il de se passer ?

Je me pose des tas de questions, je me suis trouvé envoûté par ses prunelles grises aux reflets verts, mais vais-je lui permettre d'obtenir une chance ? Qu'arrivera-t-il si j'accepte de sortir avec lui ? À quoi ai-je pensé en l'autorisant à m'embrasser ? A-t-il dit ce que je souhaitais entendre par-dessus tout ?

Je sens la tension me quitter et laisse ma tête tomber dans mes mains alors que mes yeux s'humidifient. Cette conversation tourne en boucle dans

mon esprit. Je ne sais plus où j'en suis, mes émotions noient tout le reste.  
J'appelle un taxi pour regagner la demeure de mes parents.

. <1.2@3.fr>

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)



# CHAPITRE 22

**Thomas :**

*Un pas en avant*

Mon mutisme pendant le repas pose question à mes parents.

— Tout va bien Thomas ? Tu ne sembles pas être dans ton meilleur jour.

— Pierre, fiche-lui la paix, mon chéri, tu sais qu'il est en pleines révisions, exprime ma mère.

Si elle imaginait combien je lui suis reconnaissant de son intervention, je repousse mon assiette et me lève.

— Exact, maman, et comme je suis fatigué, je vais vous délaissier pour regagner ma chambre, bonne soirée à vous, déclaré-je, les embrassant tous les deux, à demain.

Un verre, voire plusieurs, m'irait tout à fait pour éteindre ce brasier dans mon cerveau, sauf que je ne bois pas. Il est plus d'une heure du matin, quand Morphée m'accepte chez lui, m'abandonnant sur cette question, comment Gabriel est-il passé de connard imbu de sa personne à cet homme posé ?

À mon réveil, je me sens heureux de ne pas devoir me rendre à l'amphi et encore plus, lorsque je découvre sur mon mobile le message de Jean qui me donne ma journée. Ma tête résonne d'une migraine carabinée suite à ma nuit agitée dont mon lit se montre le témoin.

Je m'assois plus droit tout en remontant ma couette sur mon torse. Sur ma table de chevet, le sous-verre avec son numéro inscrit à l'encre noire me nargue. Mon portable, toujours dans ma main, je finis par me décider, je tape les dix chiffres nerveusement avant de me voir changer d'avis. Pour ma plus grande surprise, Gabriel décroche aussitôt. Je n'ai pas le temps de dire quoi que ce soit.

— Qu'as-tu décidé ? demande-t-il, fébrile.

— Bon sang ! Tu attendais mon appel ? Qu'est-ce qui t'assurait que j'allais te téléphoner ce matin ? Tu m'avais laissé entendre que je pouvais prendre un instant de réflexion.

— Il s'avère que je patiente depuis que je t'ai quitté au café hier.

Sa voix grave paraît plus épaisse, comme suspendue, je le devine tendu. Un espoir insensé se love dans mon cœur et s'il changeait vraiment pour moi ? Mon cerveau et cet organe en train de s'affoler dans ma cage thoracique ne sont pas d'accord. Mon hésitation le fait se méprendre sur ce silence qui s'étire entre nous deux.

— Tu me laisses une chance ou pas ? s'énerve-t-il.

Mes intestins se tordent, mes doigts se crispent et c'est d'une voix peu assurée que je lâche.

— Oui, je suis certainement maso, mais pas avant d'avoir mis à plat certaines choses.

J'entends qu'il reprend sa respiration. J'imagine ses traits fermés. Je le vois les yeux clos comme si je me trouvais à ses côtés.

— C'est évident, je m'y attendais, lesquelles, se renseigne-t-il ?

— On en parlera de vive voix. Là, je repasse sur le billard dans deux semaines pour enlever le matériel posé dans ma jambe. Je resterai à l'hôpital deux jours.

— Je veux l'adresse pour venir te voir, ajoute-t-il, autoritaire.

Je me tortille sur mon matelas, je ne dois pas me laisser distraire et imposer mon point de vue.

— Pas de souci, maintenant, passons à mes études. Je ne vais pas être libre pour répondre à une de tes demandes pour sortir en raison de mes partiels. Ensuite, je présenterai ma soutenance en mai. Ce sont mes priorités, rien ne doit perturber mon rythme, c'est à prendre ou à laisser.

Un silence plane. Il reprend.

— Ce n'est pas une excuse pour m'envoyer chier plus tard, parce que là, je remarque que tu ne gardes pas vraiment de temps pour une relation.

Cette réflexion me fout en rage.

— Tu es assurément un trou du cul ! Un putain d'égoïste. Ma vie dépend de ces éléments. Je ne peux pas tout gérer à la fois, m'énervé-je de plus en plus.

C'était trop beau pour être vrai, on n'a rien commencé et monsieur se révèle irrité que les choses se passent autrement.

— Désolé, chaton, tu as raison je suis un connard, mais comprends que cette situation est un chamboulement pour moi, je navigue à l'aveugle. Bordel ! Je tiens à toi et je me montre honnête avec toi. Que veux-tu de plus ?

Sur mon lit, je regarde mon téléphone statufié, je n'en crois pas mes oreilles. Que croit-il à la fin ? Il commence à me courir sur le haricot, c'est lui qui est venu me chercher que je sache.

— Tu vas cesser immédiatement de m'appeler CHATON ! Je ne suis pas un de ces putains de minets.

— Alors d'une, ils ne restent pas suffisamment longtemps pour que je leur donne un petit nom et de deux, je n'en ai rien à foutre d'eux. Je t'autorise à gérer notre relation, car inversement à ce que tu imagines, je ne suis pas un indécent abruti. J'accepterai de te voir quand tu le pourras, ça te va comme ça ? Moi au moins, je te fais confiance.

Une certaine douleur pointe dans sa voix.

— Tu as le chic pour me surprendre, chaque fois que je pense t'avoir percé à jour, tu montres le contraire. Pour la confiance, je dois aussi apprendre que tu n'es pas... l'autre.

L'agacement, la peur et on en revient toujours à ce connard d'ex, quand vais-je cesser de penser que les mecs sont tous comme lui ? La voix de Gabriel résonne à mes oreilles plus basse, presque rauque.

— Je suis mort de trouille que tu finisses par revenir sur ta décision. Après Albin, tu es le premier avec qui j'ai envie de tenter quelque chose. Même si ça me fout les glandes, je suis partant. Suivre les ordres de ma queue n'est pas une bonne idée, on sera exclusifs. Quand je t'ai rencontré, ma seule volonté était de te mettre dans mon lit, maintenant ce n'est plus le cas.

— Ouah ! C'est incroyable ce revirement, je n'en reviens pas. D'où vient ce miracle ?

— Il se pourrait que j'aie trouvé sur mon chemin une personne spéciale et que je sois perturbé de la voir occuper mes pensées jour et nuit. Je crois que nous avons besoin de temps tous les deux pour digérer ce qui se passe, mais ne me laisse pas tomber.

Qui aurait pu supposer que Gabriel était capable de supplier ? J'avoue que tout cela me remplit, malgré moi, de doutes.

— Pour te prouver mon sérieux, je vais patienter en espérant ton coup de fil ou tes SMS. Tu remarqueras que je n'impose rien, je m'améliore, se moque-t-il, un sourire dans la voix, avant de raccrocher.

Bêtement, je fixe mon mobile muet, alors qu'une sensation oubliée flotte dans mon estomac. Depuis un moment, je feins d'ignorer l'éléphant pourtant bien présent dans mon esprit.

. <1.2@3.fr>

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

# CHAPITRE 23

**Gabriel :**

*Saut dans le vide*

À l'autre bout de la ville, dans mon appartement cossu, je me sens comme en lévitation. Jusqu'à cet appel, j'aurais parié que Thomas ne donnerait pas suite. Une petite voix insistante ne cesse de ronronner à mon oreille que je commets une erreur, que je devrais laisser le jeune avocat à sa propre vie, surtout en sachant par où il est passé. Hautement impossible ! Mon besoin de lui est devenu viscéral. Je souhaite tout partager avec lui : ses journées, ses cafards, ses moments de rire, ses victoires. Néanmoins, mes pensées et mes doutes, pas plus que mes hypothèses n'arrivent à s'imbriquer dans le puzzle qui se dessine dans mon cerveau.

Avec étonnement, je constate une foule de petites choses. La première, jusqu'à maintenant, pour qu'un homme tombe dans mon lit, je n'ai jamais eu à fournir aucun effort. La deuxième, avec la promesse faite à Thomas, il me reste à renvoyer tout ce petit monde qui patiente pour obtenir mes faveurs. Je n'en ressens aucun pincement, comme si tout cela était logique.

Pourtant, ça ne va pas être simple. Certains vont aspirer à s'incruster, ne pas comprendre que je vire ma cuti pour me contenter d'un unique mâle. Surtout ce chieur de Paul, qui ne cache pas vraiment son désir d'occuper une certaine place liée au standing qui va avec.

Puisque j'y suis, mon introspection ne s'arrête pas à ça, car sans savoir pourquoi, elle me mène vers mes parents pour la première fois depuis longtemps. La haine est un sentiment trop fort, presque viscéral, je leur en veux énormément d'avoir fait passer leurs carrières, le qu'en-dira-t-on et l'argent, avant leur seul enfant.

Absorbés par ce besoin incessant de possessions, alors qu'une vie entière ne suffira pas à dépenser ce qu'ils détiennent, ils m'ont abandonné sans regret derrière eux, comme un déchet.

J'ai poussé sans amour, comme une herbe folle agitée par le vent, au milieu de toutes ces soirées où un gamin n'aurait pas dû se trouver. Ils ont pris le parti de me placer dans une pension privée, religieuse de surcroît, dès

mes huit ans, pension que je ne quittais pas, même pour les vacances scolaires. La plaie restera béante pour le restant de mes jours.

Face à ces méchants souvenirs qui reviennent façon boomerang, je grimace et frotte mon poing sur mon cœur, comme si une douleur forçait le passage d'une boîte fermée à double tour, dont on a jeté la clé.

Ce couple n'aurait pas dû mettre un enfant au monde, leurs choix, pleins d'a priori, ont irrévocablement achevé de nous séparer, mon père creusant un peu plus l'abîme en me tenant éloigné de ma mère.

Ma rage m'a toujours soutenu dans cette envie de les blesser, et ce, à la hauteur de la souffrance qu'ils m'ont imposée. C'est pour les provoquer que je me suis construit cette apparence de mauvais garçon, certain qu'ils ne loupent rien de mes frasques. Pensent-ils à moi parfois ? Que connaissent leurs amis de ce fils volage ? L'ont-ils seulement évoqué, ou ne le voient-ils qu'au travers des médias ? Le revers de la médaille, c'est qu'aujourd'hui, cette image me porte préjudice face à Thomas, mon beau brun.

En y réfléchissant, mon existence est vide de sens et me laisse insatisfait. Depuis des années, je fuis et interdis à quiconque de passer une certaine ligne. Je porte un masque, je me suis forgé une carapace si épaisse que personne, avant Thomas, n'a cherché à voir ce qu'elle renfermait. Et s'il était trop tard ? Quel être vais-je découvrir quand ce revêtement va tomber ? Pour la première fois, la trouille m'envahit.

Avec l'avocat, c'est un volcan en sommeil qui se met à cracher dans une éruption indomptable. Je n'ai qu'une certitude, ma vie peut devenir merveilleuse si Thomas et moi empruntons le même chemin. Dans mon esprit surnagent un flot d'émotions mêlé à des contradictions importantes.

Je souhaiterais noyer tout cela dans la vodka, mais sexe et boisson alcoolisée vont devoir rester avec l'ancien moi. Me cacher derrière mon petit doigt n'a jamais été mon genre, je vais devoir affronter mes peurs. Pour ne pas ruminer, je ne connais qu'une solution, me jeter à corps perdu dans la préparation de l'exposition à venir et terminer la sculpture du visage aimé.

AIMÉ ? Ouah ! Voilà que je découvre cet étrange sentiment qui me tombe sur le coin de la gueule et dont je ne sais que faire pour le moment.

.<1.2@3.fr>

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

# CHAPITRE 24

**Thomas :**

*Et si on y croyait ?*

Les jours passent, le monde entier prépare les fêtes de fin d'année. Les premiers flocons blanchissent les toits de la capitale et les rues, rendant la circulation difficile.

Entre mes partiels, j'ai réintégré une chambre d'hôpital, pour retirer le matériel installé suite à l'explosion. Cette fois, ma psyché n'était occupée que par l'appréhension de mon opération qui s'est déroulée sans souci. Je n'ai pas pensé un seul instant à ma carrière de flic avortée. Dans mon esprit, une unique idée s'est présentée, construire ma nouvelle vie et m'arranger pour que tout se passe au mieux.

Gaétan va me montrer quelques exercices à pratiquer dès que ce sera possible. Et même ça, ça ne me dérange pas.

Xavier m'a rendu visite avant qu'on m'emmène sur le billard et mon inquiétude pour lui se révèle grandissante. Bloqué dans cette chambre, je ne suis pas en état de lui filer une aide qui me paraît devenir urgente. Je l'ai trouvé amaigri, agité, pas très à notre discussion.

Un SMS fait tilter mon portable, mon visage s'éclaire à sa lecture et vire rouge pivoine. Ce n'est pas le premier, mais mon interlocuteur s'enhardit. Niveau sextos, je n'avais jamais osé.

*« Mon envie de te voir grandit de jour en jour, tout comme mon fantasme de sentir ta peau contre la mienne, ton sexe emplir ma main et le voir se déverser sur mes doigts. »*

Ces mots m'obligent à gigoter, perturbé par un inconfort croissant, mais qui me ravit.

*« Je ne vais pas te dire que je n'y pense pas non plus, mais la peur est présente. Je vais te faire un aveu... cette colonne vibrante s'élève dès que je m'imaginer avec toi et tout mon être devient brûlant. »*

Depuis que j'ai accepté Gabriel dans ma vie, nous nous téléphonons tous les jours, nos SMS durent jusqu'à tard dans la nuit. Je dois dire que, comme un adolescent, j'attends ses appels.



À ma grande surprise, nous avons des tas de goûts en commun. Nous aimons les vieux films des années cinquante, nos deux préférés restent les *Enfants du paradis* de Marcel Carné avec Jean-Louis Barrault et *Autant en emporte le vent* de Victor Fleming avec Clark Gable. Niveau musique, nous sommes fous de jazz.

Au fil des jours, nous nous découvrons. Mais au fond de moi, une question demeure, résonnant comme une boule de flipper : et si je me brûlais les ailes encore une fois ? J'ai des tas de questions et peu de réponses.

Comme il me l'a promis, il vient me rendre visite. Je suis fatigué, les restes de l'anesthésie de la veille font que je dors par périodes. À mon réveil, Gabriel est là, il attend patiemment assis dans le fauteuil, un livre d'art sur les genoux, ses cheveux blond cendré sagement tirés en arrière. Un sourire étire ses lèvres quand ses prunelles percutent les miennes.

Encore dans les brumes du sommeil, je le vois se lever et se pencher vers moi. Un baiser doux comme une aile de papillon atterrit sur ma bouche. Il glisse une main dans mes mèches pour l'accentuer. Son odeur envahit mes sens, mes yeux font une sorte de mise au point et je le fixe en souriant. De cette voix qui m'ensorcelle, il me demande, légèrement inquiet.

— Alors, mon beau dormeur, comment te sens-tu ? Ma journée d'hier m'a laissé comme un ours en cage, de te savoir au bloc. Je me voyais mal appeler ta frangine pour demander de tes nouvelles.

Tout en parlant, il tire le fauteuil plus près du lit et s'y installe, prenant mes doigts entre les siens pour les embrasser. De ma voix éraillée, je lui réponds, heureux de sa présence.

— Bonjour, toi, murmuré-je, un peu vaseux, les infirmières m'ont donné un antidouleur, mais tout s'est bien déroulé. D'après Gaétan, cela va nécessiter juste quelques séances.

— De bonnes nouvelles, du coup, tu penses garder ta canne ? questionne-t-il, en caressant ma joue de sa main libre, ses iris dans les miens.

J'en éprouve une douce chaleur, qui se diffuse en moi tout en déclenchant une litanie de frissons.

— Rien ne change à ce niveau, pourquoi ?

Une lueur de malice traverse ses yeux ardoise.

— Je te trouve sexy en diable avec, chuchote-t-il. Je te vois bien, vêtu juste d'un caleçon moulant et cette jolie petite chose à la main.

Il se lève et m'embrasse, jamais je n'ai connu une telle alchimie. Je me délecte de la saveur de sa langue dont je ne me lasse pas. Notre attirance crée des étincelles et au fil des jours semble se renforcer. Je le trouve captivant. Je garde les yeux fermés sous l'émotion qui m'assaille, lorsque je les ouvre, mon regard tombe sur ses prunelles ardoise qui contiennent un mélange d'assurance et d'incertitude. Lui comme moi, pour des considérations différentes, allons devoir parcourir un long chemin pour nous faire confiance.

— Gabriel, soufflé-je entre deux baisers, le corps bouillonnant.

Aucun homme n'a entraîné en moi ce raz-de-marée, ce besoin violent et plaisant, dangereux pour ma raison. Il s'éloigne doucement, tentant de reprendre le contrôle. Je me dois de reconnaître qu'il met en place tout ce qu'il m'a promis. Il a fait le ménage dans sa vie, même si quelques problèmes résistent à sa volonté.

— As-tu la moindre idée de l'effet que tu me provoques, questionne-t-il, cherchant toujours sa respiration ?

L'atmosphère se remplit d'une exaltation intense. Le désir entre nous éclate, brut. Je l'attire à nouveau vers moi et plaque ma bouche sur la sienne. Son corps recouvre le mien avec juste assez de prudence vis-à-vis de ma jambe sur ce lit d'hôpital pas vraiment fait pour ça. Mon cœur palpite, mes mains s'agrippent à ses hanches, le pressant un peu plus contre moi. Nos gémissements résonnent dans le silence de la chambre. Un feu violent brûle en nous. Ni lui ni moi ne nous soucions d'une possible entrée du personnel médical. Mes doigts vagabondent jusqu'à son érection qui force derrière sa braguette, lui arrachant un halètement.

Il est le premier à reprendre ses idées, maladroitement, il se relève.

— Tu es le diable incarné, lâche-t-il, la voix rauque, sous tes airs sages se cache un petit allumeur. On ne peut pas se conduire comme des bêtes ici. Mais tu ne perds rien pour attendre. Je dois te démontrer que ma queue ne mène pas mon cerveau, nous allons rester sur notre faim, mon chaton, dit-il, tout en se redressant. Je le vois se trémousser pour remettre en place discrètement ses attributs si alléchants.

Gabriel se montre responsable pour nous deux et prévenant. Il ne me pousse pas à plus et il s'ingénie à me donner la preuve de sa nouvelle attitude, ce que j'apprécie au-delà des mots. Puisqu'il désire s'amuser, je lui annonce un rien coquin que je sors le lendemain.

— Choueeettte, souffle-t-il rayonnant. Parlons d'autre chose, veux-tu ? Sinon on va tourner du x dans cette pièce. Par exemple, discutons des magasins qui brillent de mille feux avec toutes ces décorations. Tu vas voir, les Champs-Élysées sont noirs de monde. J'adore cette période des fêtes qui...

La sonnerie de mon portable l'interrompt, il l'attrape sur la table de nuit et me le tend. Je suis surpris face au nom qui s'affiche et je fronce les sourcils. Je me mets sur haut-parleur.

— Xavier, ça va ? Un souci ? Qu'est-ce qui se passe ?

Mon ami est en larmes, nous l'entendons renifler et sangloter sans réussir à piger le moindre mot.

— Calme-toi, s'il te plaît, je ne comprends pas ce que tu essaies de dire.

Un long gémissement étouffé et il reprend cette fois clairement.

— Tu avais raison, Thomas, on s'est engueulés. Il m'a giflé et quand j'ai demandé pourquoi il rentrait si tard... si tard, hoquette-t-il, il m'a mis un coup de poing dans la figure et jeté au sol. Tu veux bien venir, s'il te plaît. J'ai peur.

— Où es-tu ? Chez toi ou dans sa maison ? questionné-je inquiet, surprenant le regard noir de Gabriel.

— Dans mon appartement, lâche-t-il, alors que ses pleurs redoublent.

— Ferme ta porte et n'ouvre à personne, es-tu blessé ?

— J'ai mon œil gauche clos, je saigne des lèvres et j'ai peut-être une côte cassée, j'ai du mal à respirer. Viens vite.

— Quel salaud, ce connard ! Ne quitte pas, m'exprimé-je, tout en plaçant mon portable sur mon torse, sans pour autant tenir Xavier hors de notre conversation.

Gabriel ne me laisse pas le temps de dire quoi que ce soit. Il me sidère en me lançant.

— Dis-lui de préparer un sac, j'arrive ! Donne-moi son adresse, je vais m'occuper de lui, juste, explique-lui qui je suis, je ne tiens pas à lui faire peur.

Ce mec est incroyable. Au fil du temps, mes sentiments prennent de la profondeur, se transformant en quelque chose de bien plus fort que ce que j'avais prévu. Sans le quitter du regard, je me ressaisis.

— Xavier, mon pote, cesse de pleurer, ça va s'arranger. Je t'ai dit que j'avais rencontré quelqu'un, tu te souviens ? Comme je suis coincé sur mon lit d'hôpital, je vais te l'envoyer, il s'appelle Gabriel, ses cheveux sont

blond cendré et il est aussi grand que moi. Tu peux lui faire confiance. N'ouvre qu'à lui.

— Gabriel, comme l'ange ? renifle le pauvre Xavier, un peu plus calme.

— On va dire qu'il tente tout pour le devenir. Il va gérer, tu l'écoutes d'accord ?

— Tom... je l'aime, je suis totalement perdu.

— Apparemment, ce n'est pas son cas, on en parlera autant que tu veux quand on t'aura mis en sécurité.

— Je ne me souvenais pas pour ton opération, désolé. Avec les coups, j'ai oublié.

— Ne t'angoisse pas avec ça, tu as bien fait, je planifie tout avec Gabriel, ferme tes verrous et n'ouvre qu'à lui, répété-je. Si ton connard se pointe avant, appelle les flics. Bon, je raccroche, reste sage.

À peine mon portable fermé, je vois Gab s'agiter dans des allées et venues le long de mon lit.

— Vas-y, explique, s'énervé mon compagnon.

— Xavier est infirmier dans une maison de retraite et fréquente un architecte qui ne veut pas que les gens aient conscience de son homosexualité.

— Décidément, gronde mon mec.

— Comme tu dis, j'étais certain que cette merde arriverait, putain ! Xavier est un ami de Gaétan. Le temps que tu te rendes là-bas, je vais le prévenir de ce qui se passe.

— Tu connais le nom de ce connard ?

— Xavier n'a jamais voulu me le dire, on en reparle plus tard. Si tu pouvais te grouiller d'aller te rendre compte des dégâts et si tu peux, essaie de l'emmener porter plainte, le cabinet le représentera. Tiens, voilà son adresse.

— Si je rencontre ton paternel, comment je m'annonce ?

— Comme mon ami, réponds-je rougissant, les yeux baissés.

Quand je les relève, je vois un Gabriel, lèvres pincées et poings serrés.

— On n'a pas trop le temps pour discuter d'un truc aussi important maintenant, tenté-je timidement, notre histoire démarre tout juste. Ne m'en veux pas, mais je tiens à ce qu'on soit vraiment sûrs de nous. Allez, viens là, proféré-je en lui tendant les bras.

Il met un instant à bouger, me laissant croire qu'il va refuser mon geste d'apaisement. J'entends les rouages de son cerveau, il secoue la tête et un

sourire incertain étire ses lèvres.

— Je comprends, tu as raison, ne brûlons pas les étapes, admet-il, malgré tout dépit.

Ses grandes mains prennent mon visage en coupe pour m'embrasser, plongeant sa langue, profondément dans ma bouche. Je pige qu'il me fait passer un message, nous sommes ensemble sur cette histoire. Je romps notre baiser, me tortillant sous les draps et tentant de cacher cette proéminence bien voyante. Son regard capture le mien, il lèche ses lèvres gonflées, puis se penche à nouveau pour m'en donner un autre qui me laisse à bout de souffle alors qu'une tente révèle mon érection fière et droite.

Gabriel s'en rend compte et s'en amuse.

— Voilà, beau garçon, de quoi penser en mon absence, sourit-il aguicheur. Tu te doutes bien que nous n'allons pas en rester là. Je cours aider ton ami et crois-moi, son abruti n'a pas intérêt à se trouver dans les parages.

— Si tu souhaites que je te rende visite au parloir avec des oranges, ce serait mieux que tu attendes ma sortie *bad boy*. Allez, file et tiens-moi au courant.

Sur un clin d'œil, il part. Je tape les chiffres d'un numéro que je connais par cœur. Quand Gaétan m'entend lui narrer les mésaventures de Xavier, il lâche un flot d'injures et m'apprend qu'il se trouve coincé avec des patients à la clinique. Lorsque je lui annonce que Gabriel est parti porter secours à notre ami, il se fâche tout rouge, très énervé.

— Que vient fabriquer ce mec dans cette histoire ? Je croyais que tu devais te tenir éloigné de cette... cette...

— Gaétan ! grogné-je dans mon portable, je t'expliquerai, mais plus tard. Tu veux bien ?

— Je n'ai pas trop le choix, non seulement ça m'inquiète, mais tu te lances dans un truc hautement improbable... encore une fois, putain ! Tu vas trop vite.

— Je suis prudent et nous avons mis les choses au clair.

— Tu te sers de quel cerveau, mec ? On va devoir discuter sérieusement quand je vais passer demain. Si possible ne fait rien d'ici là que tu pourrais regretter.

— Promis.

Gaétan ne souhaite que mon bonheur, mais Gabriel et moi savons ce que nous faisons. Lui comme moi, sommes parfaitement conscients, qu'au

moindre écart, je filerai plus vite qu'une feuille dans le vent d'une bourrasque et que je ne lui donnerai pas de deuxième chance. Il comprend aussi que je refuse de me montrer à ses côtés lors de ses expositions, la publicité, très peu pour moi. Gabriel a beau jouer au fanfaron, il n'en mène pas large. À ma grande surprise, faire de la lèche ne lui plaît pas vraiment.

Lors de son dernier vernissage, des semaines plus tôt, ses œuvres se sont vendues comme des petits pains, j'aurais aimé en parler avec lui sauf que je rentrais au bloc.

Pour l'instant, les problèmes de Xavier m'inquiètent plus que tout le reste, me laissant sur des charbons ardents.

\*\*\*

Quand je réussis à revoir mon ami, lors de ma sortie, une semaine plus tard, il a le visage marqué, un œil au beurre noir, une côte cassée. Son moral est au plus bas.

Avec Gaétan, après un véritable combat, nous avons pu obtenir qu'il porte plainte contre son agresseur. Il s'est retrouvé avec un arrêt de travail de huit jours. Peu loquace sur le déroulé des faits, je suis arrivé à lui arracher son histoire. En gros, lorsqu'il a supplié son mec de sortir enfin du placard pour vivre leur amour au grand jour, ce fumier a pété un câble et tout a tourné au vinaigre.

Connaissant son ex par cœur, refusant aussi d'étaler ses malheurs, Xavier accepte l'idée de passer en médiation pénale, demande faite par le procureur, plutôt que de se retrouver devant un juge et un public.

Après avoir pinaillé, ce débile se montrerait désormais d'accord pour verser une somme d'argent à son ex à condition que Xavier retire ses accusations. Éventualité refusée par mon père, son avocat. La justice va donc faire son œuvre. J'espère qu'il va prendre cher. Il s'avère qu'un voisin s'est pointé à la police, de sa fenêtre il a filmé l'agression avec son portable, son témoignage plombe la défense de ce connard.

En attendant, mon ami n'est plus que l'ombre de lui-même et ce n'est pas tout de suite qu'il va envisager de penser à se mettre en couple, chat échaudé craint l'eau froide, assure le proverbe.

Et ô combien, je sais pour l'avoir vécu, qu'une séparation nous projette dans les abîmes de souffrances. Sans rien avoir demandé, on se sent comme le pire déchet de l'humanité et des questions tournent en boucle dans notre esprit à la recherche de supposées fautes que l'on aurait pu commettre.

J'aurais tant aimé lui éviter cette chute. Peut-être aurais-je dû l'avertir que sa relation n'était pas normale, mais il ne m'est jamais venu à l'esprit qu'il pourrait recevoir des coups. Sauf qu'à cette époque, il ne m'aurait pas écouté.

. <1.2@3.fr>

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

# CHAPITRE 25

**Thomas :**

*Des inquiétudes... des questions*

Les fêtes de fin d'année se déroulent dans une bonne ambiance. Xavier les passe avec nous. J'ai proposé à Gabriel de venir nous rejoindre, mais il trouve que c'est trop tôt. De plus, il profite de cette période pour donner un coup de main au SAMU social. Il pratique ce rituel depuis cinq ans en souvenir de sa courte traversée de vie sous les ponts. Même si son absence me pèse, je dois dire que j'admire ce côté altruiste. Encore une fois, il me surprend.

La nouvelle année me trouve plus serein. Mes derniers partiels se profilent pour la troisième semaine de janvier, en ce qui concerne ma soutenance, la date est fixée au 20 mai. Je m'investis à fond dans mon mémoire.

Tout irait parfaitement pour moi, sauf que ma sœur et Gaétan ne sont pas ravis de ma romance avec Gabriel. Ils demeurent persuadés que ce n'est pas parce que l'on dessine des traits noirs sur un âne que l'on fabrique un zèbre.

Pourtant, lui et moi y mettons du nôtre. Gabriel ne traîne plus avec sa cohorte de minets. Il reste tout son temps libre avec moi et se consacre à l'évolution de notre relation.

Remonté contre Apolline pour avoir interféré dans nos vies, je boude. Elle s'est rendue chez Gabriel dans mon dos pour lui passer un savon et lui demander de me quitter. Je sais qu'elle se tracasse, mais elle n'en avait pas le droit. Est-ce que moi je m'occupe de ses rapports avec mon kiné ? Qui dit qu'elle ne retournera pas, elle aussi, sauter de lit en lit ?

Tout cela s'ajoute à mon propre stress, car oui, pour être franc, le changement à trois cent soixante degrés de mon mec me semble trop beau. Forcément, je vais découvrir un os dans le potage avec la poisse que je traîne. Cette petite pensée sournoise s'incrute comme une épine dans mon esprit. Parfois, la peur d'aimer peut nous faire agir d'une façon tellement idiote.



Aujourd'hui, Gabriel m'a invité chez lui, j'ai accepté à condition de ne pas mettre les pieds dans son atelier, impossible de m'y résoudre, car je sais ce qu'il y a fait. Je ne cesse de penser à tous ceux qui s'y sont rendus pour une partie de jambes en l'air. Jamais, je n'arriverai à entrer dans cet endroit.

Pendant qu'il nous prépare un café, je laisse mon regard balayer les rues où les dernières neiges fondent, cédant la place à un paysage boueux. Terminé la féerie de la poudreuse immaculée, le ciel est bas, les gens pressés.

Un bras se faufile autour de ma taille, sans me retourner, je me plaque contre ce corps chaud, des lèvres courent sur mon cou et remontent mordiller mon lobe d'oreille. Une nuée de papillons se déchaîne dans mon estomac. J'inverse ma position et nos bouches se dévorent dans un baiser profond, ardent et insatiable qui me fait fondre. La langue de Gabriel taquine la mienne dans un ballet harmonieux. J'aspire sa lèvre inférieure, lui arrachant un grognement. Essoufflés, nous nous séparons à peine, restant front à front, sa poitrine se soulève rapidement. Ses doigts ne quittent pas ma gorge où mon pouls résonne contre eux, son pouce caresse ma peau frissonnante. Son regard capture le mien. Puis le monde disparaît dans un nouveau baiser. Nos gémissements retentissent : oublié les cafés, la discussion, tout est oublié sauf nous. Impossible de nous arrêter. Ses mains descendent à la limite du creux de mes hanches, m'obligeant à m'agripper à lui. Son membre dur frotte sur le mien, il soulève mon pull et se glisse jusqu'à mes tétons érigés et douloureux.

Dans l'urgence, il me fait lever les bras et me débarrasse du vêtement gênant. Ses prunelles sont emplies d'un désir brûlant, ses lèvres gonflées de nos baisers. Dans un mouvement brusque, il me ramène à lui, nous sommes soudés du torse au bassin. Nous cherchons plus de friction, les doigts tremblants, je le repousse légèrement pour déboutonner sa chemise et pour posséder un accès sans limites à sa peau. Gabriel accepte tout, je reprends sa bouche, je gémis, me noyant dans un flot ininterrompu de sensations. Sa main vagabonde et avec plus ou moins de force presse sur ma hampe dressée derrière mon jean.

Je suis comme une vague en pleine tempête, balayée par la marée montante de mon désir violent. Mon pouls se montre erratique, je m'accroche à lui pour ne pas tomber. Je veux plus. Nos pantalons étouffent nos érections. Tremblant, je descends nos fermetures et écarte tout ce tissu encombrant. Les puissantes mains de Gabriel s'incrument sous mes fesses et

me collent à lui. Nos peaux se touchant enfin, sa queue glisse contre la mienne alors que nos liquides nacrés se mêlent, notre respiration devient saccadée, nos corps oscillent.

Je sens les doigts de mon play-boy enserrer nos hampes et les faire coulisser sans difficulté, c'est presque trop pour moi. Nos coups de reins et le rythme s'harmonisent, puis tout évolue rapidement, je m'arque vers lui, la tête en arrière, bouche ouverte, la gorge sèche de râler, jusqu'à ce qu'un geyser opalisé et crémeux se répande entre nous mouillant nos mains et nos ventres.

Mon visage retombe sur l'épaule de Gabriel qui continue, dans un va-et-vient doux, de caresser nos sexes qui commencent à flétrir. J'attends que tout cesse de tourner autour de moi. Nous sommes tout collants, mais je m'en fous.

Ma jambe est douloureuse. Quand il s'écarte, je ressens un sentiment de perte. Si ceci est le miroir du nouveau Gabriel, je suis preneur sans aucune hésitation. Sa voix rauque percute mes réflexions salaces.

— Putain ! Génialissime ! Je te promets que je voulais seulement t'embrasser, mais comment te résister ? Admire-toi, le pantalon sur les chevilles plein de nos spermes mélangés, le regard flou. Tu vas bien ? Je n'ai pas pensé à te porter dans mon lit.

Je tente de retrouver une certaine cohérence au milieu de cette odeur de sexe.

— Il y a longtemps que je n'ai plus connu cette force qui nous pousse à jouir sur nos futals. Cela me plaît assez, avoué-je la figure fendue d'un sourire.

Gabriel remonte son pantalon et à ma grande surprise, me soulève dans ses bras pour me porter sur son lit, ce dont je lui suis reconnaissant. Je ne tiens plus sur mes jambes.

Soudain, comme un coup de canon, mon humeur se fige. Même si je constate une connexion forte entre nous, je ne réussis pas à surmonter cette peur irrationnelle de me tromper encore une fois. Mon partenaire sait comment abattre mes barrières, il remarque aussitôt mon air triste.

— Chéri, ôte-toi tout cela du crâne, mon passif est lourd, mais j'opère d'énormes efforts.

Je vois Gabriel frissonner et serrer les dents. Je lui demande ce qui lui traverse l'esprit.

— Je peux comprendre ton hésitation, mais bon sang ! Je n’ai effectué un tel revirement pour personne.

J’ai besoin d’être rassuré et de le rassurer aussi.

— Je le constate tous les jours et je t’en remercie, mon cerveau et mon cœur ne marchent pas forcément sur le même tempo.

Je sais que je le blesse et pour adoucir l’instant, je me love dans ses bras. Un ange passe dans la chambre. On s’installe correctement pour se mettre à l’aise, jusqu’à ce que Gabriel renoue le fil de notre conversation.

— Et si nous acceptions les choses comme elles viennent, sans prise de tête ? demande-t-il calmement. Un proverbe dit que la peur n’évite pas le danger. Alors, faisons table rase d’hier, comme si rien avant aujourd’hui n’avait existé.

— Je suis de cet avis, mais c’est plus fort que moi, je dois m’extraire de ce borborygme formé par mes souvenirs.

— On va réussir, tu vas voir, mais là, j’aimerais que l’on aille prendre une douche, si possible, ensemble. Tu veux bien ? On devrait mettre cette odeur en bouteille, on ferait fortune, sourit-il.

— Ta douche commune, c’est pour effectuer des économies d’eau ? demandé-je, malicieux.

— Entre autres, répond-il en m’entraînant avec lui, tout en tenant ma main.

Cette salle de bain est immense, rien que la cabine pourrait contenir trois ou quatre personnes. Deux vasques carrées lui font face, un banc occupe une partie du mur.

Gabriel allume les robinets, se tourne vers moi et finit de me déshabiller, ses doigts caressant chaque millimètre de peau. Je l’imite avec plaisir. Il se glisse sous le jet et m’attire à nouveau.

Nos bouches semblent aimantées, de baisers lents, en baisers gourmands, de grognements en halètements, je ne sais plus où nos corps commencent, où ils se séparent. Passant ma jambe fragile sur son articulation au niveau de son cou, installé à genoux, il m’engloutit dans une gorge profonde qui m’arrache un cri qui résonne dans la cabine. Mon charmeur m’offre un orgasme cataclysmique qui me laisse sans force, les yeux dans le vague et le cœur frappant contre ma cage thoracique, m’obligeant à m’accrocher à ses épaules. Ses prunelles me fixent pleines de désir, alors qu’il suce et titille mon gland encore un instant le nettoyant à coup de langue. Le regarder se délecter de mon sperme a été quelque chose d’incroyablement chaud.

Nous prenons enfin cette douche, chacun restant étonnamment sage et doux sous le jet. Gabriel me traite avec déférence, il m'enveloppe dans une immense serviette éponge et m'installe sur le banc. Mes yeux ne le quittent pas. De ses mains calleuses, en de lents mouvements, il masse mon genou blessé.

Alors que je m'apprête à le recouvrir, il dépose sur l'horrible cicatrice un baiser. Le voir si prévenant me surprend et c'est une chose que j'apprécie chez lui. Celui que je prenais pour un démon m'étonne de jour en jour. J'initie un nouveau baiser, je remonte le long de sa mâchoire, pour revenir sur sa bouche et sur son menton. Stupéfait, il me regarde intensément, m'attire sur son torse musclé, passe un bras sous mes genoux et m'emporte dans sa chambre pour me déposer sur son lit.

Son corps me recouvre et un brasier nous enflamme, une passion féroce qui déclenche en nous une ruée d'adrénaline. Mon cœur et mon esprit chancellent. Nos mouvements deviennent frénétiques. J'accepte ses lèvres, sa langue, ses doigts, m'empalant dessus, dépassé par mes sensations, je sursaute en sentant le froid du lubrifiant sur ma peau en feu. Dans l'urgence, je le fixe en train de dérouler un préservatif sur sa hampe dure. Il se glisse entre mes cuisses qu'il écarte, mon esprit se vide lorsque je devine son gland gainé se presser contre mon entrée frissonnante.

Littéralement, j'oublie de respirer alors que la longueur de son membre m'emplit pleinement. Il commence à onduler et se penche pour me voler un baiser, nos mains tentent de toucher tout l'épiderme à leur portée sans jamais rompre le contact. Je savoure l'étirement qu'il provoque, soudain, il tombe sur ma prostate en changeant d'angle, je lâche un cri guttural. Je m'agrippe pour ce voyage intense à ses larges épaules, alors qu'il me martèle dans un rythme soutenu, chacune de ses poussées entraîne une ruée d'excitation. Mes jambes se resserrent par instinct autour de son bassin.

Tout s'emballe, un orgasme communicatif nous fauche, sa tête part en arrière et ma jouissance éclabousse son torse, se perdant dans le duvet qui le couvre. Épuisé et encore dans les spasmes de plaisir, il s'écroule sur moi, mon sperme nous liant l'un à l'autre. Il s'enroule autour de mon corps flasque, soupire profondément et met sa main sur mon cœur erratique. Toujours dans cette position et souriants, nous laissons le sommeil nous emporter, oubliant ce monde qui tourne sans nous.

À notre réveil, une mauvaise surprise nous attend. En ouvrant la porte, le mot « salope » peint en rouge écarlate nous saute aux yeux.

— Merde ! Qui peut avoir écrit ça ?

Gabriel fusille les lettres du regard comme si à lui seul, par la pensée, il pouvait les effacer.

— Ce sale petit connard ! éructe-t-il.

Je ne comprends pas.

— Quel connard ?

— Cela ne peut venir que de ce petit fumier de Paul, il fait partie de ceux que j'ai renvoyés à leurs études et je crois qu'il cherche à se venger. Si je le chope, il va s'en souvenir.

Je me tais et pense à tous ces mecs qu'il a sautés, mes doutes augmentent quant à un avenir serein.

— Fais une photo, dis-je, ça pourra te servir de preuves.

Mon instinct d'avocat prend le dessus.

Une fois le cliché pris, nous retournons vers la cuisine nous équiper de brosses et de bassines, pour effacer l'inscription. Pendant notre nettoyage, je demeure turlupiné et je souhaiterais taire mon angoisse.

— Penses-tu qu'il peut aller plus loin ?

— Non, le gars a craché sa pastille, il ne reviendra pas m'affirme Gabriel, sûr de lui, contrairement à moi.

Aucun de nous ne se doute qu'il s'agit là, juste d'un début à bien des problèmes.

. <1.2@3.fr>

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

# CHAPITRE 26

**Thomas :**

*Un nuage gris au paradis*

De retour après notre sortie au restaurant, des heures plus tard, la sensation d'un poids sur moi, plus chaud que les feux de l'enfer me poussent à ouvrir les yeux, j'ai besoin d'un petit moment pour comprendre ce qui s'est passé et reprendre mes esprits.

Gabriel et moi avons fait l'amour comme des fous et à ma grande surprise, j'ai trouvé ces instants magiques. Oublié l'inscription sur la porte, là, je souhaiterais me lever pour pouvoir vider ma vessie qui menace d'exploser, sauf que si je bouge, je vais réveiller mon compagnon qui dort profondément.

Ma jambe me lance atrocement et ma canne est restée dans le salon. Alors que je cogite pour découvrir une manière de me sortir de ce lit, je sens que mon homme émerge lui aussi du sommeil.

Il plante ses yeux dans les miens et un sourire coquin étire sa bouche, mon poulx décolle quand ses doigts partent en balade. Ses lèvres fondent sur les miennes, nos langues se lancent dans une sarabande alors que ses grandes mains cherchent une prise sous mes fesses. Le baiser est dévastateur et nous laisse pantelants à bout de souffle.

— B'jour, articule-t-il, d'une voix rauque et épaisse.

Son soupir frôle mon oreille et me fait frissonner.

— Bonjour, toi aussi, murmuré-je en passant mes doigts dans ses mèches blondes, relevées en épi. Je t'en prie, dis-moi où se trouvent les toilettes, avant que je ne me fasse pipi dessus.

Gabriel éclate d'un rire tonitruant et caresse ma joue. Dans un mouvement ample, il étire son corps superbe dans cette nudité et se lève. Son départ me fait tressaillir de froid.

— Désolé chaton, de m'être étalé sur toi comme une couverture, je ne dors jamais avec personne.

Il avance une main secourable, il continue en se moquant gentiment. Son chaton m'écorche toujours autant les oreilles.

— Allez, lève-toi, je m'en voudrais de te voir choir au sol.

Je balance mes jambes hors du lit, m'assois et agrippe cette main brandie, alors qu'il m'attire à lui.

C'est une délivrance, quand je sors des W.-C., il me tend ma canne.

— Pour une prochaine fois, ce serait bien d'intervertir nos places, affirmé-je devant ses prunelles espiègles, me rendant compte de ce que je viens de lâcher.

— Je dois te confesser que je m'étais convaincu qu'une fois que je t'aurais eu dans mes draps, mon envie de toi s'envolerait. Je me suis lourdement trompé, ma faim n'est pas comblée, j'en veux encore.

Soudain, il semble s'apercevoir que je ne parais pas aller très bien.

— Tu n'aimes pas ce que je viens de t'avouer ?

— Nan, ce n'est pas ça, je ne sens plus mon genou.

Il me balance sur son épaule et tête en bas nous regagnons la chambre, je ne suis pas un poids plume, mais pour lui, ça a l'air naturel. En douceur, j'atterris sur le matelas. Nous balader à poil ne nous pose pas de problème.

— Est-ce que ça aiderait si je te massais l'articulation ?

— Je ne pensais pas dormir ici, du coup ma crème est restée dans ma table de nuit, réponds-je, mon bras en travers de mes yeux.

La douleur demeure lancinante, mais bien présente. Je serre les dents.

— On déniche de tout chez Gabriel, lance-t-il, j'ai fait pas mal de sport pendant un temps et il se trouve, monsieur l'avocat, que je détiens la pommade prescrite par le doc pour une entorse. Ne bouge pas, je reviens.

La sonnerie de mon portable résonne et m'oblige à retirer mon bras de mes yeux et à me lever, claudiquant et râlant, pour le récupérer sur la table basse du salon. Je suis en repos, qui m'appelle ? Xavier, peut-être. Je décroche alors qu'une voix trafiquée me balance des mots orduriers.

— Un seul mec ne te suffit pas, tu les veux tous, sale petite pute. Tout le monde va le savoir. Je vais te défoncer et poser une bombe sous ta bagnole. Ta tronche et ton cul vont faire le bonheur des réseaux.

La personne coupe l'appel, me laissant abasourdi, c'est quoi ce bordel ? Après Gabriel, c'est mon tour ? Mieux vaut que je garde ça pour moi, c'est certainement un cinglé. Pour le moment, j'ai trop mal pour m'y attarder. Je balance mon portable sur la table de nuit tout en le fixant, totalement perdu.

. <1.2@3.fr>

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)



# CHAPITRE 27

**Gabriel :**

*Si ce n'était qu'un mirage ?*

Pendant ce temps, debout devant l'armoire à pharmacie, je grimace, on se comporte comme un gentil petit couple. Je suis tombé sur la tête ou quoi ? Ça dépasse de loin ce que j'envisageais, je n'ai pas menti tout à l'heure. Oui, c'est excitant et doublement oui, c'est effrayant, mais suis-je capable de vivre ce qui se dessine sous mes yeux ? Et si c'était le signe du destin pour que, placé au pied du mur, j'accepte de changer de vie ? Je m'agite, nerveux, je me sais illogique. Comme chaque fois, je cherche quelque chose de mauvais dès que je ressens un sentiment trop parfait.

Je dois être cinglé. Une poussée de culpabilité m'envahit, l'angoisse monte en moi d'un cran. Cesse de réfléchir, me dis-je, trouvant enfin le fameux tube. Par mesure de sécurité, je vérifie la date de péremption, au moins, de ce côté tout va bien.

J'enfile mon vieux pantalon de survêtement et le rejoins à pas lents, gardant un instant pour me reprendre. Mon amant allongé en position fœtale sur le lit, les yeux fermés, garde les lèvres pincées sous la douleur, et frotte en cercles son articulation douloureuse. Je le dévore du regard, je maintiens que ce corps ferait un superbe modèle pour une sculpture. Je me secoue, chaque chose en son temps, le plus urgent à régler demeure ce massage.

— Est-ce normal que tu souffres autant ?

— Normal, je ne sais pas, cela ne s'est pas produit depuis mon opération. C'est vrai que je n'ai jamais eu à supporter un menhir sur moi toute une nuit.

Me voyant pâlir, mon compagnon se reprend.

— J'ai adoré chaque seconde, susurre-t-il.

Je sens mon cœur exécuter un triple salto, pour la première fois depuis le seul que je considère comme mon unique amour, je ressens puissance dix, des émotions incroyables. Décidément, c'est le jour des découvertes.

Perdu, je prends conscience de cette chape de plomb qui m'écrase, tout ça, c'est trop fort, trop vite.

Bon sang ! Pas question de réveiller le monstre qui dort dans un coin de mon esprit, bien trop dangereux. Je m'agenouille à côté de celui qui me retourne le cerveau et qui a revêtu un boxer pendant mon absence. Il a dû en chier.

Soudain, je remarque le téléphone de mon compagnon posé sur la table de chevet. Bizarre ! Je ne peux m'empêcher de me demander qui Thomas a appelé pendant que j'étais dans la salle de bain ? Tube en main, je m'approche du lit.

— Allez, dégage tes doigts et mets-toi sur le dos, je grogne en dévissant le bouchon pour récupérer une noisette de crème.

Je commence à malaxer l'articulation, surveillant la force de ma paluche tout en insistant sur la longue cicatrice en mouvements lents, jusqu'à sentir Thomas se détendre.

— C'est mieux ?

— Tu possèdes un vrai talent, tu devrais le faire prendre en compte par la sécu, tu réalises des miracles. De plus, t'avoir à genoux comme ça ne me déplaît pas. Où as-tu appris à masser de cette manière ?

— Je cours et je pratique la boxe amateur, alors je rencontre quelquefois des petits problèmes, ça m'est utile, tu vois.

— Avant mon pépin, j'ai participé au marathon de Paris et j'avais envisagé de m'inscrire pour le suivant... pas de bol !

Un silence lourd flotte sur ces derniers mots avant que Thomas ne reprenne.

— Bof ! Plus la peine d'y penser, ça ne se fera pas de toute manière.

— On t'a interdit tous les sports ? demandé-je doucement.

Douleur et regrets se mêlent dans ses paroles.

— Je peux nager, c'est déjà bien, mais rien qui ne risque de péter mon genou.

— Bonjour pour trouver une piscine où ne se pressent pas trop de baigneurs !

— Il y en a une chez mes parents, la maison date des années mille huit cent et quelques et le sous-sol permettait d'en creuser une. Si tu veux, tu peux venir la tester.

— Le paradis ! Un bassin rien que pour soi.

J'évite pourtant soigneusement de répondre à l'invitation de Thomas qui de son côté ne sait quoi en penser. Je vois bien qu'il ne pige pas trop bien

mon comportement depuis mon retour de la salle de bain. Je ne pense pas qu'il ait discuté de notre liaison avec sa famille.

— Voilà, chaton, comme neuf ! continué-je en me redressant sans le regarder.

Je pose la pommade sur la table de nuit, reviens vers lui alors que ses prunelles pleines de désir se fixent sur les miennes. Doucement, je me penche pour lui voler un baiser. Alors que je vais me relever, ses doigts s'accrochent à ma nuque et son autre main caresse ma joue pas rasée. Il semble inquiet. Ma voix crève le silence, sans savoir ce qui le provoque, je lâche dans un souffle.

— Je te promets de tout faire pour ne jamais t'occasionner de souffrances.

Cette assertion n'a rien à voir avec son genou. Je le sens s'éloigner, l'esprit ailleurs.

— Veux-tu que je te reconduise chez toi ? lui proposé-je, affecté.

— Si cela ne te dérange pas, oui, merci.

L'instant magique paraît avoir disparu et nous laisse chacun perdu dans nos pensées. Nos armures enfilées, nous quittons l'appartement. Je me demande avec angoisse si notre avenir est à l'image de ce moment. La nuit suivante, couché seul dans mon grand lit, je ne cesse de penser à ma relation avec Thomas. L'odeur de mon homme imprègne les draps et s'incruste dans mon cerveau. Je reste surpris de ce que je ressens pour lui, un réel mystère. Si je veux me montrer honnête, je cherche ce que j'attends vraiment de cette histoire. Je ne peux me l'expliquer, mais avec lui tout est différent, les sons, les couleurs, mes envies.

Je demeure sidéré de voir que contrairement à lui, je ne garde aucun souvenir de ceux que j'ai sautés, même pas sûr qu'en les croisant dans la rue, je les reconnaîtrais, c'est dire. Est-ce que je fais bien ? Ne suis-je pas en train de me fourvoyer ? Pourtant, Thomas est comme un aimant.

Dans l'instant, je trouve qu'enfin, tout se situe en bonne place, l'instant suivant, qu'il est temps de me barrer, car cette histoire n'a aucune chance d'aller plus loin. Mon cœur et mon cerveau se livrent un sacré duel, un peu comme si j'étais coincé entre le marteau et l'enclume. Pour me changer les idées, je repousse le drap et me lève d'un bond pour rejoindre mon atelier. Je me focalise sur la sculpture de mon petit ami. Je la peaufine, regrettant de ne pas réussir à rendre ce que ses yeux renvoient lorsqu'il me regarde pendant l'amour.

. <1.2@3.fr>

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

# CHAPITRE 28

**Thomas :**

*Mon shaker mental*

Sans savoir que Gabriel se perd en conjectures similaires, je me retrouve en pleine panique. Ce que je voulais éviter à tout prix me tombe dessus. Je suis amoureux de cet ours mal léché qu'est Gabriel. Il est un peu trop tard pour protéger mon cœur, de toute évidence. Est-ce qu'encore une fois, je risque indubitablement de souffrir ? Est-ce que je me précipite dans une histoire qui peut s'avérer un mauvais choix ? Mon passé flotte toujours en arrière-plan. Cela ne ressemble à rien de ce que j'ai déjà vécu. N'étant pas du genre à tourner autour du pot, je m'installe dans mon lit, où je m'agite depuis des heures. Je ressens le besoin impérieux de lui parler. Sans réfléchir plus, je tape son numéro surpris qu'il me réponde aussitôt.

— Je pensais justement à toi, lâche Gab de sa voix pénétrante.

— Comme quoi les grands esprits se rencontrent parfois ! Un tas de trucs tourbillonnent dans mon cerveau et j'ai ressenti une certaine urgence à venir en discuter avec toi.

Un blanc remplit l'espace, seules nos respirations résonnent, à son silence je le devine sur le qui-vive.

— Tu souhaites tout arrêter ? s'inquiète-t-il.

— J'avoue que pas mal de choses me tracassent, mais pas suffisamment pour ça, j'assume.

J'entends son souffle se relâcher, j'imagine bien les mains crispées de mon peintre, son cœur battre à un rythme effréné. Je remonte la couette sur mon corps, cette discussion m'angoisse.

— Tu penses que nous faisons fausse route, que ce n'est pas une bonne idée ? me lance-t-il, fébrile.

— Tu vas me trouver un peu crétin, soufflé-je, mais j'entends cette petite voix qui résonne dans un coin de ma tête et qui se montre certaine que je commets une erreur. Je risque de ne pas m'en relever cette fois. Même si tu ne le souhaites pas, tu peux me faire très mal ! Cela me semble si peu évident que tu puisses te satisfaire juste de moi. Et puis je...

— Chéri, me coupe-t-il, c'est logique que nous nous posions toutes ces questions. Toutefois, veux-tu bien m'écouter ? Quoi qu'il se passe, nous gérerons, regarde, tu viens vers moi pour parler de tes doutes. Rassure-toi, j'en ai aussi, mais, quelle que soit ma façon de les tourner dans mon esprit, la réponse est toujours la même, je refuse que l'on ne saisisse pas cette chance et que tu me quittes. Je ne pige pas la moitié de ce que je ressens. Ma petite voix, à moi, me dit que tout ça est fondamentalement important, je dois te voir, te toucher, te sentir pas seulement te mettre dans mon lit.

— C'est justement ça qui me déroute, le comprends-tu ?

— Bien sûr, mais personne ne m'attire autant que toi, crois-moi, j'en demeure sur le cul. C'est contraire aux principes que je me suis imposés tout au long de ma vie, du moins, jusqu'à présent.

— A-t-on une chance ? questionné-je soucieux.

Gabriel garde le silence. Je me doute qu'il tente de mettre ses idées en ordre. Il reprend, comme on se jette à l'eau.

— Je ne peux t'apporter aucune promesse, car ce serait mentir. Je te prie d'accepter ce que je mets sur la table, c'est déjà énorme pour moi. Crois-moi quand je te certifie que le maître-mot de cette histoire en éclosion demeure la franchise.

— Je veux bien te croire, mais j'ai une trouille bleue, d'enclencher une nouvelle relation sur des peut-être...

— Tu crois que ce n'est pas mon cas ? Mon monde vient de se renverser, mais on ne va pas se contenter, comme la plupart des gens de s'enfuir aux premiers coups de vent, on va exister et s'offrir une chance.

— Je présume que tu as raison, sauf que cette jalousie que je ressens face à ton passé fausse un rien les données de mon côté.

Ouille ! C'est sorti trop vite, je me fiche une claque imaginaire et essaie de me ressaisir.

Sur un ton froid et dur, la voix de Gabriel claque à mes oreilles

— C'est simple en fait, soit tu es d'accord pour tenter l'aventure, soit tu ne l'es pas, qui ne risque rien n'a rien, tu le sais, lance-t-il avant de couper notre conversation de manière brutale.

Interloqué, je ferme mon téléphone. Je le balance devant moi. Je pense que nous sommes tous les deux frustrés et troublés. Lui tout comme moi tenons à éviter de disséquer le nœud du problème dans sa totalité et de finir par tout rendre très compliqué.

. <1.2@3.fr>

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

# CHAPITRE 29

**Thomas :**

*Prise de conscience et décisions*

Le temps passe et peu à peu mes affaires envahissent l'espace du loft de mon petit ami. Nous tentons d'avancer sans rien précipiter. Nous visitons des expositions, nous partageons nos goûts pour le cinéma et certaines lectures. Gabriel m'emmène dans des restaurants où il sait ne pas être dérangé. Notre relation fragile ne supporterait pas certaines rencontres.

Pourtant, depuis quelques semaines de nouvelles menaces téléphoniques et des photos volées inondent mon portable et circulent sur ma page comme mon harceleur me l'avait prédit.

Si on n'y reconnaît pas vraiment mon petit copain, ce n'est pas mon cas. Je commence à flipper et j'envisage de faire appel à mon ancien commandant pour qu'il remonte ces appels anonymes. J'ai peur que ce soit Christophe qui cherche à se venger. Je refuse de mettre la police au courant et encore moins Gabriel. Je vis sur des braises. Je connais la musique, coups de fil, images volées, ensuite on passe à la vitesse supérieure, diffusion plus large, menace et chantage.

Et puis merde ! Je ne vais pas me laisser dépasser, je n'ai guère d'autres solutions. J'attrape mon téléphone et tape le numéro qui me revient en tête sans réfléchir plus avant. Dès que mon ex-supérieur décroche, je me lance.

— Mon commandant, bonjour... Ducruet, j'aurais besoin de votre aide.

Sans savoir quel est mon problème, sa riposte se fait claire et précise.

— Quels que soient vos impératifs, la réponse est oui.

Je lui confie alors tout sur les merdes qui s'accumulent depuis que je fréquente Gabriel. J'aimerais les régler sans lui en parler pour l'instant.

— Mon garçon, il n'y a pas trente-six solutions, soit c'est un de ces gars qui n'a pas apprécié de se faire virer pour vous laisser la place, soit c'est votre ex, qui cherche à se venger. Reste une troisième possibilité, un détraqué. Ne vous inquiétez de rien. Je prends cette affaire en main, à partir de cet instant, vous m'avertissez du moindre changement. Ce n'est pas normal, tout cela, surtout, soyez prudent. Merci d'avoir pensé à moi, je



regrette énormément ce qui vous est arrivé, nous en reparlerons devant un café et dès que j'ai du nouveau, je vous avertis.

Un peu rasséréné, je retourne vers celui qui envahit peu à peu ma vie, mon peintre.

Je suis étonné des efforts qu'il fournit pour que ça marche entre nous. Il n'évite pas de laisser son regard traîner sur de beaux garçons, mais sans que ça prête à confusion, Gabriel semble se contenter de moi. Au fil des jours, je suis tenté de croire que tout ira bien finalement, je cesse de me poser des questions et je finis par accepter tous ces petits bonheurs que nous vivons. Gabriel illumine mon existence et ça impacte mon comportement.

Me sentant bien dans mes baskets, mon mémoire avance et ma famille se plaint de ne plus me voir puisque je passe mon temps entre le cabinet et mon Gabriel que mes parents ne connaissent pas encore. Le moment venu, je le leur présenterai.

. <1.2@3.fr>

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

# CHAPITRE 30

**Gabriel :**

*Un pas en arrière*

Je râle sans discontinuer sur tout et rien, faisant fuir tout mon entourage. Non seulement mon portable ne cesse de recevoir des messages anonymes, mais Thomas n'a pas donné de nouvelles depuis que je l'ai raccompagné chez ses parents, à part un appel au cours duquel nous avons évoqué de nombreux sujets litigieux. Pour lui, certains d'entre eux sont encore difficiles à accepter et à verbaliser, entre autres, la confiance, un possible emménagement avec moi.

Dans un accès de colère, je jette au sol la sculpture de la sirène commandée par un riche homme d'affaires des Émirats. Elle gît à mes pieds en milliers de morceaux.

Pour une fois, je flippe, effrayé et furieux de ce que j'éprouve pour cet homme, terrorisé par cette sensation d'être prisonnier de fils invisibles. Notre dernière conversation flotte en permanence dans ma tête et me rend nerveux. Je n'ai aucune putain d'idée de comment ça marche entre deux personnes du même âge. Ma courte expérience avec mon Albin ne m'a pas préparé à cette tempête émotionnelle. Au point où j'en suis, je me demande si j'aimais Albin d'un amour aussi inconditionnel. Suis-je capable de vivre cette vie que souhaite Thomas ? Pour moi, même le mot sentiment prend une autre structure. Une angoisse persistante creuse un tunnel dans mon estomac, il me semble que je viens de m'enfermer dans une sorte de piège.

Deux voix se bousculent dans mon crâne. L'une répète à l'infini que je me goure, que je ne deviendrai jamais le mec que cherche Thomas et que là, il me faut effectuer un choix radical. L'autre m'assure que je suis capable d'ouvrir mon palpitant, ce truc qui ressemble plus à un fossile de l'ère glaciaire, si je m'en donne les moyens.

C'est alors que le destin m'envoie un signe, en la personne de ce petit merdeux de Paul, comme une réponse à tous mes doutes. Je regarde le jeune éphèbe qui tombe à pic. Encore une fois, je n'ai pas fermé ma porte à clé, si je pense à le faire pour mon appartement situé sur le même palier, ce n'est

pas le cas pour mon atelier. On va dire que sa présence va me servir de test. Enfin, je vais savoir.

— Salut, l'ange Gabriel, tu n'as pas l'air de te trouver dans un bon jour, si je me fie à l'état de ton atelier, lance l'effronté, les mains dans les poches de son slim d'une blancheur éclatante.

Son froc est si serré que je me demande comment sa circulation sanguine ne se trouve pas coupée. Entre ça et la chemise rayée rose et blanc largement ouverte sur ce magnifique poitrail, j'en conviens, pas besoin d'avoir fait les hautes écoles pour comprendre le pourquoi d'une telle tenue. Il est en chasse.

— Tu veux quoi, Paul ? Ce n'est vraiment pas l'moment, grogné-je, sans le quitter des yeux. Et puis entre ton mot mesquin sur ma lourde et tes coups de fil bidon, enclenché-je, c'est merdique, ne t'avise pas de recommencer ou je te casse en deux.

— C'est de cette manière que tu reçois un vieil ami ? Et de quoi parles-tu ? Je n'ai rien mis sur ta porte. Merde ! Pas plus que je ne t'ai laissé des messages, je préfère agir en face.

Il a l'air tellement ahuri que je pige assez vite que ce petit con dit la vérité. Son cerveau, du moins celui qui ne répond qu'au son des billets, est incapable de réfléchir plus loin, encore moins de faire des trucs pareils, il n'a pas le niveau. Si ce n'est pas lui, ça va être coton de chercher le fautif dans cet amas de frustrés.

Je n'ai rien dit à Thomas, il ne sait pas que je reçois tous ces ennuis en avalanche. Ma façon d'exister n'est pas celle d'un saint. Que pourrais-je lui dire ? Tiens, au fait, un de mes anciens plans cul se manifeste pour m'emmerder ? Je l'imagine prendre la nouvelle assez mal et ce serait logique. La vengeance est un puissant moteur et après mûre réflexion, la vérité nue est que je me suis servi de ces types pour mon amusement personnel, sans réfléchir au fait que je pouvais provoquer des dégâts chez eux.

Peut-être, pour certains, mon argent et ma notoriété ne sont pas importants, même si j'en doute, mais pas pour tous.

— J'étais de passage dans le coin, me répond le freluquet qui n'a pas froid aux yeux. Je me suis dit que tu serais peut-être partant pour que l'on se retrouve tous les deux dans notre endroit préféré. Nous nous entendions bien, alors rien ne nous empêche de recommencer à zéro, tente le gamin plein d'espoir.

Je suis loin d'imaginer ce que celui-ci a vraiment dans la tête. Lorsque je l'ai viré comme un malpropre, sans explications, Paul a juré à qui voulait l'entendre de tout mettre en œuvre pour me récupérer, j'en avais conscience à l'époque et sa présence ici me le prouve. Pour lui, non seulement je représente un vrai Dieu au pieu, mais je suis riche comme Crésus.

Je le fixe, s'approchant sans dire un mot, tout en tortillant son popotin. Je sens ses doigts fins courir sur mon torse sculpté, alors que son autre main vagabonde jusqu'à atteindre et passer la ceinture de mon survêtement. Je reste muet devant tant d'audace. Ce petit salaud de Paul sourit en voyant ma hampe répondre à ses caresses pour prendre une belle proportion. Putain ! je ne suis pas de bois. Je dois avouer que cette jolie pute a toujours su comment m'emmenner à ce point de non-retour. Comme un con, j'imaginais qu'avec Thomas dans ma vie, ma réaction serait moindre. Avec un grognement, je fonde sur sa bouche recouverte d'un rouge à lèvres cerise, celui que je préfère. Je le dévore à la manière d'un homme des cavernes, plaçant mes mains en coupe sous ses fesses rondes et fermes. Ses gémissements finissent par remplir mon atelier.

Je sais, Paul pense avoir accompli le plus dur, sauf que pour moi il s'agit d'un test, je veux seulement vérifier si ce qui se passe avec Thomas est réel, que mes sentiments sont à la hauteur de l'homme, que je ne me plante pas avec lui. Oui, c'est complètement tordu, mais dans tout mon être, c'est la danse de la joie. Le petit con, entre mes bras, ne déclenche aucun papillon dans mon ventre, pas de montée d'une envie quelconque, juste une lame de désir normale entre deux mecs s'embrassant. En fait, ce que je souhaite là, tout de suite, c'est que ce petit merdeux me lâche et foute le camp.

Si je réfléchissais avec le bon cerveau, mon avenir ne serait pas sur le point de voler en éclats pour cette vérification de merde, totalement inutile.

# CHAPITRE 31

**Thomas :**

*Tremblement de terre en approche*

Bêtement, j'ai toujours refusé de venir rejoindre mon amant sur son lieu de travail. Aujourd'hui, j'ignore l'ascenseur pour grimper l'escalier en sifflotant. Tout à ma surprise, j'imagine la tête de Gabriel quand il va m'ouvrir sa porte. Je souhaite renforcer notre relation et je vais lui proposer un week-end à Deauville. En cette saison, il y a peu de monde et c'est un cadre idyllique pour une déclaration aussi importante. Je vais lui dire que je l'aime et s'il est prêt, je le présenterai à mes parents qui commencent à se poser des questions. Enfin, ma vie est belle.

Arrivé sur le palier, je pousse la porte sans frapper et tout se fige devant le spectacle s'offrant à moi. Je me liquéfie, engourdi, un poids glacé tombe sur moi, la douleur liée au choc et à la stupeur crée un cocktail délétère et menace de m'étouffer. Mon esprit disjoncte, toutes mes certitudes se fracassent sur un mur d'incompréhension. Depuis quand me ment-il ?

Que fabrique-t-il avec ce minet qu'il embrasse goulûment ? Une lame chauffée à blanc s'enfonce dans mes tripes, rien ne semble pouvoir stopper ma chute. Un incendie de souffrance, de rage, enflamme tout mon être. Ma vie se résume à une unique constance : je tombe toujours sur des menteurs.

Gabriel vient à son tour de m'arracher le cœur. Il piétine ma confiance à peine retrouvée. J'hyperventile, ce connard égoïste ne peut penser qu'avec sa queue. Mon corps se disloque, je comprends que, contrairement à ce que je ressentais pour Christophe, ce n'était rien. LUI, je l'aime à en crever. Ce que je ressens là, ne serait pas plus intense que si on me grattait les côtes au chalumeau.

Perdus dans leur baiser, ils ne m'entendent même pas, leurs gémissements me déchirent. Le cœur au bord des lèvres, je recule, oubliant ma canne qui tape dans la plinthe, ma respiration coupée. Je ne saisis pas comment mes jambes me tiennent encore debout. Poussé par mon instinct de survie, ma seule pensée me hurle de quitter ce lieu avant de m'effondrer totalement. Je ne veux pas écouter ses mensonges. Putain ! J'aurais dû

accorder plus d'attention à mes doutes. Je me suis planté dans les grandes largeurs.

Cette saloperie de mensonge induit une sorte de trahison irréparable, il blesse, anéantit, laisse derrière lui une odeur fétide, provoque une acidité qui attaque l'estomac, le cœur et l'être tout entier. Il finit par tout salir et clignote en lettres de feu au néon de mon cerveau.

. <1.2@3.fr>

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

# CHAPITRE 32

**Thomas :**

*Apolline, des bras secourables*

Sans savoir comment, je me retrouve devant l'immeuble de ma sœur, dès qu'elle m'ouvre, je me laisse enfin couler. Entre deux sanglots, j'arrive à lui dire que c'est terminé tout en m'effondrant dans ses bras. L'image du couple, se frottant comme des bêtes en rut, s'étale derrière mes rétines. Je n'ai pas de doute sur comment ils vont finir la soirée et ça me tue. Apolline et Gaétan sont furieux.

— Ce putain d'enfoiré ! Je l'ai pourtant prévenu, hurle ma frangine. Tu peux me croire, il va se souvenir de moi.

— Je vais lui éclater la gueule, gronde mon kiné, les poings fermés. Bon, Thomas, tu vas m'écouter, tu vas quitter la capitale pour quelques jours, le temps de te reprendre. Je vais prévenir ma grand-mère en Bretagne.

Je n'entends plus rien, encore moins mon beau-frère discuter avec son aïeule, leur discussion me passe au-dessus de la tête. Ma gorge est douloureuse d'avoir trop pleuré, encore ! Un mal de crâne enserre mes tempes, je suis brisé, totalement anéanti, ballotté comme un fétu de paille dans la tempête. Cette souffrance est une torture. J'attire vraiment les mêmes spécimens. Putain ! J'y ai tellement cru. Un brouillard m'enveloppe.

Ma sœur me tient fort entre ses bras, plus doucement elle me parle.

— Ma sauterelle, c'est une bonne idée, pour ce soir, tu vas rester ici. Je vais te donner un truc pour dormir, demain il fera jour et on décidera, d'accord ?

Même si je suis incapable de penser correctement, une question me taraude : comment ai-je pu me montrer aussi con une nouvelle fois ?

Le matin suivant, mon réveil est affligeant. Je me lève dans un état pitoyable et rejoins la cuisine en titubant saoul de douleur. Je bois le calice jusqu'à la lie.

Ma frangine et son compagnon sont attablés devant un café, une valise bien visible posée contre le mur.

— Vous partez ? marmonné-je entre mes dents.

— Nous... non, toi, oui, ton mémoire terminé, je suis passée avertir les parents que tu avais besoin de repos. Ton train s'ébranle dans deux heures, gare Montparnasse.

— J'veux aller nulle part, j'veux juste mourir, rétorqué-je, inclinant ma tête dans le creux de mes bras pliés devant moi.

— Ben tu vas aller mourir en Bretagne, Lucie, la grand-mère de Gaétan, t'attend et désolée, tu n'as pas ton mot à dire.

En deux temps, trois mouvements, je me retrouve dans une rame de TGV.

. <1.2@3.fr>

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)



# CHAPITRE 33

**Gabriel :**

*Un silence angoissant, ouverture de la boîte de Pandore*

Depuis deux heures, je passe ma rage sur le nettoyage de mon atelier, celui-ci n'a jamais été aussi rutilant. Ce petit crétin de Paul s'attendait à quoi en venant agiter ses attributs sous mon nez, certainement pas à ce qui est arrivé.

Il est loin d'être un idiot, il me connaît, ou plutôt, il connaissait le peintre Métayer, pas celui que je suis devenu. Je l'ai rencontré alors qu'il vivait misérablement dans un studio pourri. J'ai fait comme un transfert et l'ai pris sous mon aile. Oh ! Au milieu de mes inquiétudes, il est tombé à point nommé.

Au moment où le gamin a enserré ma hampe levée, droite et raide, une pensée fugace pour un regard gris-vert et des cheveux noir corbeau ont traversé mon esprit enfumé. Il n'aurait plus manqué que Thomas arrive pile-poil à ce moment, un coup de bol qu'il refuse de venir à mon atelier. Mes chances de le garder, alors que j'ai tant ramé à lui jurer fidélité, se seraient dissoutes en moins de temps qu'un sucre dans une tasse de café.

Bon ! je m'en veux un peu d'avoir utilisé ce petit con pour savoir où j'étais. Même si j'ai réagi moyennement à ce foutu baiser, j'ai ressenti un petit quelque chose qui m'a fait me sentir abject.

Cela a suffi pour repousser le blondinet. Comme un coup de massue, la vérité s'est fait jour : j'aime le propriétaire de ce visage magnifique ! J'en suis resté sidéré, quel abruti ! Quel besoin de ce test débile pour comprendre ? Tout ce que j'ai accepté pour lui aurait dû me mettre sur la voie.

L'autre emmerdeur a profité de mon état d'hébétude pour revenir à la charge et me bouffer la bouche. Je revois sa surprise lorsque je l'ai rejeté sans ménagement.

— STOP ! C'est terminé.

— Hein ! Comment ça, terminé ? Tu es malade !

Le gamin, tout pâle, est demeuré, d'abord étonné puis très en colère. Le ton est monté.

— Qu'est-ce que tu ne piges pas, dans c'est terminé ? On arrête. C'est clos. Tu dégages. C'est plus clair pour toi ? Je sais ce que je veux et ce n'est certainement pas toi, même si nous nous sommes bien amusés. Rassure-toi, tu es un bon coup, tu finiras par trouver ton papa gâteau.

Paul ouvre la bouche pour répondre, mais je ne lui en donne pas l'occasion.

— Ne me prends pas pour un con, tu crois que je n'ai pas compris ton petit jeu ? C'est mal me connaître. Tu as les dents trop longues, garçon, ça risque de te porter préjudice.

— Tu veux ce mec moche comme un pou ? C'est ça ? a-t-il craché.

— Cela ne te regarde pas. Tu n'es rien. Fourre-toi dans le crâne que tu ne m'intéresses pas. Pas plus toi, que ceux qui t'ont précédé, si tu avais vu autre chose qu'un coffre-fort en moi, tu aurais saisi que nous n'étions ensemble que pour le cul.

— Je peux te certifier qu'il ne restera pas avec toi, tu finiras par le trouver ennuyeux et tu reviendras à tes vieux démons. Tu te prends pour qui ? Tu n'es pas mieux que moi, tu es une vraie salope, a-t-il hurlé.

— Mais Paul, c'est ce que tu es, regarde-toi dans une glace. Tu donnes ton cul en espérant te faire épouser et vivre aux crochets d'un mec riche, on appelle ça pute ou gigolo. Alors, je ne suis pas blanc blanc, mais je suis franc, les bases étaient claires dès le départ. Maintenant, tu sors d'ici et tu n'y remets jamais les pieds.

— Oh ! mais oui, je suis d'accord avec toi. Tu t'imagines quoi ? Bien sûr que ton fric m'a attiré, évidemment que j'avais calculé mon coup. Tu penses que je vais demeurer longtemps dans ce boui-boui où je crèche ? Tu ne t'es pas montré si difficile en me jetant dans ton pieu, tu y trouvais ton compte, non ? Je ne vais pas te regarder claquer ton fric sans en profiter, enfin je n'allais, car maintenant que tu as enfin trouvé un nouveau jouet à glisser dans tes draps, tu décides de me larguer comme une merde ! Tu crois au père Noël, mec. Ne t'imaginer pas que ça va se passer comme ça. Il va en dire quoi, quand il se rendra compte du connard que tu es. Tu t'estimes au-dessus de moi ? Eh bien, non ! tu es pire. Avec tout ce que j'ai enduré sans émettre le moindre reproche, je m'imaginais, au minimum, avoir le droit de devenir ton concubin, je le méritais, putain !

Avant que je réagisse, Paul saisi d'une rage folle a cassé tout ce qui lui tombait sous la main, en hurlant au point de s'en arracher les cordes vocales. Une chance pour moi, suite à ma dernière exposition, l'atelier ne contenait plus grand-chose et ma pièce maîtresse, le buste de Thomas, se trouvait bien à l'abri.

Je reprends pied dans la réalité et me montre satisfait de voir mon lieu de travail parfaitement rangé. Je gagne mon appartement pour attendre mon compagnon. Dans le silence de mon salon, la scène avec Paul repasse en boucle. Il me semble avoir omis un détail important. À un moment, j'ai cru percevoir un bruit étrange qui a traversé mon esprit perdu dans les brumes du désir.

Sans doute le craquement du bois des poutres qui travaillait.

Les heures déroulent le fil du temps, sans que mon doux donne de ses nouvelles. Chaque appel tombe sur sa boîte vocale, bon sang ! Que peut-il bien lui être arrivé ? Un accident ? Tout cela n'est pas normal, il ne me reste qu'à contacter la seule personne avec qui je me sens à l'aise, Xavier.

Depuis ce qu'il a vécu, le jeune homme et moi nous entendons bien, lui doit savoir ce qui se passe. Il décroche tout de suite.

— Salut, Gabriel, tu vas bien ?

— Pas vraiment. Désolé de te déranger, mais as-tu des nouvelles de Thomas ? Je n'arrive pas à le joindre.

— Vous vous êtes engueulés ? s'inquiète-t-il aussitôt.

— Pas du tout, il devait me retrouver et il n'est pas venu.

— Il ne t'a pas averti, c'est bizarre de sa part. Pourquoi n'appelles-tu pas sa sœur ?

— Elle ne m'apprécie pas beaucoup et ses menaces de me couper les couilles si je blesse son frère, n'arrange pas nos rencontres.

— Ce n'est pas le cas ? Enfin, je veux dire, tu n'as pas fait de mal à Thomas ?

— Ben non ! Je l'aime.

— Ouah ! Ça, c'est une belle nouvelle ! Finalement, tu reconnais tes sentiments pour lui ? Tu le lui as dit ?

— C'était prévu. Je voulais lui faire la surprise lors de notre prochaine rencontre, soufflé-je. Et toi, tu t'en sors ?

— Je fais face à quelques moments difficiles, mais toute l'aide apportée me permet d'avancer et j'apprécie. Pour Tom, ne te tracasse pas trop, son

mémoire l'a épuisé, il doit se reposer. Je sais qu'il tient à toi, tant que tu restes sur le bon chemin, aucune chance qu'il se fasse la malle.

— On se rappelle plus tard, il ne me reste plus qu'à aller voir le dragon. Je dois récupérer mon mec pour qu'il m'explique les raisons de son silence. Je suis loin d'envisager le cyclone qui se dirige sur moi.

. <1.2@3.fr>

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

# CHAPITRE 34

**Gabriel :**

*Effondrement*

Pour la première fois de ma vie, c'est un mec pas très sûr de lui qui se rend chez Apolline. Malgré la frousse qui m'étreint, je choisis d'avoir une discussion face à elle, persuadé que ça va tourner au vinaigre. Devant son accueil glacial, ça ne s'arrange pas. Elle pousse même la plaisanterie à me recevoir sur le paillason, lèvres pincées, bras croisés sur la poitrine, le regard farouche.

— Apparemment et de toute évidence, je dérange, je ne vais pas rester longtemps, je cherche à joindre Thomas et il ne répond pas.

— Tu ne manques vraiment pas d'air, articule-t-elle sourdement, me claquant la gifle du siècle.

Je demeure sidéré, alors que la jeune femme reprend encore plus en colère.

— Quel culot ! Après ce que tu lui as fait subir, tu oses te pointer ici. Tu es abject ! Il t'aime et toi... et toi, tu...

— Holà ! Doucement, c'est quoi ce cirque ? Je ne lui ai rien fait. Je ne comprends pas de quoi tu m'accuses.

Soudain, je vois le compagnon d'Apolline arriver derrière elle et poser une main sur son épaule. En furie, elle se tourne vers lui.

— Non, mais tu le crois ? Comment ça, tu ne saisis pas ? vocifère-t-elle se jetant toutes griffes dehors sur moi.

— Chérie, tu devrais te calmer, lance Gaétan tout en l'enfermant dans ses bras. Je m'en occupe, continue-t-il en la poussant à l'intérieur.

Le kiné tire la porte derrière lui et me fixe d'une façon pas très engageante.

— Je te jure que je ne sais pas quel crime j'ai commis, dis-moi juste que Thomas va bien, qu'il n'a pas eu d'accident.

Devant la tournure des événements, je tremble, je comprends bien qu'un truc pas bon du tout va me tomber sur la tête. Jamais je n'ai ressenti une telle peur. Mon cœur s'affole et me fait un mal de chien.

— Non, il n’a pas eu d’accident, mais il ne se trouve plus à Paris.

Sa réponse claque, éparpillant mes pensées à tout vent.

— Plus... plus à Paris ? questionné-je stupéfait, en vrac. Et pourquoi ? Que ? Où ? Comment ? Heu... il ne m’en a pas parlé, je ne comprends pas.

Je secoue la tête et ferme les yeux. Ce n’est pas bon tout ça, je pense terrifié, une catastrophe plane, elle rôde, rampe vers moi. C’est clair, je suis emporté sur une très mauvaise pente, sauf que je ne pige rien à rien.

— Tu n’as vraiment aucune idée de ce qui pourrait faire fuir Thomas ? demande l’homme scrutateur. Il souhaitait organiser une surprise hier, il s’est rendu à ton atelier, réfléchis, je suis sûr que tu vas finir par percuter.

Devant un Gaétan stupéfait, je me décompose à toute vitesse.

— Voilà, tu as saisi, il t’a croisé avec ton... minet, gronde-t-il, dégoûté. Tu savais qu’il était fragile, putain ! Le pire, c’est qu’il commençait à croire en votre histoire.

Merde ! je me laisse tomber au sol avec l’impression de percuter un train. Je tente de m’expliquer tout en sachant que c’est vain, comment pourrait-il entendre l’indéfendable ?

— Ce qu’il a vu n’a aucune importance. Enfin, je veux dire, ce n’était rien pour moi. Je jure qu’il ne s’est rien passé. Paul m’a juste embrassé, mais je l’ai viré, je t’en supplie, crois-moi.

— Pour Thomas, il s’agissait de beaucoup plus qu’un baiser, d’après lui vous aviez dépassé les préliminaires. Quand je pense qu’il venait te proposer de partir en week-end à Deauville, il avait choisi d’avancer. Tu n’imagines pas combien il a cogité pour passer au-delà de ses peurs. Il a carrément pété les plombs.

— S’il te plaît, dis-moi où il se trouve, je dois absolument lui expliquer, c’était une erreur.

Je n’ai pas conscience des larmes qui roulent sur mes joues. Jamais, je n’ai supplié de ma vie, mais si je ne parle pas à Thomas, mon existence est terminée. Je suis déjà passé par là, quand on est angoissé, la peur des épreuves à venir prend le dessus.

— Désolé, mais c’est non. Ton comportement est inqualifiable ! Pour moi, impossible de te faire à nouveau confiance. Mais comme je ne suis pas un connard, quand il ira un peu mieux, je lui dirai que tu es passé, la décision lui reviendra. C’est tout ce que je peux te promettre.

Un vertige me saisit, la peine m’engloutit, pour la première fois, je sais réellement que j’aime. Pour quelle raison ai-je choisi de tenter le diable ?

Putain ! Je mérite ce qui m'arrive. Je renvoie Thomas vers un enfer, cet enfer que je lui avais juré de ne pas lui faire traverser à nouveau. Dans un mélange de sanglots et de reniflements, j'essaie de justifier l'inexplicable à Gaétan, mes angoisses, mes doutes, ma nécessité de certitudes, l'abandon de mes parents, tout un amalgame dont il se fout royalement, je le vois.

— Jusqu'à aujourd'hui, je ne savais pas ce qu'aimer voulait dire, il a fallu que ce petit con me saute dessus pour m'apercevoir combien mes sentiments pour Thomas sont profonds. Maintenant, je n'ai plus peur.

— Il va avoir besoin de temps pour digérer, ça l'a démoli, tu vas devoir te montrer patient et encore, je ne te garantis rien. Si tu tiens à conserver tes bijoux de famille, évite ma femme, elle est très remontée contre toi, estime-toi heureux de n'avoir reçu qu'une gifle.

Gaétan garde le silence quelques minutes tout en me dévisageant.

— Pour résumer ta situation, dis-toi que si l'on ne se pose pas les bonnes questions, on a peu de chance de trouver les bonnes réponses. Tu t'es conduit comme un crétin. Qui monte un scénario aussi con ?

— Je voulais seulement être sûr de prendre la meilleure décision pour Thomas, je ne souhaitais pas le blesser. Je sais maintenant que c'était une erreur et tu as raison, je suis le pire branquignol de toute cette Terre.

— Te comprendre est difficile. Tu dois avoir l'esprit tordu pour aller embrasser un mec, JUSTE pour être certain que tu en aimes un autre. Je ne peux pas grand-chose pour toi, mec. Allez ! Salut.

Il me claque la porte au nez.

Je repars totalement foudroyé, pleurant sur moi, sur Thomas, sur notre histoire avortée. Je pourrais accuser le karma de se comporter comme une chienne avec moi, mais cette fois, je lui ai filé un sacré coup de main. Mon but est désormais, de me ressaisir, de récupérer l'amour de ma vie et de tout mettre en œuvre pour le garder.

Les jours suivants, rongé par la culpabilité, je vis sur pilote automatique. J'essaie de le joindre sans résultat, lui laissant des messages en mode empilage. Une unique question dérive dans ma cervelle, mon compagnon m'en veut trop pour les écouter, je n'ai pas de doute là-dessus, me pardonnera-t-il un jour ?

# CHAPITRE 35

**Thomas :**

*Un long chemin de réflexion*

Depuis dix jours, je me terre chez Lucie, la grand-mère de Gaétan. Cette femme vive et amusante me donne le temps de me reprendre, sans se montrer indiscrete.

Un rien têtue, elle a décidé de me faire visiter le phare de Roscoff, elle grimpe ses quatre-vingt-quinze marches avec l'allure d'une jeune fille, à peine essoufflée, contrairement à moi qui doit m'arrêter toutes les dix marches. J'arrive à bout de souffle à mon but et ma mauvaise humeur, due à mes difficultés face à cette ascension, s'envole, ça valait le coup d'en chier. La vue est splendide, elle a raison.

Après une nuit mouvementée, courbaturé, elle me traîne au château du Taureau, en baie de Morlaix, construit sur un îlot rocheux en pleine mer et seulement accessible en bateau. Je découvre que j'ai le mal de mer, ce qui l'amuse beaucoup. À notre retour, nous nous arrêtons au port pour acheter des crevettes et du lieu jaune auprès d'un de ses amis. Grâce à lui, j'apprends tout sur le poisson de sa capture jusqu'à mon assiette.

Ce travail ne se fait pas par hasard, il faut avoir la vocation et souvent il se pratique de père en fils, voire en fille désormais, même s'il y en a encore peu.

En nous promenant sur la plage, quasiment déserte en cette saison, je me laisse aller à lui raconter ce qui me ronge. Quelque chose en elle m'invite à me confier, dans ce lieu, d'où l'on peut monter sur un ferry et partir pour l'Angleterre ou l'Irlande. La température ne doit pas dépasser les dix, douze degrés et le vent vient en rafales de la mer très agitée. Voyant que je suis frigorifié, elle me sourit.

— Mon garçon, tu as du sang de navet dans les veines, ce temps est vivifiant. Rentrons avant que tu ne te transformes en glaçon.

Installé dans le salon devant un bon chocolat chaud agrémenté d'une pointe de cannelle, je pose mes mains en coupe autour de la tasse fumante pour les réchauffer. Lucie m'observe, incline son doux visage et son regard



se fait interrogateur alors que nous continuons la conversation entamée sur la plage.

— Penses-tu que tu pourrais un instant, te mettre à la place de ton Gabriel ? Si je t'ai bien écouté, jusqu'à aujourd'hui, il a mené une vie très libre, sans s'attacher à rien ni personne. Ne peux-tu pas envisager, que tout comme toi, il a pu se sentir effrayé par ces sentiments inconnus pour lui ? L'amour, on en parle, mais chacun le reçoit à sa façon. C'est loin d'être une prédiction, pourquoi doit-il se présenter et rentrer dans une case ?

Je hausse un sourcil interrogateur.

— Je sais, mais il a piétiné les miens, après Christophe, je ne peux le supporter. Il a jeté sans regret notre relation naissante aux orties. Chaque instant qui passe, c'est avec lui que je voudrais être, mais c'est plus fort que moi, cette foutue image demeure imprégnée sous mes paupières.

— Mon enfant, Christophe n'est pas Gabriel, tu les juges sans leur donner une chance, à l'un comme à l'autre. La vie est un livre, chaque matin, tu en écris une nouvelle page. Peut-être que tu devrais écouter les messages de ton peintre, qui sait, tu pourrais être surpris.

Elle me fixe et j'ai l'impression de louper un truc.

— Bon, mon grand âge m'oblige à t'abandonner pour un petit moment de repos. Ton esprit ne trouvera le répit que si tu lui en donnes l'opportunité.

Je l'entends pousser la porte de son antre. Je rejoins ma chambre, la tête à l'envers. Je prends mon portable resté sur la table de nuit, perplexe, le cœur battant la chamade, je le fais tourner entre mes doigts, suis-je vraiment comme le dit Lucie ? Je décide d'en finir et d'y prêter attention. J'écoute le premier.

— *Thomas, je ne sais pas où tu te trouves ni si tu vas écouter ce message. Tu me manques, tu n'imagines pas à quel point. Je veux tout t'expliquer, donne-moi une chance, s'il te plaît.*

Le deuxième est plus long, entendre sa voix me fait frissonner.

— *Chaton, je ne sais même pas si j'ai encore le droit de t'appeler ainsi, mais tu restes mon chaton à jamais. Je tiens à toi plus qu'à ma vie. Je ne sais pas comment te le démontrer, ce que tu as vu n'est en rien ce que tu crois ? Je t'en supplie, accepte de m'écouter, de me parler.*

Le troisième me fait sursauter, manifestement, Gabriel a bu et il pleure.

— *En peux plus... Faut... Veux te voir... chéri, ché important, chuis fou de toi... chuis un... connard... putain, je t'aime... reviens bébé*

*(reniflements) pas sans toi... veux mourir... (reniflements) promis... recommencerais plus.*

Je suis effondré, mais des serments, il en a déjà fait et ils n'ont pas été tenus, du moins le plus important. La preuve je l'ai eue sous les yeux, ça ne pouvait être plus clair. Lui redonner ma confiance serait une pure stupidité, la seule chose dont je suis assuré c'est que pour l'instant je refuse de le rencontrer. Je retomberais dans ses filets. Je redescends faire entendre les messages à Lucie. Peut-être réussira-t-elle à me faire avancer.

— Mon Dieu ! Cet homme est plein de remords et je lui accorde un certain crédit. Je pense que vous devez soigner vos plaies, mais ne laissez pas la douleur et la peur te dévorer. Tu dois lui donner une occasion de s'expliquer, l'écouter serait un bon début, tu ne crois pas ?

— Je suis tellement paumé. Si je l'autorise à revenir dans mon existence et qu'il me blesse à nouveau.

— Ce serait si simple d'avoir toutes les réponses, mais la vie est un parcours personnel. Il faut avancer au risque de se tromper, d'accepter de prendre des coups. Vous possédez vos démons tous les deux, toi, tu n'as pas réglé ton histoire avec ce Christophe, ce qu'entre parenthèses tu devrais envisager, quant à Gabriel, il se perd avec ces jeunes individus pour une raison bien précise dont nous n'avons pas toutes les clés. As-tu vraiment cherché à connaître son passé ? Inconsciemment, il cache peut-être encore des secrets dont il ne peut te parler.

Lucie me laisse le temps d'assimiler ce qu'elle vient de me dire. Elle pose sa main sur mon bras.

— Aucun être humain n'est parfait, sinon le monde serait d'une tristesse sans nom. C'est aussi ce qui fait la beauté des choses. Vous allez devoir avancer avec vos plaies et vos bosses, pardonner est parfois la seule solution, surtout si ça en vaut la peine. Crois-tu que ce soit le cas avec ce peintre ? Pose-toi les bonnes questions, souvent, c'est utile de ne pas se perdre dans le fouillis de son cerveau.

— Je ne sais plus... probablement... c'est si douloureux.

— Je vais me montrer plus précise, tes sentiments pour ce jeune homme sont-ils morts ? Peux-tu m'assurer droit dans les yeux que tu ne l'aimes plus ? Et ton Christophe, où se trouve-t-il dans cette équation ?

— Non, je ne peux pas certifier que mes sentiments pour Gabriel sont morts, c'est justement le problème, murmuré-je en baissant la tête.

— Tu sais ce qui te reste à faire. Tu dois prendre une décision, y réfléchir sérieusement. Allez, assez parlé de choses graves, souhaites-tu venir avec moi visiter le jardin exotique ?

— Pourquoi pas ? dis-je en essuyant mes larmes de mes poings, ça me changera les idées, ensuite je vous invite au restaurant.

— Une petite vieille avec un si beau garçon, ça va jaser, s’amuse-t-elle avec un clin d’œil. Jeune homme, prenez mon bras.

Lucie glousse comme une jeune fille qu’elle n’est plus, me montrant un côté espiègle. Ses yeux trahissent un certain amusement.

Ce moment de répit est le bienvenu. Ce minuscule bout de femme m’autorise à déposer mon fardeau dans sa vie. Du peu qu’elle m’a expliqué, elle s’est mariée jeune avec son unique grand amour, un pêcheur, disparu en mer alors qu’elle attendait leur enfant, personne ne l’a remplacé.

. <1.2@3.fr>

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

# CHAPITRE 36

**Gabriel :**

*Envisager le pire*

Sans aucun moyen de savoir où Thomas s'est réfugié, je perds le peu de raison qu'il me reste. Je retourne sur notre jeune passé, je hante les lieux où nous sommes allés. Chaque appel me renvoie sur la messagerie, où une bande-son, à la voix anonyme, me nargue en me répétant que la boîte vocale de mon correspondant est saturée. De rage, je balance cet appareil de malheur contre le mur, me foutant qu'il termine en miettes, en larmes, je m'écroule sur mon lit.

Pas besoin de bac plus deux pour savoir que ma chance s'est envolée. La vérité la plus douloureuse que j'intègre à mon esprit fatigué : l'amour de ma vie ne me pardonnera jamais. Cette fois, pas de retour en arrière pour moi. J'ai trop joué avec le feu.

Je ne peux pas lui en vouloir, Thomas a été clair dès le début de notre relation, au moindre écart, il prendrait la tangente, ben voilà ! C'est le cas.

Putain ! Pourquoi n'ai-je pas accepté de croire que ma vie prenait enfin un bon chemin ? Pourquoi ai-je eu besoin de me poser autant de questions ? Et ce petit connard de Paul a trouvé la faille, j'aurais dû le repousser. Dire que je croyais que ce petit crétin possédait le Q.I. d'un poisson mort ! Encore une erreur.

Évidemment, que tous ces sentiments inconnus m'ont foutu la frousse, mais il a fallu cet électrochoc pour piger que Thomas, en étant avec moi, me rend vivant et plus fort. Avancer sans lui ne mène à rien. Être le grand Métayer ne comblera pas la plaie béante de mon cœur.

Thomas m'a fait confiance, en plaçant sa vie entre mes mains et moi, Gabriel Métayer de Saint-Estève, j'ai piétiné la seule belle chose arrivée dans ma réalité de merde, la plus importante. Je me suis imaginé plus malin, mais voilà, maintenant il ne me reste plus que mes yeux pour pleurer. Tout n'est plus que répétition dans ma tête.

La douleur rampe insidieusement dans mes veines, lentement comme le serpent du jardin d'Éden. Je ne peux blâmer personne d'autre que moi.

Pourquoi mes propres peurs ont-elles pris le dessus ? Au point que l'homme que j'aime se soit éloigné de ma petite personne, le pire, c'est que je sais que si je m'étais livré à Thomas, celui-ci m'aurait écouté.

Un rugissement de bête blessée rebondit sur tous les murs de mon loft. Depuis des jours, je trouve que me noyer dans l'alcool est la meilleure idée de ce siècle de merde. Je ne m'inquiète pas non plus des menaces que je reçois en continu et qui me promettent chagrin, désespoir, anéantissement. Pfff !!! ils peuvent même venir me tuer, je suis au fond du trou, ils me rendraient service. Je vide les bouteilles au goulot et quitte mon pieu seulement pour aller me ravitailler dans le bar de mon salon, au risque de me rompre le cou. Je ne manquerai à personne. Je souhaite juste m'anesthésier, la boisson roule dans mes veines, tuant peu à peu toutes pensées cohérentes, toutes douleurs.

Ma chambre pue la mort, mon lit ressemble à un champ de bataille, les odeurs de liquide imprègnent et poissent les draps. Cet état comateux me convient parfaitement, il tient mes démons éloignés, au moins je vais réussir ma sortie. J'en suis au point que je n'entends même pas une clé tourner dans la serrure.

# CHAPITRE 37

**Apolline :**

*Une mauvaise surprise*

Après avoir attendu des heures que Gabriel se pointe à notre rendez-vous pour une interview avec la journaliste du mensuel *Les arts contemporains*, j'arrive chez lui exaspérée et prête à lui remonter les bretelles. J'ai dû mentir et en fixer un nouveau. L'éditorialiste me l'a accordé du bout des lèvres. Ce crétin va me payer cet affront.

Depuis qu'il a abandonné Thomas, je me montre enragée envers lui, et j'envisage purement et simplement de ne plus le produire. Au vu de son comportement, je trouverai facilement à le renvoyer auprès de ses courtisans tout juste majeurs. Le fait qu'il n'ait pas répondu à mon coup de sonnette m'agace et mes coups de poing sur la porte n'ont pas inquiété ce malotru. Pourtant, je sais qu'il est là, sa voiture est garée en bas, vissée sur place par un sabot et un tas d'amendes glissées sous l'essuie-glace du pare-brise.

Je débute par l'atelier, qui n'est pas fermé, devant le saccage, je commence à flipper. Y a-t-il eu un cambriolage ? Un peu secouée, je ressors de celui-ci et j'utilise mon double pour pénétrer dans l'appartement. Si ce triple idiot est au pieu avec un de ses connards, je risque de finir ma vie en prison pour meurtre, car je vais le tuer de mes propres mains, comme ça plus de problèmes.

Le silence lourd des lieux me surprend, mon regard balaie l'espace, mon cœur s'affole, que se passe-t-il ici ?

— Gabriel, vociféré-je sans bouger, ramène tes fesses, putain ! Pas la peine de te terrorer avec ton plan cul, si c'est le cas, je te fabrique un cache-col pour l'hiver avec ta maudite queue. Je sature avec tes conneries, tu peux m'expliquer pourquoi en pleine journée tes volets sont encore fermés ? Un conseil, tu devrais en profiter pour aérer, ça schlingue !

Pas rassurée, j'avance pas à pas, à travers l'appartement et ouvre les persiennes. La lumière tombe sur un véritable capharnaüm qui me laisse

abasourdie, la vaisselle, les meubles, tout est brisé, les morceaux jonchent le sol. Il y a du verre partout et ses derniers tableaux sont lacérés au couteau.

Un seul semble avoir échappé à la folie du peintre. Je m'en approche, lentement, sans savoir à quoi m'attendre. Je le retourne et mon cœur marque un arrêt lorsque je découvre les traits de mon frère. Gabriel y inscrit tous ses sentiments pour Thomas, se mettant totalement à nu.

Mon Dieu ! me suis-je fourvoyée ? Dit-il vrai quand il assure ressentir de l'amour pour lui ?

Bizarre que l'homme ne soit pas venu à ma rencontre avec tout le bruit que j'ai fait. Un malaise m'étreint, je me déplace vers l'unique pièce que je n'ai pas encore visitée, la peur au ventre. D'une main tremblante, je tourne la poignée. Une odeur pestilentielle m'oblige à me pincer le nez. À tâtons, je me dirige vers la fenêtre, butant sur des bouteilles et manquant me casser la figure. Face au jour, je me retourne lentement. Un cri m'échappe devant le spectacle qui s'offre à moi. Gabriel est bien chez lui, seul et très, très mal en point.

En position fœtale, sa poitrine se soulève à peine, il est sale, pas rasé, ce qui ressemble à du vomi sèche sur ses joues. Mon regard passe du corps aux récipients et je reste effarée devant leur nombre.

C'est lorsque maladroitement je tente de le réveiller que je remarque le liquide rouge qui imbibe les draps. Dans l'urgence, j'appelle Gaétan sans oser le toucher plus. Pourquoi y a-t-il tant de sang ?

— Chéri, tu peux venir en quatrième vitesse chez Gabriel, je crois qu'on a un mégasouci. Il a bu, et pas qu'un peu, je ne réussis pas à le sortir du sommeil. Il est allongé dans une mare d'hémoglobine.

— Bordel ! Qu'est-ce qu'il a encore inventé cet abruti ? Ne bouge pas, j'arrive, ça tombe bien, je ne suis pas loin.

Je reste dans ce lourd silence, impuissante.

# CHAPITRE 38

**Gaétan :**

*Un ange de miséricorde pour un ange déchu*

Je n'ai même pas poussé la porte, que je me trouve nez à nez avec ma douce moitié comme je ne l'ai jamais vue depuis que nous sommes ensemble : en totale panique, ce qui ne me rassure pas.

— Vite, il est sur son lit et...

Face à l'individu d'une quarantaine d'années qui m'accompagne, elle me lance une question muette.

— J'ai sollicité l'aide de Nathan. Je lui ai demandé de bien vouloir venir avec moi, c'est un ami sûr et un médecin du SAMU. Il est ici à titre privé, son aide nous sera précieuse.

En pénétrant dans la pièce, nous remarquons l'état des lieux.

— Ouch ! Il y a eu une tornade ? Putain ! ça pue. Il s'est passé quoi ? Doit-on avertir la police ? demande Nathan.

Apolline fixe mon ami et embraye sur, « LE » sujet.

— Pas la peine, c'est une longue histoire, pour faire court, Gabriel sortait avec mon frère, il l'a trompé, fin de l'histoire. De toute façon, il semblait s'en foutre comme de sa première chemise, s'énerve ma compagne.

Bon ! Là, elle y va peut-être un peu fort, il ne s'en foutait pas tant que ça. Je vois Nathan pincer des lèvres, il ne juge que très rarement les événements qu'il rencontre chaque jour. Il objecte pourtant froidement, en désignant l'état des lieux.

— Si j'en crois tout ça, je ne pense pas, vous supputez toujours aussi vite ? questionne-t-il en enfilant une paire de gants.

Apolline demeure médusée un quart de seconde.

— Bon ! Peut-être un peu, en attendant, je ne sais pas ce qu'il a fichu, venez, le pire, c'est par là, lance-t-elle.

Tous les trois, nous pénétrons dans ce qui ressemble à une zone sinistrée en temps de guerre. Nathan, sans un regard pour Apolline, pose sa mallette au sol près du lit, rien n'a résisté au cyclone Gabriel. Toujours dans des



gestes mesurés, il se penche sur le peintre qui n'a toujours pas bougé, soulève ses paupières et prend son pouls.

— Il est fin bourré. Gaétan, aide-moi à le déplacer que je voie d'où provient tout ce sang, mais avant nous devons nous débarrasser de ces tessons.

Apolline repousse prudemment, à l'aide d'un pied de la table de nuit retrouvé au sol, le plus de fragments possible. En douceur, Gabriel est retourné sur le dos.

— Il pèse son poids le bonhomme, oh, merde ! Il s'est ouvert le poignet avec un morceau de verre.

— Il a commis ça volontairement ? demandé-je effaré, alors que ma dulcinée étouffe un léger cri dans sa main.

— Cela, je ne peux pas le dire, affirme le médecin en continuant son examen méticuleusement, vous le connaissez mieux que moi. Les nerfs ne paraissent pas touchés, mais il y est allé de bon cœur.

Tenant l'articulation de Gabriel, il s'adresse à moi.

— Tu peux me passer une pince, je dois ôter les bouts fichés dans sa peau. Il ne s'est pas loupé, c'est le moins que je puisse dire, par contre, ça me semble trop net pour être accidentel.

— Vas-tu avoir besoin de l'aide des secours ? ajouté-je.

Je tourne mon regard vers Apolline qui secoue la tête.

— Déjà qu'il se retrouve souvent à la une, si nous les appelons, les journaux vont en faire leurs choux gras, croyez-moi, ce n'est pas la peine de greffer une tentative de suicide à la liste. Mais, s'il s'avère qu'il n'y a pas d'autre choix, n'hésitez pas, articule-t-elle le teint vert-de-gris, la voix blanche.

— Je pense pouvoir me débrouiller, je vais commencer par recoudre son poignet et effectuer une piqûre antitétanique. Après ça, Gaétan, tu vas m'aider à le désaper, je dois vérifier qu'il n'est pas blessé ailleurs à cause des bouts de verre. Une chance pour nous, l'alcool l'a insensibilisé. On dirait une barrique de whisky.

L'urgentiste travaille vite et bien, dans un calme olympien, contrairement à Apolline qui, je le sens de ma place, s'en veut d'avoir abandonné Gabriel, tout à sa rage contre lui. Le doc a-t-il raison de penser que nous avons établi notre jugement trop rapidement ? Quand il est question de son frère, ma compagne perd toute objectivité, je dois en convenir.

Nathan désinfecte les berges de la plaie. Il presse une compresse sur l'entaille du poignet pour faire cesser le reste de saignement, puis, tout en rapprochant les bords, pose douze points de suture. Gabriel est toujours dans les vapes, alors que le doc recouvre la blessure d'un pansement stérile. Après vérification, les autres coupures nécessitent juste un nettoyage avec un antiseptique.

— J'aurais besoin d'un sac plastique pour protéger le bandage, ensuite on va le passer sous la douche. Apolline, puis-je vous demander de nous préparer un café très fort, une verseuse pleine, s'il vous plaît.

Je la regarde se diriger vers la cuisine étrangement épargnée. Transporter ce poids mort dans la salle de bain nous a laissés essoufflés, Gabriel, le regard vitreux, finit par reprendre connaissance sous le contact de l'eau gelée. Ses hurlements cessent devant notre mutisme. Nous ne sommes pas trop de deux pour l'y maintenir.

Calmé, il se laisse essuyer par Nathan comme une poupée de chiffon. Se trouver nu devant nous ne le fait pas tiquer. Je lui tends un caleçon à enfiler. L'eau glaciale, si elle l'a ramené avec nous dans sa dure réalité, le laisse transi de froid. Il paraît très loin de nous. Nous lui posons une couverture sur les épaules et le poussons gentiment vers la cuisine. Il s'avachit sur une chaise, ses yeux sont injectés de sang et cernés. Il se trouve dans un état lamentable et ressemble à un panda. Je regarde Apolline déposer la première tasse de café devant lui. Peu à peu le récipient se vide.

Les mains de Gabriel, autour de la énième chope de breuvage noir, tremblent, laissant échapper des gouttes du liquide sur le sol. Il garde la tête baissée, d'une voix rauque, que nous ne lui avons jamais entendue, il grogne.

— Si vous insistez encore pour que j'avale une tasse de cette merde, je vais dégueuler.

Je me suis retenue jusque là, mais je finis par exploser, blessé ou pas, tentative de suicide ou pas, merde à la fin !

— Qu'est-ce qui t'a pris de te mettre minable à ce point ? Une tentative de suicide ! Tu n'as pas trouvé mieux pour nous faire chier ? Regarde-moi ce chaos ! Putain !

— Gaétan, s'il te plaît, objecte le médecin, une main levée. Monsieur, si votre amie n'était pas venue, c'était la catastrophe. J'aimerais savoir si c'est un accident, ou une tentative de...

— Qu'est-ce que ça peut foutre ? Et ce n'est pas mon amie, bougonne Gabriel, lorgnant vers ma compagne un regard noir. Vous auriez dû m'abandonner aux oubliettes. Personne ne me connaît et pourtant ils me jugent tous, assène-t-il, tête toujours baissée, crever était une bonne solution.

Apolline et moi nous regardons ébahis, aucun de nous n'a cherché à voir ce qui se passait dans l'existence du peintre. On est restés sur le mal qu'il faisait à Thomas, voilà le résultat.

— Je n'en ai pas le droit, de vous laisser crever, comme vous dites, réplique Nathan d'une voix égale. Votre blessure a nécessité des points de suture et je vous ai administré un vaccin antitétanique. Vous devrez changer de pansement tous les jours, les fils vont se désagréger au fil du temps. Avez-vous des questions ?

Le toubib attend une réponse, un signe que Gabriel a compris. Il n'obtient qu'un vague grognement. Il continue malgré tout, peu touché par ce comportement.

— Je vous conseille de voir un psychologue aussi, personne n'arrive à ces extrémités sans de bonnes raisons. Je vous donne le nom d'un confrère et j'espère que vous prendrez rendez-vous. Vous avez frôlé le coma éthylique. Si vous ressentez une douleur ou que vous avez de la fièvre, Gaétan sait où me trouver.

Le peintre regarde Nathan.

— Churchill a dit en 40 « Si tu traverses l'enfer, ne t'arrête pas. » JE traverse cet enfer, par MA faute, j'ai perdu l'homme que j'aime, rien ne peut changer cela. J'ai complètement salopé une relation merveilleuse. Il m'avait averti. Sans lui, je suis fini, la lumière devient ombre, plus rien n'a d'intérêt, continue Gabriel d'une voix monocorde.

Son menton retombe sur sa poitrine alors que ses cheveux mouillés cachent son visage pâle.

Le regard gêné d'Apolline passe de moi à Nathan, comme pour quémander de l'aide, puis revient sur le peintre, ses mots nous secouent profondément.

— Gabriel, tu penses réellement tout ça ? Tu ne cesses de répéter que tu l'aimes, mais tu l'as cruellement blessé. Désolée, mais je n'envisage pas que Thomas puisse te suffire, tes antécédents me hurlent que non. Dis-moi si je me plante, j'ai besoin de l'entendre. Si c'est le cas, je te présente mes excuses pour mon comportement.

Je regarde Gabriel, toujours enroulé dans sa couverture, il est déjà K-O., alors il ne se retient plus et finit par avouer ses sentiments.

— Si Thomas me laisse une chance, s'il veut bien à nouveau de moi dans sa vie, je n'aurai pas assez de la mienne pour lui demander pardon et ne garder que lui. Mon unique but sera de le rendre heureux, souffle-t-il tendu, mais plein d'espoir sans quitter le regard de ma compagne.

— Je ne sais pas si je peux t'accorder ma confiance, tu vis de cette façon depuis que je te connais, insiste-t-elle, grave. C'est vrai, je n'avais pas imaginé non plus que tu te ferais du mal. On croit toujours connaître les gens.

Je la vois hésiter, danser d'une jambe sur l'autre, indécise, sur un mouvement de tête de ma part, elle se lance.

— J'espère que je ne commets pas la pire connerie de ma vie, murmure-t-elle. Aucun doute que vous soyez aussi malheureux, l'un que l'autre. Dépasser mes a priori me demande un sacré effort, tu en as conscience ? Thomas est fragile, Gabriel. Si tu le blesses à nouveau, je te casserai, ta carrière ne sera plus qu'un lointain souvenir, tu ne vaudras plus que peau de zob. Cela n'a rien d'une promesse en l'air, tu m'en sais capable.

— Si tu avais la moindre idée de comme je me fous de ma carrière, plus rien ne passera avant Thomas.

Dans les yeux de Gabriel, l'espoir renaît. Je sais que mon Apolline va l'aider. Il devra tout faire pour qu'elle ne regrette pas de l'avoir tiré de son trou noir. J'espère qu'il saisit le pourquoi de son hésitation, rien chez lui ne prête à lui faire confiance.

— Pour nos parents, il est parti se reposer en thalassothérapie.

Je la vois tiraillée entre le pour et le contre, ce que je comprends.

— Dis-moi où il se trouve, je t'en prie, murmure Gabriel.

Ce n'est pas elle qui réplique, je le fixe, cherchant une réponse aux questions qui roulent dans mon crâne. Je me décide à écouter mon instinct. Celui-ci me souffle que Gabriel ne sera plus jamais cet individu volage dont les journaux raffolent.

— Il est chez ma grand-mère Lucie, à Roscoff, en Bretagne.

Dès cet instant, j'étudie Gabriel et je sens le nœud qui lui enserme la gorge se relâcher. On lui donne une chance. J'espère juste que les Parques<sup>8</sup> ne lui compliqueront pas la vie.

— D'accord ! J'aimerais que tu me rendes un service Apolline.

— Tu pousses le bouchon, Gabriel, n'en demande pas trop.

— Écoute-moi, je souhaite faire table rase de mon passé, tu vas liquider tout ce que je possède, cette habitation, l'atelier.

— Pas possible ! Ça se répète, lance ma douce moitié, levant les yeux au ciel.

— Apolline, je ne comprends pas, qu'est-ce qui recommence ?

— Thomas m'a demandé exactement la même chose il y a un an.

— Un truc en commun de plus, dans cet immeuble, l'appartement terrasse se trouve en vente depuis des mois, peux-tu voir sa propriétaire et proposer une offre qu'elle ne pourra refuser. Assure-la d'un paiement cash, ça fera peut-être pencher la balance. Je l'ai visité, il possède une partie sous-verrière qui pourrait convenir pour mon nouvel atelier. Thomas aurait son bureau à l'autre bout, l'immense pièce de vie servirait de séparation.

— Tu l'as parcouru en t'imaginant avec mon frère ? s'étonne Apolline, interloquée. Quand ?

— La première fois que Thomas a accepté de sortir avec moi.

— Bordel ! s'agite-t-elle, alors explique-moi pourquoi tu as fait cette ineptie avec ce minet ? Je ne te suis plus.

— Parce qu'il est... le roi des cons ! sifflé-je entre mes dents.

Un silence lourd plane entre nous quatre.

— Si je peux donner mon avis, tente Nathan qui jusque là s'est tenu en spectateur, le principal n'est-il pas de reconnaître ses erreurs ? Sachez que par passion, ça vaut parfois le coup de soulever des montagnes. Monsieur Métayer, j'aurais préféré vous rencontrer en d'autres circonstances. Je suis admiratif de votre travail. Étant de garde cet après-midi, je vais devoir vous quitter. Je vous laisse une ordonnance. Un conseil, plus d'alcool et foncez retrouver votre amoureux, tout n'est peut-être pas perdu. En amour, les retournements de situation sont parfois surprenants, n'attendez pas qu'il soit trop tard.

Sur une poignée de main, il s'apprête à partir.

— Comment puis-je vous remercier ? demande Gabriel, sans desserrer ses doigts.

— Ne pas recommencer et m'inviter à la pendaison de crémaillère, répond Nathan, taquin.

— Promis et... merci.

Le médecin sort sans se retourner, alors que je reviens avec une valise que je pose au seuil du salon.

— Si tu allais t’habiller, genre ajouter un tee-shirt et un pantalon, enfin tu sais. Je vais te donner le plan pour te rendre chez Lucie. Tu es certain que tu vas réussir à t’y rendre sans problème ?

Maladroitement, je vois le peintre se lever de sa chaise, une rescapée, pour fixer Apolline.

— Je m’y rendrais en rampant s’il le fallait. Avant de partir, je vais te donner procuration sur mes comptes. Tu vas pouvoir convoquer une entreprise de nettoyage, mais au préalable, tu devras prendre la boîte qui se trouve sous mon établi, elle renferme ma sculpture la plus précieuse à mes yeux, elle ne sera jamais à vendre. Je l’ai terminée le jour où Thomas est venu à mon atelier. J’aimerais que tu la gardes chez toi.

— Ah ! Le fameux truc caché et invisible ?

Encore un mystère dont je ne suis pas au courant.

— Ouais et interdis de l’ouvrir.

— Est-ce que je m’avance en pensant que ce tableau a à voir avec ce que contient le carton ? questionne ma femme en montrant l’unique toile intacte.

— Tout à fait et puisque bientôt, le modèle sera à disposition, je t’offre cette toile.

— Gabriel ! Je ne peux pas accepter et rien n’est gagné.

— Ce qui serait encore mieux, ce serait de faire don de cette œuvre à vos parents Apo, de la part de notre artiste, souligné-je, toujours pragmatique.

— Que ferait-on sans toi, mon amour ? me sourit Apolline.

— Si ça peut aider à me faire adopter, relève Gabriel. Pour en revenir au grand nettoyage, garde seulement mes outils, tout le reste peut partir à la benne.

Le peintre la regarde, semble réfléchir et se lance.

— Pourquoi es-tu passée ?

— Je venais te remonter les bretelles pour avoir snobé ton interview. La journaliste n’a pas apprécié que tu lui poses un lapin. Avec elle, ton avenir ne va pas être rose.

— J’ai oublié, désolé, je me rattraperai.

Gabriel demeure, de mon point de vue, un rien mal remis de son coup d’éclat. Ses traits sont blêmes et ses yeux toujours injectés de sang.

— Voiture ou train ? demandé-je.

— Voiture, plus simple pour rentrer avec Thomas.

— Tu me sembles bien sûr de toi, mon ami. Tu vas devoir convaincre mon frère et ça...

Le reste de la réponse vole entre les occupants de la pièce.

— Rien n'est plus fort que l'amour.

Gabriel est loin de se sentir tranquille, j'en mettrais ma main au feu. Je le vois mal avouer devant nous qu'au fond de lui, grogne la tempête. Thomas ne va certainement pas se jeter dans ses bras. Pour moi, et c'est un juste retour des choses, il devra faire preuve de volonté et de persévérance pour que mon beau-frère le croit à nouveau.

. <1.2@3.fr>

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

# CHAPITRE 39

**Gabriel :**

*Angoisses et concessions*

Je n'aurais pas attendu plus longtemps pour rejoindre Thomas, mais je n'envisageais pas un tel trajet. Je comprends la question de Gaétan. Les sutures douloureuses de mon poignet et un mal de tête lancinant rendent le parcours difficile. Tout seul dans le véhicule, je peste après les mauvais conducteurs.

Dans mon esprit tourne en boucle la peur que mon précieux refuse de me voir. J'angoisse, mais je me battraï bec et ongles pour le récupérer. Jamais, je n'ai connu un tel état de fièvre.

Avec soulagement, j'emprunte la sortie pour Roscoff, l'autoroute est aussi chargée qu'en période de vacances. Grâce à la précision du plan de Gaétan, je trouve facilement l'adresse de Lucie. Je gare le véhicule prêté par le jeune homme, sur le parking face à la plage. L'heure de vérité a sonné.

Mon cœur tambourine de peur et d'espoir mêlés, m'obligeant à rester un peu à l'intérieur. Mon ventre est noué, mes mains tremblent.

Je respire un grand coup et quitte mon abri, m'étirant pour me défaire de mes courbatures. Je retire ma valise du coffre, traverse la rue et sonne. La porte s'ouvre sur une femme à la chevelure argentée, aux yeux magnifiques, rappelant ceux de son petit-fils. Un sourire lumineux éclaire ses traits. Âgée d'environ soixante-dix ans, sa peau nacré n'est parcourue d'aucune ride. Tout, en elle, transpire la bonté.

— Vous devez être Gabriel, entrez vite, réplique-t-elle, s'effaçant devant moi. Je vais vous demander de porter votre valise dans votre chambre, première porte à votre droite, en haut de l'escalier.

La maison sent la cire, la pomme et la cannelle. J'hésite et balaie les lieux du regard.

— Pas d'inquiétude, Thomas est parti me chercher quelques petites courses. Je tenais à vous parler seule à seul. Vous disposez d'un cabinet de toilette, si vous souhaitez vous rafraîchir.



Je dépose mes bagages au pied du lit, passe un peu d'eau sur mon visage fatigué et je rejoins Lucie qui s'active au salon.

— Excusez-moi pour ce dérangement, je pense que Gaétan vous a averti... vous a expliqué...

— Oui, mon garçon, je suis désolée que vous ayez cru que ce geste était la solution à votre problème. Vous ne me semblez pas en meilleure forme que Thomas. Je vous sers un café ?

— Avec plaisir, même si ça ne va pas arranger mon stress.

— Je vais vous paraître sans gêne, mais êtes-vous ici avec une réelle intention de rafistoler les choses ? Allez-vous vous enfuir si ça ne débute pas comme vous le souhaitez ? Êtes-vous paré à essayer une tempête ?

— Plus jamais de fuite, je suis sûr de mes sentiments.

— Me voilà rassurée, le café doit être prêt, je reviens.

La voyant, les bras chargés d'un lourd plateau, je me lève à sa rencontre.

— Merci, posez cela sur la table basse.

La peur et l'inquiétude m'obligent à me rasseoir. La grand-mère de Gaétan me tend une tasse fumante et une assiette avec une part de tarte aux pommes.

— Vous savez, il est profondément blessé, mais en amour rien n'est jamais vraiment perdu. Vous allez avoir besoin de discuter et je vais vous laisser la maison. Pour ne ressentir aucun regret, vous devez vider votre cœur, sans rien omettre.

— On ne peut pas vous chasser de chez vous, voyons !

— Ne vous tracassez pas, mon amie de Carantec râle toujours parce qu'elle ne me côtoie pas suffisamment. Vous réalisez notre bonheur à toutes les deux puisque nous allons enfin passer du temps ensemble. Vous trouverez de quoi grignoter au frigo. Servez-vous sans hésitation.

— Vous êtes incroyable et...

Un coup de klaxon retentit devant la maison, me coupant net. Lucie pose sa tasse, se lève, puis enfile un manteau resté sur une chaise et place un chapeau digne de Coco Chanel sur ses cheveux. Elle attrape un bagage que je n'avais pas remarqué.

— Mon amie Charlotte n'est pas patiente, je dois y aller. Prenez votre courage à deux mains, ne laissez aucun sujet sans réponse. Sous sa colère, ses sentiments pour vous sont présents, accrochez-vous à cela. Dites-vous que le train de la chance ne passe pas toujours deux fois. À plus tard, il ne va pas tarder. Je veux tout connaître à mon retour.

— Souhaitez-vous que je porte votre valise ?

— Merci, mais à mon âge tout ce que l'on réussit à effectuer est une nouvelle victoire, ajoute-t-elle, espiègle.

La porte claque, me retrouver seul dans une maison étrangère pour attendre l'homme aimé et qui, de surcroît, n'attend pas votre venue me rapproche d'une hyperventilation.

. <1.2@3.fr>

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

# CHAPITRE 40

**Gabriel :**

*L'heure des explications*

Lucie n'est partie que depuis quelques instants quand la porte s'ouvre cette fois sur Thomas. Plus moyen de reculer. C'est le moment de vérité.

— Lucie, je n'ai pas trouvé votre...

Thomas me fixe, stoppé dans son élan, blanc comme la craie. Un mélange de douleur et de colère envahit ses traits.

— Qu'est-ce que tu fous là ? Comment m'as-tu retrouvé ? Reste si tu veux, moi, je pars. Je refuse de te voir. Où se trouve Lucie ? Elle savait que tu venais ? Tu possèdes un culot incroyable. Où caches-tu ton plan cul ?

Chaque question équivaut à une balle tirée à bout portant pour moi. Je ne réussis pas à me relever tant je tremble. Thomas a perdu beaucoup de poids et une barbe naissante couvre ses joues, si un regard pouvait tuer, je serais raide mort. Quelque chose dans l'attitude de mon amant me laisse entrevoir l'espoir d'une issue. Ce côté frondeur n'est présent que pour cacher sa douleur, une douleur identique à la mienne. Je m'apprête à m'expliquer quand Thomas parle d'une voix cassée qui m'arrache les tripes.

— Tu m'as brisé le cœur, tu as piétiné mes sentiments, tu m'as donné un espoir d'une main et tu me l'as repris de l'autre. Les mecs comme toi, je les connais jusqu'à avoir la nausée.

Je le vois, avec douleur, essuyer ses larmes d'un geste rageur.

— Putain ! Je t'ai fait confiance, te voir avec... avec ce... ce... Pourquoi les gens ne pensent qu'à se faire du mal, à se mentir ?

Il s'étouffe au milieu de ses sanglots, son visage est dévasté. Il crache les mots avec dégoût. Ses phalanges blanchissent autour de sa canne.

— Comment as-tu pu agir de cette façon ? Putain ! je venais t'avouer mon amour, quel con ! Quand est-ce que je vais comprendre ?

Je souffre autant que l'homme qui se tient debout devant moi. Je mérite tous ses reproches, toute cette haine. Ce qui me donne un espoir ténu, c'est que Thomas reste et plus encore, il ne m'a pas viré.

Dans un silence assourdissant, j'inspire profondément. Je joue mon va-tout, lentement, je commence ma confession, les mots butant les uns sur les autres tant j'ai peur que mon bien-aimé refuse de m'entendre. Avant de passer au plus difficile, je l'implore.

— Thomas, tu devrais t'asseoir et m'écouter jusqu'au bout. Ensuite, si tu souhaites que je parte, je n'insisterai pas. Je ne sais pas de quoi tu as vraiment été témoin, sauf que c'est déjà trop, je le saisis parfaitement. Je te jure qu'il n'y a eu qu'un baiser et mon regret que tu te sois trouvé confronté à cela me dévore de l'intérieur. Je vais essayer de t'expliquer ce que même moi, j'ai du mal à comprendre.

Voyant Thomas s'installer enfin dans le fauteuil sans un mot, je me sens soulagé qu'il me donne une chance. Dans un soupir tremblé, toujours debout, je reprends plus posément. Mon avenir est à portée de main, seule la franchise me sauvera.

— Notre relation m'a fait flipper, même si c'est idiot, c'est avec ce baiser volé que j'ai percuté que je t'aimais d'un amour profond. Je le conçois, c'est la pire connerie que je pouvais commettre. Je cherchais des réponses, embrasser ce petit couillon me les a données. Dans mon esprit, si cela me plaisait, c'est que je n'étais pas la bonne personne pour toi. C'est stupide, hein ! Sur le coup... ça me semblait juste.

Je vois son visage se fermer.

— C'est totalement con, si tu aimes quelqu'un, tu n'as pas besoin de courir après une confirmation avec un autre, vocifère-t-il.

— Je l'ai pigé, ça, bordel ! m'agacé-je. Je ne cherche aucune excuse, j'ai eu la trouille, tu peux comprendre ça, putain ! Toi aussi, tu sais que la peur et la colère nous font réagir de manière idiote.

Je tente de reprendre mon calme.

— Vivre à deux, dépendre de toi, pour moi qui n'ai jamais connu ça, c'est terrifiant. Tu dois être au fait que je ne lui avais pas demandé de venir me retrouver. Il a trouvé la faille, il a...

— Il a quoi Gabriel ? Il t'a cueilli parce que tu n'as pas résisté, parce que tu le voulais. Bordel de merde ! Il glissait la main dans ton froc, crie-t-il, hors de lui. De ma place, je ne t'ai pas vu le repousser. Je t'en conjure cesse de me raconter des histoires, je ne suis pas un de tes *sexboys*.

Je n'ose pas bouger, même si mon souhait est de le serrer contre moi, je sais qu'il me repoussera.

— Cela ne risque pas, mon ange. Aucun d’eux ne m’a marqué au fer rouge autant que toi. Si tu savais comme tu me manques. Jamais, je n’ai couru après personne, juste toi.

Je n’en peux plus et finis par me lever d’un bond pour m’agenouiller devant Thomas, plein d’espoir. Nos yeux noyés de larmes demeurent vrillés l’un à l’autre.

Les mots se bousculent sur mes lèvres.

— Si tu acceptes que je revienne dans ta vie, je te jure qu’en aucun cas, je n’agirai pour te blesser, tu es et tu seras mon unique amour pour ce qui me reste de temps à vivre. Je tiens à crever l’abcès, les précédents n’ont été que des corps sans visage, sans nom. Le seul qui m’a appris ce qu’aimer veut dire, c’est toi.

Nous restons tous deux, tremblants, sans nous lâcher. Tout dans ma posture implore Thomas. Celui-ci pousse un soupir à fendre l’âme.

— Gabriel, tu m’as pris dans tes filets au moment de notre premier baiser. Je me suis débattu autant que j’ai pu, tu m’as mis en colère et attiré simultanément. Je m’en voulais de ressentir tout ça pour un connard. J’avais la certitude que dès que tu aurais obtenu ce que tu lorgnais, tu disparaîtrais plus vite qu’un nuage de fumée. J’ai cherché à m’éloigner, tu réveillais en moi des sentiments que je haïssais, mais tu es devenu mon obsession.

Je le regarde fermer ses yeux. Tout comme moi, il essaie d’imbriquer ses pensées qui doivent se bousculer dans son esprit.

— Tu veux savoir pourquoi j’ai fini par te suivre ? demande Thomas.

— Dis-moi, murmuré-je tendu.

— Ton insistance me donnait plus envie de partir sur une autre planète, loin de toi, sauf que j’ai remarqué quelque chose dans ton regard, une vulnérabilité que tu caches derrière ce côté jean-foutre et que je viens d’entrevoir à nouveau. Ça ne tient pas à grand-chose, mais pour moi, c’est capital.

Le calme revient dans le salon, nous tentons une sorte de sourire. L’émoi nous cueille et nous emporte. Je prends le visage que j’aime tant en coupe et le relève vers moi, doucement. Je dépose maladroitement un baiser tendre et timide sur ses lèvres entrouvertes. Il m’a laissé sans envie, dans un vide immense.

— Tu m’as tellement manqué, mon ange. Tous ces jours solitaires à penser seulement à toi, à me demander si tu me pardonnerais si l’on se retrouvait. Les émotions nous poussent parfois à faire des choses bizarres,

idiotes. J'ai toujours pensé que je ne serais jamais touché par ce sentiment. C'est une langue étrangère pour moi.

La bouche de Thomas s'étire dans un rictus qui m'achève. Je le surprends à tourner la tête d'un côté à l'autre de la pièce, il semble chercher quelque chose.

— Où est passé ce machiavel de Lucie d'ailleurs ? Je la retiens avec ses courses.

Voyant mon ange se lever, je prends peur l'espace d'un instant. Ce que pige Thomas de suite.

— Ne t'inquiète pas, je veux juste que tu t'assoies à ma place pour que je m'installe sur tes genoux.

Une fois calé, Thomas se love contre ma poitrine.

— Pour en revenir à cette charmante Lucie, ne lui en tiens pas rigueur. Elle nous a laissé sa maison pour que l'on puisse se hurler dessus et de quoi manger dans le frigo. Du moins, c'est l'explication que j'ai eue avant qu'elle ne s'enfuie.

Je resserre mes bras autour de la silhouette efflanquée.

— Elle m'a préparé une chambre, mais pourquoi lui donner du travail en plus ? Je préférerais la tienne.

— Tu te sens... fatigué ou tu as une petite idée derrière la tête ?

— Disons, un peu des deux, déclaré-je, laissant à Thomas la possibilité de ne pas me suivre.

— Allons-y mon gladiateur, tu as gagné ton combat. Mais pour que tout soit bien clair, tu viens de griller tous tes points. Souviens-t'en !

Thomas se lève tout en me tendant la main. Je le rejoins et sans faillir, lui réponds.

— Je ne commettrai plus jamais d'erreurs. Promis, tu peux me croire. Par contre, toi, tu vas te remplumer, mon ange.

— Plus de chaton ? s'étonne-t-il.

— Non, à partir d'aujourd'hui, tu es mon ange.

Arrivés dans la chambre de Thomas, nos vêtements s'éparpillent à travers la pièce et la bulle dans laquelle nous nous trouvons vole en éclats. Le regard surpris de mon doux amour fixe mon poignet, alarmé par la grandeur du pansement qui le recouvre.

— C'est quoi ce truc ? demande-t-il, les yeux écarquillés.

— Comme je ne réussissais pas à te joindre, on peut dire que... j'ai un peu perdu les pédales.

— À quel point ?

— J'avoue, je suis devenu le meilleur client de mon caviste, lâché-je, incertain.

— Tu t'es imbibé dans quelle mesure, dis-moi ?

— Jusqu'à frôler le coma éthylique.

— Je ne pige pas le rapport entre la boisson et ce... cet énorme bandage.

Nu comme un ver, je m'assois sur le matelas en tirant Thomas pour l'installer à mes côtés. Ce que je m'apprête à lui dire n'est pas évident.

— J'ai carrément pété un câble, après avoir ravagé mon appartement, j'ai avalé une grosse quantité d'alcool et au milieu de ses vapeurs, le voile s'est levé sur une illumination pour... pour... ne plus souffrir.

Le teint de Thomas vire au blanc. Immobile, je comprends le moment exact où il percute. Pour la première fois, je le vois ne plus trouver ses mots, muet de stupeur.

— Non... Tu n'as pas... fait une connerie pareille ? C'est de ma faute, lâche-t-il affolé.

— Je t'interdis de dire ça, le responsable, c'est moi, uniquement moi, tu...

Il me coupe énervé.

— J'aurais dû écouter tes messages et te répondre. Tu as souhaité mourir à cause de mon silence.

Je secoue la tête, je refuse qu'il pense cela une seule seconde.

— Personne ne doit s'en vouloir, j'ai agi tout seul, on va laisser tout cela derrière nous, insisté-je en prenant Thomas contre moi, mes mains caressant cette peau si douce.

Terminé la valse des hésitations, je t'aime, j'ai peur, je ne t'aime plus, cette fois, je fonce.

— Putain ! Gabriel, je sais qu'on donne l'impression de changer d'avis toutes les cinq minutes, mais toi, tu provoques des dégâts qui mettent ta vie en péril sans t'inquiéter des conséquences. Regarde-moi ça. Cela a nécessité combien de points ?

— Heu ! Douze, pourras-tu m'aider pour les soins ?

— Évidemment, connard ! Tu es allé à l'hôpital ?

— Non, je dois une fière chandelle à ta sœur, c'est elle qui m'a trouvé. Elle venait m'engueuler, comme d'habitude et avec ce que je t'avais fait subir, nos rapports s'étaient distendus. Ensuite, un immense merci à Gaétan

qui s'est pointé avec Nathan, son pote médecin au SAMU. Sans eux, j'aurais continué à me vider de mon sang.

— Merde, chéri ! Quand tu accomplis un truc de travers, tu persévères jusqu'au bout, tu persistes dans tes conneries. Tu mériterais...

— Rien ! Là, j'ai un besoin qui me gratte et que nous devons régler. On parlera plus tard, je dois juste te poser une question. M'aimes-tu assez pour me pardonner ?

— Oh oui ! mon cœur, oui. Tout ira bien désormais. Mes sentiments sont toujours là. Par contre niveau confiance, tu vas devoir attendre un peu. J'espère que tu comprends, continue-t-il en me poussant sur le matelas. Pour parler, c'est évident qu'il nous reste du chemin à parcourir.

Je sais qu'il reste des choses à aplanir, mais mon aimé a accepté de m'écouter, à moi de lui faire comprendre que désormais notre couple est en sécurité.

\*\*\*

### **Thomas :**

Lucie avait raison, il n'existe rien de mieux que mettre les soucis à plat pour avancer et éviter le pire. Je le comprends quand les prunelles pleines de tendresse et d'amour de Gabriel percutent les miennes. Je m'accroche aux épaules de mon partenaire et le pousse sur le matelas. On ne se rassasie pas de nos baisers. On roule sur le lit. Retrouver son poids sur moi fait palpiter mon cœur comme un dératé.

Je souris contre ses lèvres, soudain tout devient plus ardent, plus exigeant, nous réclamons ce que nous avons perdu tout le temps de notre séparation. J'agrippe ses cheveux alors que ma bouche dévore la sienne avec voracité. Cette fois, les préliminaires n'ont pas lieu d'être et nous sommes trop englués dans l'action de toute façon. Nos mains sont comme animées de leur propre volonté. Gabriel souffle et inspire fort. Il autorise ses lèvres à s'aventurer sur ma peau qui se couvre de chair de poule, il mordille, lèche tout sur son passage.

Brusquement, ma respiration se bloque lorsqu'il m'engloutit dans son antre chaud et talentueux. Ses doigts s'incrustent dans mes hanches, puis glissent le long de mes cuisses. Je me soulève vers lui, avec délice, il s'ajuste à mon mouvement.



Il m'a tellement manqué. Je me noie dans un déluge de sensations. Je grogne quand Gabriel abandonne ma hampe pour remonter vers ma bouche qu'il dévore, sa langue dansant avec la mienne. Son corps couvre le mien, nos gémissements résonnent à l'unisson dans ma chambre. Doucement, je le repousse, l'épiderme et l'esprit en feu, je le regarde plein d'espoir.

— Oh seigneur ! Dis-moi que tu n'as pas oublié les préservatifs, haleté-je.

— Je suis d'un naturel optimiste, au cas où... je te jure qu'à notre retour, on se fait tester... je ne veux plus rien entre toi et moi... tu es d'accord ?

Il se lève, me laissant dans un froid momentané, pour récupérer son pantalon. D'une poche, il retire un carré argenté qu'il me tend alors que sa main reprend un va-et-vient sur son sexe engorgé.

— Qu'est-ce que tu crois, bien sûr je suis OK avec ça, lance-t-il, tout en sortant le latex d'une main tremblante, pour le dérouler sur sa hampe épaisse.

Sous ses doigts lubrifiés, je reste pantelant quand il s'insinue petit à petit dans mon entrée frémissante, tentant de m'empaler sur eux. Le temps suspend son vol alors qu'il s'engage en terrain conquis, puis me pilonne dur et fort. Impossible de réprimer ce cri, quand il tombe sur cette petite boule magique. Je décolle, derrière mes paupières closes, tout devient d'un blanc lumineux.

Nos retrouvailles se montrent intenses, je touche du doigt ce que je recherche depuis toujours. Je m'accroche à lui dans cette tempête qui rugit, puissante, pour me déposer au milieu des étoiles.

Soudain, un millier d'épines montent du bas de ma colonne vertébrale, rien ne peut stopper mon orgasme volcanique. Mon amant s'active pour me rejoindre dans l'extase. Il finit par s'écrouler sur moi, nos peaux moites, nos respirations saccadées, ce raz-de-marée nous laisse essoufflés, épuisés, sans voix.

J'ai trouvé mon port d'attache, serré au creux de ses bras, je glisse dans un sommeil sans rêves tout en espérant ne pas me planter à nouveau. Ma confiance en a pris un sérieux coup et même si au niveau sexuel, tout roule, pour le reste il en va autrement. Gabriel va devoir me prouver que cette fois, c'est la bonne.

. <1.2@3.fr>

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

# CHAPITRE 41

**Thomas :**

*Lucie, une source bienfaitrice*

Lucie nous a laissé la maison deux jours, deux jours que nous mettons à profit pour discuter à cœur ouvert. Peu importe ce que nous devons traverser, nous le ferons ensemble. Notre petit déjeuner avalé, nous décidons d'aller marcher sur la plage, chacun de nous pensant que cet espace est plus propice aux confidences.

— Je t'aime, murmure Gabriel.

Il passe ses doigts sur ma joue, je ferme les yeux et incline mon visage dans cette large paume. Je mentirais si je tenais pour acquis notre avenir. Nous demeurons abasourdis par la puissance de nos sentiments, lui comme moi avons compris que notre cœur pouvait se briser si nous vivons l'un sans l'autre. Je tire ma force de la sienne.

Personnellement, j'ai encore du mal à croire combien en si peu de temps, notre relation est devenue capitale.

Face à cette catastrophe que nous venions de frôler, Gabriel m'a assuré tenir à ne plus perdre un seul instant. Je le vois se projeter dans l'avenir, même si pour nous deux cela représente quelque chose de terrifiant. Si moi, je ne me suis jamais senti aussi certain de ce que je souhaite dans ma vie, mon voleur de cœur semble ne plus ressentir ce besoin de fuir. Parler devient simple.

— Tu sais que notre Lucie t'a octroyé des circonstances atténuantes, affirmé-je. Sa première question a été de me demander si j'étais prêt à te laisser sortir de mon existence. Il m'a suffi d'une nanoseconde pour comprendre que même si j'étais en colère, la réponse était un non, franc.

— On peut la considérer comme notre bonne fée, le destin l'a placée sur notre route et je l'en remercie. C'est une petite futée qui connaît la vie. Tout s'est éclairci suite à sa demande, elle tenait à être certaine que je venais pour des raisons solides. Je n'ai pas compris sur l'instant son histoire de train de la chance. C'est le cas, maint...

Gabriel est coupé dans son élan par la sonnerie « Love Of My Life » de Queen résonnant dans sa poche. Avec un clin d'œil, il décroche, stoppant notre marche, gardant ma main dans la sienne.

— Bonjour, Apolline. Tu me pistes. Oui, il est avec moi... nous avons tout arrangé. Je vais lui dire... Ah ! d'accord, je te remercie pour tout, on se voit à notre retour, bonjour à ton homme... oui maman, se moque-t-il, en refermant son portable.

Souriant et tranquille, il se tourne vers moi.

— C'était ta sœur.

— Le prénom m'a un peu mis sur la piste, pourquoi te téléphone-t-elle.

— Elle tenait à savoir si nous avions réglé une partie de nos problèmes. C'est normal, elle aussi ne va pas me faire à nouveau confiance sans preuve. Ta frangine est une vraie tigresse quand ça te concerne. En plus, elle vient de me rappeler qu'il me reste un sujet important à t'avouer.

Sentant mon raidissement, Gabriel garde ses prunelles vrillées sur les miennes. Sa main serre mes doigts, il ignore les autres promeneurs qui nous dépassent sans s'intéresser à nous.

— Non, mon ange, rien de méchant, juste que je suis SDF pour notre retour à Paris.

— De quoi parles-tu ? Je ne comprends pas.

— C'est pourtant clair, je ne souhaitais pas garder tout ce qui se rattachait à mon passé, donc j'ai demandé à ta frangine de tout mettre en vente, sauf que tout est parti très vite.

Avec un air hésitant, Gabriel hausse les épaules. Son geste me laisse étonné, je n'aurais pas cru le voir effectuer un tel revirement. Je grimace, ce qui peut s'apparenter à un sourire, en pensant à Apolline.

— Pourquoi ça t'amuse ?

— Il y a presque un an, je lui ai réclamé la même chose, depuis, je joue à Tanguy chez mes parents.

— Toi au moins, tu sais où dormir. Moi, j'attends la réponse de la personne à qui j'ai fait une offre. Même si ta sœur a posé des jalons, je n'ai pas anticipé le délai d'achat. Si le retour est positif, en rentrant je dois passer chez le notaire pour signer les papiers du compromis.

Gabriel hausse les épaules, fataliste.

— Du coup, je dois trouver où loger pendant trois mois. Et ça m'ennuie parce que j'avais une demande à te soumettre. Je sais que cela peut sembler

rapide, mais je refuse de reporter. Quand tout va être réglé, accepterais-tu de vivre avec moi ? demande-t-il plus qu'hésitant.

— Si tu m'expliquais pourquoi soudain, ça devient si urgent ?

— En premier, parce que je ne veux plus que nous soyons séparés à plus d'un souffle, mais surtout, j'ai choisi cet appartement en nous imaginant dedans dès ma première visite.

— Mais rien ne t'assurait que je répondrais positivement à ta demande de pardon. Ce n'est pas un rien prétentieux ? le questionné-je, la tête sur le côté. Tu ne penses pas que c'est en dépit du bon sens ? C'est vraiment ton souhait que l'on cohabite ? Pour toi, c'est un changement tellement radical. Et pour moi, il n'y aura plus le droit à la moindre incartade de ta part. Tu le sais ?

Gabriel est un impulsif en tout, je reste malgré tout éberlué.

— Dis oui, mon ange, ne fais pas l'idiot, c'est seulement une preuve de plus de mon engagement. Je suis on ne peut plus sérieux et crois-moi quand je te dis que j'ai mûrement réfléchi à tout. Pourquoi attendre plus longtemps ?

Nous sommes toujours comme statufiés sur cette plage. Gabriel passe sa main libre dans ses cheveux, l'inquiétude voilant ses beaux yeux. Ce virage à cent quatre-vingts degrés me dépasse, je dois l'avouer. N'ai-je pas accepté tout cela depuis son arrivée chez Lucie ? L'armure, dans laquelle est moulé Gabriel, à mon contact, se fendille. Je dois lâcher les rênes.

— D'accord, murmuré-je dans un souffle, en clignant des paupières.

— Oh, mon trésor ! Si tu savais comme je t'aime. Hormis cette certitude, il demeure le souci des meubles.

— Les meubles ? questionné-je, cette fois.

— Eux aussi ont souffert, on va devoir repartir de zéro.

— Ouah ! Tu as fait le vide complet.

Gabriel tourne les yeux, tousse dans sa main libre.

— Je crois, là aussi, avoir un peu merdé et avant que tu ne poses la question, j'ai merdé dans les grandes largeurs. J'ai tout fracassé sous l'effet de la colère et de la douleur, résultat, tout est bon pour la benne.

Je reste scotché par l'étendue du problème et fixe Gabriel éberlué alors qu'il continue.

— De toute façon, je ne voulais plus aucune interférence dans notre existence. Je ferai tout pour toi, insiste-t-il en déposant un baiser léger sur le bout de mon nez.

Cette fois, c'est mon portable qui sonne, au nom qui s'affiche, c'est encore un souci loin d'être réglé et dont je n'ai soufflé mot à Gabriel. Je me demande comment il va prendre la chose, en m'entendant lui narrer tous ces avatars anonymes. En attendant, je décroche sous son regard d'aigle.

— Oui, mon commandant, je suppose que si vous m'appellez, c'est que vous tenez une piste.

— Je le pense, mon garçon. Nous faisons fausse route. J'ai eu besoin de vérifier certaines pistes et ma trouvaille m'a... comment dire... dérouté ?

— Je ne pige pas, comment ça, nous faisons fausse route ?

— Il n'est pas question d'un des anciens flirts de votre actuel compagnon.

Je fixe Gabriel. D'un signe de tête, il me fait comprendre vouloir entendre notre conversation.

— Commandant, je vous passe sur haut-parleur, je suis avec lui justement.

— Parfait, ça vous évitera de tout répéter, il a dû recevoir des appels agressifs, continue mon interlocuteur.

À la tronche que fait mon amant, je vois les rouages de son cerveau se mettre en branle. Il montre à la fois son petit air fâché et gêné. Ainsi, lui aussi a pratiqué de la rétention d'informations. Sa réponse à mon ex-patron me renseigne sur son état d'esprit.

— Bonjour, monsieur, je suis Gabriel. J'ai le sentiment, à vous entendre, que Thomas, tout comme moi, n'a pas parlé à l'autre de ces fameux signes, grogne-t-il sans me quitter du regard. Nous vous écoutons.

— Alors, comme je le disais à Ducruet, nous avons mis la main sur votre harceleur commun. Thomas, je suis désolé, mais c'est seulement vous qui vous trouviez visé.

— C'est Christophe ?

— Vous n'êtes pas tombé loin, il s'agit de Clémentine, sa femme, aidée de son beau-père. Tous les deux ont été arrêtés. Vous devrez vous présenter au commissariat pour signer votre plainte. Ce que je vous conseille fortement si nous prenons en compte combien ils sont remontés contre vous.

Je suis scotché. Soudain, une altercation me revient en mémoire. Je reprenais, à l'époque, peu à peu mes esprits et n'y avais plus pensé. Le ton montait grave entre ma sœur et mon père auprès d'une personne non

identifiée jusque-là. Je n'avais retenu de cette voix que la tonalité de crécelle. Je comprends maintenant à qui elle appartenait.

— Je ne pensais pas qu'elle en arriverait là, même si je me doutais au vu de sa situation, qu'elle ne me portait pas dans son cœur, réponds-je à mon ex-commandant.

— Elle était prête à aller plus loin, on a découvert chez elle tout l'attirail pour confectionner une bombe artisanale. Où se serait-elle arrêtée ? Je n'en sais rien.

— Mais pourquoi nous ? Moi, je peux comprendre, mais Gabriel ?

— D'après sa déposition, vous avez apporté la honte dans leur maison et sur son enfant, ni plus ni moins. Elle tenait à tuer Satan. Ce n'est pas moi qui le dis. Sa haine pour vous est disproportionnée. Je vous laisse, passez me voir quand cette histoire sera réglée, nous avons à parler, même si j'ai cru entendre que vous repreniez votre vie en main.

— Oui monsieur, exactement, et... Merci à vous, exprimé-je, en raccrochant.

Gabriel me fixe et je pige qu'il attend une explication.

— Je ne t'ai rien dit, mais toi non plus, me défends-je préventivement. J'ai eu droit à des coups de fil, des photos de nous à poil sur internet, des menaces. Pour que ce soit clair, à chaque fois, j'ai cru que c'était un de tes anciens plans cul et puis je ne voulais pas t'inquiéter. En fait, j'étais paumé. Je me suis posé pour cogiter devant les proportions que ça prenait, j'ai prévenu mon ex-boss. Avec lui, c'était plus discret qu'avec la police.

— On est trop cons ! Moi, de mon côté, j'ai chopé ce petit con de Paul qui gueulait à qui voulait l'entendre, qu'il ne comprenait pas de quoi je l'accusais. Puis j'ai réfléchi à mon comportement qui ne pouvait que prêter à confusion. La communication, encore et toujours, nous allons devoir apprendre, lance Gabriel.

— Niveau échanges, nous sommes vraiment deux couillons, c'est clair.

Tranquillement, nous remontons, main dans la main, vers la maison de Lucie, la quitter va être difficile tant elle est devenue importante pour nous. Elle nous attend sur le banc sous sa fenêtre et son visage s'éclaire en nous voyant.

— Je crois ne pas me tromper en disant que vous vous êtes retrouvés, si je m'en fie à vos mains entrelacées et ces beaux sourires.

Je me penche vers elle et dépose un baiser sur sa joue.

— Vous aviez raison, il reste encore pas mal de choses à mettre à plat, mais nous...

— Avons parlé, termine Gabriel pour moi.

Elle sourit et se tourne vers mon petit ami.

— Vous devez ouvrir toutes les portes qui demeurent dans l'ombre de votre cœur, mon garçon, régler les vieux problèmes. Le ressentiment n'apporte rien d'utile et vous avez besoin de réponses. Prenez votre temps, mais faites-le. Car il arrive que par une certaine lâcheté, on perde la possibilité de les obtenir.

Je vois l'incrédulité s'inscrire sur les traits de Gabriel sans vraiment comprendre.

— Vous êtes une sorcière, mais promis, je vais y réfléchir. Certaines vérités ne sont pas forcément bonnes à entendre.

Sa main se crispe dans la mienne, je m'apprête à lui poser une question, mais Lucie me coupe dans mon envie.

— Et toi, mon enfant, règle tout ton passé, sans oublier tout ce que je t'ai dit. Si tu veux avancer, tu dois faire table rase de celui-ci, toi aussi, ne précipite rien. Apprends à faire confiance ! Je vous souhaite d'être heureux, le destin vous tend une perche, saisissez-la, d'accord.

Elle se lève et nous l'enfermons dans une accolade d'affection et d'amour. Des personnes comme elle sont rares.

Notre séparation est émouvante. Gabriel charge la voiture de Gaétan. Nous regagnons la capitale.



# CHAPITRE 42

**Thomas :**

*Nouveau départ*

Notre première visite est pour ma sœur et Gaétan. Je ne sais pas par quel tour de passe-passe, elle détient les clés de l'appartement retenu par mon amoureux.

Je reste frappé de stupeur par la majesté de l'endroit. Je parcours les lieux sans décrocher un mot. Il dispose de deux chambres avec salle de bain, une belle cuisine ouverte déjà aménagée qui débouche sur une fabuleuse pièce de vie séparant deux espaces lumineux. J'adore les immenses baies vitrées. Elles permettent de voir quelques grands monuments de Paris et les Bateaux-Mouches sur la Seine. J'imagine facilement comment nous pouvons décorer l'endroit. Immédiatement, j'en tombe amoureux.

Gabriel ne dit rien, il attend ma réaction avec impatience.

— Alors, es-tu conquis ?

— Pour ça, oui, c'est magnifique, mais je dois poser une condition. Je participe pour moitié à l'achat et c'est non négociable. Nous nous rendrons à la signature ensemble.

— Vraiment non négociable ? tente Gabriel.

Je grogne en signe de réponse. Même si je remarque son manque d'approbation, je ne lui autorise aucune marge, nous repartons sur de nouvelles bases pour tout et il paraît le saisir.

— Puisque nous en sommes à planifier notre vie commune, peut-être devrais-tu rencontrer mes parents.

— Outch ! souffle Gabriel, on déclenche les grandes manœuvres.

— Voyons, mon chéri, ne me dis pas qu'un sublime garçon comme toi a les chocottes.

Il répond si bas que je crois avoir mal compris.

— Tu peux répéter.

— Personne, jamais, n'a souhaité me présenter à sa famille.

— Tu sais ce qu'avance le proverbe, il y a une première fois à tout. Ton charme naturel fera l'affaire.

Je me coule dans ses bras, heureux de retrouver ce petit sourire coquin sur ses lèvres, je frissonne. Nous nous tenons ainsi un long moment, les yeux sur l'extérieur. Nos voix résonnent dans le vide des lieux.

Je sens le cœur de Gabriel battre furieusement dans sa cage thoracique. J'imagine les questions envahissant son cerveau, notamment la rencontre avec ma famille lui donne les boules, je le sais, cela ajoute une pression énorme, mais le nouveau Gabriel doit accomplir cette visite. Lui qui semble toujours si sûr de lui, montre une nouvelle facette. Comme nous en avons pris l'habitude, il m'explique ses inquiétudes.

— Tes parents vont à coup sûr, avoir entendu parler de mes frasques. Je peux te certifier qu'ils risquent de ne pas aimer mon entrée dans leur clan.

Sa peur suinte dans tous ses mots, mais cette fois au lieu de se réfugier dans l'ironie, il pose le problème. Je le serre plus fort et prends son visage en coupe, tentant de lui partager ma force. Ses hanches poussent en avant, alors que je l'embrasse avidement. Nous sommes connectés comme jamais, ses mains glissent sous mes fesses et me collent contre lui, me permettant de deviner cette bosse dure sous sa braguette.

Ma langue se montre divine et joue avec la sienne, mes lèvres sucent, mordent, rien ne peut arrêter cette danse. Mes doigts finissent par se diriger entre nous deux pour monter et descendre le long de sa hampe enserrée. Avoir cette longueur à portée, mais me retenir de la sortir de son pantalon, ne va pas tarder à nous rendre dingues.

— Je me demande lequel de nous deux va perdre, à ce petit jeu torride, gémis-je dans sa bouche.

Mon envie de le toucher n'est pas l'unique raison et Gabriel le comprend à ma façon de me tortiller.

— Ton genou ? halète-t-il.

— Pas grave, soufflé-je, mes lèvres sur les siennes, me posant sur ma jambe valide sans quitter le creux de ses bras.

Je lui agrippe la nuque et plonge ma langue pour un nouveau baiser plus léger. Tendrement, il me repousse, me sourit alors que mes doigts se cramponnent à sa tignasse.

— Revenons-en à tes parents, ils...

— Ils, rien du tout, ça va aller, j'en suis certain. Ils veulent juste mon bonheur et comprendront vite qu'ils peuvent te donner leur confiance. Au vu de ce que j'ai traversé il y a quelques mois, ils y regarderont à deux fois. Ce n'est pas vraiment dirigé contre toi.

— Et toi, tu le fais entièrement ?

— Quoi ? Mon chéri.

— Ben, confiance !

— Je suis là, non ? On a décidé chez Lucie de ne pas ramener notre passé, on a choisi d'avancer.

— J'ai une chance incroyable avec toi à mes côtés, je me demande ce que j'ai fait pour te mériter.

— Tu t'es montré honnête avec moi et cela n'a pas de prix. Le mieux, c'est qu'on se rende à la maison maintenant pour t'éviter de cogiter, ça te va ?

Gabriel, sans quitter mon regard, s'ébroue et sourit.

— Battons le fer pendant qu'il est chaud. Ensuite, nous devons caler des jours pour visiter les magasins de meubles.

— Je passe ma soutenance dans deux mois. Heureusement que j'en ai terminé avec mon mémoire. Bon, j'avertis mes parents tout de suite.

Ma mère répond dès la première sonnerie. Elle paraît surprise de m'entendre.

— Bonjour, mon chéri, tu es déjà rentré de ta thalasso ?

Je fixe mon portable, d'où elle pense que je suis allé dans un truc pareil ? Je ne comprends pas jusqu'à ce qu'une illumination surgisse dans mon esprit. Ma sœur est un génie, à tous les coups elle a donné cette justification à mon départ en Bretagne. J'en viens à la raison de mon appel. Seraient-ils d'accord pour nous recevoir mon ami et moi ? Sa réponse ne se fait pas attendre, elle nous invite à les rejoindre pour le repas.

# CHAPITRE 43

**Pierre et Jeanne :**

*L'acceptation et réserve*

Alors qu'on rentre dans le salon, je demeure statufié devant un tableau qui me représente endormi sous un arbre, la tête sur mon bras replié, vêtu en tout et pour tout de mon pantalon et ne laissant que peu de doutes sur l'histoire du sujet. Ma mère suit mon regard, puis revient vers moi.

— D'après ta sœur, c'est un cadeau de ton ami et j'avoue, cette toile est superbe. On ne t'a pas vu si détendu depuis longtemps. Monsieur Métayer, vous possédez un magnifique coup de pinceau. Et jamais, je n'aurais pensé un jour détenir une de vos œuvres, à plus forte raison avec mon fils pour modèle.

— Je vous en prie, appelez-moi Gabriel, c'est mon bonheur qu'elle vous plaise.

Un peu perdu, je finis par me tourner vers mon tendre chéri.

— Je ne me souviens pas avoir posé, murmuré-je.

— Je possède une bonne mémoire, lorsque ça concerne des gens que j'aime, me chuchote-t-il.

Mes parents, loin d'être idiots, ont compris assez vite la nature de notre relation. Tout dans sa peinture est une ode à ses sentiments pour moi. Si mon père se montre heureux, ma mère émet quelques réserves, je le vois à la manière dont elle regarde mon compagnon, aux questions qu'elle lui pose, pas méchamment, mais un rien inquisitoires. Et connaissant parfaitement cette femme, je comprends que l'heure du passage sur le gril démarre réellement, quand elle s'arrange pour rester un instant, seule avec lui. Je me force à tendre l'oreille.

— Mon cher Gabriel, jouons franc jeu, voulez-vous ? Je suis au courant de votre réputation. Je me doute que récemment, un événement important s'est déroulé, épisode qui a obligé notre fils à s'éloigner et certes pas en thalassothérapie. Ou alors, il doit se faire rembourser.

Et merde ! Je la savais futée, mais là ! Gabriel s'apprête à lui répondre, quand d'un signe de main, elle l'arrête.

— Non, jeune homme, je ne tiens pas à connaître l’histoire, vous êtes deux adultes consentants, ce sont vos choix. Puisqu’il vous présente à nous, j’en déduis que vous avez aplani les problèmes. Je vais juste vous dire que nous vous acceptons dans notre famille, mais je souhaite ne pas avoir à le regretter. Si c’était le cas, vous ne vous en relèveriez pas, sachez-le. Nous nous comprenons ?

— Il y a effectivement eu un désagrément, j’en étais le seul fautif et je peux vous jurer que cela ne se produira plus... Jamais.

— Il a déjà bien trop souffert, je vous accorde une confiance limitée. Ceci dit, vous pouvez nous appeler Pierre et Jeanne.

Ma chère maman ! Celui qui la roulera dans la farine ne fait pas partie de ce monde. Le fait qu’elle donne la permission d’utiliser leurs prénoms est un bon début, Gabriel, à la fois perturbé et heureux, revient vers moi, le visage blême, s’accrochant à moi avec un besoin de soutien.

— Vu votre tête, vous venez de subir l’interrogatoire de mon agent adoré, s’amuse mon père. Elle n’est pas méchante, un peu louve avec ses petits, c’est tout. J’ai le sentiment que vous vous en êtes bien sorti, ne lui mentez jamais. Une petite précision indépendante de mon petit discours, je vous remercie pour cette toile, on peut dire que vous avez cerné votre sujet, se moque gentiment mon paternel, hilare.

Je vois Gabriel piquer un fard. Mon père continue.

— Nous aimons beaucoup les peintures à l’huile. En cela, vous me rappelez une de vos consœurs dont nous avons pu admirer récemment les œuvres, lors d’un de nos séjours dans le Cher, à Aubigny-sur-Nère. Tout comme vous, Sylvie K. Paulic joue avec la lumière. Son tableau représente et se nomme, je crois, *La femme endormie*.

Je vois que le compliment le touche, je ne connais pas cette artiste, contrairement à mes parents. Après une conversation et un apéritif, nous passons à table.

Le repas, un rôti de bœuf accompagné de ses petits légumes et d’une salade, se passe à merveille dans un calme bienveillant. La soirée terminée, nous nous embrassons et nous promettons de revenir.

\*\*\*

**Gabriel :**

Nous rentrons dans notre appartement meublé, un studio comprenant une pièce de vie et une chambre, en attendant la conclusion de la vente. C'est même amusant cette vie de bohème pour nous. Thomas n'a jamais vécu ça. Il nous restera un peu de temps pour décorer le nôtre à notre goût. Curieusement, Thomas me laisse à mes pensées comme s'il comprenait que c'est un instant vital pour moi.

J'ai remarqué combien ces gens montrent une telle affection, j'en ressens un pincement au cœur et pense aux miens que je n'ai pas revus depuis quinze ans.

Je ne peux pas assurer qu'ils ne m'aimaient pas, du moins, pas vraiment. Ma déclaration avait donné les mêmes effets qu'un pavé jeté dans la mare. Chacun avait refusé d'accomplir le premier pas pour demeurer sur son quant-à-soi, si je voulais de leurs nouvelles, je n'avais qu'à prendre n'importe quelle revue financière, ou encore le journal *Point de vue*, j'aurais tant adoré leur présenter celui qui va partager ma vie, surtout à ma mère. Je reprends pied dans notre réalité.

Nous nous couchons, dans les bras l'un de l'autre sans ressentir le besoin d'un rapport juste celui de nous fondre l'un dans l'autre.

Je ne peux m'empêcher de le regarder dormir, ma place est avec lui. Un jour, je peindrai ce corps, rien que pour moi, avec toutes ces émotions qui traversent son visage quand nous faisons l'amour. Dire que j'ai failli le perdre, passer à côté du bonheur.

# CHAPITRE 44

**Thomas :**

*Installation rêvée*

La propriétaire du bien est partie plus vite que prévu en maison de retraite sur Nice. Comme nous disposons du montant total pour l'achat, le notaire se plie en quatre pour nous, ses riches clients. La signature se trouve dûment tamponnée un peu plus d'un mois avant le délai légal, ce qui nous convient parfaitement.

Gabriel et moi, en mode survolté, passons de magasin en magasin pour trouver le meuble qui conviendra le mieux dans notre nouveau chez-nous, à l'endroit choisi en amont.

Avec surprise, nous nous apercevons que toute notre sélection tourne autour du style contemporain. Lui comme moi n'apportons que peu de choses de notre vie d'avant. Pour moi, il me reste mon PC portable, mes livres et mes disques de Jazz et oui, pas de CD, le son n'est pas le même que celui rendu par des vinyles. Gabriel, lui, ne ramène que son matériel de peinture et un carton mystérieux que je ne suis pas autorisé à ouvrir.

Malgré les embûches, nous nous installons ensemble. J'ai du mal à y croire. Retourner au cabinet, par contre, ne me pose aucun problème. Sauf que je me rends compte qu'en mon absence, les dossiers se sont empilés. Si les premiers jours paraissent surréalistes, nous prenons très vite le rythme de nous retrouver à la fin de notre travail et si cela m'est possible, pour grignoter un bout au repas de midi.

— Chéri, demandé-je un soir, alors que nous visionnons, *L'assassin habite au 21*, de Henri-Georges Clouzot, peux-tu m'expliquer ce qui t'a poussé à installer ton atelier dans notre appartement ?

Je tremble lorsque ses prunelles, pétillantes de joie, se posent sur moi et qu'un sourire incertain étire sa bouche. Chaque fois que ses yeux me regardent, je perds ma capacité à respirer. Je prends une profonde inspiration en attendant sa réponse. Je m'aperçois que cette question n'est pas si anodine. Il m'attire au creux de ses bras.

— Une façon d’assurer que désormais, je ne suis plus libre, qu’un homme magnifique et gentil occupe tout l’espace de mon cœur. Mais surtout, c’est ma manière de te donner un droit de regard sur mon travail, je tiens par-dessus tout, à ce que chaque modèle qui franchit notre seuil le sache, que les choses soient claires.

L’histoire des personnages de Clouzot, madame Point, de Mila Malou et du commissaire Wenceslas Vorobeïtchik, demeure en bruit de fond et perd de son intérêt.

Mon cœur s’emballe, son pouce caresse mon poignet, alors que son autre main relève mon visage vers lui pour déposer un doux baiser sur mes lèvres.

Si quelques réflexions parasites traversent toujours plus ou moins mon esprit, je les écarte, je les renvoie dans ce passé qu’elles ne doivent plus quitter. Il fait cela pour moi. Mes doigts se promènent sur ses joues. Étrangement, dans tous ses gestes, rien de sexuel, juste la certitude que nous sommes enfin arrivés à bon port. D’une voix tremblante, j’écourte l’instant.

— C’est tellement inattendu que je reste sans répartie, je n’y avais même pas pensé.

Gabriel prend mon visage en coupe, sérieux comme je ne l’ai jamais vu.

— Je refuse qu’à nouveau, nous traversions ces moments horribles. Irréaliste de te jurer que je ne regarderai plus, c’est dans ma nature. Mais je ne toucherai plus aucun de ces hommes. Tu as comblé le vide qui se trouvait dans ma poitrine, grâce à toi, je suis serein. Me rassasier de toi ? Impossible, je souhaite te voir heureux. Je t’aime, c’est aussi simple que ça. Tu vas devoir t’y habituer.

Ses lèvres se posent sur les miennes et dans la luminosité diffusée par l’écran, plus rien d’autre que nous n’existe pendant un long moment. Quel abruti ! Comment la seule pensée de vivre loin de cet homme avait-elle pu m’effleurer ?

La routine qui s’installe ne nous gêne pas, Gabriel peint et je bosse sur ma soutenance. Mon père me fait réviser. Habiter ensemble ne ressemble pas à la vie idyllique des films à l’eau de rose. Nos caractères forts multiplient les chances de nous disputer pour un oui ou pour un non. D’un autre côté, chaque engueulade nous donne l’occasion d’une réconciliation sur l’oreiller.



. <1.2@3.fr>

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

# CHAPITRE 45

**Thomas :**

*Le bout final d'une pelote... enfin !*

Nos résultats de tests nous permettent d'ignorer les préservatifs. Gabriel a refusé de déroger à ces examens.

J'ai rencontré avec plaisir ce Nathan, l'ami de Gaétan et maintenant celui de mon peintre. Il a tenu à vérifier que la blessure de Gabriel ne présentait pas de soucis. C'est un homme charmant, posé, calme, d'une grande culture. Je dois avouer qu'il me plaît de devenir son pote, moi aussi. Il s'est senti suffisamment en confiance pour nous parler de son passé. Veuf depuis trois ans, son mari, Daniel, anesthésiste de métier, avait fait une chute mortelle lors d'une escalade. Cela a nécessité de longues années pour que la douleur se fasse moins violente.

Au cours de notre dernière soirée, nous avons invité Xavier en même temps. Celui-ci remonte la pente à sa vitesse. Leur entente immédiate nous a étonnés. Ils se donnent rendez-vous régulièrement. Gabriel devenu romantique invétéré demeure persuadé qu'ils ont une histoire et qu'ils vont terminer ensemble. L'avenir nous dira si c'est vrai.

Les choses semblent s'arranger, Clémentine et son beau-père vont se retrouver devant le juge. J'avoue que l'effarement passé, son cas m'intéresse très peu, elle a joué avec le feu, elle s'est brûlée, même si je pige ses motivations, c'est sur son ex qu'elle devait se venger, pas sur nous.

Mon Gabriel, ayant mis sa signature au bas de sa toile abstraite, m'invite au restaurant pour fêter ça.

— Je te réserve une surprise ensuite, si tu te montres sage, se moque-t-il, les yeux malicieux.

Ce n'est que lorsque nous arrivons devant le Recto-Verso que je comprends, un sourire éclaire mon visage.

— Celle-là, chéri, je ne l'ai pas vue venir.

Lors de notre entrée, Léo reste interloqué quelques secondes et secoue la tête.

— Ben merde alors ! Vous allez devoir m'expliquer, continue-t-il, toujours éberlué, tout en partant servir des clients impatients, se retournant sans cesse vers nous.

Gabriel me montre un tabouret libre au bout du bar et s'installe à mes côtés. Je souris face à la manœuvre qui empêche quiconque de m'approcher.

. <1.2@3.fr>

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

# CHAPITRE 46

**Thomas :**

*Léo ce soutien indéfectible*

Ce soir, le club est plein. Un éclat de rire survole la musique et me ramène vers Léo et son client. Il rit à une sortie de celui-ci qui avant de regagner sa table lui adresse un clin d'œil. Je sais qu'une quantité incroyable de mecs tentent leur chance avec mon ami, mais pour lui, la fidélité est sacrée.

Ce cher Léo frétille d'impatience en revenant vers nous, le regard fixé sur nos doigts entremêlés.

— À nous maintenant, aux dernières nouvelles nous ne sommes pas passés dans un monde parallèle. Mon bon Thomas, tu avoueras, le changement s'avère radical.

— Si je te dis que c'est une très, très longue histoire, ça ne te suffira pas, je suppose ? soufflé-je.

— Tu supposes bien mon ami, as-tu envisagé tous les cas de figure avec ce bouffon qui se tient à tes côtés ? Tu n'as pas oublié, j'espère, que tous ses ex rempliraient un bus, voire deux et que niveau fidélité, ce n'est pas un bon exemple.

Gabriel devient pâle, serre mes doigts plus fort et se tourne vers Léo pour lui répondre.

— Alors, tu as entièrement raison, mais tu ne sais pas vraiment qui je suis. Je ne t'en veux pas de prendre la défense de mon chaton. Grâce à cet homme qui est ton ami, j'ai récupéré à la dure, crois-moi, mes esprits. Personne ne lui arrive à la cheville. Il a kidnappé mon cœur et plus jamais je ne lui donnerai l'occasion de souffrir par ma faute. Toi, par contre, tu t'es bien foutu de ma gueule.

— Moi qui suis athée, je vais finir par envisager des miracles ! se moque Léo, en balançant un clin d'œil à Gabriel. Mon tendre mari ne cesse de me dire que tout le monde a droit à une seconde chance, alors qu'il en soit ainsi. Je t'avertis, je vais veiller au grain.

Léo se montre plus que réticent à notre histoire. Son regard revient vers moi.

— J'ai des nouvelles pour toi du gamin de l'autre soir. Le boulot que tu lui as trouvé paie son loyer et grâce à ton intervention, avec ses horaires aménagés, il a pu s'inscrire à la fac pour suivre ses cours.

— Et son connard de copain ? demandé-je.

— La lune de miel est terminée, le patron est resté à San Francisco et a renvoyé sa moitié en France, sans un radis.

— C'est quoi le film ? interroge Gabriel, perdu.

— Tu te souviens le soir où j'ai tout fait pour t'éviter ?

Il secoue la tête et m'invite à continuer.

— Ce soir-là, avec Léo, nous aidions un gamin qui venait de se faire jeter par son mec qui...

— Avait épousé son patron, la poule aux œufs d'or, termine Léo.

— Exact et avec Léo, on s'est arrangés pour l'aider. Dis-moi, le chercheur de trésors a-t-il tenté de reprendre contact avec le gosse ?

— Déjà, il faudrait qu'il le retrouve. Monsieur est toujours à courir après un nouveau nid luxueux, il y a donc peu de chance qu'on le revoie dans le coin.

Un client l'interpelle au bout du bar. De retour devant nous, il reprend :

— Désolé les mecs, mais ce soir c'est la folie, on se reparle au calme pour que vous m'expliquiez tout pour vous deux. En attendant, je vous sers quoi ? Ton Perrier, Tom ?

— Deux, lui rétorque Gabriel, l'index et le majeur levés.

J'aime toujours regarder les gars sur la piste de danse, à deux, c'est plus drôle. La musique change de rythme pour un slow.

— M'accordes-tu cette danse ? me demande mon chéri.

À ma grande surprise, j'en ai envie.

— Pourquoi pas ? Hep, Léo, tu veux garder ma canne s'il te plaît ?

— Pour une fois que tu quittes ce tabouret, vas-y, amuse-toi.

Au milieu d'une foule, je me retrouve pressé contre le corps de mon homme, nous pratiquons plus un surplace langoureux, qu'un slow. Sans ressentir le besoin de parler, nos yeux s'accrochent, ignorant cette cohue en sueur. La bouche de Gabriel fond sur la mienne qui s'ouvre pour lui. Son baiser s'approfondit, entre nous l'air crépite, j'ondule contre lui, bougeant mes hanches au rythme de la musique. Mes doigts glissent dans ses mèches blondes, frissonnant à ce contact prolongé. Ses lèvres filent tranquillement

vers mon cou, mes guibolles vacillent, ne me portent plus. Inquiet, Gabriel murmure à mon oreille.

— Ça va, amour ?

— Le nerf de mon mollet devient raide, ma jambe me lâche, avoué-je haletant.

Nous reprenons brutalement conscience du monde qui nous entoure, la musique, les lumières tamisées. Mon cœur tambourine dans ma cage thoracique, je redescends de mon nuage. Gabriel prend une décision rapide.

— Regagnons nos places au bar, dès que tu iras mieux, on rentrera.

— C'est la meilleure proposition de cette soirée, j'ai quelques idées qui devraient nous tenir éveillés un moment, lui déclaré-je un début de sourire sur mes lèvres.

— Je me rends aux toilettes, demande un verre à Léo en m'attendant.

— Ne traîne pas, tu veux bien.

. <1.2@3.fr>

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

# CHAPITRE 47

**Thomas :**

*Un rejet sans appel*

Après un baiser sensuel, Gabriel se dirige vers les lavabos, slalomant au milieu des corps moites. Léo en profite pour se jeter sur moi, son regard d'aigle me transperce.

— À nous deux, je t'écoute, il me paraissait t'avoir entendu certifier que tu ne voulais rien avoir à faire avec ce type.

— Disons qu'il appartient à ces hommes qui savent ce qu'ils ambitionnent et qui ne quittent jamais leur objectif de vue. Son but c'était moi, il est passé de « je le veux dans mon lit » à « je souhaite plus ».

— Même si je ne l'ai pas aperçu ici depuis un sacré bout de temps, ce mec détient un passif qui ferait rougir une nonne. Je ne comprends pas ce que tu fabriques, Thomas.

— Pour faire court, nous venons de vivre des choses difficiles. Il y a un moment, je t'aurais donné raison vu que je l'ai chopé avec un minet, une main dans son pantalon. Je me suis barré loin et lui a tenté de se suicider. Je te passe les détails, mais il a remué ciel et terre pour me retrouver. On se donne une chance, je me suis installé avec lui.

— Une question primordiale... es-tu certain de tes sentiments ? Lui fais-tu confiance réellement ?

— Je te mentirais en ne t'avouant pas qu'il m'arrive parfois d'avoir peur et que Gabriel fait de son mieux, ça te va ? Et de plus, moi je ne suis pas l'agneau du sacrifice.

— Rien à redire, tu m'as l'air salement accroché, alors qui suis-je pour te juger ? Je serai là si tu as besoin de quelqu'un.

— Je crois que c'est ce virus nommé amour, pas plus difficile que ça. Je retiens ta proposition, mais...

— Oh merde ! Ennuis en vue, lâche Léo tout en fixant le fond de la salle.

— Que veux-tu dire ? demandé-je, en balayant les lieux, sans rien voir de spécial.

— Mon ami, tu vas pouvoir vérifier l'honnêteté de ton Jules. Je serais toi, je filerais aux toilettes. Le dernier casse-croûte de ton homme vient de lui emboîter le pas.

Mon estomac menace de renvoyer son contenu sur le zinc et je me sens comme lesté de plomb. Je me lève à la manière d'un automate pendant que Léo me tend ma canne. Je prie tous les saints que je connais, non ! Ça ne va pas recommencer. J'ai l'impression de me trouver en équilibre sur un fil. Traverser cette foule est un calvaire, plus j'approche du possible lieu du crime, plus je me noie dans des visions insoutenables pour moi.

Je longe le couloir, une lumière au plafond prévient qu'elle ne va pas tarder à rendre l'âme. Soudain, j'entends la voix grondante de Gabriel.

— Je commence à en avoir ras la perruque de ta petite gueule. Encore une fois et je porte plainte pour harcèlement. Je te répète pour la dernière fois que nous deux, c'était uniquement une histoire de cul. C'est clair ? Tu as failli me faire perdre la seule personne qui a de l'importance pour moi. Tu dégages et fissa. Je n'ignore pas ce que tu vois en moi, une tirelire sur pattes. Tu vas devoir en trouver un autre et tu feras cela sans souci, je te fais confiance. Si tu ne veux pas avoir besoin d'une chirurgie esthétique, tu ne te pointes plus chez moi ou dans les lieux que nous fréquentons.

— Tu te mens, on ne change pas un âne en cheval de course. Je peux t'assurer que tu ne resteras pas avec ton boiteux longtemps.

Toujours caché derrière la porte, j'entends un bruit sourd et une chute suivie d'un râle de douleur. Gabriel a dû lui coller un sacré pain.

— Traite-le encore de boiteux et je te casse les deux pattes. Ensuite, tu verras ce que ça fait, mon pauvre, tu ne lui arrives pas à la cheville. Tu tiens à savoir ? Je suis le plus chanceux des deux. C'est un sentiment que tu ne risques pas de comprendre, tu n'es qu'un sale bâtard.

L'entendre dire ses mots me bouleverse, il m'aime, vraiment. Je baisse ma canne que je n'avais pas remarqué avoir levée, voulant m'en servir d'arme. Ce geste ridicule me porte à sourire. Fier comme un paon, je m'avance dans la pièce.

— Chéri, tu en mets un temps ! Je me suis demandé si tu désirais que je vienne t'aider, dis-je, souriant, tout en lui tendant la main. Je suis à ta disposition pour tous tes besoins, continué-je avec un clin d'œil.

Je tente de le calmer juste en le regardant, il est blême, ses prunelles sont pleines de rage, mais elles s'éclairent en tombant sur moi, tous ses traits se détendent sous le soulagement.



— Désolé, mon amour, je te présente Paul, le reste du corps à qui appartient cette main baladeuse, sans-gêne. Il possède le don de s'imposer, crache-t-il, à nouveau en colère.

— Effectivement, je vois.

Tranquillement, je me rapproche de Gabriel qui reprend peu à peu une certaine sérénité. Il me serre contre lui. Le pauvre Paul nous fixe à la fois sidéré et jaloux. Je décide d'enfoncer le clou.

— Je crois que je ne me suis pas présenté, je suis le boiteux, vous avez dû le remarquer. Puis passant au tutoiement, si je te trouve encore une fois sur notre chemin, je te montrerai que même avec ce handicap je suis capable de te botter le cul. Pour que tout soit clair, tu es un de ses modèles ?

Le gamin secoue la tête en signe d'acquiescement.

— C'est à moi désormais de les choisir, tu comprendras aisément que tu dois chercher un autre peintre. Figure-toi que tu n'as pas mon aval.

Je crois que ce qui le frappe de stupeur, c'est l'énorme éclat de rire de Gabriel. Celui-ci se tape sur la cuisse, s'essuie les yeux et m'embrasse sur le bout du nez. Sans le savoir, il a réussi un test, haut la main, mon amour pour lui grimpe sur l'échelle de Richter de mon cœur.

On passe devant un Léo malicieux à qui j'adresse un pouce levé en signe de victoire.

Arrivés dans notre appartement, Gabriel m'oblige à fermer les paupières et me guide, en plaçant ses mains sur mes épaules, jusqu'à son atelier.

— Tu n'ouvres pas tes yeux tant que je ne te donne pas le top, d'accord.

— Qu'est-ce que tu fabriques ?

— Reste tranquille, tu t'assois, continue-t-il, me poussant dans le fauteuil Voltaire que nous avons installé dans un coin.

Je l'entends remuer une caisse, déchirer du papier, la poser sur son établi et revenir à mes côtés. Je le sens inquiet, craintif. Aucun doute, ce moment revêt une immense importance pour lui.

— Tu es prêt ?

Je m'agite, devenant un enfant devant un cadeau.

— Pourquoi tant de mystères, tu veux mon avis pour une toile ?

— Nan, regarde.

Un instant de flottement et je contemple la superbe sculpture. Je ressens son angoisse, alors que je reconnais enfin le modèle.

— C'est... moi, quand ? Comment ?

Les mots se bousculent sur mes lèvres.

Je me dirige vers le buste et de mes doigts tremblants, je suis mes traits de bronze, ce visage semble vivant, il est magnifique.

— Je l’ai sculptée bien avant que tu ne sortes avec moi, pour être précis, suite à notre rencontre mouvementée devant mon tableau. Elle te plaît ?

— Question idiote, évidemment que oui ! Dis-moi que tu ne la vendras pas.

— Jamais, je ne l’ai pas confectionnée pour être mise sur le marché. À part toi, personne ne l’a contemplée.

— Je ne suis pas si beau, je comprends pourquoi tous ces gens adorent ton travail. On peut la placer sur la commode de notre chambre ?

Je ne peux me retenir de caresser cette patine, au moment où nos yeux se rencontrent, je le vois rougir.

— J’avais tellement peur qu’elle ne te plaise pas.

— Tu es cinglé ! Elle est géniale, de plus c’est une première pour moi, entre cette sculpture et la toile offerte à mes parents, je vais prendre la grosse tête. Pour ça et pour tous tes efforts, je t’aime.

Il se contente de m’attirer à lui et nous nous perdons dans un baiser langoureux, prémices de beaucoup plus.

# CHAPITRE 48

**Thomas :**

*Le bonheur à portée de main*

Gabriel, me trouvant stressé, pense qu'une pendaison de crémaillère, juste avant de présenter ma soutenance, constitue une merveilleuse idée. J'ai un peu l'envie, là tout de suite, de l'étrangler. Il s'est chargé des invitations, le moins que l'on puisse dire, c'est qu'il n'a omis personne, surtout pas notre Lucie qui a accepté de venir deux jours..

Je ne m'attendais pas à tant de convives : mes parents, Apolline et Gaétan, Jean, mon mentor pour une fois accompagné d'une amie, Léo et son routier de mari, sans oublier Xavier et Nathan dont la relation évolue doucement. Pour nous, c'est aussi une manière de confirmer notre vie ensemble auprès de nos plus proches.

La soirée se déroule dans une ambiance chaleureuse jusqu'au moment où ma sœur impose le silence pour annoncer la venue dans quelques mois de leur enfant. Je souris devant la joie des miens, mon père envisage déjà des balades au zoo ou chez Disney. Apolline éclate de rire.

— Mon cher papa, avant tout cela, si ça t'amuse, tu pourras t'occuper des couches et des biberons, Gaétan et moi ne dirons pas non.

— N'oubliez pas que ça m'ennuie, j'ai toujours adoré les bébés, levons nos verres à cette bonne nouvelle.

Un silence bienheureux plane un instant, je vais devenir tonton. Je suis chamboulé, plus que je ne m'y attendais. Chacun avale une gorgée de son champagne. Mon père se tourne vers moi coincé dans les bras de ma moitié sur un des canapés.

— Et pour toi, mon fils, ta sœur nous fabrique un petit, toi, tu as trouvé ta moitié, que peut-on te souhaiter de plus.

— Décrocher ma soutenance serait ma revanche sur ces mois difficiles.

Gabriel prend aussitôt la parole.

— Tu as bossé comme un dingue, mon cœur, aucune raison que tu ne l'obtiennes pas, déclare-t-il tout en déposant un baiser sur ma tempe.

De plus en plus fréquemment, il montre son amour pour moi face aux autres, ce qui me réjouit, même si je sens en lui une certaine retenue pour son passé. Les mots de cette douce Lucie me hantent assez souvent.

— Je suis du même avis que ton chéri, ajoute Jean très sérieux, tout en levant sa coupe. Tu seras un avocat formidable, les problèmes de tes clients te touchent, tu ne fais pas ce travail pour ce qu'il pourrait te rapporter, ça me plaît.

Je ne pensais pas virer cramoisi devant autant de louanges.

— Eh bien, mon fils adoré, se moque ma mère, te voilà bien embarrassé. Je savais que tu te relèverais de ce désastre.

— Quand on atteint le fond, on ne peut que remonter, lance doucement Xavier. Tu ne peux qu'être de mon avis, mon ami.

— Oh oui ! Toi et moi revenons de loin.

Il lève son verre d'eau gazeuse vers nous.

Ma vie s'aligne à nouveau sur les bons rails, mon ex a disparu de mes pensées. Je ne ressens plus ce petit pincement au cœur, mes sentiments pour lui se sont envolés sans que j'y prête vraiment attention. Je me demande parfois, si aujourd'hui, mes réactions seraient identiques à celles de l'époque. Peut-être ne lui ai-je pas accordé de circonstances atténuantes, mais le mensonge m'est insupportable, il vide une relation de sa substance.

Gabriel est désormais mon tout : mon monde, mon oxygène, mon soleil, mes nuits, en gros, mon avenir. On s'est trouvé de haute lutte, mon erreur a été de croire que je ne pourrai pas me remettre de ma séparation mouvementée avec Christophe. Ma certitude demeure que sans mon ange Gabriel, je meurs. Un petit coup d'épaule me ramène au milieu des miens.

— Tu es parti où mon chéri, tu es sûr que tout va bien. À te regarder, on dirait que tu viens d'avoir une révélation.

— On peut dire ça, mon trésor, je ne regrette pas ton obstination, je t'aime et je suis heureux de poursuivre ma route à tes côtés.

— Je traverserais l'enfer pour toi à l'infini, tu ne m'échapperas pas mon amour, répond Gabriel dans un murmure.

J'ai beau savoir qu'il est épris, j'en reste sans voix. Toujours à mon oreille, il continue.

— Je suis accro, le sexe entre nous se montre génial, mais nous deux, ça ne se réduit pas juste aux galipettes. Sans toi, je suis paumé, l'idée que je pourrais te perdre m'est intolérable.

Sous ses aveux inattendus, mon cœur plonge, je frissonne contre lui. Décidément, c'est la soirée des déclarations, mon regard se mouille, ce bonheur va me tuer. La gorge serrée, je pars à la recherche de ma respiration égarée. Je pensais ce jour si loin de nous, j'imaginais que nous avions besoin de temps.

— Comment arrives-tu à me surprendre à chaque fois ?

Gabriel m'attire plus fort contre lui et ses lèvres viennent clore les miennes. Toute cette peur, cette colère rentrée, cette douleur, tout disparaît en un claquement de doigts. Toute notre famille doit entendre les battements frénétiques de cet organe que mon homme fait chanter à nouveau. Gabriel ne voit que moi.

— J'irais décrocher la Lune si j'étais certain que cela apporte un sourire sur ta bouche et des étoiles dans tes yeux. Tes petits handicaps sont le prolongement de toi, ils ne te résument pas. Je regarde ton âme et ton cœur. Ce que j'y découvre m'attire de la même manière que la lumière attire le papillon. Tu es un homme bon, tu m'accordes ta confiance que je ne méritais pas, tu me redonnes foi en la vie. Tu es mon garçon sexy.

Gabriel se tourne alors vers nos invités, les fixe un à un, très secoué.

— Et j'ai désormais une famille à laquelle me raccrocher.

Il prend ma main, la retourne pour déposer un baiser sur ma paume. Je me fous des larmes qui ruissellent sur mes joues et j'enfouis mon visage dans son cou. Au milieu de mes émotions qui me dépassent de plus en plus souvent, sa dernière phrase me renvoie à mes réflexions d'un peu plus tôt.

La voix de Léo crève cette bulle de tendresse.

— Gabriel, je n'en reviens pas, jusqu'à cet instant, je n'arrivais pas à vous voir un avenir, tu me prouves le contraire. Je ne peux qu'être heureux pour vous, mes félicitations, les gars.

— Homme de peu de foi, lance mon père, souriant.

— Tout cela, c'est bien beau, mais moi j'ai un petit être à nourrir, on mange quand ? Champagne, jus d'orange et canapés ne me suffisent pas, messieurs. Moi, les émotions me donnent faim. Gabriel, je te souhaite la bienvenue dans notre famille. J'espère que vous avez prévu large.

— Chérie, s'amuse Gaétan, à ce rythme tu ne vas plus pouvoir bouger.

— M'en fous ! Je connais un bon kiné.

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

# CHAPITRE 49

**Thomas :**

*Un enfant... un homme... le bonheur*

Cette soirée restera un souvenir mémorable à bien des égards. Mon peintre prépare une nouvelle exposition et s'immerge dans son projet. Je constate que lorsqu'il ne réussit pas à reproduire ce qu'il a en tête, je dois m'accommoder de ses sautes d'humeur et des grognements en guise de réponses. Je ne lui en tiens pas rigueur, j'agis de la même manière avec mes dossiers. Ça lui arrive souvent de ne pas remarquer mes absences, tout comme il peut oublier de manger ou de prendre un peu de repos.

En gros, je découvre ce qui se passe lorsqu'on vit avec un génie créatif. Je continue mes séances de rééducation avec Gaétan à un rythme moins soutenu. Il ne touche plus terre depuis qu'il connaît sa future paternité. À ma grande surprise, Apolline se présente chez nous. Ne l'ayant pas vue depuis plusieurs jours, elle, si mince devient pulpeuse, ressemblant de plus en plus à un Renoir. Je reconnais que ça lui va bien, elle respire le bonheur et se montre plus calme. Elle me saute au cou et me serre dans ses bras, frôler son ventre rond me retourne, un petit être se construit à l'intérieur. Cette grossesse est du coup, plus concrète.

— Salut sauterelle, sais-tu pourquoi ton homme m'a convoquée en ce lieu ? se moque-t-elle.

Devant mon air surpris, elle comprend que je ne suis au courant de rien. Avant que je ne puisse répondre, Gabriel arrive, un torchon plein de térébenthine servant à nettoyer ses doigts. Des taches de peinture parsèment ses mèches blondes liées par un ruban de cuir. Ses traits sont tirés de fatigue. Ma frangine grimace face à cette odeur.

Je m'approche de mon amoureux et l'embrasse pour lui apporter un peu de réconfort.

— Tu sors enfin de ton antre, chéri, je pensais que tu utilisais une toile comme support, dis-je en lui attrapant le chiffon des mains, pour ôter une trace verte sur son front.

— Petit plaisantin, continue-t-il, me serrant contre son torse. Toi, la future maman, viens t'asseoir dans la cuisine, tu veux une tisane ? Du jus de pomme ?

— Vrai ! Tu as du jus de pomme, ne me demande pas pourquoi, je fais une fixation sur cette boisson, les hormones, c'est sûr, je demeure en pâmoison devant ce fruit.

Je regarde ma sœur comme une extraterrestre.

— Tu as toujours trouvé que c'était aussi dégueulasse que de la pisse d'âne et toi, ajouté-je, comment sais-tu qu'elle avale ça ?

— J'ai juste rencontré un pauvre homme qui n'en peut plus d'aller acheter ces fichues bouteilles.

— Le pauvre homme m'a mise enceinte, maintenant il assume.

— Dis donc, ma chère belle-sœur, tu n'as pas hurlé contre, tu as dû participer de bon cœur, me semble-t-il. On est deux pour danser le tango en règle générale.

Apolline pique un fard et s'assoit sans un mot, chose très rare chez elle.

— On ne va pas s'étendre sur ma vie sexuelle, tu veux me voir à quel sujet ?

— Pas pour te faire un tour de cochon, rassure-toi. Tu n'as pas été sans remarquer que ma cote est en constante évolution. Jusqu'à aujourd'hui, je m'en foutais, mais là, j'ai un besoin urgent d'un agent, impossible pour moi de gérer la presse, les expos, ma peinture et tout le tremblement. Mais par-dessus tout, je veux une personne de confiance.

— Tu attends que je te conseille quelqu'un ? demande-t-elle en reposant son verre sur la table.

Je me montre surpris, car Gabriel ne m'a pas parlé de ce sujet, mais c'est vrai que sa notoriété va grandissant. Moi et ma frangine sursautons en entendant sa réponse.

— Pas du tout, je sais déjà qui je veux et c'est toi, tu es la meilleure.

— Moi ! croasse-t-elle, interloquée, mais je n'y connais fichtre rien et il y a le bébé.

— Tu racontes des conneries, en premier lieu, tu es copropriétaire d'une galerie. Deuzio, tu as toujours préparé mes expositions et mes relations avec la presse. Tertio, tu as monté mon catalogue et discuté avec des mécènes. Maintenant, explique-moi en quoi, tu n'es pas la bonne personne pour ce poste.



Ses arguments sont imparables, mon cœur a tout pesé en amont, j'en connais une qui est bel et bien coincée. Il enfonce le clou.

— Si ce n'est pas toi, ce ne sera personne et j'envoie tout chier. L'argent, j'en possède suffisamment. La peinture, je continuerai en dilettante, mes priorités ne sont plus les mêmes depuis que Tom est entré dans ma vie.

Apolline passe de Gabriel à moi. Je demeure statufié par ses paroles, mais pas autant abasourdi qu'elle.

— Maître chanteur en plus ? Tu ne manques pas d'air, articule-t-elle, lentement.

Son regard pénétrant fixe mon doux tyran. Comme si elle le découvrait, elle semble peser le pour et le contre.

— Sauterelle, qu'as-tu fait du Métayer que je devais tenir en laisse ? Gabriel, tu es une vraie tête de nœud.

— Ma tendre belle-sœur, je ne crois pas que ta sauterelle ose s'engager sur le sujet, rétorque mon Gab.

— Pour votre gouverne à tous les deux, je refuse de devenir votre punching-ball, démerdez-vous.

Gabriel ne lâche pas le morceau, mon intervention leur passe au-dessus des bouclettes.

— Soyons sérieux, chère Apolline, je te fournis tout le temps nécessaire pour te décider. Si le fait de fureter dans mon atelier peut te donner une réponse, la porte est ouverte.

— Ça alors ! Pourquoi elle fouinerait partout et moi seulement dans certains endroits ? demandé-je, boudeur.

— Mon amour, j'ai bien trop peur de ton sens critique aiguisé, lance Gabriel, l'air de rien.

— Tu te fous de moi ? dis-je, me tournant vers ma sœur, t'a-t-il montré cette superbe sculpture qu'il a faite de moi ?

— Je n'ai pas eu cet honneur, je pense que c'est en rapport avec le fameux carton que j'avais interdiction d'ouvrir.

Un peu gêné, le principal intéressé trouve ses pieds étrangement plus captivants.

— Tu n'en finis pas de me surprendre, même si ça m'écorche la bouche, reprend Apolline, je suis dans l'obligation de reconnaître tes efforts. Ta seule religion, il n'y a pas si longtemps, consistait en une course effrénée aux plans cul. Avec Gaétan, on avait parié que tu t'enfuirais au fin fond d'une forêt, déclare-t-elle, souriante.

— Pour une fois, ça te cloue le bec, hein !

— J'avoue, mais j'en suis heureuse pour vous deux. Tes derniers tableaux souffraient de ton comportement, je trouvais ça dommage. Je suis impatiente de découvrir ton nouveau travail.

Je la suis et la vois stopper net devant la quantité d'œuvres, il semble que Gabriel a rencontré l'inspiration. Une quinzaine de toiles sont alignées contre le mur. Elles doivent être encadrées.

Les peintures sont plus douces, plus lumineuses et pas un seul nu n'entre dans cette série. Nous demeurons en arrêt devant un triptyque qui raconte le parcours de Gabriel jusqu'à moi. Je sens la frénésie du découvreur de talent s'éveiller chez ma sœur. Ce travail est sublime et même en déviant de sa route habituelle, tout sera écoulé, je n'en doute pas.

— Tu en penses quoi ? demande mon compagnon jusque-là silencieux et inquiet.

— Magnifique n'est pas suffisant : éblouissant, je ne m'attendais certainement pas à un tel virage dans ton œuvre. Ce triptyque est une merveille, il...

— Pas à vendre et c'est ferme et définitif, affirme-t-il.

Mon regard saute d'une toile à l'autre, je savais qu'il avait passé énormément de temps dans son atelier, j'en reste pratiquement sans voix, estomaqué devant tant de beautés.

— Tu me vois vraiment comme ça, murmuré-je, incapable de bouger, chamboulé.

— Tu es mon amour sexy, assure-t-il doucement, tout en me serrant dans ses bras.

— Donc, pas à vendre, d'accord, mais il doit être exposé, stipule ma sœur, charmée. De plus, c'est l'explication de ton nouveau style. Tes admirateurs doivent le voir pour comprendre ta mue.

— Je veux bien, mais tu me jures que tu ne le mettras pas sur le marché, même si on t'offre la Lune ?

— Dis-moi, grand crétin, t'ai-je déjà menti ?

Gabriel laisse son regard se fixer sur celui d'Apolline dans un duel muet. Il la désire vraiment comme manager, un sourire effleure ses lèvres avant que tendrement il me serre dans ses bras.

— Je dois me pincer pour y croire, insiste ma sœur, un pareil travail, une telle nouveauté ! Je n'ai aucun doute, tu vas casser la baraque.

J'attrape le visage en coupe de mon compagnon dont je suis si fier.

— Je ne connais pas le monde de l'art aussi bien que ton futur agent, mais je suis de son avis. Ta peinture a trouvé une force qui n'était pas là avant.

— Oui, eh bien, ne vendons pas la peau de l'ours, mon chéri.

— Pourtant, je lance le pari que tes admirateurs se montreront enchantés.

— Ah bon ! Et mon amour, tu souhaites miser quoi ? demande Gabriel, l'œil coquin.

Apolline nous dévisage curieuse, mais elle n'entend pas ce que je murmure à l'oreille de mon homme. Sa façon de s'empourprer lui apporte une réponse, elle éclate de rire.

— Monsieur Métayer qui rougit ! Je ne t'en savais pas capable.

— Le mérite revient à ton cher frère, il a parfois des arguments impossibles à refuser. Il se tourne vers moi, pari tenu, mon cœur.

— C'est dans ton intérêt, trésor.

— Je suppose que personne ne va rien me dire ?

— Est-ce que je te pose des questions sur ce que tu fabriques avec mon kiné, Apolline ?

Ses yeux passent de Gabriel à moi avec affection.

— Enfin, le ciel se montre clément pour vous deux. Toi, Gabriel, tu n'as plus rien en commun avec cet artiste prétentieux, ingérable. Je suis même étonnée de te voir plus sûr de toi. Et je dois te remercier d'avoir ramené mon petit frère à la vie. Il accepte désormais ses handicaps et il paraît toujours heureux. Son amour pour toi s'étale sur tous ses traits et tu le lui retournes. Tant que ça reste comme ça, pour moi tout est OK. Pour ta proposition, je dois réfléchir, si je te donne ma réponse demain, c'est bon pour toi ?

— Sans problème, réplique Gabriel.

# CHAPITRE 50

**Thomas :**

*Un merveilleux renouveau*

Tout a changé depuis le passage d'Apolline chez nous. J'ai besoin d'une volonté de fer pour ne pas errer dans les limbes du désir et réussir à oublier la présence sexy de mon alter ego. Ma soutenance défendue, j'ai cru que le résultat n'arriverait jamais. Tous mes efforts sont récompensés, mon père m'offre ma première plaque. Mon nom et ma qualité inscrits en noir sur le doré me remuent les tripes ; autant que la confiance de mon paternel. Il l'a fait réaliser bien avant que le courrier ne soit glissé dans la boîte aux lettres.

— Et si je m'étais planté ?

— Mon garçon, avec Jean, nous n'avions aucun doute.

— Cela me touche énormément, sauf que désormais, je dois trouver un cabinet pour m'installer et l'accrocher au mur.

Nous sommes tous réunis, Lucie y comprise, dans le salon de mes parents avec champagne et petits fours pour fêter ma réussite. Je les vois se regarder avec des sourires de connivence. Mon père reprend la parole, fier comme un paon.

— Cette plaque, mon fils, n'est qu'une partie de notre cadeau. Je suis le messager d'une bonne nouvelle. Le cabinet Ducruet-Bondy t'offre une place et le bureau qui va avec.

— Ainsi qu'un poste d'associé dans un avenir proche, j'espère, confirme Jean. Tu nous as montré au cours de cette année, ton acharnement à défendre la veuve et l'orphelin, les clients ne tarissent pas d'éloges. De plus, on serait idiot de te laisser partir à la concurrence. Avec ta spécialité, le cabinet sera complet, on songe, avec Pierre, que c'est pile le moment pour l'agrandir.

Je reste sonné, comme toutes les fois où je me sens dépassé, je me retourne vers l'homme de ma vie.

— Tu en penses quoi, mon amour ?

— C'est une belle offre méritée sur laquelle tu dois te pencher, mais cela demeure ton choix, quel qu'il soit, je t'approuve à cent pour cent mon cœur.

Il ne me faut pas réfléchir longtemps.

— C'est OK, mais j'y mets une condition, lorsque le moment sera venu pour moi de devenir associé, j'investirai dans mes parts.

— Tope là, mon garçon, sourit mon père, serrant ma mère contre lui, tout en levant sa grande main face à la mienne.

— Bien. Moi, j'ai soif, lance ma sœur, ça vaut bien une autre coupette.

— Jus de pomme, la future maman, jus de pomme pour toi, articule Gaétan. Mon cher beau-frère, toutes mes félicitations, avec tout ça ta rééducation est passée aux oubliettes.

— Je ne vais pas dire non à une ou deux séances avec mon kiné préféré, mais ça va.

Je vois notre tendre Lucie, invitée pour l'occasion, avancer vers moi, son visage reflète une grande douceur.

— Je suis heureuse de te transmettre, moi aussi, toutes mes félicitations. Tu as su faire la part des choses, mais surtout, continue-t-elle en passant de Gab à moi, je ne me sens pas peu fière de vous voir en couple. Vos problèmes ont fait de vous une force unie. N'oubliez jamais : rien n'est perdu tant que le cœur est présent. Aucun obstacle ne lui résiste.

Elle ouvre grand ses bras dans lesquels nous nous glissons avec un immense bonheur.

— Sans vous, chère Lucie, rien ne nous aurait sauvés, murmuré-je à son oreille. Notre vie entière ne suffira pas à vous remercier.

— Vous êtes notre bonne fée, merci d'avoir cru en nous, ajoute mon bien-aimé.

Oui, tout est enfin à sa place, ne puis-je m'empêcher de penser.

Sortant la tête du creux de l'épaule de ma chère amie, mes prunelles se fondent dans les regards bienveillants de ma famille. Leurs yeux brillants montrent leur bonheur devant notre trio. C'est l'instant choisi par mon père pour lancer sa petite phrase pleine de fierté.

— Après cet instant de tendresse, je lève mon verre, à notre nouvel avocat, Maître Thomas Ducruet.

— Bon vent dans ta vie à venir, sourit Jean, suivi par ma mère.

# CHAPITRE 51

**Laurent Métayer de Saint-Estève**

*Un coup de tonnerre*

Depuis un moment, Gabriel s'est définitivement débarrassé de son armure de mauvais garçon. Il respire la douceur, le calme et la sérénité.

L'esprit tranquille, je me rends chaque jour au bureau et à mon retour, je m'attends à sentir une bonne odeur de cuisine. Mon homme s'est découvert un talent de cordon bleu.

Nous en sommes au dessert lorsque la sonnette retentit. Mon amoureux sexy, occupé à préparer nos cafés, se tourne vers moi et pose un baiser léger sur mes lèvres.

— Veux-tu bien aller voir qui vient nous emmerder à cette heure, mon ange ? N'hésite pas à l'envoyer chier, le culot de certaines personnes me laisse baba.

— Puis-je te faire remarquer que tu te montres de moins en moins sociable ? souris-je. J'y vais, si c'est un de tes minets, non seulement, je lui botte les fesses, mais je l'avertis méchamment que tu n'es plus disponible.

— Mon petit chaton se transforme en tigre. Deviendrais-tu, toi aussi, un trou du cul, bébé ?

— C'est pour ça que tu m'aimes, me moqué-je.

Un coup de torchon claque dans l'air.

— Loupé ! ricané-je, tout en fuyant maladroitement vers le couloir.

Parler de ses minets est devenu un amusement. Au fil du temps, on en a obligatoirement rencontré, gentiment, il les a renvoyés dans leur salle de jeu d'une boutade bien sentie. Le bouche-à-oreille a accompli le reste.

Je suis presque à la porte quand mon compagnon hurle depuis la cuisine.

— Garde à l'esprit que j'adore ton p'tit cul serré, tes beaux yeux, ta bouche gourmande et pas forcément dans cet ordre.

Je sens mes joues rougir et un immense éclat de rire résonne, se répercutant dans le couloir. Mon Gabriel est loin d'imaginer le retournement de situation bien planté sur notre paillason. Lui et moi sommes même, à mille lieues du tremblement de terre qui va en découler.

De mon œil valide, je regarde par le judas. Un homme se tient debout et de dos sur notre palier peu éclairé, ne me facilitant pas la tâche.

C'est difficile de se rendre compte de mon manque de vision du côté droit puisque mon œil ne montre aucun défaut. Il réussit juste à différencier la lumière de la nuit. J'ai fini par me raisonner, même si mon spécialiste continue de chercher le pourquoi du problème. Il s'entête à imaginer que je retrouverai un jour une capacité plus importante, ce qui énerve Gabriel qui lui en veut d'oser me faire espérer un miracle. Ce handicap est une partie de moi, en cela mon ange a totalement fait montre de clairvoyance.

J'ouvre la porte pour me trouver face à une personne inconnue, élégante, vêtue d'un costume tourterelle de grand couturier, les cheveux grisonnants coiffés en arrière. Bizarrement, il me rappelle quelqu'un. Cet homme impose le respect, peu de gens doivent se lever contre lui.

— Oui, déclaré-je, vous désirez ?

L'individu m'examine, me jauge, sans sourire, il me répond.

— Je viens voir monsieur Gabriel Métayer de Saint-Estève, est-il présent ?

Je reste surpris, car mis à part ma famille et certainement les impôts, personne ne connaît la descendance noble de mon compagnon. Que peut lui vouloir cet homme ? D'un signe de main, je l'invite à entrer dans le vestibule.

— Patientez, je vais le chercher. Qui dois-je annoncer ?

Le visiteur bombe le torse et me regarde comme l'idiot du village, un sourcil relevé. Purée ! Comment fait-il cela ?

— Laurent Métayer de Saint-Estève, son père.

Mon ébahissement envahit mes traits, il ne manque pas d'air. Mon sourire disparaît illico, en même temps que ma gentillesse.

— Ne bougez pas, réponds-je froidement.

Clopin-clopat, je m'éloigne, ma canne est restée dans la cuisine. Que veut-il au bout de quinze ans d'absence ? Je m'inquiète de la réaction de Gabriel. Je sais qu'il a dû édulcorer le récit de ces années ayant abouti à sa fuite. Il finit de ranger la vaisselle quand je me pointe derrière lui. Il se retourne l'œil malicieux.

— Tu en as mis du temps, le gars s'est montré récalcitrant ?

Il s'aperçoit soudain de mon trouble.

— Ne me dis pas que c'est encore ce connard de Paul ! Putain, je...

— Mon amour, murmuré-je, c'est ton... père.

— Comment ça ? MON père ? crie-t-il offusqué. Ce n'est pas drôle. J'ai fait un truc de travers ? J'en suis désolé, je te jure que je vais tout envisager pour me faire pardonner, mais ne joue pas avec ça.

— Tu n'as commis aucune erreur, mon trésor, continué-je m'approchant de lui pour l'enfermer au creux de mes bras. Je pense qu'il s'agit vraiment de ton père, il m'a annoncé s'appeler Laurent.

— Je refuse de voir cette personne, s'énerve Gabriel en tentant de m'échapper.

— Le plus simple demeure de lui donner ton point de vue et de le renvoyer chez lui comme il le mérite.

Mon Gabriel se trouve déchiré par cette visite. Blême, il ne cesse de trembler. Je ressens profondément sa douleur. Il glisse sa tête dans le creux de mon cou.

— Tu veux bien m'accompagner, s'il te plaît, murmure-t-il, avant de me fixer à nouveau.

Je prends son visage en coupe, tentant de lui transmettre ma force, même si tout n'est pas clair dans son histoire.

— Quoi qu'il se passe, je serai toujours avec toi et n'oublie pas que tu ne lui dois rien.

J'entrecroise nos doigts et le serre très fort. De mon autre main, je récupère ma canne. Mes doigts se crispent sur la poignée. Nous formons un ensemble indestructible. Dans le couloir, son père n'a pas bougé, Gabriel stoppe quelques pas avant d'arriver devant l'homme. Je pense comprendre sa surprise, les années se sont montrées clémentes avec son géniteur dont l'air hautain est fort déplaisant. Il semble avoir oublié les quinze années de plus de son fils. Le son froid de la voix de Gabriel claque dans ce lourd silence.

— Monsieur, je mentirais en disant que je suis heureux de vous revoir. Que me vaut la non-joie de cette visite ? Vous seriez-vous perdu ? riposte mon adoré, un rien ironique, sans lui proposer d'aller plus avant dans notre appartement.

— Le sarcasme ne te mènera nulle part, je m'accorde le droit de rencontrer mon fils, objecte-t-il tout en fixant nos mains jointes.

— Une réunion en quinze ans doit être inscrite dans les annales familiales. J'espère que vous n'envisagiez pas de me trouver changé, car ce n'est pas le cas. Je ne suis plus votre fils depuis longtemps. Permettez-moi,



cependant, de vous présenter l'homme de ma vie, mon futur mari, Thomas Ducruet, avocat.

Je vois de Saint-Estève pincer des lèvres devant le petit discours ciblé de son rejeton et surtout, de nos mains liées.

— Tu tiens vraiment à nous emmener sur ce terrain ?

— Je m'octroie le droit de vous rappeler, qu'un, je suis dans NOTRE appartement. De deux, personne ne vous a invité. Donc de trois, si quelque chose vous déplaît, on ne vous retient pas, la porte est derrière vous.

— Toujours ce fichu caractère, hein ?

Sans se démonter, notre visiteur se tourne vers moi.

— Bonjour, Maître, enchanté de faire votre connaissance.

Cette réponse sonne si faux, sans pondération, il braque son regard sur ma canne qui ne me quitte pratiquement jamais, puis passe de son fils à moi.

— Un avatar récent, je présume ? questionne-t-il.

— Écoutez, s'énervé Gabriel, puisque vous semblez intéressé, mon fiancé a subi, dans l'exercice de ses fonctions de policier d'unité d'élite, un grave accident lors d'une explosion. Maintenant, je souhaiterais connaître le but réel de cette mascarade. Je doute que vous soyez venu jusqu'ici pour faire amende honorable face à ces quinze années d'isolement dû à votre ignorance.

Gabriel frôle l'éruption, ses prunelles voilées de rage. Sa main écrase la mienne. Je décide d'intervenir. Rester statique déclenche un fourmillement dans ma jambe.

— Chéri, pourrions-nous nous installer dans le salon ?

Comme revenant de très loin, mon amant se tourne vers moi. Sur ses traits, passe la douleur, la surprise puis une demande muette d'excuses. Sa main se pose à la façon d'une plume sur ma joue.

— Oh, mon ange, je suis un idiot, à ma décharge j'imaginais qu'après avoir constaté que j'étais vivant, il ficherait le camp.

Je tente de l'apaiser sans me préoccuper du personnage qui s'est invité chez nous, au grand déplaisir de mon homme.

— Trésor, s'il te plaît.

— Il semblerait que ton fiancé veuille connaître le but de ma venue en ce lieu. Ton comportement n'est pas digne d'un Saint-Estève.

Ce prétentieux commence à sérieusement m'agacer. Je pivote vers lui, le regard noir.

— Ma priorité est de fournir à mon compagnon un léger répit face à votre intrusion inopportune, de vous... me moqué-je, je ne pense pas que nous nous reverrons de toute façon.

Gabriel reprend la parole.

— Mon comportement, comme vous le formulez si bien, résulte de votre refus à m'accepter tel que je suis, point.

— Laissons-le s'expliquer, ensuite il fichera le camp, comme tu dis. Je vais vous donner la possibilité de discuter, appelle-moi quand vous en aurez terminé.

En proposant cela, je n'imaginais pas mettre mon homme si en colère.

— Alors ça, certainement pas ! Tu vas rester avec moi, assister à son petit discours. Nous sommes un couple, tu as le droit de suivre cette comédie aux premières loges. Nous vous écoutons et dépêchez-vous de nous donner le motif de votre présence. Estimez-vous heureux que Thomas vous ait ouvert, moi je ne l'aurais pas fait.

Dans un silence assourdissant, nous nous dirigeons vers le salon.

— Ça, je n'en doute pas, répond de Saint-Estève en s'agitant. Puis-je m'asseoir ?

Gabriel d'un signe de tête lui désigne le fauteuil. Il récupère ma canne, la place le long du mur, de façon à ce qu'elle me soit accessible et me pousse gentiment sur le canapé, tout en prenant place à mes côtés, nos mains toujours liées, nos cuisses frottant l'une contre l'autre.

L'homme se racle la gorge, je ne pensais pas voir celui-ci ennuyé au point de perdre le fil de ses idées.

— Tout d'abord, ta mère et moi tenons à te présenter toutes nos excuses pour ces années de silence. Je me doute que ça ne suffira pas. Nos réactions, face à ton homosexualité, ajoutée à ce désir de devenir peintre, ont été disproportionnées, j'en conviens. Nous aurions aimé en discuter avec toi, mais tu ne nous en as pas laissé le temps. Tu t'es enfui, piétinant nos ambitions de mariage et de petits enfants.

— Non, mais, vous vous entendez ? Et mes rêves, mes envies, mes espoirs à moi, qu'en avez-vous fait ? s'impatiente Gabriel. Quant à ma mère, elle vous a obéi, comme une bonne épouse.

— Bon sang ! Tu nous as balancé ces fadaises à la figure sans songer aux conséquences. Nous aurions pu élaborer des concessions, des...

Mon Gabriel bondit littéralement, surmontant notre visiteur de toute sa hauteur. Il bouillonne de rage, éructe.

— Des concessions ? hurle-t-il, y compris celle d'accepter de m'unir à cette perruche de Charlaïne de La Motte ? Vous pensiez que je ne vous avais pas entendus conspirer derrière mon dos. Nom de Dieu ! Je suis GAY, jamais, je n'aurais touché cette pimbêche qui croyait me castrer. Comme vous, elle s'imaginait me faire entrer dans un moule.

— Nous avions averti que ce ne serait qu'une alliance de convenance et...

— Et, que dalle ! Elle vous allait à VOUS ! Je sais qu'elle en est à son troisième mari. Croyez-moi, je ne regrette pas d'avoir mis les voiles. Je coule la période la plus heureuse de mon existence. J'accepte totalement qui je suis, avec la personne de mon choix et que j'aime à la folie.

De Saint-Estève tente vainement de couper la parole à son fils.

— De plus, je vis aisément de ma peinture, très bien même. J'ai construit ma destinée sans vous, loin de votre monde obtus et plein de mensonges. Je ne vous dois absolument rien. J'ai toujours veillé à ce que personne ne soit informé que je forme une tache sur votre digne lignée, inutile de noter mon nom dans votre arbre généalogique, ironise Gabriel, en revenant près de moi.

Je ne sais plus quoi dire face à ces découvertes, j'ai eu tant de chance de vivre parmi les miens. Soudain, je comprends une partie du comportement de mon homme. Son paternel semble décidé à le blesser.

— Nous avons suivi ta notoriété montante, beaucoup de nos amis possèdent tes œuvres. À ce niveau, tu fais notre fierté... Un peu moins, pour ce qui concerne ta vie privée, ce défilé de... allègue-t-il, sans terminer sa phrase.

Je cache un sourire derrière ma main, je suis pratiquement certain que Gabriel va sauter sur l'occasion de river son clou à son père et je ne me plante pas.

— J'en suis ravi, j'espère que vous n'avez raté aucune de mes aventures, assure-t-il froidement, le contraire m'aurait chagriné.

Le voir souffrir de cette façon m'est insupportable, cette rencontre lui met les nerfs à rude épreuve. La plaie ouverte quinze ans plus tôt, encore à vif, suppure toujours. Je sens l'effort surhumain qu'il produit pour ne pas montrer à son père que la douleur est enfouie quelque part dans son cœur brisé. Qu'il reste ce jeune garçon que l'on a obligé à choisir entre vivre ou mourir.

J'aimerais lui enfoncer tout cela dans la gorge, le forcer à se taire, mais crever cet abcès est ce dont a besoin mon aimé. Je comprends que certaines personnes puissent passer à l'acte et commettre un meurtre.

— Ta vie se situe à l'opposé de l'avenir que nous souhaitions pour toi, souffle l'homme, en regardant partout, sauf vers son fils, l'être qui aurait dû représenter la prunelle de ses yeux.

— Oh ! Ça, je sais, travailler pour vous dans une de vos saletés de holding en placements financiers ? Jamais ! Contrairement à vous, l'argent n'est pas le sel de mon existence. Je vous l'ai dit, je peux largement subsister sans vous. Des personnes comme vous ne devraient pas procréer, on devrait vous castrer.

Je remarque le sursaut du père, il ne s'attendait pas à ça. Il n'a pas vu le scud arriver.

— Si je veux de vos nouvelles, je n'ai qu'à lire la presse autorisée, sauf que je n'en ressens aucunement l'envie. Vous ne m'avez jamais donné la moindre once d'amour et oui, j'en ai souffert. Heureusement pour moi, votre cuisinière et son mari, votre jardinier, ont tenté de combler ce vide. Par votre comportement, vous m'avez laissé croire que chérir montrait une faiblesse.

Gabriel enfonce son visage au creux de ses mains et soupire.

— J'ai fait énormément de mal à Thomas. Je ne suis pas certain de ce qu'il a repéré en moi, mais il m'a donné son cœur et sauvé d'un désastre annoncé.

Devant la froideur du ton, l'homme tressaille, passe de son fils à moi, en déglutissant avec difficulté. Il semble étonné de voir Gabriel se défendre pied à pied, celui-ci, à nouveau, ne l'autorise pas à reprendre la parole, il continue avec sévérité.

— Vous ressentez comme une insulte que votre progéniture soit un pédé. Je comprends, ça fait désordre dans votre monde de faux jetons. Expliquez-moi, comment des parents peuvent-ils concevoir de la honte pour la chair de leur chair ? J'ai rencontré des personnes qui ne me connaissaient pas et qui m'ont donné sans compter cette affection que vous m'avez refusée.

— Il y a quinze ans, tente de Saint-Estève, les choses se présentaient totalement autres. Maintenant, vous vous vantez à tout va, sans vraiment de graves conséquences. C'est entré dans les mœurs, vous avez votre... votre gay pride, votre drapeau, nous devons accepter ce... cet..., bafouille-t-il, lamentablement.

Outch ! Le mec en est encore là ? On peut dire que les mots sont malheureux et qu'il s'enlise à chacun d'eux. Il n'aurait pas dû se pointer. D'ailleurs, je ne vois toujours pas ce qu'il est venu chercher, à part torturer Gabriel, non, je ne pige pas. Mon compagnon tourne à l'égal d'un lion en cage, je n'ose intervenir dans ce pugilat. Gabriel stoppe ses allers et retours d'un coup net, les yeux noirs comme un ciel d'orage.

— Votre jugement de merde transpire la haine de partout. ON... SE... VANTE ? Votre bouche et vos pensées ne s'accordent pas, cher père. Renseignez-vous un peu plus pour pouvoir raconter que pour nous, il n'y a plus de graves conséquences. Parlez avec ceux qui se sont fait tabasser. Si, MONSIEUR, il y a des conséquences et elles ne se montrent pas vraiment clémentes pour ceux qui les subissent.

Gabriel s'agace, une veine de son cou gonfle à devenir bleue.

— Nous sommes en deux mille vingt-trois, en quoi est-ce un problème que deux personnes de même sexe s'aiment ? L'amour n'a pas de sexe, mon cher. Tout cela a à voir avec la Bible, ce bouquin qui date d'une époque qui n'existe plus. Je constate que vous n'avez pas changé.

Gabriel ferme les yeux, ses poings se serrent, il secoue la tête, dépité.

— Putain ! Évoluez un peu ! Pour vous, c'est regrettable qu'un curé soit un violeur, mais être homosexuel demeure un crime. La religion, quelle qu'elle soit, tue et blesse en son nom. On marche sur la tête. Au fronton de tous nos édifices est inscrit ce mot : liberté.

De Saint-Estève bondit à son tour, estomaqué par la diatribe de son fils. Comme deux boxeurs sur un ring, il se place face à son héritier. La colère les tient raides tous les deux, bras le long du corps.

— Que sais-tu de nos tourments ? As-tu réfléchi un minimum à ce qui est arrivé suite à ta fuite ?

— Et vous, comment pouvez-vous vous montrer si ignorant ? VOUS ! Toujours VOUS ! Croyez-vous qu'au fil de ces quinze années, j'ai dormi dans des draps de soie, mangé à ma faim tous les jours ? Vous n'en avez pas la plus petite idée.

De son index, Gabriel commence à pointer durement la poitrine de ce père qui n'en est pas un.

— Apprenez, Monsieur, que j'ai passé les premières à changer de squats pour ne pas me faire voler le peu que je possédais. Certains jours, j'ai mangé ce que je trouvais dans des poubelles. Sachez que je suis fier d'être

passé au travers de la prostitution. Même si parfois, je l'ai envisagée, ne prenez pas cet air offusqué, il ne vous sied pas.

La voix de Gabriel gronde comme un torrent, descendant de la montagne.

— Moi, je comprends ceux qui n'ont pas d'autres choix. J'ai assumé ma fuite totalement, je n'ai pas de regret, car pour devenir l'homme que je suis, je devais avancer sur CE chemin. J'ai gagné MA liberté.

Des larmes roulent sur mes joues, tout en moi transpire la douleur pour ce jeune garçon et je devine pourquoi il ne m'a jamais parlé en profondeur de cet épisode de sa vie. Je me lève, l'écarte de cet homme immonde pour prendre sa main et l'embrasser. Ce baiser, aussi léger qu'une plume, lui déclare mon immense amour pour lui, ma compréhension, bien mieux que des mots. Lorsque son regard se fond dans le mien, ses prunelles humides contiennent tant de chagrin !

— Toutes ces... ces rencontres, continue de Saint-Estève, blafard, me fixant hésitant.

— Ne montrez pas de fausse inquiétude, Thomas, contrairement à vous, connaît tout de moi. Vous avez osé affirmer à ma mère que pour arriver dans la peinture, je devrais vendre mon cul et me droguer. Je ne voulais surtout pas vous faire mentir, crache Gabriel.

L'homme se laisse tomber mollement dans le fauteuil.

— Si je te certifie que je suis désolé que mon comportement t'ait poussé à ces extrêmes, tu ne me croiras pas, n'est-ce pas ?

— C'est trop tard. Je déteste les drames, j'en ai vécu suffisamment. Grâce à Thomas, ma vie se stabilise enfin et sauf si lui me l'impose, je terminerai mes jours à ses côtés, je ne fuirai plus.

Mon chéri prend mon visage entre ses mains calleuses.

— C'est la pure vérité mon amour, cette certitude se trouve ancrée dans mon cœur, affirme-t-il, affectueusement. Tu es mon nid, mon nouveau lien avec cette sève. Tu m'offres tant, mon trésor, même si parfois je me demande ce que j'ai effectué pour que tu m'aimes aussi fort.

— Mon ange, nous nous sommes sauvés l'un l'autre. Sans toi, je pense que jamais je n'aurais su ce qu'aimer de tout son corps voulait dire.

De Saint-Estève fixe le sol, comme dérangé par nos mots, s'il se doutait juste que je n'ai rien à foutre de son ressenti. La seule personne qui a besoin de moi ici, c'est l'homme que j'aime. Cet affreux individu choisit ce moment pour lancer une bombe dans notre salon, quel minable !

— Il est certain que rien ne rattrapera tout ce mal que tu penses que nous t'avons fait, pas plus que ces années perdues.

Je retiens fortement mon homme qui se rue sur ce malotru.

— QUE JE PENSE ?

De Saint-Estève continue, se fichant comme d'une guigne des états de son fils.

— Ma démarche, pourtant, s'avère très personnelle et peut-être égoïste. Je ne peux faire face seul à la maladie qui touche ta mère. Je sais que la quitter a dû se montrer le plus cruel des moments pour toi et votre relation particulière. Tu ne dois pas lui en vouloir.

Gabriel chancelle contre moi.

— Je ne lui en ai jamais tenu rigueur, pour quelle raison serait-ce le cas ? murmure Gabriel abattu, contrairement à ce que je ressens pour vous. Dans votre milieu, une femme respecte à la fois ses vœux et son époux. De plus, elle n'a connu que vous par ce mariage arrangé et je me suis toujours demandé si elle vous aimait vraiment. Là, ce que je veux savoir, c'est depuis quand ? Quelle maladie ? Est-ce grave ? Le reste, je m'en fous. Ne vous perdez pas en vaines explications, elle, juste elle.

L'homme comprend qu'il a tout intérêt à respecter les souhaits de Gabriel.

— Les médecins lui ont découvert une leucémie lors d'un contrôle de routine. Elle a subi une greffe de cellules souches dont nous attendons les résultats. Sa chance a été qu'elle n'avait pas atteint l'âge limite.

Un silence assourdissant accompagne cette nouvelle. Gabriel est le premier à reprendre ses esprits.

— Tout votre cinéma ne représente qu'un nuage de fumée, sans sa maladie, espèce de... vous ne seriez pas venu ici. Comme ça a dû vous coûter de vous abaisser à ce geste.

Devant le vernis d'orgueil qui recouvre soudain les traits de ce crétin, on a notre réponse. Mon amour est effondré, sa tête retombe sur le dossier du canapé, ses paupières se ferment, masquant sa souffrance. De mon pouce, je caresse en cercles concentriques, la peau palmaire dans un mouvement apaisant.

— Pas de fausses idées, je sais désormais à quoi m'en tenir, articule douloureusement Gabriel. Vous a-t-elle demandé d'effectuer cette démarche qui vous répugne, ou est-elle si malade que vous n'aviez pas d'autres choix ?

— Elle souhaite te retrouver depuis quinze ans.  
— En mari charmant, vous le lui avez interdit !  
— En cachette, elle s'est rendue à ta dernière exposition et en est revenue émerveillée, si fière de son fils. Depuis, plus rien ne compte.  
— Pourquoi n'est-elle pas venue vers moi ?  
— Elle craignait que tu la repousses.  
— Certainement pas, PAS elle.  
— Mais moi, oui.  
— Vous n'avez pas à vous poser la question.  
— Tu peux m'en vouloir jusqu'à la fin des temps, nous allons fournir un effort pour elle. Viens manger avec nous samedi soir.  
— Toujours des ordres ! Je n'ai plus à vous obéir, Monsieur, et ce sera nous ou rien.  
— Je m'en doutais, j'ai tenté en pensant que tu ne t'y opposerais pas. Évidemment, tu peux lui présenter ton fiancé.  
Gabriel gagne cette bataille, mais je pressens que cette guerre larvée soit loin d'être terminée.  
— Quelle heure ?  
— Nous n'avons pas modifié nos habitudes, 19 h 30.  
— Nous serons là, je ne vous retiens pas.  
— Ne me accompagnez pas, je connais le chemin, profère de Saint-Estève, merci de m'avoir reçu.  
Plus un bruit ne résonne une fois notre porte fermée.



# CHAPITRE 52

**Thomas :**

*Le désespoir enfoui d'un enfant*

Son géniteur à peine parti, mon grand homme s'effondre dans mes bras, le corps secoué de sanglots. Cette visite l'anéantit, le mur qu'il avait forgé vient de tomber. Pour l'heure, parler ne sert à rien. Je le câline un moment. Dans mon esprit, je vois au-delà de cet artiste minable que j'ai rencontré, ce qui me semble remonter à des siècles.

Celui qui pleure contre ma poitrine est celui qui dort à mes côtés, à qui je fais l'amour, qui me chérit plus que sa vie. Je devrais dire merci à ce connard d'être venu, car tout ce qui marinait à l'intérieur de Gabriel est sorti à l'air libre, l'autorisant enfin à avancer. Ce connard mérite de se faire botter le cul. Comment peut-on agir de cette façon avec son enfant ?

Aujourd'hui, plus rien ne va l'empêcher d'avancer. Nos existences différentes n'ont pas été sans écueils. Mais moi, j'ai toujours eu le soutien des miens.

Je regrette que personne, et surtout moi, n'ait cherché à creuser sous la carapace de mon homme. Ils y auraient trouvé sa gentillesse, sa bonté et son immense besoin de se sentir aimé. C'était plus simple de ne remarquer que le mec fêtard et sexy. Du coup, ça fait de moi un crétin de première ! Je n'ai pas fait mieux et je m'en veux. Avec le temps, j'apprends à aimer toutes les facettes de cet homme.

Mon Dieu ! Quel chemin avons-nous parcouru depuis notre séparation orageuse ! Il a choisi de donner plutôt que de prendre. Ma confiance lui est acquise à jamais désormais, ça ne s'est pas fait sans mal. Lucie, ce puits de bon sens a su, elle, nous fournir les bases. Gabriel a seulement besoin de stabilité et d'amour. Rien que pour fixer ses prunelles s'éclairer, je me sens prêt à inventer n'importe quoi.

Soudain, il relève la tête, les yeux rougis de larmes. Je ne l'ai jamais trouvé si beau. Ses iris se vrillent aux miens. Je me rapproche encore un peu en glissant mes bras autour de lui pour le serrer plus fort contre moi. Ses

paupières cachent un instant ses pensées, sa respiration s'accélère, un soupir tremblant passe ses lèvres.

J'humidifie les miennes et me penche pour capturer cette bouche gourmande. Sa douce chaleur m'enveloppe, l'odeur de son savon citronné chatouille mes narines. J'aime cet instant entre l'arrivée du désir et ce saut dans le vide qui provoque le réveil de mon sexe, rendant mon pantalon bien trop serré.

Gabriel crochète ma nuque d'une main, alors que l'autre passe sous mon polo, frôlant ma peau et déclenchant une suite de décharges électriques dans tout mon corps. Dès qu'il pose ses doigts sur moi, chaque fois c'est pareil, mes orteils se recroquevillent, je gémis dans sa bouche, un brasier brûle en moi et me consume.

Je suis vaguement conscient que mon pull disparaît, avec impatience, je vire sa chemise. Je me perds dans un flot de sensations.

Gabriel m'aide à me lever tout en attendant que je sois stable. Sans que nos lèvres se séparent, c'est collé l'un à l'autre, que nous gagnons notre chambre, tout en luttant pour garder notre équilibre.

Mes jambes heurtent le matelas, un frisson remonte le long de ma colonne. Nos derniers vêtements ne présentent plus d'obstacle.

Sa langue, joueuse, trace des cercles brûlants sur ma peau couverte de chair de poule. Elle glisse vers mon cou, me faisant haleter sous la charge de perceptions mêlées à ses mains baladeuses. Dans un ensemble parfait, nous tombons sur notre lit, mon poids s'y enfonce. Mon corps offert, nos érections pleines et fières se frottant l'une sur l'autre, la chambre résonne de nos gémissements, nous laissant oublier tout ce qui n'est pas nous. Je veux voir les étoiles, m'envoler si haut que plus rien n'a d'importance. De nombreuses heures plus tard, repus, nous nous endormons.

\*\*\*

### **Gabriel :**

Dans la nuit, je me réveille sans pouvoir me rendormir. Revoir cet homme m'a renvoyé des années plus tôt, jeté K-O. dans l'espace-temps, celui où je me sentais comme une merde, un insecte que l'on cherche à écraser du talon. Ma respiration, à sa vue, s'est envolée, je me suis à nouveau trouvé sans substance, inutile, sale. Du coup, toute cette colère enfouie a jailli plus brûlante que la lave d'un volcan. En quelque sorte, je

dirigeais contre moi une négativité que je lui croyais destinée. C'est lui le monstre, je lui en veux de m'avoir fait croire jusqu'à cet instant que le déchet, c'était moi.

J'imaginais ne plus rencontrer ce despote tenant sa maison d'une main de fer. Si j'ai pu tenir à l'époque, c'est grâce à Henri et sa femme. Tout m'est revenu façon tsunami, ses réflexions, ses railleries, son rejet de mon moi tout entier, mais surtout, et le pire, il m'a séparé de celle que je vénérerais : ma mère. Comment puis-je effacer tout cela ? Ça m'est impossible. Ma haine de lui n'a fait qu'empirer et m'a obligé à mettre en place une sorte de pare-feu pour me protéger. Sauf que si Thomas n'était pas entré dans ma vie, j'aurais continué à me détruire sans que ce connard n'en ressente la moindre responsabilité. Thomas m'a insufflé cette force manquante et m'a permis d'ouvrir les yeux sur mon comportement néfaste.

La seule chose qui l'a ennuyé, je suppose, reste la vision de ses congénères face à mon homosexualité. Il n'a pas de cœur, je me demande si un jour, il a vraiment aimé ma mère. Mon chemin de pensées dévie sur elle, bien que j'en aie une petite idée, pourquoi n'a-t-elle pas tenté de me revoir ? Dans quelle mesure a-t-il la main sur elle ? Elle aurait pu m'écrire, une lettre d'elle aurait mis du baume sur ces plaies béantes. Peut-être aurais-je tourné différemment. Peut-être alors ce sentiment amoureux n'aurait pas été pour moi de l'hébreu. Je me tourne vers l'homme endormi à mes côtés, émerveillé que le destin l'ait placé sur ma route, il m'a ouvert les portes d'un paradis inconnu. Où serais-je sans lui, cette lumière qui éclaire ma vie ?

# CHAPITRE 53

**Thomas :**

*Justine Métayer : Retrouvailles tant espérées*

Samedi soir arrive bien trop vite. L'heure de partir sonne, Gabriel ne tient plus en place. Je me demande si nous devons maintenir cette entrevue.

— Mon amour, si tu ne te sens pas d'y aller, nous pouvons reporter. Si tu choisis de t'y rendre, nous pourrons toujours quitter les lieux quand tu le décideras. On les laissera à leur petite vie étriquée pour...

— Petit et étriqué, c'est pareil, sourit-il enfin.

Je suis heureux de réussir à le sortir de sa mélancolie.

— On s'en fout, mon ange, c'est juste que sur ce coup-là, nous sommes deux, affirmé-je en déposant un baiser sur sa fossette au menton.

— On y va, souffle-t-il, pour être plus libre, on va prendre ma voiture.

Le trajet se déroule dans un silence tendu, nous arrivons rue Vivienne dans un des quartiers les plus chics de Paris, pas loin du Palais Royal. Gabriel se gare devant la demeure de ses parents. Je reste scotché par la vision de cet endroit, alors que ma tendre moitié effectue le tour du véhicule pour m'ouvrir la portière. Il me prend la main. Son regard capture le mien.

— C'est parti pour une pièce de théâtre.

Un majordome, en tenue austère et d'un certain âge, répond à notre coup de sonnette, tout en nous invitant à entrer.

— Monsieur Gabriel, je suis si heureux de vous revoir et de faire la connaissance de votre compagnon, assure-t-il gentiment.

Un sourire transforme les traits de l'homme et révèle une grande bonté.

— Merci, Henri, je vous présente Thomas, mon fiancé.

— Enchanté, monsieur Henri, je formule en lui tendant la main.

— Vos parents vous attendent dans le jardin d'été.

— Merci, Henri, comment se porte votre femme Marie-Rose ?

— Toujours fidèle au poste, un peu plus auprès de votre maman. Vous nous avez tant manqué, continue-t-il oubliant un instant la retenue due à son travail.

Gabriel, ému, pose une main tremblante sur l'épaule du vieil homme. Un vrai lien lie les deux hommes, beaucoup de choses passent dans ce geste.

— Je suis désolé de ne pas vous avoir donné de mes nouvelles, mais ça m'était impossible, je le regrette.

— Ne vous inquiétez pas, nous l'avons compris, nous ne sommes restés que pour votre maman. Suivez-moi, s'il vous plaît.

— Rien a changé, me dit Gabriel, on dirait que je suis parti hier.

Henri nous précède, il se porte sur le côté pour nous laisser entrer dans la pièce. Gabriel, angoissé, suffoque, on ne peut plus reculer.

Ses parents, assis dans des fauteuils en fer forgé recouverts de coussins rayés ocre et écru, sont installés dans un espace lumineux, rempli de plantes disposées très artistiquement, probablement par un jardinier d'intérieur.

La véranda, de style colonial, est en forme d'arc de cercle, toutes les surfaces vitrées donnent sur la splendeur d'une immense pelouse.

Une femme, aux yeux doux, se lève tremblante à notre entrée, mangeant du regard mon homme. Je le sens se tendre, sous mon pouce, son pouls s'affole et il demeure muet, incapable de sortir le moindre mot. Heureusement que nous étions avertis que la mère de Gabriel, suite au traitement de chimiothérapie, avait perdu ses cheveux. Juste un léger duvet recouvre son crâne. Un sourire hésitant étire ses lèvres, visiblement, elle ne sait pas quel comportement adopter, coincée entre ce fils prodigue et son mari. Soudain, elle envoie ses craintes valser par-dessus les moulins. Ils se fondent l'un dans l'autre, en larmes. La mère se retrouve serrée au creux de ces grands bras qui lui ont tant fait défaut. Mon émotion l'emporte devant ce tableau. De ma place, j'entends les douces paroles de madame de Saint-Estève.

— Mon garçon chéri, mon fils adoré, tu m'es enfin revenu. Je suis si attristée. Mon Dieu ! que tu es beau ! continue-t-elle, en passant ses doigts fins dans les mèches blond cendré. Me pardonneras-tu un jour de ne pas avoir écouté mon cœur ? D'avoir accepté que tu quittes notre maison si jeune ?

Le mouvement de recul de l'autre homme dans la pièce m'assure que cette femme s'est pliée à l'autorité du chef de famille. Il apparaît plus qu'évident que sans cette maladie, ce connard n'aurait pas fait le premier pas. Nos regards se croisent et devant mon œillade assassine, il semble surpris et finit par se détourner. C'est pour moi, une petite victoire.

Sa mère toujours contre son torse solide, Gabriel se tourne vers son père intransigeant et sa voix roule sous la colère.

— Monsieur, je crois que je ne vous pardonnerai jamais cet affront. Je ne rattraperai jamais ces années perdues. Vous avez placé en avant, le qu'en-dira-t-on et m'avez séparé de celle qui m'a mis au monde. Enfoncez-vous dans le crâne que je me passerai désormais de votre accord pour rencontrer celle-ci et qu'il gèlera en enfer avant que votre espoir de me regarder parader aux bras d'une femme, choisie par vos soins, n'arrive.

Puis sans plus s'occuper de son père, Gabriel se tourne vers moi qui suis resté en retrait.

— Mère, ajoute-t-il plus doucement, je vais me marier, un jour peut-être, avoir des enfants, tout cela sans honte avec l'homme qui m'accompagne ce soir. Je suis ravi de vous présenter mon fiancé, chère mère, Thomas. Avec lui, je suis à ma place. Avec lui, pas de faux-semblants, tout se montre évident et clair.

Cette grande femme frêle, aux yeux fatigués, aux joues pâles et émaciées, à qui mon adoré ressemble, se dirige vers moi, tenant toujours la main de Gabriel.

— Thomas, je suis enchantée de rencontrer l'homme qui rend mon fils si heureux, je vous souhaite, à titre privé, insiste-t-elle, la bienvenue. Je me permets de vous dire que votre regard se montre très explicite. Je ne doute pas que vous auriez énormément à dire.

En silence, elle semble m'étudier.

— Vous êtes une personne bien élevée. Pour que tout soit clair, désormais, je vis ma vie comme je le décide. Je n'ai plus de temps pour me plier au bon vouloir de qui que ce soit.

Comme pour prouver ses arguments, elle s'empare de ma main qu'elle joint à celle de son fils, les enveloppant de la sienne.

— Mes enfants, quand vous frôlez la mort, les choses reprennent leur place sans questionnement. Tu aimes ce garçon ? Alors, sache que pour moi, ça n'a aucune importance, la priorité demeure que tu sois heureux. Les retours de ta vie dans ces torchons, que ton père se faisait un malin plaisir de me présenter, m'ont un temps fait douter que tu découvres la bonne personne, celle qui t'apporterait le bonheur. Tout cela par notre faute, crois-moi, ce n'est pas simple à digérer. Monsieur, je ne vous pardonnerai jamais, répète-t-elle dans un claquement de voix.

Jetant un regard peu amène à son mari qui se raidit et blêmit, elle continue, droite comme un I.

— Contrairement à certaines personnes, je ne suis pas une fan inconsiderée des ragots ou de la religion, telle que celles-ci veulent la colporter. Pour moi, elle est amour, point. La preuve, mes prières ont été entendues, je n'en demande pas plus.

Bon sang ! Je ne supporte plus ces airs d'un drame shakespearien, j'ai l'impression que Gabriel va devoir s'accommoder de ces faux-fuyants de merde. La colère enfle en moi tel un raz-de-marée. Que font ces gens, qui m'importent peu, des années de souffrances subies par leur fils ? Je fonce dans le tas, sans me demander quelle sera la réaction de celui que j'aime.

— Je ne vais pas m'excuser, madame, pour ce qui va suivre. Mais il arrive que trop, soit vraiment trop. Je ne mets pas en doute votre affection et vos regrets sur ce qui s'est déroulé ces années passées. Je suis désolé de vous savoir malade, mais comment une mère peut-elle accepter ce que son mari lui impose par orgueil, égoïsme et mesquinerie ?

À sa mine contrariée et ses yeux plissés, je constate que ma pique a atteint la jugulaire du paternel. J'en éprouve un certain plaisir, je ne le connais pas, mais il me sort par les yeux, cet abruti.

— Gabriel n'a réalisé que ce que vous sous-entendiez attendre de lui. Ne connaissiez-vous pas suffisamment votre fils pour contrarier cet homme, qui, je le remarque, n'a toujours pas dit un mot depuis que nous sommes entrés, même pas une formule de politesse ? Pour cacher cette immense douleur, que tous les deux avez provoquée, Gabriel a enfilé ce masque de *bad boy*. Vous lui avez refusé cet amour qu'il espérait de vous, SES parents.

Je me retourne vers la mère de Gabriel.

— Madame, vous l'auriez appelé, il aurait accouru vers vous, ventre à terre. Et vous monsieur, votre venue chez nous, n'a fait que rouvrir cette plaie. Vous devriez vous demander ce qui l'a poussé à se noyer dans le sexe et l'alcool.

Tous me fixent abasourdis comme si je descendais de l'enfer, mais je dois sortir ce que j'ai sur le cœur.

— Mes parents m'aiment, ma famille entière m'adore, ils me soutiennent. Ils ont accepté Gabriel, même avec son comportement qui aurait pu les ennuyer, eux ont su regarder plus loin. Eux ont vu que nous nous sommes sauvés l'un l'autre.

Je respire un grand coup, maintenant que je suis lancé, une armée ne me retiendrait pas.

— L'homme qui se tient à mes côtés, ni personne d'ailleurs, ne mérite de subir toute cette merde. Je vous avertis, je ne tolérerai plus qu'il ait mal à nouveau. Sinon vous devrez en passer par moi et aucun doute que vous n'apprécierez pas. Et puisque nous en sommes aux vérités, je ne vous aime pas, monsieur, sous vos grands airs, vous êtes une coquille vide. Je fais face à des gens de votre acabit dans mon métier, bien trop souvent.

Je ne sais lequel des trois sort le plus étonné par ma diatribe. Gabriel me fixe les yeux écarquillés, je pense que peu de gens ont osé se lever contre ses parents. Il n'a pas eu l'occasion d'apercevoir mon côté glacial. Celui-ci me sert dans les plaidoiries pour défendre mes jeunes clients.

Je suis désolé de cet éclat, car à nouveau des larmes glissent sur ses joues. Il se rapproche de moi et prend mes mains froides dans les siennes. Il pose son front sur le mien totalement ignorant du couple dans la pièce.

— Dire que j'ai failli te perdre, tu n'imagines pas à quel point je t'aime.

Il me serre contre lui et me vole un baiser. Étrangement, ce simple baiser vaut pour moi, tout l'or du monde. Il est différent de tous ceux que nous avons échangés, il marque un renouveau. Un toussotement nous ramène au présent.

— Tous ces reproches sont exacts. Je ne parlerai que pour moi, en indiquant que l'homosexualité de mon fils me posait question à l'époque. Je ne comprenais pas et j'éprouvais une terreur irraisonnée : la peur des autres et de leurs réactions, la crainte de son père fervent catholique et obtus au sens large du terme. Comme je suis coulée dans un moule, j'ai obéi en premier à mes parents, ensuite, de facto à celui auquel je me suis unie devant Dieu. J'ai commis ainsi une grossière erreur, j'en ai la preuve désormais. Je comprends que le temps n'effacera rien de ces horribles affronts. Tout comme il n'effacera pas ce profond dégoût que je ressens face à la lâcheté de son père qui a choisi les affaires plutôt que son fils. C'est inexcusable et mes agissements tiendront compte de cet état de fait. Je ne cherche aucune excuse pour mon comportement fautif. Cela nous a seulement fait perdre beaucoup de temps et d'amour, jeune homme, vous avez raison, une mère ne devrait pas agir de la sorte et défendre la chair de sa chair contre vents et marées.

Je la fixe se rasseoir, elle respire difficilement et repousse d'un geste sec de la main son mari qui s'approche. J'y suis peut-être allé un peu fort. Elle



pose une main sur sa poitrine, adresse un regard noir à de Saint-Estève qui recule, surpris par cette haine larvée. L'épouse soumise se transforme sous nos yeux en lionne. Son avenir ne se profile pas sous les meilleurs termes, je n'en suis pas fâché, monsieur se fait moucher. La mère de Gabriel, un peu remise, s'adresse à nous ou plutôt à moi.

— Chaque nouvelle parution m'obligeait à me demander : qu'avons-nous fait de lui ? J'ai vécu dans la peur de ce qui pouvait lui arriver par notre faute, par SA faute. La maladie m'a appris une chose importante, sachez-le, Thomas, l'argent n'achète pas l'amour et ne tient pas chaud face à la solitude. Quand la mort vous rattrape, aucun coffre-fort ne fait partie de la procession.

Elle semble se perdre dans ses réflexions, puis revient vers nous.

— Il est utile de profiter de l'instant présent, s'accrocher à ce qui nous permet d'avancer. Désormais, je n'écouterai que mon cœur et mon instinct, balance-t-elle, fixant son mari, reculant à nouveau sous la froideur du ton.

Tous ses traits lui adressent un signe d'avertissement muet : ne m'approchez pas et vous allez payer. Je le pige sans qu'elle l'exprime en mots. Pourtant, je lui en veux un peu, je lui accorde des circonstances atténuantes mesurées.

— Même si c'est tardif, cette confession est tout à votre honneur. Comme dit le proverbe, mieux vaut tard que jamais.

Gabriel attrape ma main et se débarrasse à son tour, d'une voix affectée, d'un poids.

— Entendre votre confession me touche, Mère. Pourtant, mon fiancé a raison, j'aurais voulu que vous compreniez tout cela plus tôt. Vous m'avez rejeté à la période où un jeune homme se construit, je n'avais personne pour me montrer le chemin. Je n'aurais pas connu la rue ni envisagé de me vendre au plus offrant. Un simple geste de votre part m'aurait permis de devenir un autre, plus droit, plus sûr de lui, se sachant aimé de vous. Oh non, vos larmes n'y changeront rien, c'est trop tard ! Je ne refuse pas votre main tendue, vous m'avez énormément manqué. Cependant, comment combler tout ce vide d'un coup ? C'est impossible. Je connais la bienséance de votre milieu, mais je ne puis tout excuser. Quant à vous, Monsieur, inutile de faire semblant, nous resterons deux inconnus l'un pour l'autre. Sachez que ça ne me pose aucun souci, j'avoue enfin avec une certaine jouissance, ne pas vous aimer, pas du tout. Je n'en ressens aucune culpabilité.

Un silence lourd emplit la pièce, chacun ressentant des émotions diverses, le père pince de la bouche, le regard noir, raide comme la justice. La mère, les yeux mouillés, agitée, nous indique la salle à manger d'une main tremblante et décharnée, clôturant ce réquisitoire pour le moment, j'imagine.

— Je doute que vous soyez dévorés par la faim, mais ma chère Marie-Rose s'est donnée du mal, alors passons à table. Je dois avaler mes médicaments.

Gabriel, les yeux luisants, ne lâche pas sa mère du regard. Une pensée ne quitte pas mon esprit, pourvu que le destin ne lui retire pas tout à nouveau. La soirée étrange se déroule calmement jusqu'à ce que la fatigue envahisse les traits de sa mère. Gabriel donne le signal du départ, promet à celle-ci de la revoir très vite, son père s'est éclipsé au cours du repas pour « soi-disant », prendre des appels. Il se fourre le doigt dans l'œil s'il espère que je le crois. Putain ! Il n'assume pas le retour de son fils, j'ai envie de lui claquer la gueule, de lui imprimer en lettres capitales sur le front, mon fils est normal.

Sa mère me semble en train de prendre le large, le retour de son fils lui donne une nouvelle force à laquelle MONSIEUR ne s'attendait pas, d'où sa fuite. On regagne notre véhicule, épuisé. Une tornade a balayé cette famille à jamais. Plus rien ne sera comme avant entre les époux que nous laissons derrière nous. L'homme n'a pas compris que son attitude lui volait sa femme.

# CHAPITRE 54

**Laurent Métayer de Saint-Estève :**

*La non-acceptation*

Le père que je suis n'a pas pu rester assis avec ce « fils prodigue » abandonné sans regret. Dans mon esprit, je lui accordais peu de pensées. La principale, demeurant de ne jamais le revoir franchir le seuil de ma maison. Si seulement Justine n'était pas tombée malade ! Ce n'est pas sa faute, mais nous n'en serions pas là.

J'ai fui vers mon bureau avec cigare et whisky, le cœur au bord des lèvres. Oui, on peut me juger durement, mais quel être humain, dans mon milieu, se sent prêt à affronter la tempête déclenchée par l'homosexualité de son rejeton ? De plus, la religion ne prône-t-elle pas l'union d'un homme et d'une femme ? Certains avanceront que je me suis comporté tel un poltron, peu importe. Mes ancêtres doivent se retourner dans leurs tombes. Eux, comme moi, toléreraient que l'on dirige ces gens vers ces endroits où on les soigne pour les remettre sur les bons rails. Ces centres de thérapie de conversion sont justifiés, j'en demeure persuadé. Une opinion que je garderai pour moi dans cette maison. Refuser de les voir me paraît une bouée de sauvetage pour mon bien-être, il m'est impossible d'accepter ce cinéma. Je me sens sale pour eux.

J'avais tout à perdre en avançant frontalement, y compris ma femme et il semblerait que ce soit le cas. J'ai vraiment tout fait pour qu'elle comprenne que la chair de sa chair était entrée chez Sodome et Gomorrhe, ne lésinant sur rien. N'avoir qu'un fils et que celui-ci soit... Bref ! pas celui que je souhaitais. Ma faute a été d'espérer que Justine finirait par accepter que rien ne pouvait sauver ce... ce quoi d'ailleurs ? L'espace d'un instant, devant son silence, j'ai cru avoir réussi, mais je me suis réjoui trop vite, je m'en rends compte tous les jours et ce soir, si besoin était, en est une confirmation cinglante. Mon Dieu ! Je hais ce déchet humain.

Pour moi, il avait été si facile de le rayer de ma mémoire. Me trouver dans l'obligation de retourner vers lui pour quémander qu'il rende visite à sa mère, m'a posé un réel dilemme. J'ai freiné des quatre fers le plus

longtemps possible. L'imaginer me causait déjà des sueurs froides et des maux d'estomac, alors, le choc de le voir véritablement m'a envoyé un uppercut dans le plexus. Le dégoût m'a envahi.

La fuite de Gabriel a percuté la douceur de notre foyer, changeant la donne de nos existences à tous, c'est certain. Lors de sa naissance, c'était un si bel enfant, que ce prénom s'était imposé d'office : l'ange Gabriel, celui de l'annonciation, l'annonce de la grossesse de la Vierge Marie. Même ça, il l'a sali.

Voir le visage de mon épouse devant LE couple m'a achevé. Cela fait un moment, à bien y réfléchir, qu'elle ne m'a pas souri de cette façon, ou fixé avec tant d'amour. Bien avant sa maladie, doucement des changements se sont effectués, comme le fait de déménager ses affaires dans une nouvelle chambre sous prétexte qu'elle allait me déranger. Elle n'est jamais revenue dans la mienne. Le temps passant, cette rancœur a envahi tout l'espace, nous éloignant un peu plus, sans que pourtant, je cède d'un pouce. Nos conversations, sans un mot plus haut que l'autre, ne dépassent pas le cadre du strict nécessaire, le prénom de son fils toujours en suspens entre nous. Si mon mariage est ruiné, c'est uniquement de sa faute à lui.

Ce fichu cancer a servi de plus en plus souvent d'excuse à des tas de choses, une fatigue importante l'empêchait de m'accompagner à un repas, à une soirée. Elle s'est isolée de toutes nos connaissances, m'obligeant à trouver des justifications. À ce petit jeu, je suis devenu un maître.

Justine a réservé sa première et unique sortie pour se rendre à cette satanée exposition et depuis, je vis en enfer.

Les sous-entendus de ce repas planent dans l'air, chacun des mots prononcés m'a jeté au sol. Je comprends tout à coup que je n'obtiendrai jamais son pardon. Un coup de poing sur mon bureau fait trembler les dossiers qui s'y trouvent.

Les reproches muets, les écarts à mon approche et ce caractère hors du commun qu'elle montre désormais, tout cela s'ajoute au fil du temps. Il me semble même que ça va s'aggraver, son comportement de ce soir me le prouve, je suis littéralement accablé. Encore une fois, je vais devoir choisir et je risque plus que jamais de perdre ce qui compte le plus pour moi, MA femme.

Certes, notre mariage était arrangé, mais les années passant, l'amour s'était installé dans ce muscle cardiaque. Cette jeune femme d'alors détenait tant de facettes que j'en avais été surpris à chaque nouvelle que je

découvrais. Moi qui prenais mon travail comme une priorité, m'impatientais de la retrouver pour prêter attention au récit de ses journées, l'entendre m'expliquer les progrès de Gabriel. La maternité l'avait transformée en madone. Nos amis nous enviaient, s'ils avaient su ! Cela était dans nos existences d'avant.

Peut-être que le temps est venu pour moi de regarder notre histoire d'une façon différente et cela inclut de reprendre contact sérieusement avec ce garçon pour apprendre à le connaître, même si ça me donne envie de vomir. Justine a parlé de se consacrer à l'instant présent et de n'écouter que son cœur. Elle me place dans une position exécration.

J'ai manqué la perdre. L'amertume ne doit pas anéantir le reste de nos vies. Il vaut mieux allumer une bougie que maudire l'obscurité.

Mon comportement l'a éloignée de ce fils qu'elle adore, une croix que je dois porter. Et ce déchet qui est venu avec lui ! Celui-ci fait montre d'un profond sentiment d'amour et de répartition. Ainsi, deux hommes peuvent ressentir un tel sentiment ? Sa prise de parole m'a surpris, il ne semble pas du genre à se laisser monter sur les pieds. Une petite enquête s'impose.

Peut-être que, pressentant la tournure des événements, mon ressenti envers Gabriel l'a envoyé de plein fouet sur ce que l'on aurait pu éviter. Découvrir son homosexualité m'a fait le repousser et il a certainement choisi volontairement de me faire chier. Si en lui offrant mon affection, tout avait été différent ? Non ! Impossible, le mal, ce fléau était ancré profondément en lui.

J'ai agi pour préserver mon épouse. Je dois réfléchir sérieusement à notre avenir. J'avale mon verre de whisky d'un trait, écrase mon cigare.

Gabriel, ce démon, est à peine revenu qu'il met, à nouveau, ma vie en chantier, Justine, ma douce Justine, m'a éconduit comme on renvoie un laquais ou pire, un chien à sa niche. Jamais, je n'aurais pu supputer un tel revirement. Un proverbe ne dit-il pas « faire bon cœur contre mauvaise fortune » ? Je soupire et passe mes mains sur mon visage, il ne me reste plus qu'à planifier au mieux ce retour contre lequel je reste impuissant et ravalier ma fierté.

Devant Justine, je vais devoir montrer un autre visage, porter un masque, cacher mon ressentiment, cette honte qui me dévore, boire la coupe jusqu'à la lie, mon aversion pour lui va demeurer et j'ai bien l'intention de réduire à peau de chagrin le nombre de LEURS visites à venir. Qu'ai-je fait pour

mériter une telle punition ? Si seulement, nous avions pu avoir un deuxième enfant mais le destin en a décidé autrement.

.<1.2@3.fr>

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

# CHAPITRE 55

**Thomas :**

*Une nouvelle peur*

Depuis cette visite, Gabriel est perdu, il parle peu, se replie sur lui-même. Lors de cette rencontre, il a montré une volonté à toute épreuve pour ne pas ruer dans les brancards. Il m'inquiète de plus en plus. Mon intervention a froissé ces personnes et mis en avant le refus de son père à l'accepter comme il est, il représente une épine dans son flanc, un intrus dans son tableau idyllique. La bienséance uniquement, les a certainement empêchés de m'envoyer promener, lui surtout, car sa mère aime trop son fils pour ne plus endurer cette situation. De ce que j'ai ressenti, MONSIEUR, ne s'attendait pas à sa rébellion, si seulement il retirait le manche à balai coincé dans son cul.

J'éteins la télévision bien incapable de donner le titre du programme. Contrairement à notre habitude, nous prenons notre douche séparément et sans articuler le moindre mot. Je rejoins mon côté du lit dans lequel Gabriel est déjà allongé. Le soulagement me gagne lorsqu'il s'enroule autour de mon corps. Je sais qu'il n'a rien contre moi, il doit juste se recentrer, être rassuré. Mais avant tout, il doit évacuer toute cette amertume qui le ronge à nouveau.

Cette douloureuse soirée demeure gravée au fer rouge dans mon esprit, elle m'a ouvert les yeux sur de nombreux points d'ombre. Si je ne l'aimais pas déjà à la folie, je serais tombé amoureux de cet homme à cet instant. À sa respiration, je sais qu'il ne dort pas, sa voix résonne à mon oreille.

— Thomas ?

— Oui, mon ange.

— Est-ce qu'elle va mourir ?

Je me doute que cette possibilité le tracasse, sa mère lui a tellement manqué. Elle n'a jamais accepté la décision de son mari, tout son petit discours le prouve. Elle en a même souffert énormément.

— Je te mentirais si je te disais, non. Je n'en sais rien, mon chéri, c'est vrai qu'elle montre une grande fatigue. La chimio l'a épuisée, mais elle suit

son traitement imposé par la greffe. Je suppose qu'elle ne va pas tarder à recevoir les résultats qui nous apprendront si l'opération a réussi. Pour le moment, le côté bénéfique de cette maladie demeure sa reprise de liberté de mouvements et de paroles.

— Il nous a fait gaspiller quinze ans, quinze ans, gronde-t-il. Je risque de la perdre, alors que je viens juste de la retrouver. Je ne le supporterais pas.

La lampe de chevet allumée forme des ombres au plafond, je distingue la cicatrice de son poignet que je caresse en de lents va-et-vient, un rappel de ce qu'on aurait pu rater. Il est si loin ce moment où je l'ai maudit !

— Nous devons regarder les choses en face, cela est du domaine du possible. Mais cette fois, on affrontera ça à deux.

Gabriel repart dans ses pensées, je choisis de le laisser aller à sa vitesse.

— Avant de t'aimer, Thomas, je n'étais qu'une coquille vide, ballottée par le temps. Petit à petit, je me reconstruis grâce à toi. Je n'ai plus cette sensation d'être un handicapé des sentiments. J'ai fait n'importe quoi.

Il se tait à nouveau, et reprend.

— Jusque-là, mon comportement m'avait rendu fier, parce que, quelque part en moi, je m'imaginais que le mal était le meilleur moyen de faire payer mon père. J'ai juste oublié que ma mère en serait touchée par contrecoup.

Il se cale plus contre moi, cherchant la chaleur que je peux lui transmettre.

— Tu sais, Thomas, à dix-huit ans, je pensais tout maîtriser, je regrette de n'avoir pas regardé plus loin que le bout de mon nez. Je ne suis pas mieux que mon père.

Il s'agite.

— Dans ce monde, tout est régi par des codes, les règles suivies de génération en génération par des gens à l'esprit obtus, un troupeau de moutons. Pourtant, crois-moi, la majorité mène une double vie. Je m'en veux d'avoir pris pour acquis que ma mère était d'accord avec ce renard. Ce n'est pas le cas.

Au bout d'un moment, je m'inquiète de son long silence. Une sensation d'humidité me fait sursauter. J'attrape son visage en coupe.

— Gabriel, mon amour, tu pleures ?

Je l'embrasse, avalant ses larmes salées, ma bouche se pose sur la sienne dans un doux baiser. Il a besoin de quelques secondes pour rassembler ses pensées erratiques et bien trop sombres.



— C’est trop dur, hoquette-t-il dans mes bras, trop de regrets, croasse-t-il, en fermant les yeux.

Ces simples mots me poignent, retourner dans cette demeure rouvre à l’infini cette plaie non colmatée. Sa souffrance déteint sur moi, je perçois beaucoup plus de lui qu’il ne laisse entrevoir aux autres, pas de masques entre nous.

— Mon ange, murmuré-je, le serrant contre moi pour lui transmettre ma force, tu n’es responsable en rien des choix effectués par ton père, ce marasme lui revient, ta mère et toi en êtes les dégâts collatéraux.

J’insiste, pour lui expliquer mon point de vue.

— La pilule est amère, mais prends cette nouvelle chance de laisser tout cela derrière toi. Elle a besoin de toi à ses côtés, tu as tant d’importance pour elle et tu comptes tellement pour moi aussi.

Je pose un baiser sur le haut de son crâne, puis je descends le long de ses joues sur un début de barbe.

Gabriel réagit et, à son tour, trace un chemin mouillé tout le long de ma mâchoire. Je renverse ma tête en arrière, lui accordant un accès plus facile à la peau de mon cou, juste sur cette zone érogène en dessous de mon oreille. Il m’arrache un gémissement, la fièvre me consume, mon cœur s’affole. Nos lèvres se verrouillent et dans ce baiser dévastateur, je ressens tout le désespoir de cet homme que j’aime plus que de raison. Mon corps entier tremble, cet homme est mon avenir. Il s’inscrit viscéralement dans mes gènes.

— Je te tiens, mon trésor, soufflé-je dans sa bouche.

Je laisse le temps à ces trois mots de s’imprimer dans la tête de Gabriel, souhaitant qu’ils dévalent jusqu’à son cœur meurtri. Lui comme moi savons que nous ne cherchons pas une partie de sexe débridée. Nous avons seulement besoin de nous lover dans les bras de l’homme chéri. Tous les deux, nous allons remonter cette pente, le meilleur reste à venir. C’est enroulé l’un dans l’autre, que nous nous endormons.

# CHAPITRE 56

**Thomas :**

*Le retour maternel*

Les semaines défilent, Gabriel appelle sa mère tous les soirs dans une sorte de rituel. Ils se racontent leur journée, se remémorent des souvenirs. Mon aimé invite sa maman deux fois au restaurant. Il retrouve le sourire et ce changement dans nos vies transparait dans ses toiles. Je le connais proluxe dans sa peinture, mais là, il déploie une vraie frénésie, réussissant à surprendre ma sœur, devenue son agente.

Elle se rapproche beaucoup de mon fiancé depuis que je lui ai soufflé une ou deux confidences. Elle ne comprend pas la réaction de ses parents. Pour elle, qui va donner la vie, ils n'ont droit à aucune circonstance atténuante, le père surtout. Elle accepte les moqueries concernant sa fabuleuse prise de poids, c'est dire. Sa grossesse change son caractère, au plus grand plaisir de Gaétan.

Dans la mesure du possible, j'évite d'ennuyer Gabriel lorsqu'il peint. Nos boulots respectifs nous ont éloignés et j'ai ressenti un besoin crucial de le toucher, de lui parler, de le sentir. Nous n'avons pas passé une nuit complète ensemble depuis trois jours.

Je travaille sur un dossier ardu et le calme de mon bureau me rend dingue. Un petit moment de détente avec mon chéri me tente au point que j'abandonne tout pour traverser la pièce de vie et rejoindre son atelier.

Pieds nus, j'entre sans bruit. Pour ma plus grande surprise, je le trouve debout devant la fenêtre, le regard fixé sur cette vue éblouissante que lui offre l'immense verrière. Mon homme, perdu dans ses pensées, ne m'entend pas arriver. Depuis plusieurs jours, aucun de nous n'a mis le nez dehors. Du coup, nous n'avons pas cherché à nous rendre présentables.

J'enroule mes bras autour de sa taille, me serrant contre son dos robuste. Sans bouger, ses mains caressent les miennes. Il se retourne entre mes bras, un sourire éclairant ses traits. Tendrement, sa langue passe la barrière de mes lèvres, sans résistance, elle joue avec la mienne, comme deux amies qui se sont manquées. Nos barbes se frottent, rougissant nos épidermes. Je

tressaille d'anticipation. Nos hanches bougent dans un même mouvement, des gémissements montent à l'unisson. D'un coup sec, je délace son catogan et glisse mes doigts dans ses mèches. Je fais s'abattre une pluie de baisers sur son visage, son cou, sur toute la peau que je découvre en ôtant sa chemise. Je démarre un petit jeu coquin, un bouton, un baiser, qui très vite rend mon amant fou de désir. Il grogne quand j'en arrive à mordiller ses tétons érigés. Puis je continue, un bouton, un baiser, me dirigeant vers le sud, sans me presser, tout en salivant, ravi de ce qui m'attend en bas.

— Thooooomas... oh !

Gabriel chancelle, moi seul sais le transformer en gelée. Sa tête baissée, il suit du regard mes doigts qui ouvrent sa fermeture Éclair. Me mettre à genoux m'est difficile, mais perdu dans les affres de nos besoins, je n'y prête pas attention. En même temps que pantalon et boxer disparaissent, je découvre l'objet de mon désir. Mes prunelles fixent son érection perlée, épaisse, fière et dure.

Je m'amuse avec le gland, laisse ma langue passer sur le méat. Je l'engloutis par paliers rien que pour le sentir se tortiller, mes doigts se crispent sur ses globes fermes. L'entendant râler, je souris enfermant cette hampe généreuse, aspirant, léchant, puis m'enroulant autour, suçant avec délice cette douce saveur salée. M'accrochant à ses cuisses je me relève, mon amant est perdu très loin dans ses sensations. Je reprends mon équilibre.

— Te sens-tu d'attaque pour gagner notre lit ? demandé-je malicieusement.

— Crois pas... non.

Mon regard rencontre le canapé installé dans un coin, il fera l'affaire. Je le pousse doucement tout en plaçant mes doigts autour de sa queue toujours vivace, effectuant des va-et-vient, facilités par le liquide séminal qui fuit à foison. Gabriel inspire par le nez sans quitter ma bouche. Ses mains parcourent mon dos et mes reins. Il y a là, aucune sorte de luxure, lui nu et moi débraillé, mais encore habillé. Une étincelle de désir violent provoque en moi une myriade de frissons. Je deviens addict à son odeur, au velouté de sa peau. Je perds le contrôle, je veux sentir celle-ci sur la mienne. En un tour de main, j'envoie valser tous mes vêtements, l'air frais remplaçant, pour quelques secondes, sa chaleur corporelle. Mon excitation grimpe encore de quelques degrés dans une impatience soudaine. Je désire une unique chose, m'enfoncer en lui avant de mourir. Je me sers de cette sève

nacrée pour le préparer, puis dans un éclair de lucidité je me souviens qu'un tube de lubrifiant doit se trouver sous les coussins.

Heureux de ma découverte, les doigts tremblants, je dépose une noisette sur le bout de mon majeur. Gabriel me presse par le mouvement de son bassin, nos hanches se frottent comme montrant leur accord, rien ne peut nous décoller. Ses jambes m'enserrent et nos yeux se verrouillent. J'entre fièrement dans ce fourreau de velours qui se referme sur moi, me garde prisonnier volontaire. C'est trop bon, nous nous cramponnons l'un à l'autre pour ne pas tomber, l'organe dans ma cage thoracique s'emballe. Mes neurones vont griller à ce rythme. Un brasier me consume, il s'arque vers moi, sa tête part de droite à gauche. Aucun de nous ne peut articuler le moindre mot.

Je relève un peu plus ses jambes autour de mon bassin pour m'enfoncer jusqu'à la garde dans ce canal chaud et humide. Notre niveau d'extase culmine, crève le plafond. Je le sens se tendre, ses doigts se crispent sur mes bras dans une sorte d'urgence, puis un long gémissement rauque franchit ses lèvres. Ses hanches se plaquent aux miennes, alors que dans un orgasme flamboyant son sperme gicle entre nous, provoquant le mien qui se fraie un chemin vers la délivrance. Je l'agrippe et explose dans une débauche d'étoiles, jouissant puissamment. Épuisé, je m'affale sur lui ignorant le liquide séminal collant et nos corps moites.

Mon genou n'a pas apprécié, mais je m'en fiche. Nos respirations sont saccadées, ses doigts tremblants passent dans mes cheveux humides. Nous tentons de retrouver notre souffle dans un mélange de jambes et de bras.

— À tout hasard, je t'aime, me murmure-t-il, heureux.

— Moi aussi, mon bel apollon.

Un rire le secoue tout entier. Le son se répercute jusque dans ma colonne. On est l'ancre de l'autre, si je pouvais, je lui ferais l'amour sans jamais me sentir rassasié. L'entendre gémir sous moi est le sel de ma vie, tout comme voir son corps se tendre vers moi pour plus. Peu à peu, nous plongeons dans les bras de Morphée.

# CHAPITRE 57

**Thomas :**

*Des rêves en rose*

À mon contact, Gabriel devient une autre personne, à la grande surprise de ceux qui le fréquentaient et qui ont du mal à assimiler ce changement radical. Il est enfin heureux et le revendique.

J'adore mon travail au cabinet qui me convient à merveille, même si je dois souvent faire face à des situations tragiques. Fréquemment, avec mon chéri, on se demande comment nous avons pu envisager qu'une fois notre désir assouvi, chacun regagnerait ses pénates et basta. Quelle aurait été mon existence sans lui ?

Le sujet qui demeure tabou est celui de mon accident. Pourtant, j'ai eu des nouvelles de ce branquignol qui, un jour, est devenu mon ex. Mon ex-commandant comme il l'avait prévu est venu à notre rencontre et pour me féliciter, il en a profité pour m'expliquer pas mal de choses.

Christophe vit toujours sur Paris, a récupéré sa place dans mon ancienne unité, après avoir subi une rétrogradation pour faute et à condition qu'il suive des séances chez un psychologue du service. Son existence personnelle est un champ de guerre, résultat de sa double vie.

Sa femme a entamé une procédure de divorce avant d'accoucher d'une petite Rose qu'il n'a jamais vue. Il a mis du temps à réagir, mais depuis il s'est repris et un avocat plaide sa reconnaissance en paternité. Son défenseur joue sur l'homophobie familiale. Son ex et ses propres parents sont tombés de l'armoire en saisissant la portée de son mensonge, d'où l'union maléfique du beau-père avec sa belle-fille en attente de savoir à quelle sauce, la justice va les manger.

Christophe ne se cache plus, grand bien lui fasse. Son coming out s'est passé dans l'indifférence. Il répète à qui veut l'entendre qu'il tentera tout pour me récupérer. Ça ne risque pas d'arriver.

Le fameux Martial et sa femme, une fois remis de leur surprise, l'épaulent sans faillir. Le couple lui a botté les fesses quand il s'est plongé dans l'alcool. Sa vie ressemble à celle d'un ermite. Je ne vais pas

m'appesantir sur lui, ça fait un bon moment que je ne lui prête plus cas. Je suis toujours en rogne contre lui, même si je reconnais que son comportement peut être en partie attribué à sa famille. Christophe a dû avoir vent de ma rencontre avec Martial. Il doit savoir aussi que j'ai refait ma vie.

.<1.2@3.fr>

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

# CHAPITRE 58

**Christophe :**

*Une chute sans fin, des espoirs foulés au pied*

Pour moi, le temps s'étire trop lentement. Pas un seul jour ne passe, sans avoir une pensée pour celui que je continue d'aimer et pour tout le mal que je lui ai fait, j'aurais dû l'écouter, il n'était pas trop tard. C'est tellement plus simple de vivre dans les bons habits. Devant tous les efforts fournis, Thomas va me revenir. Il ne peut en être autrement.

Tous ces mois sans le voir ont été nécessaires.

J'ai refusé de chercher à obtenir de ses nouvelles depuis l'instant où j'ai récupéré mes affaires dans des cartons chez la concierge. Jusqu'à ce que je prenne connaissance de la vente de l'appartement, je pensais que Thomas renoncerait à sa décision très vite. Mais Martial m'avait ôté tout espoir, en m'annonçant la démission de mon amour. Celle-ci est dûment tamponnée par le commandement. À partir de là, je me suis dit que si j'avais eu un peu plus de couilles, rien de tout cela ne serait arrivé. Des événements changent la donne pour moi, mon existence prend depuis peu un chemin inenvisageable.

Rien n'est perdu, les sentiments de Thomas pour moi restent profonds. Je n'ai pas d'inquiétude sur ce sujet. Il me pardonnera et notre histoire pourra redémarrer, même si des excuses ne suffiront pas, je m'en doute.

Depuis un moment, mon psychologue ne cesse de me répéter que peut-être, ce serait bon de me préparer à ce que Thomas soit passé à autre chose. Qu'en sait-il cet abruti ? Il ne le connaît pas.

Aujourd'hui, je voulais annuler mon rendez-vous avec le thérapeute, mais ma place dans l'unité, même si ce n'est plus au poste que j'occupais, tient au respect de mes visites.

Dans la salle d'attente vide, je m'agite sur ma chaise. Pour tromper ma nervosité, j'attrape une revue sur la table basse. Sur la couverture, une photo me saute littéralement au visage. La respiration coupée, je cligne des yeux, alors que ma vision se brouille et que la pièce tangué. Un NON

énorme résonne dans les méandres de mon crâne. Ce n'est certainement qu'une grossière erreur.

Je scrute le portrait et le texte emmêlé qui me renvoie à une page intérieure. Mes doigts tremblent tant, que ça nécessite deux essais pour y parvenir. C'est une très mauvaise blague. Je réussis à me focaliser sur l'article, les lettres se mettent à danser sur le papier glacé. Je réalise que je fixe un faire-part de mariage.

*« Madame Jeanne Ducruet.*

*Monsieur Pierre Ducruet.*

*Madame Justine Métayer de Saint-Estève.*

*Monsieur Laurent Métayer de Saint-Estève.*

*Ont l'honneur de vous annoncer le mariage.*

*De Thomas Ducruet et de Gabriel Métayer de Saint-Estève.*

*Leurs enfants.*

*La cérémonie se déroulera à la mairie du 2<sup>e</sup> arrondissement,  
8 rue de la Banque, Paris.*

*Celle-ci sera suivie d'un buffet dînatoire au Plaza Athénée  
le... »*

Je me frotte les yeux noyés de larmes et laisse la revue m'échapper. Un gémissement de bête blessée monte de mes lèvres. MON Thomas ne peut pas épouser un autre homme. Et puis qui est ce connard ? Il sort d'où ?

J'avais tant espéré, à tort, que sa colère s'apaiserait, que cette plaie finirait par cicatriser, qu'une explication suffirait.

Je demeure anéanti, je récupère le journal et rive mes prunelles sur les photos. Sur l'une d'elles, les deux hommes, dans des costumes trois-pièces, se sourient, tout en se serrant dans les bras l'un de l'autre, Thomas n'a jamais eu ce regard pour moi, un flot de jalousie me donne des aigreurs. Les clichés pour les fiançailles pris dans un parc magnifique et bucolique sont superbes. Je me force à lire l'entrefilet.

*« Gabriel Métayer, peintre de renom, étoile montante de cette nouvelle génération, de son patronyme complet : Gabriel Métayer de Saint-Estève,*



*est le fils unique du financier bien connu, le Prince Laurent de Saint-Estève. Celui-ci dirige la holding, "Global-France-Finances", cotée en bourse depuis quatre années maintenant. Notre jeune artiste n'est pas réputé pour avoir placé sa riche lignée en avant, il s'est fait seul. De source anonyme, il semble que le fait qu'il soit gay n'est pas étranger à cette décision. Après une vie mouvementée et grâce à son fiancé, l'homme s'est assagi et ils filent le parfait amour.*

*Monsieur Ducruet, lui, sort d'une famille bourgeoise. Il a effectué cinq années dans une unité d'élite de la police. Une explosion, lors d'une prise d'otages dans une banque, l'a contraint à envisager une autre carrière. Sa déficience visuelle et un genou très abîmé l'ont obligé à présenter sa démission. Ce jeune homme force l'admiration, il a empoigné son destin à bras-le-corps, pour se lancer dans le droit.*

*Dépositaire d'une licence, il a passé avec succès une spécialisation en droit des familles et intégré le cabinet Ducruet-Bondy. Son père, Pierre Ducruet, réputé des prétoires pour ses plaidoiries bouillonnantes et son associé, Jean Bondy, affirment que celui-ci apporte un plus pour l'étude.*

*Madame Ducruet occupe un poste de pédiatre à l'hôpital de Neuilly. Quant à sa sœur, Apolline, elle s'est alliée à Éric de La Roc, dont la galerie devient très connue. La jeune femme attend un heureux événement et a pris la place d'agent pour Gabriel Métayer. Par ailleurs, celle-ci nous annonce que le 23 de ce mois, aura lieu une exposition des toiles de notre peintre et nous promet de belles surprises. »*

*L'article continue, mais effondré, je demeure prostré sur ma chaise, cherchant à gérer cette nouvelle. Je vérifie la date, Thomas n'est pas encore marié à cet homme. Il me reste toutes mes chances. Mon rendez-vous se déroule dans un flou artistique, je ne me souviens pas des sujets abordés. J'ai des choses plus urgentes à régler.*

*\*\*\**

*La semaine est interminable. Cette épée de Damoclès suspendue au-dessus de ma tête m'empêche de dormir et de me montrer serein. Une chance pour moi, l'unité est en repos pour plusieurs jours.*

*Je ne cesse de penser à Thomas qui se leurre avec ce bouffon. Puisque tout va s'arranger pour moi, nous allons être en mesure d'envisager un bel avenir commun.*

Enfin, la date de cette fichue exposition arrive, à mon entrée, la galerie regorge de monde. Je croyais devoir ruser sans carton d'invitation, mais non, tous les gens y ont accès.

Je sens le sang affluer à mes oreilles. Mon cœur bat violemment, j'enfonce mes mains moites dans mes poches et slalome entre les convives pour rejoindre le buffet au fond de la salle.

Tout le monde loue le peintre et le félicite pour ses fiançailles, la colère gronde en moi qui cherche du regard celui pour qui je me trouve ici. Je ne le vois nulle part. Et s'il n'assistait pas à cette fête de la lose. Je balaie la pièce et mes yeux tombent sur la sœur de Thomas. Cette pimbêche ne quitte pas un grand chauve qui lui tient la main, elle est ronde comme une barrique et respire le bonheur. Ce n'est pas juste.

Je ne lui pardonnerai jamais, à elle et son foutu paternel, de m'avoir fait interdire l'entrée de la chambre d'hôpital et mis des bâtons dans les roues. Tous les deux bavardent dans un groupe constitué du père de Thomas, de sa mère et de deux inconnus.

Tout ce beau monde pue le pognon à des kilomètres à la ronde. Doucement, je me faufile à leurs côtés pour glaner de possibles renseignements et me positionne de façon à ce que la frangine ne me reconnaisse pas, pas avant d'avoir pu discuter avec l'amour de ma vie.

— Vous savez, Justine, que le talent de notre Gabriel est sidérant. Il nous a offert une toile de notre fils, tout à fait étonnante, à notre grande surprise nous y découvrons Thomas d'une autre façon. Il a trouvé comment capturer plein de sentiments qu'il cache bien en général.

— Ma chère Jeanne, Gabriel a toujours possédé ce don, on aurait dû l'accepter lorsqu'il nous a parlé de devenir artiste. Enfin, les regrets ne mènent pas bien loin, grâce à Thomas, il avance à merveille et c'est le principal.

— Ces deux-là se sont parfaitement trouvés, insiste le père Ducruet.

— Nous sommes soulagés suite au drame qu'a vécu mon frère. Un abruti lui en a fait voir de toutes les couleurs, à cause de lui, il n'avait plus aucune estime de lui et se fermait aux autres. Heureusement, la loi nous a permis d'éloigner ce triste sire. Gabriel et lui ont aplani leurs difficultés et rendu leur si beau couple indestructible.

— Il me semble avoir ouï dire, de-ci de-là, Apolline, que Gabriel et vous ne vous entendiez pas du tout, lance l'homme mystère, aussi raide que la justice.

— Monsieur de Saint-Estève, votre fils pour des raisons que vous connaissez parfaitement, menait une vie mouvementée et je refusais de voir mon frère souffrir à nouveau. Vivre avec Thomas le canalise et les deux devaient mûrir ensemble. Il a trouvé au sein de notre famille l'écoute et l'amour dont il avait besoin.

Et tac ! Encore une victime de cette sorcière.

— Mon mari devrait tourner sa langue sept fois dans sa bouche avant de se lancer sur un sujet qu'il ne maîtrise pas. Merci à vous tous de lui avoir accordé cette place chez vous. Nous avons failli à notre devoir de parents, j'en suis consciente, mais ressasser le passé ne donne pas de résultats satisfaisants, regardons vers l'avenir. Je suis très heureuse de cette union de nos deux enfants. Certaines sont appelées à durer pour les bonnes raisons.

Je saisis qu'il y a de l'eau dans le gaz chez les de Saint-Estève. Mais cela, je m'en fous, j'ai juste besoin de leur hurler dessus pour qu'ils comprennent tous que Thomas n'aime pas ce bellâtre, mais moi.

Putain ! Thomas vit avec lui ! J'ai envie de vomir. Je n'avais pas anticipé ce cas de figure.

Perturbé, je me dirige vers le buffet et accepte la coupe que me tend un serveur. Je l'avale d'un trait, même si ça ne colle pas avec mes médicaments. Ce n'est que lorsque je me retourne, que mes yeux exorbités se posent sur celui qui envahit mes pensées.

Il est tellement beau dans ce costume gris perle. Sans savoir quoi, je lui trouve quelque chose de changé, plus maigre ? Non, plus musclé ? Son regard brille de mille feux. Et cette canne lui donne un air mystérieux, le rend plus chic. Ses cheveux sont plus longs.

Ma rage décuple quand je remarque qu'il tient la main d'un gars plus grand que lui, à la crinière blond cendré : c'est donc lui, le fameux Gabriel ! Ce mec n'a vraiment rien d'exceptionnel, je vais aller regarder ça de plus près.

Au moment où je m'élance, j'aperçois un triptyque sur lequel une étiquette indique qu'il n'est pas à vendre.

Je reçois un uppercut à l'estomac en voyant la scène, pas besoin d'être devin pour comprendre la situation.

Thomas, allongé à plat ventre dans un lit immense aux draps froissés, enroulés artistiquement autour de son corps, cachant une partie de sa nudité, les yeux fermés, un sourire béat aux lèvres, vient de s'envoyer en l'air, c'est

certain pour moi. Mon ex semble comblé, son visage tourné vers une personne au loin qu'on imagine. Le talent du peintre est là.

Avec moi, Thomas n'a jamais montré ce visage repu et heureux. Je déglutis avec difficulté, ma haine pour ce Gabriel, s'enflammant encore plus au moment où les deux amoureux entrent dans mon champ de vision. Ils s'embrassent à pleine bouche devant tous ces gens. C'est plus fort que moi, je ne peux détacher mon regard du couple. Quand ce démon lâche enfin mon homme, je le vois glisser quelques mots à l'oreille de Thomas qui rougit tout en lui adressant un clin d'œil. Alors que le peintre passe une main sur sa joue ourlée d'une légère barbe, Thomas crochète sa nuque et lui vole un baiser.

Ce serait idiot de refuser de piger tout ce que raconte cette étreinte, je n'ai plus que mes yeux pour pleurer, mais je ne vais pas lâcher l'affaire pour autant. Une vague d'invités les cache soudain à ma vue.

. <1.2@3.fr>

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

# CHAPITRE 59

**Thomas :**

*Un nuage dans un ciel bleu*

Je me dirige seul vers le buffet. Quand mon regard s'arrête sur lui, mon sourire s'efface et une lueur de rage brille dans mes prunelles. Mes traits se font réfrigérants. Je vois Christophe saisir un peu tard que rien ne se passe comme il l'avait imaginé, semble-t-il. C'est apparemment plus fort que lui, il reste planté tel un con, muet. Énervé, je me dirige vers lui et j'aboie.

— Qu'est-ce que tu fous ici ? Tu aimes l'art maintenant ? questionné-je, glacial.

Mes lèvres sont humides des baisers de Gabriel, mes phalanges se crispent sur le pommeau de ma canne.

— Je voulais te voir, t'expli...

— Il n'y a absolument rien à expliquer, je vais te demander de dégager. Trouve un nouveau crétin à mener en bateau. Ça fait longtemps que nous n'avons plus rien à nous dire, balancé-je les dents serrées.

Je jette un regard vers mon homme derrière moi, un appel au secours, mais un essaim d'admirateurs l'entoure. Pourtant, il paraît m'avoir entendu, car il pose ses yeux sur moi. Aussitôt, il s'extirpe du groupe et se dirige vers nous, repoussant ceux qui tentent de le stopper. Il arrive juste à temps pour écouter le ton pitoyable et insistant de ce crétin de Christophe et se glisse derrière ce frappingue, trop occupé par moi pour le remarquer.

— Je suis en train de divorcer.

— Encore ? questionné-je, cinglant.

— Je n'ai eu personne depuis toi, je sais pour Clémentine. J'en suis désolé, elle n'avait pas à faire ça, cette folle.

— Que veux-tu que ça me foute, je suis passé à autre chose.

— Mais chéri, je...

— Holà ! Tu as perdu le droit de m'appeler comme ça, ne t'avise pas de recommencer, affirmé-je l'index levé sous le nez de Christophe.

— Je fais tout pour que nous retrouvions notre vie, je t'aime toujours, on pourra élever ma petite, ensemble.

— T'es cinglé mec, grogné-je blafard, mais suffisamment fort pour que les gens se retournent sur nous, interloqués. Tu ne manques pas d'air, tu ne connais même pas le sens exact de ce mot. Moi, j'ai pigé depuis un moment que je ne t'ai jamais aimé.

Je remarque le corps de Christophe tanguer, il blêmit, ça recommence comme sur le parking.

— On n'a rien en commun, continué-je, avançant menaçant vers lui.

Avec satisfaction, je le regarde se ratatiner sur lui-même, les yeux écarquillés de stupeur, la bouche ouverte. Les mots que je lui crache montrent son abasourdissement, il croyait me connaître, ces mots doivent siffler comme des balles à ses oreilles. Il doit pourtant comprendre. Sa voix gémissante me vrille les tympans.

— Tu te trompes, je sais ce qu'aimer veut dire, tu m'as largement donné le temps d'y réfléchir, tout ce temps où tu n'as pas quitté mes pensées un seul instant. Je désirais venir te...

Je refuse d'entendre le moindre mot de son triste réquisitoire, j'embraye aussitôt.

— L'ordonnance du juge était élaborée pour ça, pour t'interdire de m'approcher, en plus elle reste valable pour encore six mois et je vais la reconduire. Tu ne devrais pas être dans cette pièce. Les décisions de justice ne sont pas créées pour les chiens. Ne plus te voir a été la meilleure résolution de ma vie et tu tiens à savoir ? Cela me convient parfaitement.

— Hein ? Comment ? Pourquoi ? C'est toi ? Je pensais que c'était ta sœur et ton père, s'exclame Christophe, sidéré.

— Cela venait effectivement d'elle et mon père au début. Ça n'est resté un secret familial qu'un laps de temps. Si sur le coup ça m'a foutu en boule, ensuite, j'ai compris son utilité et je l'ai récupérée en mon nom, tu ne m'as jamais vraiment connu, tu vois. Avant que tout explose dans mon existence, je t'avais affirmé, au moins à deux reprises, que nous deux, c'était... ter... mi... né, crois-moi, ça n'avait rien de paroles en l'air.

— Tu ne peux pas me faire ça !

Gabriel, resté jusque-là en retrait, pose sa lourde paluche sur l'épaule de Christophe. Il ne se retourne pas. Sans aucun doute, il sait à qui elle appartient. Il continue de me fixer. Dans ses prunelles, je vois l'incompréhension mêlée à une envie de fuir. Je ne m'attendais pas à ce qu'il se pointe ici, ce connard.

— Que se passe-t-il ici ? Chéri, ça va ? Tu es tout pâle.

— Mon trésor, tu tombes à pic. Laisse-moi te présenter Christophe Leclerc.

Mon géant attrape ma main et fixe le triste individu, d'un air peu aimable.

— LE Christophe du placard ? s'écrie Gabriel.

— Celui-là même, tu y crois, toi, à un culot pareil ?

Christophe se noie, il chancelle sous le regard de mon fiancé qui le fusille.

— Mec ! Tu as l'audace de te pointer la tronche enfarinée, après ce que tu as osé lui faire subir ? Tu espères quoi ?

Je vois ses joues virer écarlate, la honte envahissant Christophe quand d'une voix froide, je lance :

— Il est venu me raconter qu'il m'aime et qu'on peut tout recommencer.

Gabriel le pousse violemment.

— Ne me dis pas que tu escomptais que Thomas allait tout lâcher pour te suivre ? Totalement dingue ! Réfléchis cinq secondes, pauvre idiot, tu as eu une opportunité et tu l'as laissée filer. Dans trois semaines, nous serons mariés, il faudrait plus que cette visite pour que les choses changent. Tu n'as pas l'ombre d'une chance. Tu récoltes juste ce que tu as semé.

— Comment peut-il vous aimer après moi ?

Gabriel me dévisage impuissant et agacé, puis se retourne vers mon ex.

— Tu commences à sérieusement me taper sur les nerfs, de plus, ton cirque attire un peu trop les regards des invités. Tu vas comprendre que l'on doit en terminer avec ce foutoir.

Voyant l'exaspération de mon homme, je reprends la parole.

— Mets-toi dans ton crâne obtus que ça fait un sacré bout de temps que tu as perdu tout attrait en ce qui me concerne. Je hais le mensonge et tu t'y es vautré. Je veux bien t'accorder quelques circonstances atténuantes face à ton connard de père, mais pas pour m'avoir assuré que tu te séparais de cette foldingue, pendant que tu la sautais. Je te répète, tu as piétiné ma confiance comme une merde de chien sur un trottoir.

Je reprends mon souffle.

— Tu n'es même plus un souvenir. L'unique personne qui occupe mes pensées est cet homme à mes côtés. Tu ne lui arrives pas à la cheville. Et avec ta venue à cette exposition, tu montres seulement que tu n'as aucun amour propre. Tu vas bouger ton cul avant que le vernissage de mon fiancé ne pâtisse de tes conneries.

Je me tourne vers celui-ci.

— Chéri, appelle la sécurité pour qu'ils le jettent dehors.

— Mais Thomas...

Christophe s'approche trop près de moi, son pied pousse ma canne sur le côté et mon genou dévisse dans un bruit sourd. Une douleur intense me traverse tout entier, alors que je m'effondre au sol sans que Gabriel puisse me soutenir. Effrayé, mon fiancé hurle à pleins poumons.

— Espèce de connard ! Regarde ce que tu as fait.

Le poing de Gabriel atterrit sur le menton de mon ex qui s'écroule dans les bras de deux malabars venus à la rescousse.

— Foutez-moi ce minable dehors, tu n'as pas fini d'entendre parler de moi, gronde mon sauveur, blême. Chéri, je t'en prie, dis-moi que ça va, bon sang ! Gaétan, amène tes fesses.

Mon beau-frère se pointe près de moi, mon front est moite de sueur, je ne vois plus rien. Une forte envie de vomir remonte le long de mon œsophage.

— Putain ! Comment est-ce arrivé ? aboie Gaétan.

Il tâte ma jambe avec précaution, par-dessus mon pantalon. Malgré la douceur du geste, je hurle sous la douleur.

— Gabriel... ambulance... vite, je vais bouger ton articulation me dit-il, tout en me fixant. Préviens-moi dès l'instant où la souffrance démarre. Mec, tu vas douiller. J'ai peur que tu doives repasser sur le billard.

— Non, pas ça ! gémis-je dans les bras de mon roc, qui ne quitte pas mes yeux, tout en discutant avec le central des pompiers.

Il me serre contre lui, tremblant. Bientôt, un attroupement se forme avec curieux et portables. Ma tronche va faire le tour des réseaux sociaux. L'aide précieuse de Léo et de son mari est bienvenue. En deux temps, trois mouvements, je respire à nouveau, les fouineurs tenus à distance.

Gabriel se transforme en bête fauve, assis au sol, je me retrouve installé entre ses jambes, mon dos et ma tête contre son torse solide. Je sens son souffle saccadé passer dans mes cheveux.

Mes parents affolés se serrent l'un contre l'autre. Apolline, les traits tirés, une main sur le bas de son ventre volumineux, téléphone à la police, alors que la sécurité dirige ce cinglé vers un bureau à l'écart.

— Je suis désolé pour ton exposition, mon amour.

La douleur me plie en deux. Ma respiration se coupe.

— Ce n'est pas le souci et puis les journalistes vont tenir un sujet.

— J'aurais dû refuser de lui parler.



— Tu n’es pas responsable de cet abruti, mon ange. J’observe qu’il ne sait que te blesser physiquement ou moralement. Il lève un regard inquiet vers mon beau-frère, Gaétan, ça donne quoi ?

— Pour moi, ce n’est pas bon, je préfère que le professeur qui l’a opéré le voie.

Aucun de nous ne remarque Apolline qui se tient au mur, tout en se mordant les lèvres à sang.

Quand les secours se pointent, la douleur grimpe par vagues, largement au-dessus du dix. C’est Gabriel qui leur donne les renseignements nécessaires. Je sens juste une piquête au milieu de ma cuisse qui me shoote. Je ne me rends pas compte qu’on me place sur une civière. Pas plus que Gabriel qui s’installe dans l’ambulance avec moi.

Dans ce branle-bas de combat, tous se fixent sur mon cas, alors que Gaétan, ayant laissé la main aux pompiers, se précipite pour rejoindre Apolline, assise contre le mur, respirant par à-coups, le visage en sueur, les yeux fermés. Tout cela me sera rapporté plus tard.

. <1.2@3.fr>

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

# CHAPITRE 60

**Gabriel :**

*Une pluie d'événements*

Dans la salle d'attente mise à la disposition de la famille, je fais les cent pas. Léo et son mari apportent leur soutien. Apolline se trouve en salle d'accouchement avec Gaétan.

— Chéri, me lance Justine, calme-toi, le professeur pense qu'il en a pour un moment à pratiquer les examens.

Un peu à l'écart, je fixe le mari de ma mère. Il semble aussi à l'aise qu'un poisson rouge hors de son bocal. Je n'ai pas à réfléchir longtemps pour piger qu'il se sent étranger à ce remue-ménage et qu'il préférerait se rendre à son club.

— Si ça peut t'aider, ajoute Pierre, les traits tirés, je vais m'occuper de ce crétin, il n'avait aucun droit de se pointer à l'exposition, mais surtout d'approcher Thomas. Gabriel, il se trouve en de très bonnes mains, ce médecin se charge de lui depuis le début.

Jeanne, la maman de Thomas, tient les doigts tremblants de ma mère dans les siens. Elle réussit à la faire asseoir. Cela tombe mal, elle n'a pas besoin de cela en plus de sa leucémie. J'imagine parfaitement l'autre souci de Jeanne : sa fille qui donne la vie dans ce même hôpital, pourvu que tout se déroule sans accroc.

L'altercation entre son frère et ce vaurien a déclenché les contractions. J'entends Pierre proposer à sa femme de rejoindre Apolline et Gaétan à la maternité, mais elle veut connaître l'étendue des dégâts concernant son fils.

La porte s'ouvre sur le professeur, je bondis littéralement sur lui avant qu'il ne dise un seul mot. Pierre place sa main sur mon bras pour m'apaiser.

— Alors ? grondé-je, tendu comme un arc.

— Monsieur, asseyez-vous, je vais vous expliquer, le scanner a confirmé que je devais opérer. J'ai reposé le même matériel que lors de sa première intervention. Son articulation est fragilisée et, avec ce nouveau coup, elle le restera. Je ne peux pas vous dire grand-chose de plus pour le moment. Je vais attendre son réveil.

— Pourra-t-il remarquer ? demandé-je, agité.

— Ce dont je suis sûr, c'est qu'il n'arrivera probablement pas à plier son genou, continue le médecin désolé.

— Et pour la douleur ?

Mes questions fusent courtes et concises.

— Elles seront présentes, dans quelle mesure ? Je ne peux vous le dire avec certitude. Nous verrons au fil des semaines à venir.

— Putain de merde ! grogné-je, me levant.

Je gravite dans la pièce, mes yeux remplis d'éclairs de rage. Tout à coup, mon poing claque sur le mur, fendillant le plâtre.

— Je vais tuer ce connard !

Plus calme, je me tourne vers le médecin, interloqué.

— Thomas doit rester ici combien de temps ?

— Une quinzaine de jours, je pense, mais il va repartir pour des séances de rééducation. Le point positif, c'est que cette fois, votre compagnon est plus fort que lors de sa première venue dans mon service. Les dégâts ne concernent que sa rotule, immobilisée pour l'instant. J'ai cru comprendre que votre mariage doit avoir lieu dans trois semaines.

— Oui, mais si nous devons le reporter, pas de problème, pour le moment je m'en fiche.

— Je vous le confirmerai dans les jours prochains, mais à condition que mon patient se déplace en fauteuil roulant, ce sera possible.

Sous le choc de cette nouvelle, je m'écroule et me laisse glisser le long du mur, vidé.

— Monsieur Métayer, ce ne sera que pour quelques semaines et plus par mesure de prudence.

Gaétan qui vient de rentrer s'accroupit auprès de moi. Il est pâle, il pose sa main sur mon genou.

— Mon pote, ton mec possède une volonté à toute épreuve, encore plus depuis que tu es présent à ses côtés. Il va y arriver.

J'essuie mes joues avec mes larges paumes, souffle un grand coup, puis tends la main à Gaétan qui m'aide à me relever.

— Oui, je le sais, mais ce n'est pas la première fois et ça m'inquiète. Tu ne devrais pas te trouver avec ton épouse, toi ?

Gaétan semble chercher quelqu'un du regard.

— Si, je viens juste chercher Jeanne. Le personnel de la salle aimerait vous voir et Apolline vous réclame, annonce-t-il.

Derrière lui, je remarque Jeanne pâlir, jeter un œil à son mari qui acquiesce d'un signe de tête. J'ai déjà repéré qu'entre eux, ils ont rarement besoin de mots. Nous regardons Gaétan et la mère d'Apolline sortir, un peu inquiets. Un silence de plomb règne soudain. Puis un truc me revient.

— Thomas devait présenter un dossier qui lui tient à cœur, la semaine prochaine. Vous trouverez tout classé sur son bureau.

— Ne te tracasse pas, on va s'en charger. Ne te soucie que de Thomas, insiste Pierre.

Le médecin, toujours présent, s'adresse à moi.

— Je n'autorise qu'une seule personne à le voir, je me doute que ce sera vous, me lance-t-il. Si vous voulez me suivre.

Ma mère se lève et m'accroche le bras à cet instant.

— N'oublie pas que je suis là, si tu as besoin de moi, embrasse Thomas pour moi, tu veux bien ?

. <1.2@3.fr>

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

# CHAPITRE 61

**Thomas :**

*Le bonheur barbe à papa*

Je mets un moment pour me souvenir des événements et du lieu où je me trouve. Quand la lumière éclaire mon esprit, je gémis d'impuissance. Je ressens cette affreuse sensation de me mouvoir dans une sorte de brouillard épais. Une odeur citronnée envahit mes narines et me ramène à la clarté du jour.

Je tourne ma tête sur le côté, ce simple balancement me coupe le souffle. Gabriel, installé dans un fauteuil trop juste pour lui, dort, un léger ronflement résonne, sa bouche est entrouverte. Devant ce tableau, j'esquisse un semblant de sourire.

Je le perds assez vite, un flot de questions s'illumine là-haut dans mon crâne. Depuis quand suis-je ici ? Est-ce que mon articulation est foutue ? Comment vais-je faire, si je ne peux plus marcher ? Je suis si fatigué. Encore une fois, l'autre abruti m'a envoyé à l'hôpital. Je m'agite, alors qu'un grondement sourd passe mes lèvres sèches et réveille mon bel endormi qui sursaute, ses yeux se vrillant sur moi. D'une voix voilée, il s'adresse à moi.

— Salut toi, comment te sens-tu ? Tu as mal ?

— En vrac, non pas trop douloureux, cette perf ne doit pas y être pour rien. Putain ! On est encore à l'hôpital ! Dis-moi ce qu'ils m'ont fait ?

— Tu as de nouveau enduré une intervention, m'annonce-t-il.

Gabriel déploie son grand corps et s'installe sur mon lit. Il se penche pour déposer un doux baiser sur ma bouche. L'entendre me raconter que j'ai subi une nouvelle opération me glace.

— Tout ? murmuré-je.

— Juste ta rotule, cette fois.

Il me semble soudain que je suis allongé sur un matelas d'épines, en remarquant l'hésitation de mon fiancé.

— Vas-y, crache le morceau.

— Tu vas rester hospitalisé entre huit et dix jours. Tes ligaments ont tenu le coup, mais tu as désormais une prothèse du genou et au vu de ton âge, tu devras recommencer dans quelques années. D’après ton médecin, cet accident est un mal pour un bien. Ton articulation ne dévissera plus et tu vas quand même garder cette canne qui te rend si sexy, ajoute-t-il avec un clin d’œil. Heureusement que nous possédons un ascenseur, car les escaliers peuvent devenir gênants. Tu vas voir Gaétan pour la kiné.

Bon, oui, c’est moins grave que la première fois, mais je me sens abattu malgré tout. Soudain, un éclair traverse mon esprit.

— Notre mariage ?

— Rien de changé, mon ange. Je pousserai ton carrosse jusqu’à l’autel.

— Un fauteuil ? hurlé-je. Je vais être en fauteuil !

— Calme-toi, ce n’est pas permanent, j’ai réagi de la même façon quand le médecin nous l’a annoncé. Il agit par prudence, c’est tout. Par contre, on va devoir se montrer créatifs pour les galipettes, tente-t-il de me dérider.

Je souris mollement, écrasé par toutes ces informations.

— Je ne me tracasse pas pour ta créativité. Je suis là depuis quand ?

— Cela va faire un peu plus de vingt-quatre heures.

Gabriel semble épuisé, sa barbe plus fournie.

— Chéri, j’apprécie ta présence, mais tu devrais rentrer te reposer. Est-ce que ton vernissage est foutu ?

— Tu me l’as déjà demandé, alors rassure-toi... non. Peu de gens se sont rendu compte de ce qui se passait. La police enquête et des témoins ont signalé qu’un homme t’ennuyait et qu’il t’avait poussé. Les flics ont arrêté Christophe et l’ont relâché avec interdiction de quitter l’arrondissement de son domicile. Que risque-t-il en gros ?

— Vu qu’il a enfreint l’injonction, que je suis une victime avec plus de dix jours d’ITT, il va prendre cher. Les circonstances sont aggravantes, donc tout va dépendre du procureur et de comment cet idiot va plaider pour ses conneries, s’il reconnaît ou pas.

— Je veux qu’il paie, qu’il sorte de nos vies. J’ai eu tellement peur, insiste Gabriel tout en caressant ma joue. Tu sais que toute la famille et les amis m’ont soutenu ?

Il semble trouver ce geste anormal et ça me fait mal pour lui.

— Pourquoi ne t’auraient-ils pas soutenu ? Ils t’aiment et sont là pour toi désormais.

— Heureusement, parce que j’ai un peu perdu les pédales, continue-t-il en me montrant le dos de sa main.

Celle-ci, éraflée et boursouflée, vire au violet. Mon regard interrogatif passe de sa paluche à son visage.

— Bon sang ! Tu as boxé qui ?

— Juste le mur de la salle d’attente en plus de la gueule de cet abruti au vernissage.

— Mon héros, murmuré-je en la montant pour déposer un baiser sur ses phalanges. Promets-moi de ne pas recommencer. Il n’en vaut pas la peine. Jamais, je n’aurais imaginé qu’il en arriverait là.

— Ce mec est un danger public, il n’a rien à fabriquer dans cette unité.

— Je finis par me demander si j’ai vraiment connu cet homme un jour. Ne t’énerve pas, mais pour sa petite, je vais réfléchir à comment gérer mon dépôt de plainte. Ce n’est pas la faute de cette gosse, si sa famille est cinglée.

Je remarque Gabriel tiquer.

— Je te laisse juge, mon ange, mais tu comprendras que mon avis diffère. De plus, je te le donne en mille, il a raconté aux flics que je te gardais sous mon emprise.

Un éclat de rire énorme me secoue.

— Il n’a pas vraiment tort, arrivé-je à formuler entre deux quintes. Et il ne sait pas combien ça me va.

L’ambiance passe à la fois plus sérieuse, plus électrique. Gabriel me fixe avec du désir dans son regard.

— Tu m’en vois content, car j’ai trop ramé pour t’avoir. Je ne suis pas près de te laisser partir.

Ses lèvres viennent taquiner les miennes, ses mains prennent un chemin qui me met en surchauffe. Un gémissement ou un grognement, je ne sais trop comment le classer franchit ma bouche. Je sens son sourire sur celle-ci, il se relève l’œil malicieux, puis descend de mon lit.

— Tu es vraiment un connard ! Arrête de démarrer un truc que tu ne vas pas terminer, rentre à la maison, soufflé-je. De toute façon, je ne suis bon à rien, une aubaine pour toi.

— Je reviens dans l’après-midi, tes parents et maman vont passer, mais je ne sais pas à quel moment. Mon père m’a invité au resto, je reste sur la défensive avec lui.

— Même si lui ne l’a pas fait, offre-lui une chance.

— Oh ! J'ai deux bonnes nouvelles, je te donne la plus importante, tu vas bientôt dire bonjour à ton neveu ou à ta nièce. Et tout s'est bien passé.

Qu'est-ce qu'il raconte, quel neveu, quelle nièce ? Mon cerveau ne répond plus, le sommeil m'emporte.

— Dors, mon ange, je t'aime, murmure-t-il avant de sortir.

\*\*\*

Je me demande combien de temps j'ai passé avec Morphée, mais à mon réveil, mes parents sont là.

— Coucou, mon chéri, énonce ma mère, tu nous as causé une de ces peurs.

Je ne sais pas si c'est moi, mais elle a les traits tirés et son sourire est fragile. Elle dépose un baiser sur mon front, puis reprend.

— On tenait à t'apprendre que ta sœur se trouve à la maternité, le travail est plus long que prévu.

Cette fois, tout devient plus clair.

— Pourquoi n'êtes-vous pas avec elle ? Moi, ça va, Gabriel va revenir. C'est normal pour elle, maman ?

— Pour un premier enfant, le temps varie, ça ne devrait plus tarder. Gaétan viendra nous chercher s'il se passe du nouveau. Papa doit te parler de certaines choses.

— J'ai obtenu la garde des petits pour ta cliente, madame Leroyer. Son ex a chopé du sursis et l'interdiction de les approcher. Elle a reçu le fameux téléphone grave danger<sup>9</sup> donné par la police en cas de soucis. On ne sait jamais. Je suis resté sur les fesses, en voyant le degré de préparation de ton dossier, je n'ai eu qu'à suivre le fil.

— Merci papa, j'avais bon espoir pour eux, ce monstre a traumatisé les petits.

— Tout se termine au mieux, Jean t'adresse ses félicitations.

— Je n'ai fait que mon boulot, une fois rentré, je reprends mes affaires. Le doc vous a dit, il a découvert moins de dégâts que prévu.

— Gabriel nous a tenus au courant, on a déposé une nouvelle plainte. Nous l'avons trouvé si fatigué, que nous l'avons invité à la maison.

— Il doit rencontrer son père, je me demande quel est le degré de sincérité de celui-ci. Il aurait dû apporter son soutien à son fils unique.

— Nous avons beaucoup de mal avec cet homme, confirme ma mère. Par contre, sa femme, Justine, est adorable.



— Le poids d'une éducation formatée, mon garçon, passer par-dessus environ cinquante années ne s'efface pas d'un claquement de doigts. Donnez-lui une chance, nous n'avons aucune idée de ce que c'est, continue mon père, magnanime.

— Papa, par sa faute, Gabriel ne rattrapera pas ces quinze années sans sa mère.

— Nous ne devons pas nous en mêler, fils. C'est à eux de parcourir le chemin et à nous d'être présents pour les aider si besoin.

. <1.2@3.fr>

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

# CHAPITRE 62

**Thomas :**

*La fin actée d'un passé*

Des coups légers à la porte de ma chambre nous font sursauter. En reconnaissant mon intrus inopportun, je ferme les yeux, ça va durer longtemps cette plaisanterie ? Je le vois hésitant sur le seuil.

— Désolé de vous déranger, je me doute, Thomas, que tu n'es pas ravi de me voir, mais je devais passer.

— Qui est ce monsieur ? demande froidement mon père.

C'est mon visiteur qui répond.

— Je suis Martial, le meilleur ami de...

— De cet abruti totalement bouché, de ce danger public, s'énerve mon paternel. Quoi qu'il ait à dire, je refuse de l'entendre. Il ne recule devant rien en vous missionnant ici, continue-t-il glacial.

— Ce n'est pas lui qui m'envoie, pour la bonne raison qu'il se trouve hospitalisé suite à une tentative de suicide.

Un hoquet de surprise collectif résonne, je reste ébahi par son geste.

— Je ne demandais pas ça, rétorqué-je, un peu secoué.

— Surtout, ne te sens responsable de rien. Depuis votre séparation, qui était juste, j'en conviens, il a dû encaisser pas mal de coups. Ne pas voir sa fille était le plus difficile, mais là, ça va s'arranger. Nous nous sommes portés famille d'accueil pour qu'il la récupère. Son avocat est confiant.

En regardant mon ancien collègue, je remarque le souci et la fatigue creuser ses traits. Je lui montre d'un signe de tête qu'il peut continuer.

— Alors qu'il attendait pour son rendez-vous chez le psy, il est tombé sur un article dans une revue qui annonçait ton mariage et une date de vernissage. Il a complètement pété un plomb. On a vainement tenté de le ramener à la raison, mais il est demeuré à fond dans son délire.

Martial semble vraiment désolé.

— La suite, tu la connais. Je viens de voir son médecin. Pour lui, ce déclic ne peut être que salutaire. Il est retombé sur terre. Il va rester en HP un petit moment, il l'accepte.

Nous voyons Martial glisser une main dans sa poche.

— Il a laissé une lettre pour toi, assure-t-il, me tendant le courrier. Il a fait une demande pour bosser en secrétariat dans une entreprise de sécurité. Au bout de son séjour, il partira dans le sud de la France. J'ai posé ma dem, on va le suivre avec la gamine.

La gorge nouée, je me saisis de l'enveloppe. Que de douleurs ! Comment tout a pu foirer de cette manière ? Christophe aurait dû passer à autre chose.

— J'espère qu'il se rend compte de la chance qu'il a de t'avoir comme ami. Je souhaite qu'il finisse par accepter notre séparation, moi, je désire que cela cesse. C'était voué à l'échec.

— Peut-être qu'un jour, tu lui en voudras moins et tu feras la part des choses. Tout lui est tombé dessus en même temps. Remets-toi vite. Je crois que c'est la dernière fois que nous nous voyons.

— Je le pense aussi.

Au moment où Martial quitte ma chambre, il croise Gabriel qui revient reposé et rasé, plus beau que jamais.

— Qui est-ce ? questionne-t-il, le regardant s'éloigner.

— Martial, réponds-je.

Gabriel se souvient du prénom.

— Oh ! Et que voulait Martial ? persifle-t-il.

— Nous annoncer la tentative de suicide de Christophe et son internement. Et aussi m'apporter cette lettre.

— Tu ne l'as pas ouverte ? demande-t-il en la prenant.

— Pas vraiment envie de la consulter, trop c'est trop.

Gabriel toujours cartésien me présente le problème sous un autre angle.

— Peut-être devrais-tu la lire, juste pour clore cette fâcheuse histoire.

Ma mère se montre de son avis, tout comme mon père qui continue.

— Nous allons vous laisser, pour aller soutenir le futur papa. Gabriel, nous sommes là pour toi, si tu as besoin.

— Merci à vous, murmure-t-il, étonné. J'ai une chance incroyable.

Ma mère le serre dans ses bras.

— Tu es juste un enfant de plus, je vais voir comment s'en sort ma fille.

Mes parents nous quittent et le silence revient. Cela ne nous a jamais dérangés.

. <1.2@3.fr>

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

# CHAPITRE 63

**Thomas :**

*Les adieux*

Gabriel se penche vers moi et me dévore la bouche.

— Comment va la lumière de ma vie ?

— Bien, maintenant que tu es là.

La missive tourne entre les doigts de mon futur mari. Lui comme moi, ne parlons pas, chacun perdu dans son questionnement.

— Tu la parcours ou tu la jettes ?

— Veux-tu la lire avec moi ?

— Allez, mon prince, pousse-toi.

Il s'installe sur mon lit, me prend dans ses bras, me serre sur sa poitrine. Les mains tremblantes, je décachette le courrier. Sur la feuille, je reconnais les pattes de mouche de Christophe. C'est Gabriel qui la lit à haute voix.

« *Cher Thomas,*

*En premier lieu, je tiens à te présenter ainsi qu'à ton compagnon, mes excuses les plus sincères pour mon comportement inqualifiable. Depuis notre séparation, j'ai refusé de croire et de voir que tout s'effondrait autour de moi. Mon coming out y est certainement pour beaucoup. Dans mon esprit malade, mon unique repère, c'était toi. Martial et sa femme ont tout tenté pour me remettre sur le droit chemin. Ne dit-on pas que l'enfer est pavé de bonnes intentions ? Je suis une personne néfaste. Je suis désolé d'avoir fichu le foutoir lors du vernissage.*

*En vous voyant ensemble, je me suis aperçu, que jamais, tu n'avais eu pour moi ce regard rempli d'un amour inconditionnel et que je m'étais leurré sur notre histoire. Tu m'as permis de comprendre ce que j'étais profondément : gay et pleutre. J'aurais dû me lever contre ma famille, assumer ce que je suis vraiment, vivre ma vie, pas la leur. Rassure-toi, avaler ce flacon est une sorte de dernier appel au secours, je suis enfin moi. Mon combat, désormais, reste de retrouver ma fille. J'espère découvrir le même amour que toi, tu as trouvé. Je vais remettre mon existence sur les bons rails et Martial a dû te le dire, je vais disparaître de ta route. Soyez*

*heureux et accordez-moi votre pardon. Un jour, peut-être... Dans longtemps...*

*Adieu, Christophe. »*

La feuille oscille entre les mains de Gabriel, je demeure muet. Il me serre dans ses bras, la lettre dévale vers le sol. Un baiser sur mes cheveux me ramène au présent.

— Ça va, mon ange ?

— Un peu troublé, je crois, continué-je, essuyant mes yeux humides.

Cette missive referme un chapitre de ma vie, je me montre triste pour l'homme qui l'a écrite, mais je suis soulagé.

. <1.2@3.fr>

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

# CHAPITRE 64

**Thomas :**

**Lucie et Jean :**

*Deux nouvelles vies.*

Mon père revient, le visage transfiguré.

— Les garçons vous êtes les heureux tontons de deux magnifiques bébés.

— Deux ? crions-nous en même temps.

— Des jumeaux, Lucie et Jean, celui-ci est une surprise, le gynécologue ne l’a pas vu lors des échographies. Il est plus menu, mais il va bien.

— Lucie et Jean ? demandé-je, étonné.

— Lucie, pour la grand-mère de Gaétan, et Jean pour le prénom de ta maman, mon Thomas. Apolline est épuisée et ton beau-frère a du mal à comprendre qu’il est devenu papa de deux enfants d’un coup.

Je voudrais les voir tout de suite, mais je dois rester sans bouger encore une journée ou deux. Heureusement, mon paternel a pensé à prendre une photo de ses petits angelots magnifiques. Les larmes aux yeux, un sourire mouillé, je la montre à Gabriel. La roue tourne, quels que soient les obstacles, notre choix à tous est de continuer.

. <1.2@3.fr>

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

# CHAPITRE 65

**Thomas :**

*Une famille à jamais.*

*Une page vierge pour une vie nouvelle ?*

Ma sœur se remet doucement, elle est venue me rendre visite en fauteuil roulant, sans les petits, placés en couveuse à cause d'une jaunisse. La maternité l'a rendue plus tolérante et elle rayonne de beauté.

Mon propre séjour à l'hôpital se termine, toutes ces visites m'ont fait plaisir, mais je souhaite retrouver le calme de notre appartement. Gabriel est absent, comme je sors demain, il donne une interview à la fameuse journaliste de la revue *Les arts contemporains* qu'il avait snobée pendant notre séparation. Il ne lui parlera pas de sa tentative de suicide.

Ce n'est que le samedi de la semaine suivante que Xavier m'apporte le mensuel où paraît son interview. Je suis content de voir mon pote enfin heureux avec Nathan. Ils avancent en douceur pour construire une relation solide. Celui-ci l'aide beaucoup à retrouver sa confiance et ils peuvent compter sur nous. Je lui propose un café, mais il doit reprendre son travail dans une heure. On se promet de trouver du temps. Gabriel est parti à la galerie j'ai quelques heures devant moi pour consulter les lignes de cet entretien.

Mon peintre si merveilleux pose en première page. Même si je ne me montre pas vraiment objectif, je le considère comme le plus superbe.

Installé dans le fauteuil acheté par mon chéri, je me lance dans ma lecture, non sans avoir caressé le visage éclatant qui me fixe. Quel idiot sentimental ! Apolline se foutrait de moi.

« — *Tout d'abord, bonjour, Gabriel, enchantée de vous rencontrer enfin. Personne ne m'a jamais posé de lapin, vous êtes le premier. J'aimerais que vous me parliez des changements survenus dans votre vie.*

— *Dans ma vie ou dans ma peinture ?*

— *Dans les deux, l'un ne va pas sans l'autre. Et nos lecteurs adorent les belles histoires.*



— Alors, ils vont être gâtés, du moins ceux qui ne savent pas, parce que je pense que beaucoup sont au courant, à moins de vivre sur la planète Mars. Un homme merveilleux partage ma vie depuis plusieurs mois et l’a totalement chamboulée. Il s’appelle Thomas et j’ai la chance extraordinaire qu’il m’offre son amour.

— Gabriel ! Où est passé le frondeur ? Cet homme vous a changé. Nous avons appris que pendant votre dernier vernissage, il s’est trouvé blessé dans une bousculade. Comment se porte-t-il après son opération ?

— Plus de peur que de mal, désormais c’est une affaire de patience. Nous avons eu une crainte effroyable, mais mon fiancé est un être fort, voir la personne que l’on aime atteinte dans sa chair est toujours une épreuve.

— Cela remet-il en question votre mariage ?

— Certainement pas ! Je peux paraître inconstant sur certaines choses, mais épouser Thomas ne souffre d’aucun retard.

— Revenons à votre peinture, vos dernières toiles montrent une période charnière entre le Métayer d’avant et celui d’aujourd’hui. Le style est plus pur, plus lumineux. Cela reflète-t-il votre nouvel état d’esprit ? Reprendrez-vous des modèles ?

— Effectivement, je suis plus posé, le fait de me sentir heureux doit y être pour quelque chose. Quand l’amour, le vrai, entre dans votre vie, plus rien n’est pareil. Ne vous y trompez pas. Je ne renie rien, c’est juste que le moment était arrivé d’une coupure nette entre mon passé et mon avenir.

— Une question, vous vous imaginez où, disons dans dix ans ?

— Ouah ! C’est loin, mais je me vois bien avec mon mari dans une petite maison à la campagne, où nous pourrions oublier le monde un instant.

— Il est avocat, je crois.

— Exact. Et je gère mon temps comme je veux, disparaître quelques jours s’avère facile à condition qu’il n’ait pas de dossiers importants en cours. Il est très bon dans ce qu’il fait, parce qu’il a une âme brillante d’humanité, d’altruisme.

— Je dois vous avouer que le nouveau Gabriel me plaît énormément. Il n’a plus rien à voir avec celui de ces quinze dernières années.

— Qui était cet homme dont vous me parlez ?

— De l’humour !? J’aime bien. Un autre sujet inédit, vous disposez maintenant d’un agent.

— Oui, j’ai offert ce poste à ma belle-sœur, elle est parfaite et coche toutes les cases pour le job. Je la connais depuis longtemps, moins bien que

*Thomas, mais elle vit dans le monde de l'art et en maîtrise toutes les ficelles. Je n'aurais voulu personne d'autre.*

*— Une affaire de famille en somme.*

*— Une façon de me protéger aussi.*

*— Petite inquisition suivante, comment avez-vous réussi à cacher votre lien de parenté avec les de Saint-Estève ?*

*— Cet héritage est lourd à porter et surtout, je tenais à m'en sortir seul.*

*— C'est tout à votre honneur, c'est le grand écart entre ces deux mondes.*

*— La majorité de mes mécènes proviennent de cet univers. Pour ma famille, que je devienne artiste n'était pas leur choix, mais ils s'y font.*

*— De l'avis de beaucoup, l'homme assagi qui me fait face à l'heure actuelle y est parvenu grâce à ce jeune homme.*

*— Ils ont tout à fait raison.*

*— Merci pour cet entretien, il me reste à vous transmettre tous nos vœux de bonheur pour votre union. »*

*Je n'en reviens pas, mon cœur se gonfle d'amour pour Gabriel.*

*La porte d'entrée se ferme bruyamment, me faisant sursauter, encore perdu dans les mots du quotidien.*

*— Hé ! mon ange, lance l'objet de mes pensées.*

*— Hé ! toi, je croyais que tu rentrerais plus tard, articulé-je, posant la revue sur mon torse.*

*Il se penche vers moi pour un baiser et d'une pichenette claque le journal.*

*— Lecture instructive ? se moque-t-il.*

*Je passe ma langue sur mes lèvres humides.*

*— Tu t'es laissé aller.*

*— Elle s'est montrée sympa, pas intrusive, du coup pas de souci.*

*— Je t'aime aussi, mon cœur ! Grâce à toi, ma vie n'est plus la même non plus.*

*Je regarde cet homme se positionner à ma hauteur, me prendre la main.*

*— J'ai su que tu étais le bon, lui me l'a certifié, continue-t-il, désignant le côté gauche de sa poitrine. J'étais prêt à te poursuivre jusqu'à ce que tu dises oui.*

*— On a été deux idiots, moi, je me suis enfui loin de toi.*

*— Ton toi venait d'être détruit, tu t'es juste montré prudent. Regarde-nous maintenant.*

*Ses yeux brillent avec malice et son visage s'illumine. Il me coupe le souffle et ce sera toujours comme ça. Ses mains glissent sous mon pull et*

les moments qui suivent nous emportent sur une rivière en crue, totalement folle. Tout est enfin à sa place, plus de peur, une confiance bien ancrée. Après tous ces méandres, nous nous sommes trouvés, lui et moi sommes abîmés, mais pas cassés. Cette bonne Lucie a entièrement raison, chaque jour est un jour à écrire et c'est plus facile à deux quand tout est formulé.

Gaétan est allé la chercher pour qu'elle fasse connaissance avec les jumeaux. Pour notre plus grand bonheur, elle va rester quelques jours loin de sa chère Bretagne. Nous avons tant de choses à lui dire.

L'avenir qui se profile pour nous nous assure que nous le vivrons pleinement et avec tant de bonheur. J'ai cru longtemps que je manquais de discernement, j'étais juste en attente de la bonne personne.

Là, on va devoir se remuer, car nous allons avoir la responsabilité de garder deux petits anges, juste pour que leurs parents ne tournent pas fous et puissent eux aussi se retrouver.

La vie est belle, de beaucoup de douleurs, nous avons fait une force. La peur maintient sous une chape de plomb, on peut chuter et apprendre à se relever quand on est avec la bonne personne. Nous nous sommes découverts abîmés, mais nous en sortons droits et fiers, heureux et loin d'être brisés.

. <1.2@3.fr>

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

# ÉPILOGUE

**Thomas :**

*40 ans plus tard :*

Épuisé par ma dernière hospitalisation, un problème d'oreillette défectueuse, je veille celui qui a partagé ma vie avec bonheur depuis quarante ans. Le cœur lourd, je vois que son état ne s'améliore pas, ce n'est qu'une question de jours pour mon Gabriel.

Au tout début, le milieu médical s'est fixé sur une grosse bronchite tenace, difficile à soigner en raison de son âge. Face à tous ces traitements ne donnant qu'un maigre résultat et au vu de sa perte de poids, des examens supplémentaires ont été effectués.

Quand notre médecin généraliste m'a appelé en catastrophe, l'inquiétude, qui ne m'a jamais quitté, s'est faite plus pressante. Pas nécessaire d'être grand clerc pour comprendre que l'heure est grave lorsqu'il se pointe chez nous. Pourtant, le ciel nous tombe sur la tête à l'annonce du mal qui ronge l'amour de ma vie : un cancer !

Sonnés, nous ressentons le besoin de nous serrer dans les bras l'un de l'autre. L'instant de stupeur passé, on décide de se battre ensemble pour renvoyer ce crabe dans ses pénates.

Mon trésor endure chimiothérapie et rayons sans broncher, mais ses forces déclinent au fil des jours. Si je le pouvais, j'en prendrais une partie sur mon dos pour le soulager. Ses douleurs, ses peurs sont les miennes, même si nous n'en parlons pas. Pas plus que je ne lui signale que mon palpitant me joue encore des siennes, pour moi, c'est mécanique alors que pour lui, tout son corps ressent les effets de cette merde.

Mon Dieu ! Que j'aime cet homme ! Je me demande si c'est possible d'aimer plus, je l'ai dans la peau depuis plus de quarante ans et notre parcours ne s'est pas déroulé comme dans un film à l'eau de rose. Oh non ! Pourtant, chacun de nous a appris à mettre de l'eau dans son vin. Sans arriver à le quitter des yeux, je serre sa main calleuse, il dort de plus en plus souvent.

Entre nous, cette confiance qui nous a fait cruellement défaut, pour des raisons différentes, s'est installée longtemps avant ce jour magnifique où nous nous sommes juré amour et fidélité à jamais : plus de questions, plus de vagues-hésitations, rien que de l'amour et de la tendresse. Avec lui, j'ai trouvé mon oasis, cessé de fuir et cru en lui. Je n'ai jamais eu de regret et la période la plus noire s'est envolée pour toujours dans les limbes.

Puis les ennuis de santé se sont mis à jalonner notre chemin. Avec les années, ma jambe s'est transformée en un baromètre pour le plus grand amusement de ma douce moitié. Le miracle tant attendu pour mon œil ne s'est jamais présenté. Aujourd'hui, mon cœur, ce traître joue à l'acrobate, l'intervention et le séjour en hôpital pendant lequel Gabriel ne m'a pas quitté d'une semelle, ne change absolument que dalle. Tout cela a considérablement amplifié la fatigue de mon mari et je suis persuadé que c'est un élément de plus qui a permis au crabe de s'installer encore plus profondément. Je lui cache au mieux mes inquiétudes et mes pleurs. J'imagine un avenir sans mon amour bougon et n'arrive pas à le concevoir. Mon organe capricieux ne va pas résister à son départ programmé. Je le refuse de toutes mes forces, mais les dés sont jetés, je le sais.

— Mon doux ange, murmure Gabriel en ouvrant ses beaux yeux.

Ses médicaments lui donnent un regard vitreux, mais pour moi ce sont toujours les mêmes. Alors que nous étions jeunes et fringants, nous nous étions juré de ne jamais nous séparer, même dans les dernières extrémités de la maladie, quand nous serions vieux et moches. C'était à l'époque une plaisanterie, un vœu pieux. Et voilà ! Nous y étions, notre chambre, celle où nous avons tant fait l'amour, s'est transformée en une chambre de soins palliatifs.

Je m'approche de notre lit, oui, la maladie ne nous éloignera pas, j'évite de bousculer la perfusion de morphine installée par notre gentille infirmière et tente un sourire.

— Mon trésor chéri, tu as fait une grosse sieste. Je dirais que tu profites de ton vieux mari, continué-je, déposant un baiser sur sa joue parcheminée.

Gabriel tousse et grimace, il récupère son souffle. Ses prunelles remplies de tendresse et d'un amour infini me fixent, ses paupières se ferment, je pense qu'il se rendort.

— Tu sais mon ange que j'ai... toujours tout fait pour profiter de toi. Tu veux croire que je vais braver cet obstacle... mais on sait tous les deux...

comment ça va finir. Mon doux... l'heure du passage de la faucheuse arrive.

Une nouvelle quinte l'oblige à se taire et j'ai si mal pour lui, nos doigts noueux s'entrecroisent.

— Viens t'allonger, mon chéri, je veux te tenir sur mon cœur... j'ai résisté le temps que j'ai pu... te laisser est un déchirement, tu es le plus beau cadeau que la vie m'a offert. Je ne sais pas si, à l'époque, je le méritais.

— Bien sûr que oui, mon trésor.

Les sanglots m'étouffant, je me glisse à ses côtés, ma tête trouvant sa place sur sa poitrine. Cet homme est mon âme sœur, l'amour de ma vie, le rayon qui réchauffe mon existence tout entière, celui avec qui j'ai appris ce qu'aimer voulait dire. En ce moment, nous traversons le pire.

Je relève mon visage vers le sien, surpris de remarquer un changement en mieux sur ses traits. Ma main file sous la veste de pyjama, se pose au creux de son torse. Son cœur bat tranquillement pour une fois. Sa voix résonne dans le silence.

— Sans notre chère Lucie, crois-tu que nous aurions trouvé ce chemin de rédemption ?

— Je ne pense pas, non, j'étais un idiot têtu, souris-je.

— Je ne regrette rien, si ce n'est qu'elle nous a quittés trop tôt.

Peu après une de nos visites, à l'image de sa vie, Lucie a abandonné ce monde sans bruit, emporté dans son sommeil. Notre chagrin a été immense, il nous a fallu du temps pour accepter son départ. Elle avait été la pierre angulaire de notre union.

— Effectivement, moi aussi, j'aurais adoré la garder avec nous. Nous avons vécu tant de bonheur et reçu tant de surprises. Je revois toujours la tronche de Gaétan à l'annonce d'une deuxième grossesse gémellaire. Après Lucie et Jean, il a vu arriver Clément et Romain.

— Nos rayons de soleil, chevrote Gabriel.

Un doux ronflement m'avertit que mon homme vient de rentrer dans une nouvelle phase de sommeil. Je demeure sans bouger au plus près, enfermé dans sa chaleur. Je sens les battements de mon cœur s'agiter dans le mauvais sens, j'ouvre la bouche à la recherche d'un autre souffle. Je masse ma poitrine douloureuse, peu à peu ça passe.

Gabriel a raison, nos neveux sont des merveilles, Lucie a repris avec bonheur la galerie de sa maman, permettant à ma sœur de s'assurer une

retraite méritée qu'elle emploie à voyager avec Gaétan. Jean, lui suit la route de son grand-père et la mienne en choisissant le droit, il dirige désormais le cabinet et sera supérieur à moi. Quant à Clément et Romain, ils bossent dans le médical, ils sont respectivement pédiatre et gynécologue. Ces gosses font notre fierté à tous et se montrent proches de nous.

Jean utilise ses connaissances comme bénévole pour l'association LE REFUGE, en souvenir de son meilleur ami, tabassé par des homophobes, après être tombé dans le piège d'un faux rendez-vous sur un site de rencontres. Nos neveux n'ont pas été épargnés, après Lucie, Pierre, Jeanne et Jean se sont crashés en revenant de Thaïlande. Mes parents sont décédés, alors que mon mentor Jean végète depuis dans un coma dont il ne sortira pas vu son grand âge. Une défaillance de l'appareil nous a enlevé ceux qui nous étaient le plus chers.

La voix parfaitement claire de mon Gabriel me ramène à lui.

— Oh ! De nouvelles rides à l'horizon, se moque-t-il.

— Amuse-toi, mon petit vieux, les tiennes sont là aussi, une chance pour toi que je les aime.

— Tu semblais si loin, un coquin en vue ? plaisante-t-il.

— Jamais, trésor, tu es mon unique coquin, en plus tu l'as juré à ta mère.

Merde ! Que je suis con ! Le sourire triste qui étire les lèvres de mon époux me rappelle que cette partie de sa vie demeure une plaie béante. Après des retrouvailles compliquées, les choses ne se sont pas déroulées comme on l'espérait. Justine a tenu bon face à son mari homophobe. Laurent s'est montré à notre mariage contraint et forcé. Les photos à peine sèches, on ne l'a plus jamais revu.

Deux ans plus tard, ma belle-mère, en une quinzaine de jours, a été emportée à son tour par une reprise foudroyante de son cancer, laissant mon Gabriel perdu et enragé contre son géniteur. De ce que j'en sais, l'homme a terminé son existence, dans une abbaye, proche des moines. Jusqu'à la fin, il a considéré son fils comme une erreur de la nature. Sa vision étriquée l'a tenue debout pendant ses quatre-vingt-cinq ans, quatre-vingt-cinq ans de haine.

— Je suis désolé mon amour, ma langue va toujours plus vite que mon esprit, soupiré-je.

— Non, mon ange, c'est la vie, on naît, on meurt et entre les deux, on s'aime. Tu te souviens de notre rencontre ? Plus tu me fuyais, plus je me disais que ça valait peut-être la peine. J'ai pigé que je t'aimais.

— Je dois dire que tu t’es montré persistant, tu as fini par m’attraper dans tes filets et à ma grande surprise, à t’assagir.

— Nous sommes aujourd’hui un tout, tu es ma chance, ma renaissance, tu m’as sauvé d’une existence si triste.

Les yeux mouillés, je pose à nouveau ma bouche sur ses lèvres crevassées. Je reprends ma place initiale pour qu’il ne voie pas mes larmes.

— Merci pour cette vie incroyable, mon trésor, je t’aime à l’infini.

Mon cœur se serre de douleur, une alerte rapprochée. Je sens les doigts de mon amour s’accrocher à ma tignasse blanche. Son souffle y passe doucement.

— Le temps est venu mon ange adoré, ne sois pas triste.

Cette satanée faucheuse balade son squelette et danse la sarabande au-dessus de nos âmes depuis un bon moment. Il n’y a pas d’échappatoire, nos affaires sont en ordre, les visiteurs ne reviendront que demain. Gabriel et moi pouvons lâcher la bride, on peut se reposer. Au loin, le clocher de l’église égrène ses quatre coups. C’est une heure comme une autre pour se rendre enfin dans ce monde dont tous les gens parlent, mais qu’on ne connaît pas, avec les étoiles pour guide.

— Je suis tellement fatigué, mon ange.

— Repose-toi, mon trésor, tu l’as mérité, je reste à tes côtés, un petit somme nous fera le plus grand bien.

— Je t’aime, mon ange, souffle Gabriel.

— Moi aussi, mon trésor, réponds-je faiblement, mon cœur m’envoyant une décharge.

Nos regards se percutent, nos respirations se font saccadées, ensemble, nous glissons dans un sommeil éternel sans retenue.

\*\*\*

#### *4 jours plus tard*

L’espace devant l’autel est occupé par deux cercueils identiques. La presse n’ayant pas été avertie, c’est en petit comité familial que se déroule la bénédiction.

Jean a dû se démener comme un beau diable afin que ses oncles obtiennent ce droit. Il a menacé, tempêté, pour que le grand Gabriel Métayer et son mari, l’avocat du barreau, dont le nom est inscrit au fronton



de l'école de droit, pour avoir en tout temps apporté son aide aux plus déshérités, passent en ce lieu saint.

Ensuite, ils rejoindront Pierre et Jeanne dans la chapelle de famille construite au fond du cimetière, à l'abri d'un chêne.

Apolline, soutenue par son mari et leurs enfants sont effondrés, ils savaient que pour Gabriel, ses jours étaient comptés, mais pas que Thomas partirait en même temps. Il leur a caché son état cardiaque défectueux.

Chacun leur tour, ils déposent une grande rose blanche sur le bois clair. Jean est soutenu par ses frères et sa sœur. C'est lui qui a trouvé ses oncles, unis jusque dans la mort, serrés l'un contre l'autre, ne formant plus qu'un.

Clément prend la parole.

— Chers Gabriel et Thomas, notre âge ne nous protège pas de notre immense chagrin. Thomas, comme tu le disais si souvent, dans la vie, il n'est pas important d'être le centre du monde. Il est plus important d'être au centre des cœurs qui nous aiment, articule-t-il, d'une voix tremblante. Grâce à vous, nous sommes certains que l'amour est une arme très forte contre la bêtise et l'ignorance.

Il se tourne vers Jean qui sanglote dans les bras de leur père.

— L'amour, tout comme les anges, n'a pas de sexe, c'est seulement un sentiment qui balaie tout, pour un être unique. Pour vous, il a été votre rempart à bien des tourments. Votre sagesse, votre écoute et vos précieux conseils vont nous manquer, terriblement, mais ils sont incrustés dans notre esprit et nous vivrons en suivant vos principes chaleureux. Votre vie demeurera un exemple pour nous, que votre voyage au travers de cette voie lactée soit celui dont vous rêviez ensemble. Vos âmes restent liées pour l'éternité.

Le chemin de l'église au cimetière se fait à pied et dans le silence. Au moment où Apolline va fermer les portes de la chapelle, des deux cercueils monte une lumière scintillante qui se mêle pour ne faire qu'une. Pour certains, ils passeraient pour des cinglés, sauf qu'eux croient en l'immortalité. La petite flamme les rend émus.

— Oui, articule Lucie, son visage ridé s'éclairant d'un sourire, unis au-delà de l'amour.

— Exact mes enfants, ces deux-là n'ont jamais rien fait comme les autres et j'en suis heureuse. Rentrons mes chéris, allons vivre pour eux. Ils nous auraient engueulés pour nos larmes.

Six silhouettes se tenant par la main quittent le cimetière alors que de l'intérieur de la chapelle, deux « je t'aime » leur parviennent aux oreilles.

Apolline sourit.

— Thomas adorait cet extrait du poème « *La nuit n'est jamais complète...* » de Paul Eluard, je trouve qu'il sonne parfaitement en cet instant.

*« La nuit n'est jamais complète.  
Il y a toujours, puisque je le dis,  
Puisque je l'affirme,  
Au bout du chagrin,  
Une fenêtre ouverte,  
Une fenêtre éclairée. »*

FIN

. <1.2@3.fr>

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

# Remerciements

En priorité à mon mari, mon sherpa, mon pilote, merci à lui de supporter mes errements, mes doutes dévoreurs, mes changements d'humeur. Ensuite merci à ma ME : les éditions caméléon avec sa directrice : Anaïs Mony pour sa présence constante, son soutien inconditionnel et toutes ces heures accordées. Je n'oublie pas non plus ma Bêta/Alpha (le tout-en-un) qui m'a permis de vous présenter ce récit de la meilleure façon qui soit, j'ai nommé la REINE (Queen) Zaza. MENTION spéciale à ma correctrice préférée que j'aime au-delà des mots : Aki Iwei. Travailler avec elles s'avère un doux bonheur. Écrire une histoire me semble simple, la mettre en forme est un défi impossible à relever sans être entouré de personnes de confiance. Je pense aussi à vous, lectrices et lecteurs, chroniqueuses, sans qui nous ne sommes rien, mille mercis à vous. Un immense merci à vous, libraires et magasins, qui me reçoivent avec tant de gentillesse pour mes dédicaces.

. <1.2@3.fr>

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

# Contact

Retrouvez Jane sur [Facebook](#) et [Instagram](#)

Mail : [leseditionscameleon@hotmail.com](mailto:leseditionscameleon@hotmail.com)

Site Web : <http://www.leseditionscameleon.com>

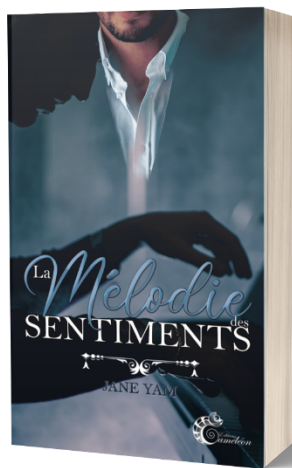
. <1.2@3.fr>

[OceanofPDF.com](#)

**Vous avez aimé ce roman, découvrez d'autres histoires qui devraient vous plaire !**

Dans la même collection :

« *La mélodie des sentiments* » de Jane Yam



[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

« *Quand les lumières s'éteignent* » de Mélissa Rivière.



« *Des paillettes dans le sable* » de Enolla Brunetti

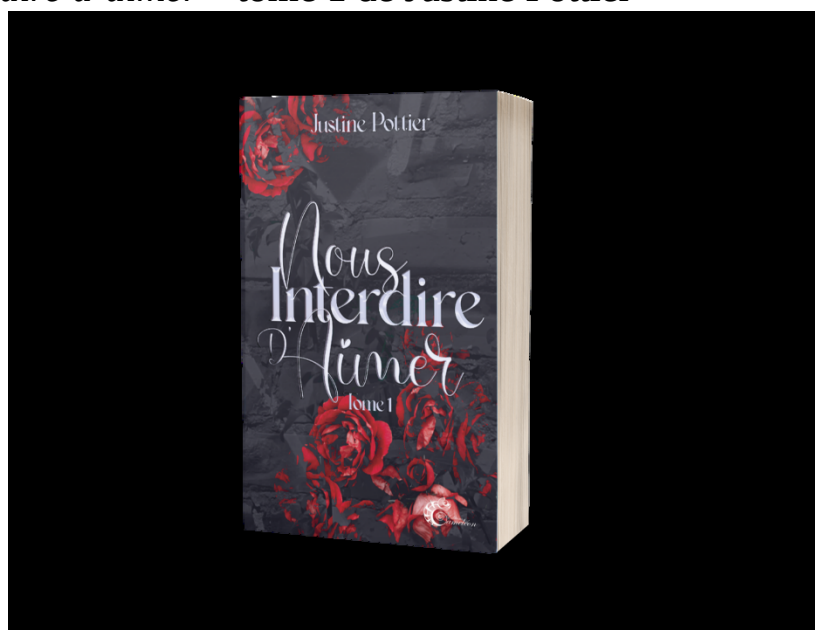


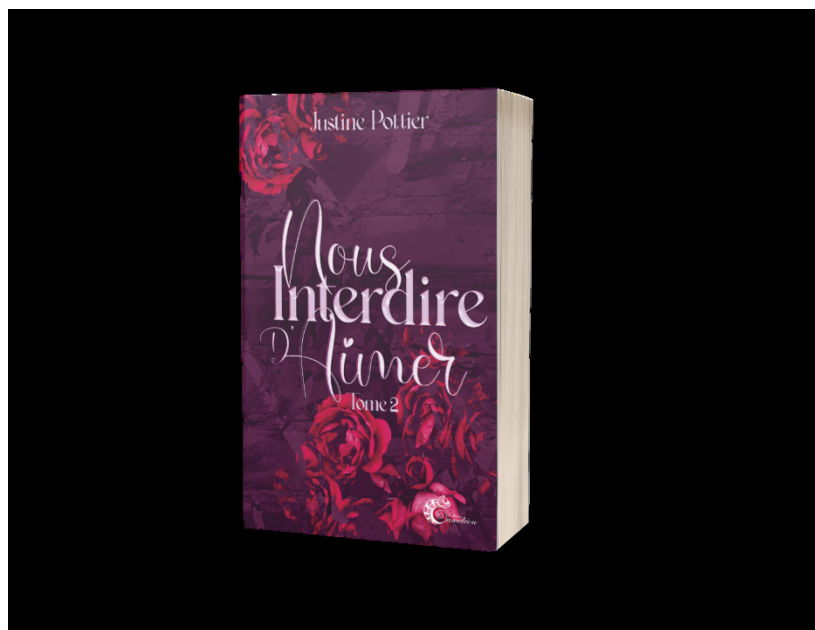
. <1,2@3.fr>

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)



« *Nous interdire d'aimer* » tome 1 de Justine Pottier





« *Nous interdire d'aimer* » tome 2 de Justine Pottier

. <1.2@3.fr>

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

**Et si vous avez l'âme d'un caméléon, voici les autres titres de notre  
collection imaginaire**

*Les chroniques de Télès* de Gayls

*Sœurs de légende* de Marisa G.S

*Aquilon* de Nanie Bai

. <1.2@3.fr>

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

# Notes

[ ← 1 ]

Incapacité Temporaire Travail

. <1.2@3.fr>

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

[ ← 2 ]

unité d'élite de la police nationale française

. <1.2@3.fr>

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

[ ← 3 ]

loi contre les thérapies de conversion promulguée en France le 31 janvier 2022, publiée au journal officiel le 1<sup>er</sup> février 2022

. <1.2@3.fr>

[OceanofPDF.com](https://oceanofpdf.com)

[ ← 4 ]

Ostéosynthèse : pose d'implants pour réparer une fracture ou un souci mécanique sur le squelette.

. <1.2@3.fr>

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

[ ← 5 ]

Pudeur excessive, ridicule.

. <1.2@3.fr>

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)



[ ← 6 ]

Personne qui aime faire la noce. Fêtard.

. <1.2@3.fr>

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

[ ← 7 ]

Keith Haring : né en 1958 à Reading en Pennsylvanie, mort en 1990 à New York du sida, peintre sculpteur, il a réalisé la fresque de l'hôpital Necker à Paris.

. <1.2@3.fr>

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

[ ← 8 ]

Parques : dans la religion romaine, ce sont les divinités maîtresses de la destinée humaine, de la naissance à la mort.

. <1.2@3.fr>

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

[ ← 9 ]

Le dispositif Téléphone grave danger (TGD) est un téléphone fourni dans certains commissariats pour les femmes battues, il est relié au poste de police, elles ont juste à appuyer sur le bouton d'appel pour obtenir du secours, vu en région Nord de la France.

. <1.2@3.fr>

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)